LA BELGIQUE
ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

TOME ONZIÈME

Avril — Mai — Juin 1908

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE

& LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

TOME ONZIÈME

AVRIL — MAI — JUIN

1908



BRUXELLES

26-28, rue des Minimes, 26-28

LA BELGIQUE ET LE CONGO

Sans être une revue politique, la *Belgique artistique et littéraire* ne peut, pensons-nous, rester muette en face du grand problème africain.

Il est vrai qu'une littérature aussi riche que variée a envisagé la question sous toutes ses faces. Aussi, nous ne prétendons pas apporter dans le vaste débat des arguments nouveaux, mais nous croyons utile de présenter aux lecteurs de la revue, un exposé sommaire du problème congolais, exposé que nous entendons faire dans un esprit complètement étranger aux passions politiques.

En d'autres termes, nous voulons faire œuvre d'historien plutôt que de polémiste, et d'après cet exposé, déterminer quels doivent être les droits de la Belgique sur le Congo.

C'est le 23 février 1885 que l'Etat Indépendant a été admis à prendre part aux travaux de la Conférence de Berlin, et le 1er août, le Roi annonça son avènement aux puissances par un acte qui constitue véritablement l'acte de naissance de l'Etat indépendant du Congo.

Tout était loin d'être dit cependant ! Certes, l'Etat était entré dans la vie des nations, mais que de faiblesse chez le nouveau-né, et que d'embûches menaçaient une existence que chacun pronostiquait de courte durée.

En 1885, l'Allemagne entrait à peine dans la vie coloniale. Elle se hâtait de prendre une part des dernières terres libres : elle s'emparait notamment du

Cameroun et de l'Afrique orientale allemande. Mais l'heure pressait, et les bouchées étaient trop grandes.

Bismarck favorisa la naissance de l'Etat Indépendant, parce que c'était soustraire ce vaste territoire à un compétiteur puissant. L'avenir était donc réservé, et l'avantage minimum consistait à laisser toute la contrée ouverte au commerce international.

Les autres Etats s'inclinaient momentanément devant la volonté du grand chancelier. A quoi bon un partage non seulement prématuré, mais qui pourrait entraîner une guerre?

La contrée était peu connue ; la France possédait, par traité conclu en 1884 avec l'Association Internationale, un droit de préférence, si celle-ci venait à réaliser ses possessions.

Pour l'Angleterre et le Portugal, les jours de l'Etat Indépendant étaient comptés. Jamais le Roi ne trouverait les ressources capables de faire vivre son entreprise, chacun reprendrait voix au jour plus ou moins prochain du partage, et, en attendant, les travaux que Léopold II ferait exécuter, seraient autant d'acquis.

En somme, l'œuvre du Roi passait pour une généreuse folie, dans laquelle il laisserait le plus clair de sa fortune, après quoi il serait forcé de passer la main à plus puissant que lui.

Pendant plusieurs années, ces divers pronostics semblèrent se réaliser.

La campagne arabe, le chemin de fer du Bas-Congo, la reconnaissance du territoire, les incidents de frontières, laborieusement aplanis mais sans cesse renaissants, constituaient autant de gouffres à millions.

En 1890, le Roi s'était imposé le maximum des sacrifices possibles, et l'Etat Indépendant se trouvait dans l'obligation de réclamer une assistance financière directe.

Le Parlement belge consentit au jeune Etat, presqu'à l'unanimité, un prêt de 23 millions de francs, en échange d'un droit de reprise de la colonie, que le testament du Roi nous avait déjà librement cédé.

Cependant, l'enthousiasme était encore loin de régner dans les masses publiques belges.

Mais comment ne pas admirer la constance, la foi, les sacrifices et l'étonnant labeur du Souverain? Et puis, tant de Belges avaient contribué à l'œuvre et y avaient perdu la vie, que malgré le manque de confiance, l'indifférence primitive avait fait place à la sympathie.

Le subside belge était loin de suffire pour mener à bien la gigantesque entreprise. Il permettait un répit, rien de plus, et il fallut sérieusement songer à tirer parti des richesses naturelles du territoire.

Coquilhat avait écrit qu'il pouvait consommer une bouteille de vin envoyée d'Europe, puis échanger le flacon vide pour une quantité d'ivoire ou de caoutchouc égale à cent fois sa valeur.

C'était un trait de lumière, et l'Etat, pressé par le besoin, sut tirer parti de cette suggestion.

Les goûts des indigènes furent soigneusement étudiés, les postes furent pourvus de marchandises d'échange, et bientôt les sentiers tortueux et embroussaillés de l'immense région tropicale furent sillonnés de nombreuses caravanes, draînant vers la côte occidentale l'ivoire que l'indigène laissait pourrir dans les fondrières, et le caoutchouc dont les arbres et les lianes s'écrasaient dans une végétation fougueuse et s'étouffaient mutuellement dans une lutte sans trêve pour la conquête de la lumière du soleil.

Cependant, le succès ne répondit pas immédiatement aux espérances. Le chemin de fer avançait peu et les produits coloniaux s'amoncelaient au Pool et dans les postes, les moyens de transport faisant défaut pour leur faire franchir la région des cataractes.

Il fallut prendre patience pendant huit ans et sacrifier 80,000,000 de francs, sans compter cent vingt-cinq Européens et plusieurs milliers de travailleurs noirs qui trouvèrent la mort sur les terribles chantiers, pour posséder enfin le ruban d'acier qui s'allonge sur un espace de plus de 400 kilomètres et permet de franchir en deux jours l'énorme barrière qui, pendant tant de siècles, arrêta les efforts des Européens.

***

En possession des moyens de transport, relativement tranquille sous le rapport de la sécurité internationale, suffisamment connu des populations indigènes pour cesser d'être pour elles un objet d'hostilité, l'Etat put s'occuper de l'organisation économique du territoire.

Dans cet ordre d'idées, les mesures prises par l'autorité souveraine concernent, d'une part, la possession, l'aliénation, l'exploitation des terres et, d'autre part, la contrainte et l'impôt.

Ces mesures peuvent se résumer comme suit :

1° Les terres vacantes appartiennent de droit à l'Etat.

Propriétaire des terres précitées, l'Etat est libre d'en disposer, à son gré, c'est-à-dire, de les exploiter et de les aliéner.

2° Les indigènes et les non-indigènes conservent, sur les terres occupées par eux, les droits acquis antérieurement au 1er juillet 1885.

En conséquence de ces principes consacrés par la loi, le territoire fut divisé en trois zones :

1° Une zone libre, assez restreinte, il est vrai, dans laquelle l'Etat permet, moyennant quelques redevances, l'exploitation des produits naturels.

2° Une zone réservée à l'exploitation de l'Etat, et dont les produits servent à alimenter le budget concurremment avec le produit des impôts.

3° Une zone réservée au souverain, appelée « Domaine de la Couronne » et dont les revenus constituent pour le chef de l'Etat, une espèce de liste civile.

En ce qui concerne l'impôt, l'indigène est astreint à une redevance en nature, en espèce, ou en travail.

Cette dernière forme de l'impôt était de toute nécessité, pendant les premières années de l'exploitation congolaise, car la mise en valeur du domaine de l'Etat exigeait une main-d'œuvre abondante qu'il était impossible d'obtenir autrement que par la contrainte.

Nous pensons qu'à présent, on pourrait faire appel au travail libre avec beaucoup de chances de succès.

En droit, la politique domaniale de l'Etat, de

même que son système d'impositions sont inattaquables.

Ce que l'on appelle la « question congolaise », n'est donc pas une question de principe, mais plutôt affaire d'application.

Les impôts sont-ils équitablement répartis? Ne constituent-ils pas une charge trop lourde pour les populations? Les noirs retirent-ils des avantages proportionnels aux sacrifices qu'on exige d'eux? Toutes les terres déclarées vacantes sont-elles réellement libres de toutes revendications indigènes ou étrangères?

Ces diverses questions, qui constituent le prétexte de la campagne anticongolaise, ne sont pas du domaine international. Elles appartiennent à la politique intérieure de l'Etat, et se résument en une question de mesure dans l'exercice de la souveraineté.

Par conséquent, puisque la Belgique se décide à prendre rang parmi les puissances coloniales, elle doit proclamer bien haut son droit et sa volonté de régler la question congolaise en toute liberté, prenant exclusivement pour guide la dignité de son pouvoir souverain et le souci de ses intérêts généraux.

Elle peut prendre cette attitude d'autant plus aisément qu'aucun droit international n'est violé; les fautes et les abus, dont personne ne songe à contester l'existence, peuvent se réparer sans modifier une politique qui a fait la force de l'Etat Indépendant et qui, sous le régime en perspective, peut encore rendre des services identiques.

Quelle que soit la portée que l'on veuille donner au traité de Berlin, il ne peut disputer à l'Etat le droit d'exploiter les terres vacantes.

Monopole! s'écrie-t-on! Nous prouverons qu'il n'en n'est rien, mais le mot ne nous effraye pas ·

1° La liberté commerciale et la libre concurrence sont incompatibles avec l'organisation sociale des tribus africaines.

2° L'exploitation des terres vacantes est, pour l'Etat, non seulement un droit, mais encore un devoir.

3° Si la Belgique renonçait à l'exploitation du domaine national, pour se concentrer exclusivement dans la direction, l'administration et l'organisation de la colonie, elle jouerait un rôle de dupe.

* * *

Il est évident que la liberté commerciale est le régime le plus favorable au développement économique des peuples normaux; mais il ne peut convenir à des peuplades inaptes au travail, nullement policées, nomades pour la plupart et asservies aux volontés de barbares potentats.

Du jour où la porte serait ouverte à toutes les convoitises, les régions caoutchoutières seraient envahies par une nuée d'agents commerciaux qui enlèveraient les produits au prix d'une lutte dans laquelle les scrupules n'auraient aucune part, et dont l'indigène ferait tous les frais.

Que les Belges livrent leurs charbons aux Français, ou que ceux-ci livrent leurs vins aux Belges, les échangistes sont guidés par le même principe économique : « donner le moins pour recevoir le plus » et dans leurs relations d'affaires commerciales, les intérêts opposés sont doués de facultés sensiblement d'égale force.

Les mille collaborateurs qui ont contribué à la fabrication du vin ou à l'extraction du charbon ont été rémunérés proportionnellement à l'importance de leurs travaux, parce que la liberté individuelle, la prospérité générale et le niveau intellectuel permettent à chacun de discuter son contrat de collaboration.

Il en va bien autrement lorsqu'il s'agit de l'échange des produits intertropicaux. Les chefs indigènes possèdent dans leurs tribus un pouvoir illimité. On aurait vite fait de les gaver d'objets de pacotille ou d'alcool, pour en obtenir d'abondantes récoltes de produits naturels, et le terrible labeur retomberait entièrement, sans compensation aucune, sur les femmes et les esclaves.

En outre, l'indigène qui ignore la valeur de ses produits et dont les besoins sont limités, abandonne les richesses naturelles pour des valeurs dérisoires.

L'échange appauvrit donc le pays, et le commerce libre pour lequel le lucre est le seul levier, aurait pour résultats, s'il était permis dans les terres vacantes, d'enrichir un certain nombre de capitalistes européens, de ruiner, dans une exploitation sans mesure, les territoires congolais et de livrer les peuplades noires à l'odieuse tyrannie de leurs chefs.

Mais l'Etat peut empêcher ces abus, objectera-t-on!

L'Etat se trouverait aux prises avec les difficultés financières, et avant d'être en mesure d'exercer la police commerciale sur tout son territoire, la ruine du pays serait consommée. Nous dirons donc qu'une sage exploitation des terres vacantes par l'Etat, avec appel à la main d'œuvre libre dans la plus large mesure, est le seul système logique dans la situation sociale actuelle des tribus indigènes.

C'est le seul système qui puisse conserver aux nationaux la propriété des terres actuellement sans maîtres, l'Etat détenteur pouvant leur rendre la pleine jouissance de ces terres, avec ou sans conditions, quand ils seront aptes à en tirer un bon parti économique. C'est le seul système qui puisse maintenir dans le territoire, et au profit des noirs, les revenus de ce domaine en alimentant un budget qui doit assurer le développement rationnel de la colonie.

Croire aux bienfaits de la liberté commerciale telle que les marchands anglais voudraient l'imposer parmi les tribus africaines, est une pure illusion qui procède d'une connaissance insuffisante des régions équatoriales Elle serait une source d'abus contre lesquels l'Etat se trouverait impuissant, parce que les lois contre les voleurs n'ont aucun effet s'il n'y a pas de gendarmerie, et ce sera le cas en Afrique, pendant de nombreuses années encore.

D'ailleurs, cette prétention du commerce anglais, et même du commerce allemand qui commence à entrer dans le mouvement par la voie des chefs de la société coloniale allemande, ne trouve aucun appui

dans le traité de Berlin comme ils voudraient le faire croire.

Pour le prouver, il suffit de citer la déclaration du représentant de la Grande-Bretagne au Congrès de Berlin. Ce mandataire, dans la séance du 15 novembre 1884, s'exprima en ces termes : « Je crois avec raison, en pensant que le gouvernement impérial le comprend (le terme liberté du commerce) comme une garantie aux commerçants de tous pays, qu'aucun droit d'entrée et aucun droit de transit ne sera levé, et que leurs marchandises subiront seulement les impôts modérés destinés uniquement aux nécessités administratives ».

Voilà qui est net ! S'il en était autrement, la Belgique serait dupée.

Elle serait appelée par ses concurrents commerciaux à créer les routes, les chemins de fer, assurer la navigation et la sécurité. Pour tous ces soins, elle serait seule à la dépense.

Mais, quant aux richesses immédiatement productives et sans maîtres, c'est-à-dire les seules richesses actuelles du Congo, elle n'y aurait aucun droit.

Nous irions bâtir l'immense usine congolaise, en assurer l'entretien et le bon fonctionnement, mais nous abandonnerions aux étrangers la jouissance des matières premières indispensables à son activité.

C'est bien là le rôle de dupe que le monde commercial anglais, et même un peu l'allemand, cherchent à nous faire jouer, espérant ainsi retirer les plus riches lambeaux d'une œuvre que l'intelligence de Léopold II a su conserver à ses sujets.

***

Le souverain n'institua-t-il pas la Belgique, dans son testament du 2 août 1889, l'héritière des territoires congolais ?

Mais la Belgique ne s'est pas contentée de partager son Roi avec des peuplades inférieures, elle fut encore pour le Roi une collaboratrice active, et disons-le, indispensable.

L'année 1887 marqua la deuxième intervention de notre pays dans l'œuvre congolaise. L'Etat du Congo avait contracté un emprunt de 150 millions pour faire face à ses premiers besoins. Il fallut l'autorisation du gouvernement pour émettre les titres en Belgique. Cette autorisation fut accordée par la loi du 29 avril 1887.

Une loi du 29 juillet 1889 autorisa le gouvernement belge à souscrire une somme de 10 millions à la constitution du capital nécessaire à la construction du chemin de fer des Cataractes.

Plus tard, cette somme fut portée à 15 millions, en même temps que l'Etat belge accordait son aval à une souscription de 10 millions d'obligations.

Un subside de faible importance fut encore accordé à une expédition d'ordre scientifique.

Enfin, le 3 juillet 1890, le gouvernement belge fut amené à accorder au jeune Etat africain l'aide financière directe, et très importante cette fois, que nous rappellions plus haut.

Un prêt de 25 millions fut consenti, mais en échange la Belgique obtint la reconnaissance d'un droit formel d'annexion à une date déterminée, ainsi qu'un droit immédiat de contrôle financier.

Le subside provisionnel de 5,600,000 francs que la Belgique accorda en 1895 clôture la série de nos concours financiers à l'entreprise royale.

Sans être d'une importance exagérée, on peut dire que le concours des finances belges a permis le développement rationnel de notre futur empire colonial, et l'ont surtout soutenu dans des moments assez critiques pour désespérer l'assistance financière privée.

Mais l'argent est peu si l'on ne dispose des hommes nécessaires pour le mettre en valeur.

Aussi, voyons-nous, dès l'origine, la diplomatie belge défendant la cause congolaise sur le terrain diplomatique, tandis que nos hommes d'Etat et un grand nombre de citoyens dévoués, préparaient l'opinion publique belge, par la plume et la parole, au grand acte international qui devait ajouter à notre histoire la page la plus glorieuse.

De son côté, l'armée accordait son plus héroïque

concours. Depuis 1877, nos militaires n'ont cessé de prodiguer leur sang pour la cause congolaise et, aujourd'hui, les annales du martyrologue africain peuvent renseigner 200 officiers et 600 sous-officiers qui dorment sous les tropiques leur éternel sommeil.

Ce deuil immense constitue notre vrai titre de possession. Il est le sacrifice le plus douloureux que la Belgique ait fait à sa future colonie, et ces 800 malheureux, fauchés à la fleur de l'âge, lanceraient du fond de leur tombeau un dernier anathème à nos politiciens si ceux-ci venaient à renoncer à une possession coloniale qui, pendant vingt-cinq ans, a prouvé ses ressources et sa vitalité.

***

La Belgique doit-elle reprendre le Congo?

Nous venons de répondre implicitement à cette question.

Mais pour ceux qui pourraient nous accuser de ne voir à l'appui de la reprise de l'Etat congolais que des raisons sentimentales, voire même politiques, nous allons résumer la valeur économique de notre future colonie.

Le territoire a une superficie estimée à 235 millions d'hectares, et la population est évaluée à 20 millions d'habitants.

Depuis un nombre de sièles qu'il est impossible de déterminer, la race équatoriale lutte contre les maux qui ont toujours affligé l'humanité primitive.

Si l'on n'y rencontre ni le choléra, ni la peste, en revanche la maladie du sommeil, la variole, l'éléphantiasis, la rongent un peu partout, creusent par places de larges sillons mortels, devant lesquels les peuplades décimées, épouvantées et sans défense, fuient éperdues, abandonnant aux fauves les cadavres des victimes.

Et avant de quitter des lieux si animés naguère, elles allument l'incendie qui détruira l'esprit malin, puis succède pour des temps et des temps le lugubre silence des nécropoles.

Malgré ces causes de mortalité, ou de dégénérescence auxquelles il faut ajouter l'ignorance de l'hygiène, le climat, les excès d'une polygamie stérile, les guerres intestines, les sacrifices humains, l'anthropophagie, la race subsiste encore, vaillante et forte.

Que d'espoir ne peut-on fonder en présence de semblables preuves de vitalité ?

Il est vrai que l'intellectualité du noir ainsi que ses aptitudes sont vivement controversées. Vive et prompte, l'intelligence des nègres s'arrêterait vers l'âge de quize ans, pour rester obstinément rebelle à toute augmentation de savoir. Certains physiologistes, pour expliquer cette particularité, croient avoir constaté un épaississement de la boîte crânienne assez fort pour déterminer des compressions permanentes du cerveau.

Nous avons pratiqué le noir pendant plusieurs années, et nous ne croyons pas à ces assertions.

Le niveau des connaissances générales étant très faible parmi les peuplades africaines, il est naturel qu'il faille peu de temps à la jeunesse pour se les approprier.

Mais pour juger le développement intellectuel dont les nègres sont susceptibles, il faudrait leur offrir la possibilité d'apprendre, c'est-à-dire créer des écoles primaires et professionnelles.

Nous sommes persuadés que les facultés d'assimilation ne manquent pas aux noirs, mais l'enseignement fait totalement défaut.

Que deviendrions-nous en Europe si tout à coup on fermait toutes nos écoles ?

Le nègre a la passion du négoce ; « il est né commerçant », a dit Stanley.

Si nous n'accordons pas créance à une limite intellectuelle que le noir ne pourrait franchir, nous ne croyons pas davantage au reproche d'éternelle paresse que tant d'auteurs ont formulé.

Jusqu'à ce jour, le nègre n'a vu dans le travail que la corvée, l'impôt, la contrainte, mais il a vainement cherché les avantages compensateurs de son activité. A-t-il la vue courte, ou l'homme blanc lui a-t-il trop mesuré son salaire ?

En un mot, la population est vigoureuse. Pour autant qu'elle y voie un intérêt satisfaisant, elle est animée de la meilleure volonté. Apportons-lui le secours de notre science pour vaincre les maux physiques qui la déciment, propageons l'enseignement primaire et professionnel, régularisons le taux des salaires afin de mettre en jeu le grand principe économique de « l'intérêt privé », soyons justes, n'oublions jamais que nous avons affaire à des êtres humains dignes de notre pitié, et nous trouverons en Afrique une main-d'œuvre abondante, soumise et dévouée, main-d'œuvre qui nous est d'ailleurs indispensable pour faire progresser l'entreprise coloniale.

*
* *

Nous compléterons ce tableau par un coup d'œil sur la situation économique du pays.

L'ivoire constitue le produit exploitable le plus important parmi ceux, peu nombreux d'ailleurs, que le règne animal fournit.

La consommation annuelle d'ivoire dans le monde est d'environ 700 tonnes; l'Afrique en fournit à elle seule plus de six cents. Le marché d'ivoire d'Anvers est devenu le plus important du monde, et l'Etat du Congo est au premier rang des pays exportateurs

La source d'ivoire est loin d'être tarie. Les troupeaux d'éléphants sont encore extrêmement nombreux dans les forêts du pays, et l'énorme exportation de l'Etat provient surtout des réserves que les indigènes ont accumulées pendant des siècles.

Les ressources du règne végétal offrent des perspectives indéfinies. Outre les plantes qui fournissent des huiles et des corps gras, le caoutchouc constitue une richesse inépuisable.

La culture du café, du cacao, prend un essor remarquable et, chaque jour, des produits nouveaux viennent s'ajouter à la liste de ceux déjà exploités.

Le sous-sol est peu connu. Cependant, les centres miniers du Katanga permettent de conclure à une richesse souterraine qui ne le cède pas à la valeur des produits du sol.

Nous devons donc reprendre le Congo parce qu'il sera pour la Belgique la source d'un grand développement économique; nous devons le reprendre pour éviter une ingratitude vis-à-vis du souverain qui l'a créé, pour éviter à la Belgique une véritable déchéance morale, pour conserver à nos compatriotes les plus intéressants, c'est-à-dire les plus pauvres mais les plus audacieux, les plus énergiques, un champ d'action ouvert à leur activité.

Au surplus, l'accord est unanime à cet égard. Il n'y a pas un Belge parmi ceux qui ont réfléchi à la question, qui puisse concevoir le refus de l'héritage du Roi. Il y a peu de temps les partis politiques montrèrent un touchant accord, et M. Vandervelde lui-même prononça de mémorables paroles à ce sujet. Cependant l'accord des partis est chose si rare, qu'il est presqu'une illusion.

L'opposition n'y consent qu'à regret, et lorsqu'une circonstance solennelle a pour ainsi dire exigé l'union, il suffit d'un incident susceptible de justifier quelque peu la rupture, pour l'amener aussitôt.

Dans la question du Congo, c'est le Domaine de la Couronne qui fournit à certains l'occasion d'une habile autant que facile mais regrettable manœuvre politique. Quant aux socialistes ils s'emparèrent aussitôt de cette exigence royale pour annoncer un vote négatif, heureux de pouvoir se départir d'une attitude passive, qu'ils justifiaient uniquement par la volonté de ne pas prêter leur concours à une œuvre capitaliste.

Pauvre raison, car, sans capitaux, l'entreprise africaine serait impossible.

*
* *

Voyons ce qu'est, en réalité, ce fameux *Domaine de la Couronne.*

Créé par le décret du 8 mars 1896, son existence ne fut révélée qu'en 1902, soit six ans après sa création.

Il comporte toutes les terres vacantes dans le bas-

sin du lac Léopold II et de la rivière Lukenié, plus la région minière du bassin de l'Aruwimi et celle drainée par les affluents de l'Uele-Kibali, à l'exception toutefois des terrains déjà concédés.

Cet immense domaine évalué à 25 millions d'hectares, ou environ un neuvième de tout le territoire, constituerait, selon les vœux du souverain, une fondation perpétuelle, soumise aux mêmes lois et aux mêmes charges que l'ensemble du territoire, et dont les revenus seraient affectés aux usages suivants :

1° Une rente annuelle et viagère de 150,000 francs serait servie à toute reine, veuve du Souverain, pourvu que celui-ci soit un membre de la famille royale de Belgique, descendant de S. M. Léopold Ier.

2° Une rente annuelle et viagère de 120,000 francs serait payée à l'héritier présomptif du Souverain à sa majorité et pour autant que cet héritier soit un membre de la Maison de Belgique, descendant de S. M. Léopold Ier.

3° Une rente annuelle de 75,000 francs serait remise, à moins qu'ils ne reçoivent une dotation belge, à chacun des autres princes de Belgique, et jusqu'à leur mariage à chacune des princesses de Belgique. Cette annuité leur sera servie à l'âge de 18 ans et aussi longtemps qu'ils conserveront leur domicile en Belgique.

4° Une rente de 600,000 francs serait affectée annuellement et comme corollaire de la donation royale des 9 avril et 15 novembre 1900 et 29 avril 1901, au maintien et au développement des collections formant partie de cette donation, notamment des collections du Stuyvenberg, et du Belvédère à Laeken, au maintien et à l'amélioration des bâtiments et à la solde du personnel employé à l'entretien de ces collections, afin qu'il puisse se rendre utile au Congo au service de la Fondation de la Couronne.

5° Une somme de 150,000 francs serait employée annuellement à l'établissement et à l'entretien des chemins, à l'achèvement et à l'entretien des bâtisses du domaine national des Ardennes.

6° Le surplus serait affecté à des destinations d'utilité publique pour le Congo et la Belgique, et spécialement à des destinations ayant pour objet le développement des entreprises maritimes et coloniales, l'hygiène publique et l'éducation physique, les sciences et les arts, les travaux d'embellissement et les œuvres d'assistance sociale.

L'administration du Domaine serait confiée à un comité de six personnes à la nomination du souverain.

Au décès du fondateur, le droit de désignation des membres du comité appartiendrait pour trois places aux membres nommés par le souverain fondateur ou à leurs successeurs par voie de cooptation. Pour les trois autres places, il serait exercé par le Roi des Belges, agissant en cette qualité et aussi comme représentant de l'auteur de la fondation.

On ne peut nier que le but de la fondation est noble et désintéressé, que le Souverain n'a eu en vue que des fins utiles, patriotiques, mais encore faut-il que la fondation soit légitime.

Au point de vue du Souverain, la légitimité ne peut être discutée. Il possède les droits de tout auteur sur son œuvre et, comme Souverain absolu, il est maître de donner à telle partie du Domaine national la destination qu'il juge la plus utile.

Au point de vue belge, il est juste de reconnaître que la convention du 3 juillet 1890 ne met aucune condition à notre droit de reprise, et rien ne permet de croire que nous ayons perdu ce droit en tout ou en partie. Pourtant, la Fondation, qui peut être caractérisée par une liste civile qui serait réservée au Souverain ainsi qu'à ses successeurs, à des fins déterminées, mais toutes d'ordre très élevé et qui profiteraient à la fois à la colonie, à la mère patrie et à la gloire du fondateur, apparaît comme une faible compensation aux efforts d'un roi qui, pendant 25 ans, a répandu son or et ses peines pour faire réussir une entreprise à laquelle nul n'avait confiance.

Par conséquent, si le droit public belge ou toute autre raison majeure se trouvait en opposition formelle avec l'institution du Domaine de la Couronne,

le but que le Roi se propose nous apparaît noble et légitime, et dans cette hypothèse la Belgique aurait pour devoir d'offrir au Souverain, sous une forme compatible avec nos lois et nos principes sociaux, les moyens de couvrir les charges qui incomberaient à la Fondation. C'est ce que semblent avoir heureusement compris les auteurs du projet en ce moment soumis aux délibérations de notre Législature.

Capitaine J. JOBÉ.

TRUK, DIT TRAK

Mon ami Dessart habite, depuis vingt ans, les parages de la Meuse inférieure belge. En apprenant à connaître ce coin de terre, il a appris à l'aimer. Il sait toutes les histoires du pays, s'intéresse au sort des villageois, se mêle à leur vie, les observe toujours et les conseille quelquefois.

Or donc, ce jour-là, nous longions, mon ami Dessart et moi, dans la douceur réconfortante d'une fin d'après-midi de septembre, la forte haie qui sépare les chaumes d'avec la voie ferrée, laquelle prolongeait, parallèle au tracé inflexible du canal, sa ligne rigide à travers ce pays gras et plat.

A un kilomètre devant nous, nous voyions la haie brusquement remplacée par des billes hors d'usage, plantées en dents de peigne, pour former clôture aux dépendances de la station. Apparaissait à cet endroit la petite gare de briques rouges, sans gaieté et sans style, au profil morose et administratif : les bâtiments des recettes en un bloc massif, puis le magasin à marchandises, plus petit et plus neuf, accosté de la ferraille d'une balance à cadran.

Il y avait beaucoup de monde sur la chaussée, devant la gare, des gens qui s'agitaient et dont les cris parvenaient jusqu'à nous. Cela nous intrigua : nous pressâmes le pas et nous nous informâmes : on nous apprit qu'on attendait le retour de Jean Truk dit Pierre Trak, que le prochain train devait débarquer.

* * *

Mon ami Dessart me raconta l'histoire de Truk dit Trak. C'était bien le plus grand ivrogne du village. Il ne travaillait guère qu'en hiver, un jour sur six, tantôt à la sucrerie, tantôt à la brasserie ; on l'employait parfois aussi à la réfection des routes. Il était marié et battait sa femme autant qu'il le pouvait.

A la bonne saison, il courait les foires et faisait l'homme sauvage. Pour un franc, il avalait un orvet; pour un franc cinquante, un crapaud; pour deux francs, un moineau pris au nid. C'était ce numéro-là que la foule paysanne préférait : on regardait, au milieu d'un religieux silence, Truk s'introduire dans la bouche le moineau tout palpitant, la tête entre les ailes, les petites pattes aux ongles à peine formés crispées et gigottant entre les dents : Truk s'immobilisait un instant, la tête renversée, roulant sur la foule de gros yeux terribles ; puis, brusquement, d'une contraction du gosier, il avalait l'oiseau. Des cris joyeux, des cris d'admiration éclataient : « il a passé ! il a passé ! »

Farce, Truk faisait une affreuse grimace de satisfaction, se frottait doucement l'estomac comme pour apaiser l'oiseau turbulent et pour dire que c'était bon, puis procédait à une petite collecte supplémentaire.

D'autres fois, par les narines, il s'introduisait un long clou dans la gorge. Pour deux sous, il ouvrait alors la bouche, silencieusement, comme un poisson se pâme en mourant hors de l'eau et permettait qu'on regardât au fond, dans la rose viscosité des membranes tuméfiées, la tige du clou en traverse. Après quoi, il buvait cinq ou six grandes gouttes.

A force de répéter cet exercice, sa gorge et son estomac, toujours saignants d'écorchures et lotionnés de péquet, avaient achevé de se détraquer irrémédiablement.

Truk cessa donc de courir les foires pour courir les bois et les cultures : il braconna, connut l'amende et fit de la prison.

Dans la bicoque, située près de la gare, dont les murs de terre s'effritaient de vétusté et où il dormait sur de la paille hachée, avec sa femme, les querelles

et les batteries devenaient maintenant plus furieuses : c'étaient, toute la journée, des volées d'injures, de plaintes et de reproches : il pleuvait là dedans des calottes et des coups de pied.

Or, un jour, à la suite d'un scandale plus tumultueux encore que d'habitude, la femme Truk, voyant son homme trop saoûl pour être bien redoutable, lui appliqua une dégelée de coups de bâton. Cette bastonnade, aussi violente qu'imprévue, fit comprendre à Truk qu'un changement énorme venait de se produire dans sa vie : ce n'était plus en ses mains qu'était la toute-puissance! il poussa des clameurs de cochon qu'on égorge, tant et si bien qu'il ameuta les voisins; alors, il cria : « Puisque c'est ainsi, je vais me tuer! »

Il courut jusqu'à la barrière du chemin de fer, la franchit comme il put et, tandis qu'un train sifflait au loin, se mit sur les rails pour « faire le crâne » devant la foule, devant sa femme...

Le train approche : Truk est trop saoûl pour se relever; la locomotive passe et lui coupe les deux pieds.

On le relève, on le panse, et on l'envoie à l'hôpital du chef-lieu, où il est amputé.

***

C'est lui qui, ce jour-là, revenait au village. La meute d'enfants et de fainéants qui s'étaient mobilisés pour venir le recevoir à la gare poussa des hurlements quand il apparut, porté comme un sac de pommes de terre sur le dos d'un accrocheur de wagons. L'étonnement sympathique des adultes et la joie curieuse des enfants augmenta quand il fut constaté que ce n'étaient pas seulement les pieds que l'on avait coupés à Truk, mais aussi les jambes.

Nous vîmes se former un singulier cortège : en tête, un homme élevait un drapeau aux couleurs nationales; un autre jouait de l'harmonica. Puis, venait Truk, successivement porté par des amis, Truk heureux de ce retour au pays, Truk souriant

aux visages familiers l'un après l'autre apparus sur le chemin, Truk chantant à pleine voix sur l'accompagnement de l'harmonica et battant la mesure à la bande en délire qui faisait chorus. On se rendit au café de la place où l'on but de grandes gouttes de genièvre; puis on fit toutes les chapelles du village et, dans chacune, on racontait l'histoire de l'amputation.

Le crépuscule était venu. Les cris, les danses et les chants mettaient un bruit d'émeute et de kermesse dans le soir apaisé; le vent frais de l'automne faisait frissonner le feuillage des peupliers indifférents. Et je me sentis pris d'une tristesse infinie, d'un découragement hors de raison, inexplicable, douloureux jusqu'à l'angoisse.

Et mon ami Dessart me dit :

— Cet homme n'a point de raison. Il est pareil à une bête. Il jouit de l'heure présente, comme un cheval mutilé se régale d'un picotin avant d'entrer chez l'équarrisseur. Il est heureux. Les gens qui l'entourent et le fêtent sont heureux aussi : eux non plus n'ont point de pensée. Loin d'agiter les réflexions qui nous troublent, ils n'éprouvent pas de frayeur, pas même de surprise. S'ils avaient vu amputer Truk à l'hôpital, ils se seraient divertis de la même façon que quand ils le voyaient avaler les moineaux tombés du nid.

« Cette nuit, le dernier des porteurs, le moins saoûl, le ramènera chez sa femme, ivre mort, et, comme sa femme a annoncé qu'elle ne veut plus le recevoir, encore moins le nourrir, le porteur le déposera à la porte, frappera et s'éloignera dans les ténèbres, après avoir crié : « j'ai mis votre homme là ! » Pendant quelques jours tout de même, sa femme lui donnera la pitance, puis elle se fatiguera d'entretenir ce tronc d'ivrogne.

« Alors, non plus par bravade, au milieu des voisins ameutés par la curiosité, mais par excès de misère, dans le silence d'une nuit complice, il se glissera, rampant sur les mains, jusqu'à la barrière du chemin de fer. Quand il entendra siffler le train au loin, afin d'être sûr de ne pas en échapper, cette fois, il

mettra son cou sur le rail pour se faire amputer de l'autre côté... »

*
* *

Un même cauchemar me visite, souvent, depuis : je rêve que, debout auprès de Truk allongé sur le ruban de la voie, je vois et j'entends, impuissant à porter tout secours, la machine s'annoncer au loin, se rapprocher dans un ouragan de bruit, de fumée et d'étincelles, siffler, souffler, arriver en trouant la nuit de son œil sanglant et...

George Garnir.

DIALÉGOMÈNES PHILOSOPHIQUES (1)

PHILOSOPHIE DU REMPLISSAGE.

Voici un nouveau cas de ces insuffisances du Monde, contre lesquelles la pauvre humanité incessamment s'insurge, avec l'espoir, toujours déçu, d'en triompher, alors que tant d'imperturbables défaites et déceptions devraient lui apprendre à s'y résigner.

Il y aurait longtemps, apparemment, qu'elle serait arrivée à ce calme humble et morne si elle était composée d'êtres prolongeant en une seule équipe leur existence à travers les âges et pouvant ainsi profiter des renseignements et enseignements fournis inépuisablement par l'expérience. Mais les uns disparaissent avec leurs désillusions, tandis que d'autres apparaissent avec leurs espérances. Il y a un renouvellement incessant et mystificateur. Des troupes fraîches et non documentées remplacent celles qu'ont éreintées les fatigues et les mauvais tours de la vie. Et ainsi la

(1) Voir nos livraisons précédentes : PHILOSOPHIE DE L'A-PEU-PRÈS (décembre 1907). — PHILOSOPHIE DE L'EXTRAVAGANCE (janvier 1908). — PHILOSOPHIE DE L'ANTAGONISME (février 1908). — PHILOSOPHIE DE L'INCONSCIENCE (mars 1908).

partie recommence avec des joueurs confiants et naïfs faisant « la relève » des joueurs décavés.

Le Remplissage, c'est la série de grandes et petites choses, de grands et petits inconvénients, de petits surtout, qui, sans épuisement, pullulent partout et à toute heure, en donnant l'impression qu'ils sont inutiles, qu'ils constituent des forces et du temps perdus, et que si tout avait été organisé en bon ordre par les puissances cosmiques supérieures, on serait libéré de cette multitude de faits vexatoires. C'est l'ensemble des poids morts de l'existence. C'est la vie pareille aux vaisseaux qui, dans les longues traversées, ont leur coque qui s'encombre d'algues dont ils traînent lourdement la gênante chevelure.

Il convient, il est vrai, de réserver, comme chaque fois que nous sommes devant une imperfection, un mal, une insuffisance, la question de savoir si nous ne nous trompons pas, puisque nous n'avons comme instrument de contrôle et d'appréciation qu'un cerveau dont rien ne garantit l'infaillibilité. Il faut être étonnamment simplot et «jobard» pour, connaissant l'histoire des erreurs et des contradictions humaines, s'imaginer qu'en maniant adroitement la Raison on peut découvrir sûrement la vérité. Pour être fixé là-dessus, il suffit de voir ce que crurent être la vérité ceux qui, n'importe où et n'importe quand, se sont livrés à ce labeur et les inévitables divergences auxquelles ont abouti leurs recherches.

La conclusion qui s'impose, c'est que nous sommes très médiocrement armés pour ces analyses et qu'une bonne preuve de notre infirmité à cet égard est la confiance fort sotte que nous avons dans la valeur des résultats obtenus.

Il y a assurément dans l'immense variété des phénomènes, certains faits, certaines lois sur lesquels s'est établie une opinion pour le moment universelle et qui nous semble inébranlable. Telles les propositions mathématiques comme la formule des trois angles d'un triangle, ou l'attraction avec sa manifestation classique la pesanteur. Et pourtant on les a récemment mises en question l'une et l'autre en les représentant, non sans valables motifs à l'appui,

comme de simples postulats valant pour le temps où nous vivons, mais sans certitude que des générations ultérieures, par une meilleure vision de la Nature pouvant dériver, entr'autres, d'une constitution améliorée de nos cervicalités, ne délaisseront pas ces passagers axiomes pour d'autres à l'aspect mieux justifié.

Tout cela n'est point paradoxe ou œuvre de scepticisme, mais appréciation très sérieuse des multiples mystères parmi lesquels nous en sommes un nous-mêmes, et pas le moindre.

Bref, étant donné les conditions et les moyens actuels de nos individualités, nous ne pouvons nous empêcher de trouver qu'il y a beaucoup de remplissage dans notre vie tourmentée, et que « la toute-puissance » eut été aimable de nous l'épargner. Tout ce que nous faisons, pareil au minerai à l'état fruste, est enveloppé d'une gangue, d'un étoffage, que les plus indulgents et les plus accommodants doivent tenir pour agaçant et superflu.

Lors des famines et des misères qui, au cours du siècle dernier, désolèrent l'Irlande, j'entendis raconter que les paysans, réduits au plus strict exigu de matières nutritives, accompagnèrent l'ingurgitation de leurs aliments précaires de boulettes d'argile destinées à remplir le vide cruel et exigeant de leurs estomacs insuffisamment remplis.

C'est un bon symbole du remplissage ! Il a l'avantage d'être brutal et très visible. Car, lorsqu'on observe attentivement ce qui se passe, il ne faut pas longtemps pour voir que c'est partout la même chose. Pour cette question de l'alimentation notamment, on a parfois fait le calcul de tout ce que nous introduisons dans notre appareil digestif de surcharges qui ont, entre autres effets, de se transformer en simples déjections dont la bienfaisante Nature n'a pas même daigné nous faire grâce de l'odeur.

Aussi des chimistes ont-ils rêvé de nous libérer de ces suppléments aussi inutiles que fétides, en pressentant, pour l'avenir, pour « la Cité future », l'emploi de pilules savamment combinées qui, sous de petites doses, contiendraient tout ce qu'il faut pour

nous nourrir et ne laisseraient après elles aucun déchet désagréable. Reste à savoir si nos viscères, avec leurs immémoriales mauvaises habitudes, s'accommoderaient de cet allègement et si, là aussi, il ne faudrait pas procéder, par quelle miraculeuse chirurgie, à des résections et à des rétrécissements qui supprimeraient la sensation pénible du vide intestinal, alors que nos tubes sont accoutumés à de plus généreux contingents.

Voici donc que, dans des opérations nutritives auxquelles nous ne participons que très limitativement comme le chauffeur qui jette du combustible au foyer d'une chaudière, nous subissons un remplissage notable, à facheuses conséquences indirectes et avec la seule compensation des fragiles délectations de la gourmandise.

Et ce combustible lui-même qui suscite une image sous ma plume, n'en donne-t-il pas un autre significatif exemple, puisqu'on sait que pour le problème du chauffage, les trois quarts au moins de la chaleur s'envolent par les cheminées ?

C'est plus déplorable encore dans les actes que nous accomplissons, ou cherchons à accomplir, avec une volonté directe.

Ici l'énormité du déchet et du gaspillage se manifeste mieux encore, spécialement dans les puérilités.

Je me souviens d'une comédie légère où l'auteur, avec la seule préoccupation, il est vrai, d'amuser le public et sans aller au fond tragi-comique de la Vie, montrait un « soireux » s'efforçant de nouer correctement la cravate blanche obligée, n'y réussissant qu'après de nombreuses tentatives énervantes et des gestes colériques par lesquels il envoyait au diable en les éparpillant autour de lui, les tissus inutilement froissés.

C'est encore un parfait emblème des gesticulations personnelles stériles auxquelles nous sommes incessamment condamnés. Vainement nous nous efforcerions d'être précis, ménagers de temps et d'action, attentifs à tout accomplir avec correction, netteté, précision, bon ordre. Une force, des forces malignes interviennent pour déranger cet espoir de belle disci-

pline et d'adresse impeccable et nous ramener tyranniquement aux gaucheries et aux imperfections. Le remplissage intervient sarcastique et inexorable!

Que d'allumettes frottées sans efficacité! Que d'encriers renversés! Que d'assiettes ou de verres cassés! Que de rendez-vous manqués! Que d'objets perdus et longuement cherchés! Que de lettres et de formules superfétatoires et de fantasmes ludificatoires! Que de fois, dans un trousseau, la dernière clef essayée est celle qu'on voulait! Et, dans un mouchoir, le dernier coin celui où est inscrit le chiffre qui l'identifie! Que de nuits d'insomnie, que d'indispositions débilitantes! Que de fâcheux, que de « raseurs »! Que de « ratés » dans tous les compartiments de l'existence! Que de moustiques!

Les cas surabondent! La dilapidation est immense! Et pourtant la vie est si courte! Qu'est-ce qui reste d'heures bien employées quand on en fait compte de profits et pertes?

Et aussi que de superfétations inévitables! Qui, devant prendre le train, arrive toujours juste au moment du départ, sans perdre du temps dans une attente qui n'a d'autre but que d'être certain de ne pas manquer le voyage! Et le voyage lui-même, et les courses, en général, pour aller à une affaire, à quel point ils ont du coulage, du remplissage, car, assurément, ils ne produisent pas toujours par eux-mêmes un agrément!

Les lectures? Spécialement celles des journaux? Un fardage décourageant accompagne l'exposé des idées ou des événements les plus simples. On « circonluque » (il est hardi, le néologisme, mais drôle et partant excusable) avant d'arriver à l'essentiel. Un bavardage copieux rayonne autour de la moindre affaire. Moi-même ici, peut-être, tombé-je dans ce travers? Il est prodigieusement rare qu'une œuvre soit assez belle pour qu'on n'ait pas envie d'y faire du décapage ou de sauter des pages. Ah! s'il y a de bons moments, quelle prodigieuse dépense de mauvais quarts d'heure!

Et les conversations! et les discours! Vraiment, rien que d'y penser on sent que la démonstration de

leur superfluité est surabondante, tant elle brille d'évidence, et en même temps, on éprouve une sorte de débilitation et de honte d'une vie autant farcie de balivernes.

Mais non, il ne faut pas se décourager. Comme toujours, en considérant l'abondance des insuffisances que nous impose un Sort railleur et impitoyable, il est décent d'accepter, de tendre la gorge, sans trop murmurer. Tout cela, au demeurant, est si curieux et d'un comique mélancolique ineffable. « On payerait sa place. »

La Philosophie (ce moustiquaire), après avoir constaté, apprend à se soumettre. Elle apprend aussi l'ironie, cette revanche de l'âme sur les cruautés et la malignité du Destin. Elle apprend enfin à ne pas poursuivre l'impossible perfection, à ne pas en avoir la maladive manie qui est un des plus sûrs moyens de se croire malheureux. Il y a, je ne sais quelle beauté tragique, par sa goguenardise même, dans cette bizarre, cette diabolique conspiration où rien n'arrive tout à fait comme on l'a souhaité.

Une force secrète, contradictoire et complice de la grande force totale malveillante, nous donne, pourtant, le sentiment à la fois amer et doux que tout aurait pu si normalement et si harmonieusement arriver. Hélas! pourquoi en est-il autrement!

EDMOND PICARD.

Au prochain numéro : *La Philosophie de l'Irréel*.

UNE FEUILLE CHANTA

Une feuille chanta, puis dix, puis cent, puis toutes
Ensemble et lentement, en tons graves et doux
Et c'était la chanson blonde des étés roux
En exode, en la brise errante, au fil des routes,

Et c'était comme un million de harpes frêles
Qui vibraient, en sourdine et loin, à l'unisson,
Comme, sans nombre, aux profondeurs de la moisson,
De chaume en chaume, des grelots de sauterelles;

Comme un lent chuchotis de lente psalmodie
Ou le rythme, verset à verset, des psautiers
Que murmure en extase, au hasard des sentiers,
Une foule derrière un Christ qui s'irradie;

Comme la cantilène ailée et vibratoire
Des lumières incandescentes de l'été,
Ou l'électrique et lent frisson dans la clarté
De la vie en son mouvement circulatoire...

Et le peuple infini des feuilles dans les brises
Psalmodiait en chœur l'infinie oraison,
Et berçait en ce lourd midi de fenaison
L'agonie aux langueurs pâles des herbes grises ;

Et de l'extase vague et de vagues hypnoses
Grésillaient, à menus frissons, par les talus
De ce long chuchotis des trembles chevelus,
En exode à travers l'infini bleu des choses...

Une feuille se tut, puis dix, puis cent, puis toutes
Ensemble et lentement, son à son, et partout
Et ce fut, dans l'immense lumière qui bout,
Le silence total et grave au fil des routes.

LA CHAIR

Chair d'enfants, chair de fleurs, chair de fruits, chair d'aurore,
Pâle onyx, rose opale, albâtre qui vivrait,
Lait crémeux qu'en du sang de pêche où s'évapore
Du matin, a caillé quelque philtre secret;

Chair sainte où l'art chrétien moule l'âme des anges,
Où l'art païen sertit l'esprit clair de Psyché,
Perle éclose au creuset des miracles étranges,
Eden avant la faute, Eve avant le péché ;

Chair de vierge, chair ferme et tiède, chair d'extase,
Lys où vole l'essaim tentateur des baisers,
Marbre aux doigts du sculpteur divin, phase après phase,
Achevé dans l'ampleur des traits divinisés ;

Vierge et troublée, émue et pure, ardente et chaste,
Adam, Eve étant née, Eve devant le fruit,
Aube où sourd le soleil, silence où naît le bruit,
Glèbe en mars, nid qui tremble aux appels du ciel vaste ;

Chair de joie et de nuit, chair publique, chair morte,
Chair où l'art s'exaspère en d'excessifs attraits,
Chair à vendre ou vendue, enseigne pour la porte
Des enfers, appel fou des mystères secrets ;

Autel souillé, temple avili, feu sacrilège,
Chant où dort la sirène, onde où guette un serpent,
Fruit dont le piège à l'arbre énigmatique pend,
Calice où le cœur boit l'effrayant sortilège ;

Chair de vie ou de mort, chair maudite ou sacrée,
Chair où naît toute chair, chair où toute chair court,
Reine, certes, tu l'es, mais que ton règne est court,
O chair qui leurre, ô chair qui tue, ô chair qui crée !

EMILE DESPRECHINS.

AME BLANCHE

Histoire d'une Petite Fille

(Suite.)

IX

Quand je fus en état de me lever et de marcher, c'est Véronique qui me fit faire mes premières promenades au jardin. Mais notre jardin n'était ni très vaste ni très gai. Il faisait suite à une cour étroite et longue, sombre comme un puits à cause de la hauteur des trois corps de bâtiments qui l'enfermaient. Le jardin, lui, était séparé de ceux des voisins par des murailles tapissées de cerisiers du Nord, d'abricotiers et de pêchers.

On réservait les fruits fournis par ces arbres aux desserts quotidiens du docteur et aux confitures, compotes et marmelades faites par Me Veydt à l'intention de son mari. Jamais je n'eus la bonne joie gourmande d'en cueillir un moi-même pour y mordre à belles dents, comme font les autres petits chez leurs grands-parents complices et approbateurs.

Ce jardin où l'on m'occupait toute l'année à sarcler les folles végétations, était d'une netteté, d'une symétrie, d'une froideur désespérantes ; sur la pelouse, tondue à la mécanique, pas un brin d'herbe ne dépassait les autres et les pâquerettes ou renoncules qui, d'aventure, s'y fussent épanouies en auraient été expulsées aussitôt. Mais, dans un bassin

de porphyre, à peine plus grand qu'un saladier, quatre poissons rouges se poursuivaient continuellement, l'air mélancolique. Un parterre de tulipes qui fleurissaient au printemps et dont on entourait les corolles d'un rond de papier afin qu'elles ne pussent s'épanouir que jusqu'à un certain point; des camomilles qu'on récoltait en été, pour en avoir la tisane plus tard, et une touffe de pâles hortensias, cadeau reconnaissant d'une cliente au docteur, qu'on avait plantés et qui s'accommodèrent du sol maigre, de l'ombre et de l'humidité de l'endroit, voilà pour la flore de ce jardin.

De plantations choisies pour leur beauté, pour leur ombrage ou pour leur parfum, il n'en possédait aucune autre et je n'ai jamais vu ailleurs, sinon dans les boîtes à joujoux, rien qui ressemblât à la silhouette régulière et droite, effilée en manière de cierge par un émondeur trop savant, des quatre poiriers qui faisaient les coins du gazon. On enfermait leurs poires mûrissantes dans des sacs de tulle pour les préserver de l'atteinte des mouches.

Tante Josine, dès qu'elles étaient nouées, les comptait, veillait à ce qu'il ne leur arrivât rien de fâcheux, les habillait de ce sac et, l'automne venu, les cueillait elle-même pour, ensuite, les ranger soigneusement dans le fruitier: mon grand-père en mangeait à jeun, chaque jour, à son réveil, jusqu'à la mi-juin : cela faisait partie de son hygiène intime et personnelle.

Les allées du jardin étaient semées d'un cailloutis blanc, pointu, agressif, qui usait les bottines, et toutes les fois que mes jeux solitaires m'amenaient vers ce lieu de délices, j'avais à subir tant de recommandations avant d'y pouvoir pénétrer que je finis par m'y rendre exclusivement pour y accomplir ma tâche: débarrasser les plates-bandes du chiendent et des pissenlits qui y poussaient à foison, malgré mon zèle; récolter les fleurettes de la camomille quand elles étaient à point pour la provision d'hiver, ou bien, la graine mûre des tulipes et des hortensias, qui était, ensuite, précieusement serrée en des sachets de papier fort, pourvus d'une étiquette, et dont ma tante avait la garde.

Ce jardin, où le soleil lui-même paraissait maussade, où il ne se montrait jamais franchement, mais, d'une manière oblique, hésitante, sournoise, contrarié qu'il y était par tant de murailles, ce jardin ne m'attirait pas. Même, lorsque Véronique m'y conduisit, après ma maladie, Me Veydt ne put prendre sur elle de nous épargner les remontrances au sujet des fruits qu'il ne fallait pas cueillir, du gazon qu'il ne fallait pas fouler, des bordures qui, disait-elle, avaient droit à notre respect car elles étaient de fer peint et coûtaient cher !

Aussi, ces récréations, ordonnées à ma faiblesse et qui auraient dû contribuer à mon entière guérison, se bornèrent bientôt à peu de chose : la couturière s'installait sur un banc, hors de la vue du logis; moi, j'étais sur ma petite chaise, à ses pieds, avec Zoone dans mes bras. Véronique raccommodait le linge et, parfois, en cachette, me taillait bien vite une robe ou un manteau de poupée dans un bout de taffetas rose dont elle m'avait fait cadeau et que j'allais m'appliquer à coudre de mon mieux. Cette Mlle Zoone, qui me venait de ma pauvre maman, m'était restée ardemment chère. Un peu de l'autrefois, de plus en plus vague dans mon souvenir, mais, toujours, regretté, demeurait pour moi au fond de ses grands yeux d'émail qui n'avaient point changé depuis notre départ de la maison. Cette poupée était de ma famille, à ce qu'il me semblait, bien plus étroitement que tous les Veydt de la rue Marcq. Avec elle, je causais du temps passé... Et que m'importait que je fisse les demandes et les réponses? — Je savais bien que Zoone me comprenait et elle était pour moi évocatrice de tant de choses lointaines dont, sans sa constante présence, j'eusse peut-être perdu la mémoire! Toutes mes tristesses, toute la poignante nostalgie dont souffrait confusément mon âme d'enfant privée de mère, cette poupée en eut le spectacle et la confidence. Et ce m'était une espèce de soulagement d'avoir là, auprès de moi, ce témoin — fût-il muet ! — de ma vie passée. Aussi, jamais poupée ne fut entourée de soins plus tendres, d'une sollicitude plus vigilante ni plus active : j'étais bien

jeune lorsque je reçus Zoone en présent et son nom seul indique l'extrême puérilité de mon langage au moment de son baptême; or, elle ne fut jamais jolie; mais, après dix ans, nulle avarie n'avait atteint son corps de bois et elle n'était pas plus intacte au moment de sa sortie du magasin où ma mère l'avait achetée; je l'aimais et je la vénérais; elle était à la fois mon enfant et mon fétiche. Aussi, c'était un bonheur pour moi de la parer de mon mieux et si je sus coudre à l'âge où les autres petites filles ne s'en soucient guère, c'est que le désir me hantait de faire de beaux vêtements à ma vieille poupée et que ce fut là l'émulation la plus efficace.

C'est à la fin de ce même automne que l'on me mit à l'école. D'abord, je m'étais fait un monstre de cette idée d'aller en classe, de voir de nouvelles figures, de faire connaissance avec une foule de petites filles dont ma sauvagerie n'espérait rien de bon. Cependant, dès le premier jour, je fus conquise par la douceur enjouée de la religieuse à laquelle on me confia, par la gaîté vivante et bruyante de notre classe où l'aînée des élèves avaient huit ans et, la plus jeune, à peine cinq. On y jouait bien plus souvent qu'on n'y apprenait l'alphabet. Aussi, je n'étais pas d'une semaine en demi-pension chez les Sœurs de la Miséricorde, que ce couvent devenait mon univers : Wantje m'y menait le matin, à huit heures; j'y restais jusqu'après le souper et, bientôt, seules, me semblèrent lentes et vides les journées de vacance passées rue Marcq.

En ce temps-là, ma sensibilité native, — développée par le milieu ambiant, la religion, présentée sous une forme si attrayante aux fillettes de la classe élémentaire, toute sonore de musique sacrée, de la récitation fréquente des litanies à la Vierge — ma sensibilité augmenta encore. L'odeur de l'encens montant en spirales bleues sous la voûte azurée de notre chapelle que constellaient d'innombrables étoiles d'or, comme au ciel, où sont Jésus, sainte Marie, sainte Anne, saint Joseph, tous les bienheureux et tous les apôtres, me faisaient penser à un pays d'enchantements, peuplé d'êtres d'une bonté ado-

rable et mon imagination m'y logeait moi-même toute immatérielle, toute blanche, des ailes dans le dos. Les récits merveilleux de Véronique avâient contribué certainement à cette tendance vers la chimère et il m'arrivait de confondre les anges de nos cantiques et les nains de ses légendes : je les enveloppais, les uns et les autres, dans la même admiration ravie et je les croyais capables de tous les prodiges.

Je vivais dans un monde à moi, peuplé de saints personnages quelque peu fées et où tout ce qui dans la création est inerte, s'animait, prenait une existence active, douloureuse ou heureuse. Ainsi, dans mes rares promenades aux champs, je ne cueillais pas un coquelicot sans lui demander pardon d'avance du mal que j'allais lui faire, et les pommes de mon dessert, au couvent, avaient mal, elles aussi, j'en étais certaine, quand je mordais dedans.

Je finis par maudire ces jouissances si remplies d'amertume et je renonçai à blesser les fruits et les fleurs : je ne cueillis plus de coquelicots et je ne mangeai plus de pommes.

Peut-être mon excessive sollicitude pour eux venait-elle de la défense qu'on m'avait toujours faite d'y toucher, chez mes grands-parents; il y avait là quelque chose de produit par l'habitude, certes; mais c'était bien plus qu'une habitude contractée par devoir, le sentiment qui me les faisait respecter à ce point. Pour moi, je le répète, fleurs et fruits vivaient. avaient une personnalité sensible, délicate, que froissait cruellement la brutalité des attouchements humains.

Et, à mesure que ma personne morale se compliquait ainsi, une sorte de perpétuelle surexcitation nerveuse commençait d'agiter mon être physique : je ne pouvais plus supporter l'obscurité et je souffrais beaucoup, le soir, quand Mlle Josine, après m'avoir fait mettre au lit, soufflait la bougie et me laissait dans le noir; non pas que j'eusse la frayeur des ténèbres, assez générale chez les enfants, mais les ténèbres m'oppressaient, me faisaient souffrir, d'une souffrance physique abominable, et il m'arriva, une

nuit, de réclamer de la lumière avec tant d'angoisse, d'un ton si suppliant que ma tante en fut touchée et, dès lors, alluma chaque soir une veilleuse dans notre chambre. On ne l'éteignait qu'au matin.

De cette veilleuse à mes yeux entr'ouverts venaient de longs rayons en faisceaux, qui commençaient mes rêves à l'heure du coucher, qui les prolongeaient délicieusement à l'heure du réveil, en me laissant croire, un bon moment, à la réalité de leurs fantasmagories.

X

Des années passèrent...

Je portais les cheveux très longs, séparés en deux nattes tombantes qu'allongeaient encore des nœuds de ruban. Je crois que de là venait ma ressemblance avec Henriette Erlanger et qu'un observateur attentif n'eût pas découvert entre nous d'autre rapport physique : elle était, comme moi, une petite fille de dix ans et nous avions la même coiffure. Ses cheveux étaient noirs et les miens blonds; ses yeux étaient bruns et les miens bleus; elle était très forte et moi très frêle. Pourtant, je ne pouvais pas entrer dans la boutique de ses parents — ils vendaient des merceries et des flanelles au détail — sans que j'entendisse de nombreuses voix s'écrier :

— On dirait notre Henriette... C'est tout à fait Henriette!

Henriette était en pension, loin de Bruxelles, et les siens aimaient à me voir parce que je la leur rappelais. Pour moi, c'était tout bénéfice : on me fêtait chez les Erlanger; ils étaient nos voisins et je courais chez eux aussitôt mon retour de l'école, à tout propos et hors de propos : pour un lacet, un bouton, une aiguille à acheter...; nos maisons étaient contiguës et, dès que j'entrais dans le vaste magasin, on m'accueillait d'un :

— Bonjour, Henriette! dix fois répété et qui venait des parents, des enfants, des bonnes, des commis.

Le bébé de la famille, qui ne voyait sa sœur aînée que de loin en loin, fut maintenu jusqu'à l'âge de

vingt mois dans cette erreur que j'étais une demoiselle Erlanger, et il me faisait des risettes, il me tendait les bras. Un des premiers mots qu'il articula distinctement, ce fut *Yette*, qui, pour lui, demeura l'appellation courante de la seule Henriette qui lui fut familière. Quand on lui présenta la véritable, il ne voulut jamais admettre son identité.

Je connaissais peu Henriette ; je savais qu'elle était très studieuse, que sa mère en était fière et que cette petite fille passait, dans son couvent de province, pour le modèle des jeunes élèves ; voilà tout. On nous avait bien présentées l'une à l'autre et M. Erlanger s'était plu, aux dernières vacances, à nous placer exactement contre le même chambranle de porte, afin de mesurer nos hauteurs respectives qui se trouvèrent être identiques, mais l'intimité ne s'était point produite ; nous n'avions pas eu cet élan spontané, ce bon mouvement instinctif qui jette deux enfants aux bras l'un de l'autre, tout d'un coup, irrésistiblement. Réunies, nous n'éprouvions, elle et moi, d'autre plaisir que celui de rechercher, par voie de comparaison, les preuves de cette étonnante ressemblance qu'on disait exister entre nous. Une fois la fillette chez elle, j'y allais moins : je me sentais inutile dans cet intérieur. Henriette me gênait.

Or, peu après ma première communion, que je fis sous la direction de M. l'aumônier, en l'église du Béguinage, dans la plus grande ferveur, comme je m'en allais seule à mon école, par un matin d'avril, je vis la boutique des merciers close du haut en bas, les stores baissés, à l'étage, les volets mis aux vitrines et, sur un morceau de carton bordé de noir que quatre clous noirs retenaient à la porte d'entrée, cette annonce laconique, tracée d'une main hâtive :

FERMÉ POUR CAUSE DE DÉCÈS.

J'eus comme un éblouissement et mon cœur se serra. — Qui donc était mort chez les voisins ?

L'idée énigmatique et déconcertante de la mort m'épouvantait à cette époque ; le mot seul me faisait frissonner et, pendant des années, on évita de le prononcer en ma présence. Aussi, quand je rentrai

rue Marcq ce soir-là, personne ne parla du malheur qui frappait les Erlanger, et mon effroi de ce que j'aurais pu apprendre était tel que je n'osais pas même formuler la question qui me brûlait les lèvres. Le jour suivant, je fis un détour, plutôt que de revoir ce logis lugubre d'une famille qui venait de perdre l'un des siens.

Du temps s'écoula et ma lâcheté s'accrut : je me creusais la tête à chercher qui pouvait bien être mort chez nos voisins ; je les plaignais tous sincèrement, j'aurais voulu leur dire mon inquiétude à leur sujet, mon affliction de les savoir dans la peine. Je ne le fis pas.

Assurément, le système nerveux s'était développé d'une manière anormale en mon frêle organisme, et la sensibilité y avait pris une acuité exceptionnelle, devenue, en quelque sorte, maladive.

Un peu plus tard, en pleines vacances de Pâques, Me Erlanger sonnait à la maison et, rien qu'à la manière dont elle m'embrassa, je devinai que c'était Henriette qui était morte. La pauvre créature entreprenait vis-à-vis de moi la plus étrange démarche que jamais la perte de son enfant ait suggérée à une mère au désespoir : Henriette était morte en province, à la pension; les Erlanger ne possédaient aucun portrait d'elle, et ils avaient réfléchi qu'un portrait de moi pourrait bien leur remplacer celui de leur petite fille; il suffisait que ces dames Veydt consentissent à me laisser, à cette fin, poser chez un photographe.

Ce fut chose entendue tout de suite. Ce caprice, pour extravagant qu'il parût, était si respectable que personne, rue Marcq, ne pouvait songer à y mettre obstacle. Quand il fut question de m'habiller pour la suivre, on consulta Me Erlanger sur les moindres détails de ma toilette : elle souhaita me voir vêtue de blanc, et comme j'avais, par hasard, les cheveux dénoués et flottants dans le dos, elle les tressa elle-même en deux nattes qu'elle noua de rubans larges : notre coiffure habituelle, à Henriette et à moi-même, ce qui constituait le plus clair, le plus positif de notre ressemblance.

Tout en me parant ainsi, la mercière s'exaltait; sa combinaison lui paraissait admirable, et il lui semblait que sa grande douleur ne pourrait s'atténuer que par la réalisation de cette image qui, sensément, représenterait sa fillette.

Elle désirait que j'y parusse en pied, debout, un bouquet dans la main, le plus gaie possible. Puis, son projet se compliqua : elle grouperait tous ses autres enfants autour de moi, qui simulerais la sœur aînée; ils seraient échelonnés par rang de taille, les plus grands à droite; les autres à gauche, et le baby à mes pieds. On les prendrait dans leur deuil sévère, dans leur petite blouse noire à biais de crèpe, tandis que, toute blanche, je resplendirais au milieu d'eux.

J'apercevais là les éléments d'une allégorie mystique : Henriette, un instant redescendue sur la terre, devait faire penser aux joies sereines du paradis, à la félicité idéale des bienheureux... et cela plaisait à mon imagination d'enfant ; peu à peu, je dépouillais mon « moi », ma jeune personnalité remuante et vive, pour m'identifier avec cette forme vague, nuageuse, insaisissable que me représentait l'âme d'Henriette.

J'étais devenue très grave, gagnée à la bizarrerie de la situation, ayant conscience de ce que j'allais représenter la figure principale d'une scène. Me Erlanger m'entraînait, et elle ne m'appelait plus Henriette, comme naguère; il y aurait eu là, après la mort de la vraie titulaire de ce nom, une insouciance profane. La mère me disait : « Yette », à l'imitation de son petit. Yette, c'est-à-dire ni Henriette, ni Evangeline, mais quelqu'un qui figurait l'une et l'autre, sans être réellement aucune des deux.

En rien de temps, tous les enfants Erlanger furent prêts à sortir et nous partîmes. Dans la rue, la pauvre femme m'accablait de prévenances :

— Yette, veux-tu des gâteaux ?

— Yette, veux-tu des images, une poupée, un nécessaire à ouvrage ?

Je marchais silencieuse et droite, les yeux levés, les nerfs à fleur de peau, un goût de larmes dans la

bouche. Je faisais « non » chaque fois, de la tête, surprise et un peu choquée de ces offres prosaïques.

L'atelier du photographe était situé place Sainte-Gudule, dans les combles d'une très vieille maison aménagés de la façon la plus sommaire. On me plaça au beau milieu de cette espèce de grenier, tous les enfants en cercle autour de moi. Et, sous le chaud soleil qui tombait du toit vitré, ces petites têtes candides émergeant de costumes funèbres, avaient une grâce triste, attendrissante. Les cloches de l'église tintaient solennellement, tout près. Il y avait même des moments où leurs vibrations étaient assez fortes pour nous faire craindre que le clocher de la tour neuve ne tombât parmi nous. On m'avait piqué une fleur en papier rose dans les cheveux, près de l'oreille; une de mes nattes revenait devant, sur le corsage décolleté. C'était la pose. Nul ne bougeait.

Alors, un trouble extraordinaire m'envahit ; j'eus l'impression que mon cerveau se vidait, j'éprouvai je ne sais quelle béatitude surhumaine; il me sembla que je devenais un pur esprit, que je touchais le ciel du doigt. Mon être s'était métamorphosé, décidément, au profit d'une autre : J'étais Henriette et, pour un rien, je me serais envolée vers les éternités bleues, dans la douce lumière de ce matin de printemps.

La première épreuve tirée de ce portrait avait réussi. On me ramena chez nous toute froide et blanche, le front moite, les dents claquant. Dès qu'on m'eût laissée seule, j'éclatai en sanglots, je pleurai mon rêve.

Je n'ai jamais voulu regarder le groupe photographique où je posai pour une morte. Les parents de celle-ci affirment que la petite fille représentée là ressemble à Henriette plus encore qu'à moi-même. Et, si paradoxale qu'elle puisse paraître, leur assertion n'a rien qui m'étonne. Cela doit être vrai.

Pendant longtemps, je vécus dans le regret inconsolable de n'être pas Henriette, d'exister si loin du séjour de paix et de lumière, pressenti, comme par miracle. tandis que je posai pour elle et où j'aurais juré avoir vu des archanges m'appelant, tendant vers moi des bras ailés, alors qu'un objectif était braqué

sur ma forme matérielle et que sonnaient les cloches de Sainte-Gudule, en ce jour d'avril si suavement lumineux.

XI

Vers ce même temps, et, comme mon âme, étrangement affinée, souffrait beaucoup de la tristesse de ma situation parmi ces vieilles gens qui m'aimaient peu, le souvenir adorant conservé à ma mère s'exalta. Je commençais à en vouloir aux Veydt de ne jamais m'en parler, de m'élever ainsi qu'ils m'élevaient, dans la méconnaissance, dans l'ignorance presque absolue de cette mère, vivante, pourtant!... alors qu'on m'inspirait un véritable culte pour mon père mort. Je sentais là un parti-pris, une iniquité qui blessaient mon implacable justice enfantine et, bien que chérissant ardemment la mémoire de Jules Veydt, de ce héros que je n'avais guère connu, je ne pouvais admettre qu'on lui sacrifiât la douce innocente dont mes yeux gardaient une vision si exquise et qui avait pleuré son mari jusqu'à en perdre la raison.

— Je voudrais voir maman, dis-je, un matin, d'une voix très ferme, à ma tante Josine occupée à ranger des poires sur une étagère, dans le fruitier.

— Votre maman? exclama-t-elle, stupéfaite, en se retournant vers moi, qui venais d'entrer et me tenais contre la porte.

— Oui, voir maman, répétais-je, plus énergique.

La vieille demoiselle devint, tour à tour, fort rouge et fort pâle. Elle abandonna ses fruits, s'approcha de moi jusqu'à pouvoir me toucher et finit par me dire brutalement :

— Mais elle est folle !

— Je le sais, fis-je, avec assurance.

— Mais elle est dans une maison de santé et n'en peut sortir.

— Je le sais, répétais-je encore une fois. Je sais où elle est et qu'elle n'en peut sortir ; mais j'irai à elle, moi !

Quelque chose comme une émotion furtive passa

sur le froid visage de Mlle Veydt ; elle me prit la main et, d'un ton radouci :

— C'est un spectacle bien douloureux, ma pauvre enfant, celui au-devant duquel vous souhaitez aller. Cependant, comme il est fort juste que vous ayiez le désir de voir votre mère, je vais demander cette permission pour vous au docteur.

Elle y courut sur-le-champ. Je la suivis jusqu'au seuil du cabinet de mon grand-père, où je restai, anxieuse de la réponse de celui-ci, et j'entendis qu'il blâmait mon idée d'aller à Uccle.

— Mauvais, mauvais, prononça-t-il. La malade est incurable : *hypèmanie chronique*. Elle ne reconnaîtra même pas son enfant..., et quelle scène pénible pour Lina ! Ne vaudrait-il pas mieux pour elle conserver le souvenir de sa mère telle que celle-ci était avant la catastrophe? Avec cela que, nerveuse comme est cette petite, une semblable entrevue pourrait bien lui être funeste...

— Cependant, mon père, est-il possible de l'empêcher de voir sa mère, à présent qu'elle a l'âge de raison? C'est si naturel, me semble-t-il, intervenait Mlle Veydt.

— Naturel? Oh! certainement..., mais absurde quand même...

A ce moment, la conversation dévia : le patriarche expliquait à ma tante qu'il se trouvait, réellement, dans une situation d'argent assez précaire et que ce serait d'une bonne fille de lui avancer quelques fonds sur ses économies personnelles, car il avait été absolument mis à sec par une philanthropie immodérée.

— Oh ! ce père... toujours trop généreux ! s'écria la vieille demoiselle avec admiration. Trois cents francs vous suffiront-ils ? demanda-t-elle encore.

Et elle ajouta, d'un ton timide :

— Il y a eu votre emprunt du mois d'août, que vous n'avez pas réglé jusqu'ici et qui m'empêche de vous donner davantage.

— Je tâcherai de m'arranger de ces trois cents francs, fit le docteur avec condescendance.

Et, sans plus parler de l'emprunt du mois d'août, il revint à la question de ma visite à Uccle :

— Je blâme ce projet, déclara-t-il ; mais, si vous y tenez, ma chère, conduisez donc cette petite là-bas quand vous voudrez. J'aurai soin d'avertir le professeur Oppelt.

— Votre grand-père consent, vous avez entendu, Lina? fit Mlle Veydt en me trouvant sur l'escalier, comme elle sortait de chez le docteur.

Elle paraissait ennuyée que je fusse là ; sans doute, à cause de la partie de leur entretien que j'avais surprise et qui ne me concernait point. Négligeant de faire allusion à cela, elle poursuivit :

— Si vous voulez, Véronique vous mènera à Uccle dès demain. C'est jeudi, jour de congé pour vous, jour de visite chez Oppelt...

Elle fit une pause avant d'achever sa phrase :

— Quant à moi, conclut-elle enfin, mes relations antérieures avec Me Veydt jeune ont été trop tendues pour qu'il soit convenable que je vous accompagne.

Oh ! les heures qui suivirent, comme elles me parurent longues ! J'étais à l'école, sur mon banc, et j'étais bien loin de l'école. Mon imagination me précédait là-bas, sur le chemin d'Uccle, où je savais devoir trouver la maison de santé. Et je songeai : « Je vais voir maman, l'embrasser, la serrer dans mes bras. Que sera, au juste, cette entrevue? La pauvre créature me reconnaîtra-t-elle..., pourra-t-elle me reconnaître, après tant d'années? Elle-même est bien changée, sans doute, bien peu ressemblante à l'image que mes yeux en ont retenue. Elle est folle... Comment est-on quand on est fou? Mon grand-père certifie que je vais recevoir une mauvaise impression de cette visite. Et si j'allais, au contraire, trouver maman très raisonnable, très lucide ! Les Veydt disent qu'elle est folle. Qu'en savent-ils? je n'ai jamais appris qu'aucun d'eux eût été la voir chez le professeur Oppelt et c'est lui seul qui les renseigne sur l'état de sa pensionnaire... »

Dans le zèle de mon amour filial exaspéré, je n'étais pas loin de les accuser tous de complot et de

ce crime odieux de séquestrer ma mère arbitrairement.

La journée fut, pour moi, fiévreuse et je passai la nuit dans un sommeil agité, au milieu de rêves qui me montraient ma mère sous les aspects les plus contradictoires : tantôt charmante et telle que je l'avais connue; tantôt hagarde, échevelée, l'œil fixe, telle que le préjugé et l'iconographie représentent la démence.

L'aube, une aube timide et frissonnante du mois d'octobre, blanchissait à peine les vitres de ma fenêtre que je sautai à bas de mon lit, disant :

— C'est aujourd'hui.

— Recouchez-vous. Il est à peine quatre heures, prononça en ce moment la voix impérieuse de Mlle Josine, dont je partageais toujours la chambre et que mon exclamation venait de réveiller.

Elle vint elle-même me border quand j'eus regagné ma couchette et je la vis replacer le rideau de vitrage que j'avais dérangé pour regarder au dehors; puis elle masqua, par un verre de cristal, la veilleuse, afin que sa faible lumière ne me blessât point les yeux et elle me dit, avec une gravité, une autorité qui, subitement, firent entrer en moi un grand calme :

— Dormez; je vous réveillerai quand il sera temps.

Et je dormis sous son égide, d'un bon sommeil réparateur, jusqu'au moment où ma tante me fit lever avec ces mots :

— Venez, maintenant, Lina; il est l'heure.

Elle présida à ma toilette, ce dont elle s'était désaccoutumée depuis longtemps et jugea convenable que je misse ma plus belle robe.

— Ne tressez pas vos cheveux ce matin, conseilla-t-elle, comme je me démêlais; laissez-les pendants.

— Votre père les aimait ainsi quand vous étiez toute petite, ajouta Mlle Veydt, allant au devant de mes remarques, voulant peut-être les prévenir, m'empêcher de supposer qu'en me rendant la coiffure de ma première enfance, c'est au goût de sa belle-sœur, vers qui j'allais, qu'elle faisait une concession.

Et, cependant, depuis que ma visite à Uccle était chose décidée, une sorte de changement s'était produit en la vieille fille, qui la rendait moins rude pour moi, plus affectueuse, presque tendre. Elle redoutait, eût-on dit, la comparaison qu'enfin j'allais pouvoir établir entre ma vraie mère et celle qui m'en avait tenu lieu depuis six ans. Et, en même temps, elle semblait vouloir prouver à cette autre, si inconsciente qu'elle fût, hélas! que sa fillette n'était pas en trop mauvaises mains là où elle se trouvait. Je comprenais tout cela vaguement, je le devinais à des paroles qu'elle laissa échapper, à ses gestes moins brefs, moins assurés; à une singulière expression d'inquiétude empreinte sur sa physionomie. Visiblement, un peu de ma fièvre l'agitait et l'aurore de cette journée décisive la rendait anxieuse autant que moi, bien que d'une autre façon.

Quand elle me vit partir avec Sinte Véronica, ma tante Josine eut comme une minute d'hésitation, puis, de révolte, et je crus qu'elle allait ou, me rappeler en me défendant de poursuivre mon chemin, ou, signifier à Véronica son intention de m'accompagner elle-même. Elle n'en fit rien ; seulement, avançant sur le pas de la porte, elle me cria, d'une voix où l'angoisse ne se dominait plus :

— Ne nous revenez pas trop tard!

D'un bond, j'étais retournée sur mes pas : j'aurais voulu embrasser ma tante Josine. Mais, déjà, la porte se refermait sur son dos étriqué, vêtu de ternes étoffes, et je ne la trouvai plus là.

— Elle vous aime mieux qu'elle ne le dit; mieux qu'elle ne le pense, allez! murmura Véronique.

Celle-ci, je le remarquai alors, avait pris avec elle ma poupée Zoone; elle la tenait dans ses bras et je trouvai bizarre qu'elle eût songé à emmener ce joujou en un tel voyage. Eh! vraiment, mes préoccupations étaient bien loin des poupées, ce jour-là!

Des détails du trajet que nous fîmes en omnibus, de la place de la Bourse à la barrière de Saint-Gilles, aujourd'hui détruite, — puis, à pied, de la chaussée d'Alsenberg, qui est au delà de cette limite, jusqu'à l'établissement du docteur Oppelt, situé vers Uccle,

sur la route de Forest, je n'ai conservé aucun souvenir. Je sais qu'il faisait froid et que le peu d'arbres rencontrés sur notre chemin avaient leurs feuilles jaunies. Devant la maison de santé, ce qui me frappa, c'est la couleur rose, avenante de sa façade, l'éclat extraordinaire des carreaux de vitres où tremblait un rayon de soleil, la grande fraîcheur des rideaux de mousseline à pois...

Et la servante qui nous introduisit avait, elle aussi, l'air frais et avenant. Sans beaucoup de paroles, nous fûmes conduites par cette fille dans un admirable jardin où fleurissaient des lis blancs, où des roses-thé s'effeuillaient et qui, tout d'abord, me parut désert. Pourtant une voix d'homme, la voix du professeur Oppelt venu sur nos pas, disait :

— La voici.

Et je vis une femme..., non..., ni une femme, ni un être, une *forme*, une ombre, quelque chose de si peu terrestre qu'aucune appellation positive ne saurait lui convenir. C'était ma mère..., ni enlaidie, ni vieillie, ni disgraciée : amincie jusqu'à l'invraisemblance, grandie, semblait-il, grandie et fine jusqu'à donner l'illusion de l'irréalité. Sa robe en crépon blanc uni et souple, dont elle tenait la jupe relevée devant, en un geste puéril, augmentait encore le caractère de cette impression d'immatérialité. Elle marchait, d'une marche droite, d'un pas rythmique, ne faisant aucun bruit, et quand sa promenade l'eut rapprochée de nous, je vis que ses yeux bleus avaient toujours la même lumière si douce et si éblouissante d'autrefois.

— Maman, maman ! criais-je en lui tendant les bras, avec l'absolue conviction que cette créature exquise, restée, après six années d'internement, aussi jeune, aussi distinguée, aussi séduisante, n'était pas, ne pouvait pas être folle.

Mais elle eut l'air de n'avoir rien entendu et avisa seulement ma poupée, qui n'avait pas quitté les bras de Véronique. Ma mère la prit très tranquillement, très froidement, sans que sa physionomie exprimât autre chose que cette grande douceur mise au fond de ses yeux par le Destin et qu'une habitude des

traits y avait, j'imagine, laissée par hasard. Puis, de sa même marche droite, de son même pas rythmique et silencieux, elle s'éloigna, emportant ce jouet dans sa robe relevée où je vis que d'autres poupées se trouvaient déjà pêle-mêle.

Aucune parole n'était sortie de ses lèvres pâles, nul frisson n'avait animé ses joues, d'une blancheur de neige, et ses beaux yeux immobiles n'avaient pas eu plus de regard pour moi que n'en auraient pu avoir ceux d'une aveugle.

— Elle est toujours ainsi, expliqua le docteur Oppelt.

Machinalement, je répétai :

— Toujours, toujours?... Et elle tient toujours ces poupées dans sa robe? Et elle ne parle pas ?

— Non : depuis six ans, elle ne parle pas... Et elle tient toujours ces poupées dans sa robe.

Quelque chose d'affreux s'était passé en moi : la réalité, brusquement, déchirait le dernier voile de mes rêves illusoires, et, mieux qu'une scène de démence violente et furieuse, la simple apparition de cette femme en blanc, émaciée comme une ombre et à qui l'inconscience donnait une sérénité surhumaine, venait de me faire mesurer notre séparation : elle était aussi entière et devait être aussi éternelle que si Me Veydt fût morte.

— C'est fini ; je n'ai plus de mère, songeais-je.

En même temps, une idée corollaire s'insinuait en mon esprit : je n'ai plus de mère, non ! mais j'ai une enfant. Cette innocente qui ne voit pas mes mains tendues vers elle, qui n'entend pas ma voix l'appelant avec désespoir .., et qui veut ma poupée, qui s'en empare, qui s'en amusera, n'est-elle pas une enfant, plus faible, plus désarmée, certes, que les tout petits ? Et, de l'avoir vue si paisible, restée si douce, me faisait aspirer au jour où, maîtresse de mes actions, je pourrais, vraiment, jouer un rôle maternel auprès de l'infortunée et la prendre auprès de moi, et la soigner moi-même, moi seule, comme des étrangers la soignaient dans cette maison d'où, maintenant, venaient des cris et d'étranges rires révélateurs de sa destination, de la folie du plus grand nombre de ses habitants.

Après cela, rien de ce qui fait l'insouciance heureuse des enfants ne devait plus exister en moi ; une pensée grave et haute s'était emparée de mon esprit : elle allait s'y établir pour jamais et ce n'étaient, certes, pas des larmes de petite fille, celles qui, une à une, glissèrent lourdement sur le corsage de ma robe quand Véronica et moi nous quittâmes ce jardin, suivies de M. Oppelt.

— L'excellent docteur Veydt ne vous a remis aucune commission à mon adresse, mademoiselle ? demandait bientôt ce dernier.

Et le ton sur lequel il articula cette question me fit rougir, je ne sais pourquoi.

— Non, monsieur, répliquais-je, confuse, instinctivement, comme si quelque chose d'incorrect eût été contenu dans ma réponse et que je l'eusse su.

— Vous direz, je vous prie, à votre grand-papa que je me rappelle à sa mémoire. Il saura ce que cela signifie, ajouta l'aliéniste. Puis, tourné vers le jardin, il appela la servante, pour lui crier, finalement, d'un ton aigre, presque colère :

— Maike, faite rentrer Me Veydt.

— La pauvre femme est si bien là ! osa objecter Véronique.

— Nous approchons de midi : le soleil pourrait lui être funeste, répliqua le professeur.

Soudain, il avait pris un air revêche, une attitude presque bourrue et j'eus la prescience que, seule, cette commission dont mon grand-père avait négligé de me charger pour lui était cause de son changement d'humeur.

— Ne revenez pas ici, mademoiselle, dit encore M. Oppelt en nous faisant la conduite. Et il eut une note attendrie en concluant :

— C'est un endroit bien trop triste pour votre âge...

Une énergie imprévue me donna l'audace de l'interrompre et de lui dire très formellement :

— Monsieur, je reviendrai, au contraire, et, si vous le permettez, je reviendrai souvent.

Il eut un haussement d'épaules, un mouvement

bref de la tête, qui acquiesçait, dont l'intention pouvait se traduire par :

— A votre aise..., comme il vous plaira.

Puis, il m'expliqua que Me Veydt était, du reste, très calme, très docile, d'humeur si égale qu'un enfant aurait suffi à la garder.

— Oh ! que ne puis-je être cet enfant, que ne puis-je l'emmener, la prendre auprès de moi ! m'écriais-je avec désolation.

Il eut son même geste conciliant, m'enjoignit une seconde fois de ne pas oublier son message au docteur Veydt. Et nous prîmes congé.

La porte de la maison de santé close sur nous, je serrai fébrilement la main de Véronique : mes nerfs étaient surmenés, mon cœur éclatait. Mais je ne me laissais pas aller à pleurer ; il semblait que ce que je venais de voir m'eût émancipée et mûrie. Certes, aucune espérance ne me restait sur la possibilité d'une guérison de ma mère ; pourtant, une volonté précise était dominante chez moi : la volonté de la retirer quelque jour de chez le professeur Oppelt pour la prendre à mes côtés et la soigner comme une enfant. Une immense pitié pour elle, une tendresse émue et, en quelque sorte, *protectrice*, remplaçait, maintenant, la vénération admirative que le souvenir de la pauvre femme m'avait inspiré jusqu'alors. Je me sentais seule au monde pour la chérir et pour la plaindre, et je souffrais atrocement de mon impuissance à rien faire pour elle.

Je crois que Véronique me mena en une ferme où l'on nous servit un déjeûner de laitage et d'œufs frais ; je crois aussi que la bonne fille s'ingénia à me distraire en me faisant marcher longtemps dans la campagne, en me cueillant des bouquets et en me tressant des couronnes de marguerites..., mais je sais bien que je demeurai navrée, recueillie en moi-même et fort taciturne, durant tout ce temps-là.

— Allons-nous reprendre l'omnibus de Saint-Gilles ? me demanda ma compagne, comme sa montre marquait quatre heures et que les premières brûmes

commençaient à rendre vagues et gris les lointains du panorama de Bruxelles et de ses environs étendu à gauche de la chaussée d'Alsenberg.

— Oui, prenons-le, dis-je machinalement.

Mais je voulus d'abord revenir sur nos pas pour voir une dernière fois l'hospice du professeur Oppelt; et quand nous fûmes devant cette maison, j'envoyai des baisers à sa façade rose, je murmurai :

— Maman, maman, dormez bien! doucement, calinement, comme si elle eût été un baby et qu'elle eût pu m'entendre.

— Que vous avez été longtemps, Lina! s'écriait ma tante Josine, debout, nu-tête, sur le seuil du logis, du plus loin qu'elle nous aperçut.

Et je vis, à sa mine troublée, à sa coiffure moins symétrique que d'habitude, à toute son allure si différente de ce qu'était ordinairement la sienne, que Mlle Veydt avait dû redouter des conséquences bien graves de mon entrevue avec sa belle-sœur. Elle ne m'en demanda point de nouvelles et je me gardai, moi-même, de lui en donner.

— J'irai désormais, chaque quinzaine, le jeudi, voir maman, déclarais-je, d'une voix nette, tandis qu'elle m'aidait à ôter mon paletot.

Elle ne répliqua point, eut l'air, même, de n'avoir pas entendu, mais tressaillit quand elle me vit courir au jardin avec le trop apparent désir de m'éloigner d'elle, de chercher la solitude.

Et, en vérité, la maison de la rue Marcq m'était devenue odieuse du moment où j'avais pu constater que la si douce folie de ma mère ne semblait pas de celles pour qui un internement très sévère ni des soins spéciaux sont indispensables. J'étais trop jeune pour bien me rendre compte de ce que la régularité du traitement dans une maison de santé pouvait avoir de bienfaisant pour l'aliéné, même le plus inoffensif, et ma logique étroite d'enfant m'assurait seulement dans l'idée que les Veydt avaient agi avec parti-pris, malveillance et dureté en décidant, naguère, de ma séparation d'avec la malheureuse femme.

J'en voulais particulièrement à ma tante Josine qui, jamais, ne s'était cachée de ses sentiments d'antipathie envers elle et un invincible besoin de fuir la vieille fille, d'éviter sa présence et sa sollicitude me prenait. N'était-ce pas le rôle de ma mère qu'elle usurpait ainsi et lui devais-je aucune reconnaissance du bien qu'elle avait pu me faire, puisqu'en me faisant ce bien, c'est du mal qu'elle souhaitait à la pauvre recluse?

Je pensais à Yette, qui était au ciel, parmi les anges, et dont j'avais figuré le personnage durant toute une matinée... ; j'y pensais, en me disant que c'eût été une bien désirable félicité que de me trouver là, pour jamais, avec Me Veydt. Quelque chose de si visiblement pur, de si délicatement surnaturel émanait de cette malade, fine et blanche au milieu des pâles fleurs et des feuillages rouillés de son triste jardin, que cette image devait inspirer aux plus prosaïques des idées d'au-delà.

A partir de ce jour, la pensée de ma mère ne me quitta plus... Et c'était parmi les créations les plus éthérées de mon esprit que je la plaçais, dans quelque paradis immobile, silencieux, illuminé d'un soleil très tendre : vague champ-élyséien où erraient des formes blanches, fines, légères et lentes comme elle.

MARGUERITE VAN DE WIELE.

(*A suivre.*)

CARMEN SYLVA
ET SON ŒUVRE

Une étude sur une personnalité étrangère peut étonner au premier abord dans une revue dont la pensée constante est de magnifier les gloires nationales. Je me fais néanmoins forte de prouver que jamais elle n'eut mieux sa raison d'être qu'à cette place.

Je me permettrai d'abord de rappeler non seulement les liens de cònsanguinité qui unissent la comtesse de Flandre au roi Carol Ier, mais encore les harmonies de caractère et de destinée qu'on trouve entre le pays de l'intrépide Ambiorix et celui de Michel le Brave.

Les Belges et les Roumains sont égaux en ardeur guerrière : les uns, vainqueurs des Romains à Presles, balancèrent la fortune de César ; les autres firent en 1821 des prodiges de valeur pour débarrasser les principautés danubiennes de l'immixtion ottomane dans le gouvernement intérieur. Aux jours d'heureuse mémoire des princes Bassaraba avait succédé pendant un siècle le sceptre d'airain des Phanariotes, hostiles à tout progrès. L'épanouissement d'une littérature nationale coïncida avec le retour d'un hospodar indigène. Cette même année naquit Alexandri qui devait un jour décrire avec la majesté d'un Leconte de Lisle les poétiques forêts de la Roumanie. En 1850 parut Eminesco dont la lyre eut des accents mélancoliques pour chanter l'amour. Asservie successivement sous le joug de la Maison austro-espagnole, de la Révo-

lution française et de la Maison d'Orange, la Belgique demeura longtemps indifférente aux questions littéraires, mais avec le jour béni de son indépendance, elle vit surgir tout un cortège d'hommes illustres. Deux noms dominent dans les fastes de la littérature. C'est Van Hasselt célébrant avec une grandeur apocalyptique les *Quatre Incarnations du Christ* et la chute de l'Empire romain ; c'est Octave Pirmez, révélant en ses *Lettres à José*, une vision intense de la nature et en ses *Heures de philosophie*, une profonde expérience du cœur humain.

Entre la reine de Roumanie et la comtesse de Flandre un des premiers points de contact est l'amour des lettres et des arts. Si Carmen Sylva invitait à Sinaïa, le sublime Alexandri, la comtesse de Flandre, non contente de s'abonner aux meilleures revues littéraires, accueille favorablement les livres moraux et bien écrits qui lui sont offerts.

En face de l'Evangile de la cathédrale de Curtéa d'Argès enluminé par la reine, nous pourrions placer les *Eaux fortes* de la comtesse de Flandre si admirées aux expositions et qui se distinguent par la sincérité et la fermeté de l'exécution, par la mémoire extraordinaire de la ligne, la justesse des plans, le trait net et précis. Le souci de la vérité, qui ne la quitte jamais, donne un grand charme et une vraie intensité d'expression à la collection des vues de l'Italie et à celles où elle s'est plu à retracer les chers sites de la Semoy.

Si des musiciens de marque assistent aux quatuors de Carmen Sylva, Son Altesse Royale, la comtesse de Flandre, ouvre son salon aux artistes auxquels elle ne se lasse pas de donner des marques de sa bienveillante protection et honore de sa présence les concerts classiques.

Enfin, la reine de Roumanie, la comtesse de Flandre et la princesse Albert de Belgique se rencontrent toutes trois sur le terrain de la charité car l'œuvre du *Bon Lait*, l'œuvre du *Grand Air pour les petits* et l'œuvre des *Logements ouvriers* peuvent être mises de pair avec l'orphelinat Hélène, *la Vatra Luminosa* et *la Crêche Materna* si chères à la reine de Roumanie.

Tous les amis des Lettres sauront gré à M. Bengesco d'avoir dans son livre remarquable : *Carmen Sylva intime* (1), retracé avec non moins de fidélité que Pierre Loti la physionomie morale de la reine de Roumanie pouvant se résumer ainsi : amour de la famille, amour des Lettres, philanthropie.

Il s'incline d'abord devant une nouvelle constatation des lois de l'atavisme. En effet, dès le XII[e] siècle, les ancêtres paternels de la reine, les princes de Wied donnèrent à l'Allemagne toute une lignée de savants, d'artistes, de littérateurs. En 1784, Marie-Louise Wilhelmine de Wied traduisit en français les œuvres de Gellert et composa des hymnes religieuses. Sa grand'tante Philippine-Charlotte se distingua comme peintre, comme musicienne, comme poétesse et le prince Hermann publia sous l'anonyme un ouvrage intitulé *La vie inconsciente de l'esprit et la révélation divine*. Qui pourrait méconnaître la puissance de l'hérédité : Tosquato Tasso ne tenait-il pas l'amour des vers de son père Bernardo? L'auteur des lettres du vicomte de Launay, M[me] Emile Girardin ne devait-elle pas à l'auteur de la Physiologie du ridicule, cette verve entraînante et cet esprit d'observation qui lui faisait voir les travers de l'humanité comme le propriétaire du lorgnon enchanté découvrait les tares de l'âme?

M. Bengesco rend avec raison un éclatant hommage à l'éducation supérieure que donnèrent à la reine des parents épris d'idéal, ennemis de tout faste, amants des lettres et de la nature. Eût-elle aimé l'histoire si son père ne lui avait fait lire à haute voix Froissart, Villehardouin, Joinville? Rollin lui fut familier à huit ans et l'histoire de la Révolution de Guizot à douze. C'est au prince Hermann qu'elle doit son attrait pour les sciences philosophiques. Nous la voyons saisissant à cet âge si tendre les systèmes de Fichte, de Schlegel et de Kant, qu'il lui exposait pendant leurs promenades. L'esprit d'Elisabeth s'affina aussi par la conversation des hommes éminents dont s'entourait à Vinea Domini sa mère, la

(1) Librairie Félix Juven, Paris.

princesse Marie de Wied, tels que le poète Arndt, l'historien Springer, le philologue Jacob. C'est à cette princesse surnommée la fée du Rhin qu'elle doit son culte de Schiller, sa piété, sa charité.

Des professeurs d'élite secondèrent les parents d'Elisabeth, ainsi elle étudia Macaulay et Carlyle avec le savant Sauwerwein qui l'initia à l'étude des grammaires comparées. Les leçons de Clara Schuman et de Rubinstein développèrent en elle le senti ment intense qu'elle met aujourd'hui dans l'interprétation de Bach et de Chopin. Sa dame d'honneur Mlle Lavater, qui était en même temps un excellent professeur de diction lui lisait les chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine. Elle fit honneur à ses leçons, car plus tard, on le sait, par la lecture à haute voix d'une de ses nouvelles, elle tira des larmes des yeux de Loti que les plus habiles acteurs laissaient froid au théâtre. Le latin, l'italien, l'anglais, le français lui étaient aussi familiers que l'allemand.

Cette suralimentation intellectuelle ne l'empêchait pas d'apporter dans ses yeux, l'impétuosité d'une enfant saine. On la voyait courir dans la neige comme sous les baisers du soleil. La contemplation des sites merveilleux et du fleuve épique dont Dieu gratifia l'Allemagne, éveilla en Elisabeth, avec le sens poétique, l'amour de la nature. Je ne résiste pas au plaisir de citer la traduction élégante que M. Bengesco nous donne des vers où la reine nous dit la poétique signification du pseudonyme qu'elle a pris :

Carmen, le chant; Sylva, la Forêt; elle même
Elle chante son chant, la superbe forêt;
Et si je n'étais née au fond des bois que j'aime,
Pour redire ce chant, ce luth serait muet!
Je le tiens des oiseaux et des vertes ramures
Dont mon oreille a su retenir les propos;
J'y mis aussi mon âme, et dans leurs doux murmures
La forêt et le chant m'invitent au repos.

L'éducation un peu virile qu'elle reçut n'émoussa pas en elle cette sensibilité essentiellement féminine dont les affections familiales sont le plus sûr aliment. M. Bengesco nous montre la princesse sincèrement

attachée à ses deux frères. Le beau livre intitulé : *La Vie de mon frère Othon* contient un tableau déchirant des angoisses d'Elisabeth et de son auguste famille pendant le long martyre du jeune prince, qu'un défaut de conformation vouait à une mort prématurée et qui fut enterré, comme il l'avait désiré, dans la forêt de Mont repos, témoin de ses premiers jeux. Deux ans plus tard, le prince Hermann mourait d'une maladie de poitrine sans que sa fille en visite à Saint-Pétersbourg chez la duchesse Hélène et à peine remise de la fièvre typhoïde put arriver à temps pour recueillir son dernier souffle.

La douleur de la Reine en rentrant au foyer désert égale celle de Mme de Staël en recevant les dernières recommandations d'un père. Je vais vous en donner quelque idée en transcrivant ici l'excellente traduction que M. Bengesco a faite de ce petit chef-d'œuvre contenu dans les *Chansons de la Mer :*

Dès que l'aube parut, j'entrai dans la maison,
Dans la chère maison, qui jadis me vit naître ;

Je m'arrêtai longtemps devant chaque cloison,
Longtemps je regardai par plus d'une fenêtre.

Oh quel amer plaisir ! partout, sur chaque seuil,
Je respirai les doux parfums de mon enfance,
Et je sentais flotter, comme un tissu de deuil,
A l'entour de mon cœur, mon ancienne souffrance.

Mais tout à coup avec émoi, ma main heurta
La porte de la chambre où se tenait mon père ;
Rien de changé !... ma main tremblante s'arrêta
Peut-être était-il là, comme au temps plus prospère.

Et si j'entrais soudain en disant : « Me voilà !... »
Il fixerait sur moi ses yeux de violette !
Car peut-être mon père était-il encore là !
Et je m'enfuis bien vite, interdite et muette !

M. Bengesco nous fait un tableau touchant de la tendresse conjugale d'Elisabeth que révèle la lettre où la princesse écrivait à sa mère pendant la maladie du Roi : « J'ai connu toute la détresse que peut connaître le cœur humain. » Ce même amour respire dans l'ode pleine de souffle intitulée : *Calafat* où elle

paraphrase éloquemment les paroles du prince debout sur les remparts, saluant l'obus qui vient d'éclater près de lui :

Hourra pour ce refrain !
Hourra pour ce vieil air qui berça mon enfance !
C'est la sainte chanson de notre délivrance !
J'en avais bien envie, et je la connais bien.

Mais la vertu de la Reine que M. Bengesco met dans le plus beau jour, c'est son affection pour sa petite fille. Aucune reine ne ressentit comme Elisabeth les douceurs et les souffrances de la maternité. A la fête donnée à l'Athéneum par les orphelines au nom de la petite princesse, nous la voyons regarder joyeuse les enfants trouvés traînant leur mignonne bienfaitrice dans la voiturette dont on lui fit don. Quel portrait charmant il nous retrace de cette angélique princesse Marie, jolie et gracieuse comme la Poucette d'Andersen, jouant à deux ans avec les mappemondes, disant les noms des différentes pages, révélant la bonté de son cœur naïf en se désolant de ses moindres fautes et la précocité de son intelligence par des répliques comme celle-ci : « Comme tes joues sont roses, mère, est-ce que le soleil les a baisées, et aussitôt elle s'agenouillait pour embrasser par terre les rayons du soleil. C'est donc avec raison que la Reine l'a surnommée : *Enfant du Soleil* dans la touchante introduction du Rhapsode de la Dombowitza. Eclairée d'un triste pressentiment pendant sa dernière maladie, elle dit à la Reine : Est-ce que la neige descendra des étoiles où demeure le Bon Dieu et rendra Itty toute blanche? (Itty, altération du mot anglais little, était le nom de caresse que sa mère lui donnait.) Lorsqu'elle tomba malade, elle répugnait à s'aliter dans la crainte de ne plus se relever. Cette appréhension se réalisa. L'horrible mal l'emporta en trois jours. La commotion qu'éprouva la Reine ébranla tout son organisme, une cure lui fut imposée et pour s'étourdir elle se condamna, selon sa propre expression, « à un travail d'arrache-pied », traduisant en allemand *les Rangs de Perles* du poète roumain Alexandri qui dans *une voix venue des étoiles* avait fait parler l'enfant disparue.

Avant de connaître ce grand lyrique, la Reine s'était imaginé que sa vocation littéraire était incompatible avec ses qualités de souveraine. L'auteur des *Pastels*, après l'avoir complimentée sur sa traduction, lui fit comprendre que la gloire littéraire est une royauté de plus. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à prendre connaissance de l'excellente traduction que M. Bengesco nous a donnée de la maîtresse pièce du recueil intitulé *Mont repos* dont la seconde partie consacrée au souvenir de l'angélique enfant ne peut être comparée qu'à l'*Aujourd'hui* des *Contemplations* pour la sincérité de l'émotion.

Que de fois je regarde hélas ! ta porte close !
Que de fois je me dis : Elle va s'entr'ouvrir !...
Je vais, comme jadis voir ma fillette rose,
Vers moi, par bonds légers, en dansant accourir !

Si même ce n'était qu'un fantôme, qu'une ombre
Rapide, fugitive et qui me narguerait,
De quel trouble mon cœur, toujours saignant et sombre,
O mon cher ange ! à ton aspect se remplirait !

Je t'ouvrirais tout grands mes bras, ravie, émue,
Sans un mot, sans un cri, sans un seul mouvement,
Pour que la vision un moment entrevue
Ne se dissipe pas trop tôt, trop brusquement.

Et si discrètement de loin tu me fais signe
Qu'il faut t'en retourner bien vite d'où tu viens,
J'aurai, pour peu de temps du moins, la joie insigne
D'avoir enfin revu le plus cher de mes biens !

Les Enfants, Autrefois, L'Art d'être grand-père de Victor Hugo, la *Terre natale*, *Bénédiction dans la solitude*, *Souvenirs d'enfance* de Lamartine, *Le Livre des mères* de Mme Desborde-Valmore sont d'heureux spécimens de cette poésie du foyer inconnue au XVIIIe siècle. La Reine sut, tout en conservant son originalité, s'inspirer de ces grands modèles dans le recueil intitulé « Mont repos » où elle décrit avec tant de charme le manoir paternel aux belles lignes architecturales qui abrita sa paisible enfance, sa chambre virginale parfumée de fleurs sauvages derrière laquelle, hospitalière au rêve, s'étendait la

forêt immense où elle composa à 10 ans son premier recueil de vers.

De 1880 à 1903, la Reine publia vingt volumes de vers qui lui ont assigné une place importante dans la littérature allemande. Bien des poésies empruntées à ces recueils ont été mises en musique par Gounod, Augusta Holmès, Georges Enesco, le prince héritier d'Anhalt, etc. Coloriste consommée, la Reine mêle sur sa palette les tons sombres de Rembrandt et les nuances suaves de Millet. En face des *Rois couronnés d'épines, cloués au gibet par les envieux* ou des *Noyés ressuscités* se consumant en impuissants efforts pour atteindre la rive, elle placera : *Quand la femme sourit*, ce délicieux pendant de « La dignité des femmes » de Schiller ou *Les Enfants divins*, brillants génies sous la forme desquels sont symbolisés les contes, ces fils de sa pensée qui, attirés par les accords puissants de sa harpe ossianique venaient dès l'aube distraire son âme endeuillée. Elle revoyait la chère disparue dans tous les enfants jolis et gracieux, je n'en veux d'autre preuve que la touchante poésie intitulée : *Communion* dont je veux citer quelques stances (1) :

Baiser deux yeux d'enfant, c'est se mettre en prière ;
C'est voir Dieu : c'est frémir de joie à son aspect ;
C'est tomber devant lui, courbé dans la poussière,
Plongé dans un profond et très humble respect !

. . . .

Quand tu baises deux yeux d'enfant, ta conscience
Se réveille et te dit : « Es-tu bon et loyal ?
» Exempt de tout péché devant cette innocence ?
» Devant cette candeur, affranchie de tout mal ? »

Beaux yeux d'enfant, pareils aux roses aubépines,
Dans le jardin de Dieu fleurissez librement,
Et ne regardez pas le monde et ses épines,
Le monde où l'on trahit, où l'on trompe, où l'on ment !

Contemplez seulement le ciel plein de lumière,
Et dont vous reflétez l'azur ; — les belles fleurs,
Le soleil radieux, la feuille printanière
Que Dieu revêt pour vous de riantes couleurs !

(1) L'élégante traduction de ces poésies se trouve dans la Bibliographie de Carmen Sylva par M. Bengesco. — Lacomblez, édit. à Bruxelles.

Ne demandez jamais les raisons et les causes,
Chers enfants ! Il vaut mieux que vous ne sachiez pas
Combien la vie hélas ! cache de tristes choses,
Ni quels sombres périls menacent tous vos pas !

Non ! laissez-vous bercer par la brise légère,
Que le Ciel doucement répand autour de vous !
Baiser deux yeux d'enfant c'est se mettre en prière,
Devant les saints autels c'est tomber à genoux !

Toutes les *Nouvelles* de la Reine, si bien traduites par Félix Salles, sont morales et attachantes, mais dans aucune d'elles, Carmen Sylva n'atteint le pathétique qui saisit dans *Feuille au vent*. L'auteur y fait ressortir avec la même énergie qu'Ernest Daudet la situation terrible que le divorce crée à l'enfant. Le titre est justifié, il symbolise à merveille le sort bizarre de cette infortunée Isi portant le poids de la faute maternelle en quelque lieu que la pousse l'aquilon du malheur. A chaque instant, elle est atteinte en ses affections les plus pures. Tout son cœur se révolte contre l'expulsion d'une mère coupable mais adorée dont sa candeur ne peut comprendre l'inconduite. Elle aime cependant son père, le justicier terrible qui lui a infligé ce déchirement, mais Elisabeth, son indigne belle-mère, lui ravira cette tendresse. Le jour où elle entendra l'intruse qualifier l'absente de drôlesse, elle se réfugie chez le couple adultère régularisé. Peu de temps après, on la verra rentrer au foyer repentante, car la sympathie honnête que lui inspirait son beau-père se change en haine lorsqu'il lui fait des propositions contraires à l'honneur. Aux déclamations de l'héroïne *du Détour* de Bernstein, contre la société, je préfère les mélancoliques réflexions que la vue du ciel constellé inspire à Isi au moment où elle vient de recueillir le dernier soupir du père qu'elle n'a jamais cessé d'aimer : « Oh ! si j'avais seulement un foyer où je désirerais revenir ! Il ne me reste plus que les étoiles ! » Elle acceptera pourtant l'hospitalité d'une tante atrabilaire, qui trop persuadée de la puissance des influences ataviques la blesse en l'exhortant sans cesse à ne pas imiter sa mère. Recherchée par le brillant officier Reuse dont le regard la poursuit,

elle y renonce à jamais le jour où à portée d'entendre au bal sans être aperçue une conversation de celui-ci avec un jeune étourdi, elle le saura décidé à ne pas épouser la fille d'une femme tarée mais simplement à la séduire. Pour placer dans une école de son choix son frère Wolfgang prêt à s'évader d'un pensionnat modelé sur l'établissement où souffrit Nickelby, elle s'émancipera par un mariage avec le banquier Rune, décavé d'âge mûr et joueur effréné. Il ne tarde pas à engloutir la fortune de sa femme, c'est à peine s'il reste à Isi de quoi entretenir son frère Wolfgang réduit à partir pour l'Amérique. La douceur de respirer l'air natal sera bientôt refusée à Isi qui se résout à suivre Wolfgang le jour où une lettre lui apprendra que la véritable femme de Rune vit encore. Mais avant de mettre son projet à exécution, elle regarde par la fenêtre une feuille morte ballottée par le vent, image de sa vie tourmentée et adressera à l'ouragan qui bat les vitres, ces tristes paroles, éloquente condamnation des déserteuses du foyer : « Emporte-moi dans ton tourbillon jusqu'au port tranquille. Ah ! du moins, je n'ai fait le malheur de personne. O mère, si tu pouvais nous voir ! »

Dans la jolie nouvelle intitulée *Une Lettre,* ne voit-on pas une belle et jeune femme, Agasta, dont le mari, Reynold, est enfermé comme fou, se refuser aux sollicitations du séduisant Herbert qu'elle aime, qui voudrait la pousser au divorce, défendue contre sa passion, par une prière faite devant le berceau de sa petite fille Henny ?

La Reine a, en quelque sorte, personnifié la sentimentalité allemande sous les traits de l'exquise Suschen de *Tout simple*, sœur de la Dora de Dickens par l'ingénuité, qui voyant de l'indifférence dans les procédés d'un mari aimant mais concentré, s'en plaint à sa mère dans une lettre dont la sincérité d'accent fait tour à tour sourire et pleurer. Une explication rétablirait l'ordre. Malheureusement, une invincible timidité tient scellées les lèvres de la jeune femme. Par le plus grand des hasards, la lettre oubliée dans le buvard tombe entre les mains du bourreau involontaire et l'harmonie se rétablit.

Parmi les puresa ffections de la Reine, le patriotisme occupe un rang élevé. A l'époque de son mariage, ce fut avec un véritable déchirement qu'elle quitta Neuwied, ses parents aimés, la maison qui la vit naître, les pauvres dont elle était le plus sûr appui. On ne peut guère comparer qu'à l'adieu de Marie Stuart au doux pays de France, l'adieu qu'Elisabeth adresse au Rhin dans le recueil où elle trouve des accents non moins émus que Wagner pour nous décrire la calme majesté de ce fleuve légendaire.

Allemande jusqu'au tréfonds, en arrivant à Bucarest la Reine ne tarda pas à s'assimiler l'âme roumaine, traduisant en sa langue les recueils d'Alexandri et d'Eminexo, de Negruzi et peignant les mœurs de ses nouveaux sujets dans des nouvelles telles que : *Qui frappe*, *Une belle-mère*, où se révèle sa puissance émotive.

Quelle Roumaine ne se reconnaîtrait pas dans la vaillante Paouana de Piatra Arsa (pierre brûlée) dont le patriotisme bannit le fiancé déserteur et qui lui réengage sa foi lorsqu'elle le retrouve mutilé sur le champ de bataille? La générosité roumaine n'est-elle pas bien incarnée en la comtesse Léonie de Qui frappe, recueillant comme Sainte-Elisabeth de Portugal le petit Gabriel, l'enfant illégitime qu'une fille séduite par le comte Démétrius, vient mourante déposer au château par une nuit orageuse d'hiver. Sachant combien son volage époux tenait à la perpétuité de son nom, la comtesse, auquel le bonheur d'être mère avait été refusé, s'efforce en élevant comme sien le petit être dont Dieu lui confie le sort de raviver l'amour éteint de Démétrius. Cette maternité fictive fut de courte durée, un coup de soleil emporta l'enfant qui édenisait le foyer. L'héroïque jeune femme, poussant plus loin l'abnégation, propose alors à son mari d'épouser la jeune et belle Wilma dont les avances semblaient le toucher, et qui lui donnera peut-être l'héritier qu'il désire. Démétrius emploie en vain toutes les ressources de son éloquence pour ébranler une résolution aussi inattendue. Ses efforts échouèrent contre la volonté d'airain de Léonie, qui appelle même à son aide sa

brillante rivale. La nature reprend un moment ses droits. La délaissée pleure le soir par une nuit neigeuse, en songeant aux orangers de Sorrente dont le parfum enivre Démétrius et Wilma. Mais domptant bientôt cette faiblesse, elle deviendra plus tard l'ange tutélaire du nouveau foyer où elle maintient l'entente, et elle concentrera toute sa puissance affective sur les pauvres malades ainsi que sur les enfants indigents. Si l'amitié que lui garde Démétrius excite quelquefois la jalousie de Wilma, cette velléité ne tient pas longtemps contre la maternelle bonté de la victime. Aussi Wilma implore-t-elle la présence de Léonie, lorsque Démétrius, touchant à sa dernière heure, supplie l'épouse qu'il n'a jamais cessé de regretter, d'être la tutrice de l'enfant qu'attend sa seconde femme. Non contente de soigner sa rivale pendant les jours de douleur, prélude d'une naissance qui coûtera la vie à la jeune mère, Léonie embrassant avec enthousiasme sa nouvelle mission inculque à la petite Mona les aimables vertus, principe d'une conscience droite, la piété, la charité, l'amour du travail et de l'art, la bonté. Le Moïse de Michel-Ange et la Chapelle Sixtine la raviront autant qu'un beau livre. Elle interprète avec un sentiment profond les cantates de Bach, et ses aptitudes musicales attireront l'attention d'un digne gentilhomme, le comte de Ralitz, qui deviendra son époux. Consciente d'avoir rempli sa dernière tâche, Léonie supplie le Seigneur de la rappeler à lui, vœu trop tôt exaucé, car les deux jeunes gens sont obligés d'interrompre leur voyage de noces, pour entourer de soins tendres leur mère adoptive, frappée de paralysie. Une telle vie devait être couronnée par une mort plus belle encore. Au moment où les dernières clartés du soleil empourprent l'horizon, Léonie s'écrie : « On frappe, va voir, Mona ; » celle-ci, après avoir ouvert : « il n'y a personne mère », dit-elle. Sous l'empire d'une délicieuse hallucination, Léonie répète : « On frappe encore, je viens. Demètre, Gabriel, ils sont tous là, le ciel est ouvert ». Et elle expire avec le sourire de l'extase sur les lèvres. Le fond de cette histoire repose sur des documents vrais.

Un autre type accompli de générosité roumaine, c'est la douce Editha d'*Une Prière*, essayant en vain de rendre le beau Tamiro qu'elle aime à son amie Berthalda à laquelle il fut précédemment fiancé. En cette Berthalda, la reine pousse aussi loin la peinture de la jalousie que Schiller, son poète chéri, en Elisabeth Tudor. La perfidie de l'ardente Roumaine ne le cède en rien non plus à celle d'Eryphile, dénonçant à Calchas la fuite d'Iphigénie, car la veille du mariage de Tamiro et d'Editha, elle se glissera la nuit dans le tabernacle pour y placer, tout au-dessus du calice, l'hostie empoisonnée destinée à son innocente rivale. La Reine décrit très bien le vertige auquel est en proie la nouvelle Brinviliers terrifiée par un simple rayon de lune pénétrant les vitraux, par le frôlement de sa propre robe, et qui croit voir une des saintes images sortir de son cadre. Ce terrible drame, que représente une des fresques du salon de musique du palais de Sinaïa, est emprunté à un événement connu. Une personnification non moins roumaine et plus sympathique de la jalousie orientale, c'est le loyal et ardent Scherbane, qui s'étend sur de la neige froide afin de se dérober, par un lent suicide, à la tentation de tuer Eléonore, sa coupable femme. Mais la plus vivante personnification de la fierté, du courage et de magnanimité, c'est Pulchéric, mère du suicidé. Epouse vaillante, elle sauve son mari de la Sibérie, en souffletant à sa place l'officier russe qui venait à son hôte le poing levé; mère héroïque, elle aura le courage de taire à son fils la trahison d'Eléonore, tout en reprochant sans cesse à sa bru ses égarements; chrétienne, elle saura pratiquer la loi du pardon en rouvrant son foyer à Eléonore repentante.

La Reine a, pour ainsi dire, quintessencié la poésie du folklore dans les *Contes du Pelesh*. On sait qu'elle recueillit de la bouche des bergers ces légendes arcadiennes dont le souvenir consacre pour ainsi dire chaque cime des Carpathes. Bien que les Contes du Pélesh soient dédiés aux enfants, on les aimera davantage dans l'âge adulte où l'on sent mieux le charme de la poésie. L'âme de la nature y vibre dans

la voix des forêts, des torrents, des cascades, des montagnes grandioses et Carmen Sylva trouve de pittoresques images pour nous en dire les mystérieuses attirances. A chaque description correspond une métaphore, ainsi les blocs granitiques nommés Jipi, lui remémorent l'histoire de deux jumeaux morts d'amour pour la même femme et ensuite transformés en pierres. Le bouillant Pélesh, aux yeux d'azur, sera l'ondin officieux qui lui transmet les confidences des feuilles.

Dans le roman *Astra*, la reine prouve une fois de plus que par la délicatesse du pinceau, on parvient à éviter au lecteur les impressions dangereuses résultant d'ordinaire d'un sujet scabreux, tandis qu'au contraire, un roman dont le sujet est convenable peut arriver à blesser par la hardiesse de certains traits de légitimes susceptibilités. Il est impossible d'avoir un sens de l'honneur plus accusé qu'Astra Langerton, l'héroïne du livre en question, bien inconsciemment éprise de son beau-frère Sander, auquel elle a inspiré sans s'en douter un coupable amour, elle devienne la cause involontaire du suicide de sa sœur Marguerite. Ce dénouement est aussi dramatique qu'imprévu, car Mme Marguerite Langerton a d'abord une confiance illimitée en sa sœur et en son mari. Elle concilie dans une proportion égale une entente des choses du ménage avec cette sentimentalité exaltée propre aux héroïnes de Schiller. Aussi n'est-on pas surpris de la voir distraire ses tristes soupçons en relisant les premières lettres d'amour de son volage époux. Mais elle nous semblera vraiment grande lorsqu'elle engagera sa sœur en pleurs à épouser Sander, lui offrant de retourner en Allemagne avec ses petits enfants. Astra refuse et persiste même dans le projet d'épouser Paul Morech qui, quoique parfait, lui est indifférent, afin de se dérober aux poursuites de Sander.

Cette jeune fille si spirituelle, si aimante, si fière, a une physionomie bien allemande. N'en a-t-elle pas les trois principaux traits : l'amour des lettres et des arts, le goût du romanesque, le culte des affections familiales? Son excessive candeur l'empêche long-

temps de voir autre chose qu'une amitié fraternelle dans les prévenances de son beau-frère. C'est le comble de l'art de la rendre plus intéressante encore au moment où elle découvre le secret de Sander et acquiert le sentiment de sa propre faiblesse? Qui ne s'attendrirait en la voyant embrasser les genoux de Marguerite ou en lisant la lettre écrite avec larmes, dans laquelle elle supplie sa mère bien-aimée de la rappeler. Si elle est tentée, comme cet instant de vertige est bien expié lorsqu'elle suit dans la neige jusqu'aux bords du Sereth les traces de sa sœur qui s'est noyée de désespoir avec le petit Nicou, son dernier-né, et lorsque pendant la fièvre accompagnant la fluxion de poitrine attrapée cette nuit-là, elle voit en ses rêves Marguerite lui présenter son enfant mort. Quant à Sander, peint, dit-on, d'après un modèle connut il joint la galanterie du Roumain à la fougue du Moldave, l'impiété de don Juan de Marana à l'hypocrisie de Lovelace et, comme le séducteur de Clarisse, sa conscience se réveille en présence de l'irréparable.

Nous ne saurions passer sous silence le *Roman d'une Princesse* où respire l'âme allemande à la fois rêveuse et passionnée. Le sujet est des plus captivants. L'impression profonde que produit sur Ulrique de Horst la lecture des *Pensées sur l'Histoire de l'Art,* dues à la plume d'or de Bruno Halmuth, professeur à l'Université de Greifswald, l'engage à écrire à l'auteur pour l'en féliciter. Celui-ci, flatté, répond et une correspondance s'engage entre le professeur et la fille de noble race. La Reine possède l'art des contrastes, rien de plus dissemblable que Ulrique et Bruno : la première, pieuse, adore la volonté de Dieu dans les souffrances; le second, rationaliste, lutte pendant l'épreuve contre des tentations de suicide; l'une a pris dans l'habitude de l'obéissance le respect des hiérarchies, l'autre, proche parent de Walenstein pour l'insubordination et de Jean-Jacques Rousseau pour le sectarisme, synthétise en ses lettres tous les préjugés du Contrat social contre les grands.

Bruno croyait que le bon ou le mauvais succès d'un couturier pouvait seul occuper une noble dame, il

admire d'autant plus la Princesse traduisant Dante en vers, lisant Homère ou instruisant les enfants pauvres. Le ton des lettres, d'abord badin comme celui de Bussy Rabutin et de Mme de Sévigné, devient vite sentimental comme celui du Léonce et de la Delphine de Mme de Staël. Il est intéressant de voir les sentiments d'un tel homme se transformer au point de lui faire écrire à Ulrique qui lui a envoyé une violette : « Si jamais notre terre devenait un ciel, je m'approcherais de vous et j'implorerais de vos mains une couronne au lieu d'une seule fleur. Mais cela n'arrivera jamais, il y a deux mondes ! » Ulrique mettra dans ses aveux la sincérité ingénue de la fille du musicien de Schiller. « J'ai été très troublée, écrira-t-elle, comme l'atmosphère avant l'orage, l'oiseau avant la tempête. Tout est changé pour moi, j'ai devant les yeux un nuage épais et derrière ce n'est plus le cher paysage que je connais comme mon Pater, mais quelque chose de tout à fait nouveau pour moi. » Ulrique présente Bruno à son père pendant un concert. Le Prince fait l'accueil le plus cordial au penseur dont les écrits l'ont fait souvent pleurer, mais lorsque Ulrique lui manifeste le lendemain son désir d'épouser Bruno, elle se heurte au refus le plus formel. Dans la peinture de la piété filiale aux prises avec la plus terrible des passions, la Reine déploie une sensibilité exquise qui émane de son expérience du cœur humain. A la fin, hélas ! l'amour est le plus fort. La jeune fille fuit à l'étranger pour devenir l'épouse du professeur. Comme on le devine, le prince la renie et le chagrin que lui cause cette mésalliance le mène au bout d'un an aux portes du tombeau. Ulrique affolée quitte la nuit, contre la volonté de son mari, le domicile conjugal et les genoux chancelants, la poitrine secouée de sanglots, elle rentre dans la maison paternelle. Par des soins dévoués et intelligents, elle dispute à la mort ce père aimé qui lui pardonne. Bruno, moins généreux, s'obstine à laisser les lettres de sa femme sans réponse.

Elle ne croit pourtant pas tout espoir perdu car, se sentant en danger, sur le point d'être mère, elle tente un dernier effort, Bruno cède, Ulrique se rétablit et met la main d'un père dans celle d'un époux.

Je partage l'admiration de M. Bengesco pour l'ouvrage couronné avec tant d'enthousiasme par l'Académie française : Ces *Pensées d'une Reine*, si nobles, si fines et si profondes qu'on les croirait sorties de la plume de Larochefoucauld, de Vauvenargues et de Mme Swetchine.

La Reine joint comme le prince de Marsillac à la concision et à l'élégance ce naturel qui est à la pensée ce que la grâce est à la beauté. Comme Larochefoucauld, Carmen Sylva poursuit l'amour-propre jusqu'en ses derniers retranchements, sans donner pourtant dans ce pessimisme outrancier qui porte le Chef des importants à voir dans les vertus des vices déguisés émanant de l'amour-propre. Ainsi l'amour de la justice ne serait que la crainte de subir l'injustice, la pitié, le sentiment de nos propres maux; l'amitié un ménagement réciproque d'intérêts. Carmen Sylva, au contraire, professe en ces maximes une morale très élevée. Je n'en veux d'autres preuves que cette sublime métaphore où se réflète l'âme de la Reine : « Le soleil ne voit le monde que plein de chaleur et de lumière » ce qui signifie qu'une vraie chrétienne juge du cœur d'autrui d'après le sien. Ne sont-elles pas tombées encore de sa plume ces deux maximes dictées par la charité : « Ne nous plaignons pas de souffrir, car nous apprenons à secourir. » « La vie devient facile dès qu'on fait abstraction de soi-même. »

Loin de partager le scepticisme de Larochefoucauld par rapport aux femmes, la Reine incline à croire les personnes de notre sexe portées à la vertu. Aussi a-t-elle contre la femme perdue qui lève la tête la sévérité du Pentateuque. Selon elle, cette malheureuse ne voit dans la femme honnête qu'un miroir qui lui montre ses rides; elle voudrait le briser de rage. Très observé; qu'on se rappelle la joie de la Tisbe dans le Tyran de Padoue en apprenant que Catarina, l'épouse estimée d'Angèlo, va passer pour coupable. Dans un roman à jamais célèbre, Richardson ne nous montre-t-il pas la courtisane Sally Martin souffrant du respect de Lovelace pour Clarisse.

Les images les plus gracieuses se trouvent sous la plume de la Reine. Jugez-en :

« Les cheveux blancs sont les pointes d'écume qui couvrent la mer après la tempête. »

« La pureté est comme l'opale, elle est prise pour de l'insignifiance par ceux qui n'apprécient pas ses feux. »

« La jeune fille est un champ de blé vert caché sous la neige. »

L'acuité du regard interne de la Reine dans la perception des faiblesses ne le cède pas à celle de Vauvernargues et de Mme Swetchine. Si le premier cite à son tribunal le sophiste en quête de subtilités, l'envieux, avare d'éloges, l'ambitieux dévorant des affronts, si la seconde combat la médisance, l'orgueil, l'attachement excessif aux biens terrestres, la Reine prend à partie le réalisme contemporain, la fausse modestie, la politique, animal de proie. Comme Vauvenargues aussi, elle rêve la paix universelle, traitant même de crime de lèse civilisation la guerre entre deux peuples cultivés. Les hommes d'Etat qui y poussent, dit-elle, sont les picadors, le peuple est le taureau. Comme Mme Swetchine, la Reine a parlé avec éloquence de la véritable douleur. « Lorsque vous souffrez beaucoup, vous voyez tout le monde à une grande distance comme dans une immense arène, les voix même semblent venir de loin. » Toute l'âme de la Reine avec sa bonté, sa puissance d'aimer, son respect du génie, sa sensibilité germanique tempérée par la raison, son ardente philanthropie, sa sérénité imperturbable, se reflète comme en un clair miroir dans ce manuel de sagesse chrétienne que je voudrais voir figurer sur les rayons de toute bibliothèque bien composée.

HÉLÈNE DE GOLESCO.

YMNIS ET NUMAINE

Pièce en 4 actes et 5 tableaux

ACTE DEUXIÈME

LES JARDINS DU ROI

Journée de clair soleil. Banc à l'ombre. Le Médecin est assis, plongé dans une absorbante lecture. Entrée du Chiromancien qui, à la vue du Médecin, veut se retirer. Mais il est aperçu, reluqué d'un air narquois et stoïquement prend place sur le banc.

LE MÉDECIN

Je mentirais en déclarant que la rencontre m'est agréable.

LE CHIROMANCIEN

Je m'assieds, ennuyé, contraint de subir votre voisinage.

LE MÉDECIN

La situation de ce banc est unique.

LE CHIROMANCIEN

L'ombre le protège admirablement.

LE MÉDECIN

Chaque matin, il est le but de mon pèlerinage. J'ai la priorité.

LE CHIROMANCIEN

Chaque matin, je visite aussi ces jardins. Je circule comme il me convient.

LE MÉDECIN

Mieux vaudrait nous tenir éloignés l'un de l'autre.

LE CHIROMANCIEN

C'est mon avis, Monsieur. D'autant que le traitement que vous infligez au Roi ne lui est pas favorable. Je suis honteux d'un tel confrère.

LE MÉDECIN

Une critique?

LE CHIROMANCIEN

Blâme violent! Depuis huit jours, depuis le départ du prince Frédéric et de sa troupe, Sa Majesté est d'humeur taciturne. Un rien la fâche, l'excite, la talonne. Votre officine est sans remède?

LE MÉDECIN

Consultez vos planètes.

LE CHIROMANCIEN, *menaçant.*

Si seulement je lisais deux lignes de votre main... (*Il saisit le poignet du Médecin. Celui-ci se dégage.*)

LE MÉDECIN

L'aimable souci de votre part. Je suis sûr d'un présage funeste.

LE CHIROMANCIEN

Vous ne vous trompez pas.

LE MÉDECIN

Trompez les grands, les princes, la Cour.

LE CHIROMANCIEN

L'horoscope jamais n'a menti.

LE MÉDECIN

A d'autres!... Je ne suis pas un ignorant.

LE CHIROMANCIEN

Charlatan!

LE MÉDECIN

Vaniteux et vantard!

(*Ils se défient. Entrée du Bouffon.*)

ERNOF

Là... Messieurs... Encore une querelle? Que la vie près de vous est chose insupportable. Ha! ha! ha! On dirait des hiboux que le ciel ardent effarouche. (*Plus grave.*) Le Roi attend les doux effets de votre ministère.

LE MÉDECIN

Le sommeil de Sa Majesté fut-il réparateur?

LE CHIROMANCIEN

Riait-elle à son lever?

LE MÉDECIN

Parlez-moi de son teint : est-il plus éclatant; le regard moins atone?... indice très important.

LE CHIROMANCIEN

Soulagez notre inquiétude.

ERNOF

L'état de sa santé, Messieurs, est lamentable. Il vous consultera avec sévérité. C'est l'heure accoutumée.

(*Le Médecin et le Chiromancien hurlent de détresse.*)

ERNOF, *les retenant.*

Pardon... un instant, s'il vous plaît.

LE MÉDECIN *et* LE CHIROMANCIEN, *mécontents.*

La paix!

ERNOF

En quel coin du parc Ymnis et Numaine se promènent-ils?

LE MÉDECIN *et* LE CHIROMANCIEN

Nous l'ignorons.

ERNOF, *sortant par la gauche.*

Au revoir... Je surprendrai leurs ébats.

(*Un silence.*)

LE MÉDECIN

Je crains d'affronter l'accueil royal.

LE CHIROMANCIEN. *Il soupire.*

Pénible nouvelle!

LE MÉDECIN

Je n'ai plus de tranquillité.

LE CHIROMANCIEN

Hélas!

LE MÉDECIN

Un désastre s'abat sur mes épaules... Je me demande, à l'aube, si j'achèverai ma journée.

LE CHIROMANCIEN

J'agite et je tourne la tête...

(*Il fait comme il dit.*)

LE MÉDECIN

Pourquoi?

LE CHIROMANCIEN

Elle se détache — en rêve — de mon cou.

LE MÉDECIN

Prenez mon bras... et aidons-nous.

LE CHIROMANCIEN

Amen!

(*Ils sortent. Au fond, les yeux bandés, s'avance en tâtonnant Ymnis. Il est suivi de Numaine et de la Suivante, rieuses.*)

NUMAINE

Coucou!

YMNIS

Où êtes-vous?... Je vous tiens prisonnière.

(*Numaine se dégage aisément.*)

NUMAINE *et* LA SUIVANTE

Coucou! coucou!

YMNIS, *en arrêt.*

Une nuit intense m'enveloppe.

NUMAINE. *Elle le pousse.*

Là, là... dirigez-vous...

(*Il enlace un arbre. Gaîté sonore de Numaine.*)

YMNIS

Trahison!

LUDWIGE, *à voix basse.*

Par ici... par ici...

NUMAINE, *à voix basse.*

Jamais vous ne m'attraperez.

NUMAINE *et* LUDWIGE

Coucou! coucou!

(*Il fonce sur la jeune fille. Elle lui ôte prestement le bandeau.*)

YMNIS

A votre tour.

NUMAINE

Je manque de souffle... reposons-nous.

(*Elle se laisse choir sur le banc. Ymnis de même*) *La Suivante se retire au fond*, *cueille des fleurs*..

YMNIS

La partie n'est pas égale.

NUMAINE

On cède à mes caprices.

YMNIS

Plus de poursuite?

NUMAINE

Ne bougeons plus... L'ombre est si bienfaisante.

YMNIS

Il n'y a pas trace de vent.

NUMAINE

Et, pourtant, ces brins d'herbe remuent.

(*Entrée du Bouffon*, *lente et rampante. Il écarte des branches*, *aperçoit le groupe*, *s'arrête*, *se remet en mouvement et soudain se trouve en face de la Suivante.*)

LUDWIGE

Seigneur Jésus!

ERNOF

Ma mie, il en est temps encore.

LUDWIGE

Impudent!

ERNOF

Penche le front.

LUDWIGE

Scorpion!

ERNOF

Je goûterai le fruit de ta lèvre.

(*Elle éveille l'attention de Numaine et du Page. Le Bouffon se sauve en maugréant. Numaine se dirige vers la Suivante.*)

NUMAINE, *à Ludwige, tremblante.*

Rassure-toi,... nous veillerons.

LUDWIGE

Nous n'éviterons pas ses pièges.

NUMAINE

N'assombris pas le firmament.

LUDWIGE

Je suis rivée à ce domaine, à ma maîtresse.

NUMAINE

J'ai grandi à l'ombre de tes bras. Tu pris mon sourire au berceau.

LUDWIGE, *émue.*

Numaine!... Je me plains de mon impuissance, je me plains des choses inflexibles.

YMNIS

On les transforme par l'effort.

LUDWIGE

Taisez-vous ! C'est impossible. Vous serez la proie du vieux Roi, et Numaine, malgré elle, partagera sa couche.

NUMAINE

Divagation !

LUDWIGE

Aveugles ! le danger se presse autour de vous.

NUMAINE *à la Suivante.*

Laisse-nous.

(Celle-ci retourne au fond. Silence.)

YMNIS

Je mesure la distance immense qui nous sépare. Vous possédez presque le monde, je suis un pauvre sur la route. Contemplez mon attitude, elle est très humble et suppliante. Je voguais dans l'azûr et ne soupçonnais pas que le mal vous frôlait. J'aspirais à vos confidences. Votre mutisme est un reproche. De cette découverte, je souffre davantage.

NUMAINE

Ne me jugez pas de la sorte. Une pudeur invincible avait scellé ma bouche. Un tourbillon serrait mon âme et le vertige m'accablait. Que voulez-vous savoir ? Des mots sont proférés que l'on rapporte difficilement ; de même des pensées d'horreur et d'absurdité composées... Donc, Ymnis, l'autre jour, le Roi m'offrit titre de Reine.

YMNIS

Épouser une épave !

NUMAINE

Habile au jeu du sentiment, il s'assura d'abord de mon indifférence envers le prince Frédéric.

YMNIS

Quelle coupable passion bouillonne en ce vieillard.

NUMAINE

J'en suis confuse. Supposez que l'Océan est infiniment bleu et qu'en l'apercevant pour la première fois, il vous jette au visage des flots d'écume et de rage.

YMNIS

Et vous résisterez ?

NUMAINE

Oui, je résisterai... Je ne suis pas si frêle.

YMNIS

Vous serez broyée dans la lutte.

NUMAINE

Me conseillez-vous d'accepter ?

YMNIS

Numaine !

NUMAINE

Votre avis m'importerait peu.

YMNIS

Cruelle !

NUMAINE

Je trouve en vous trop de réserve. Le nom du Roi est-il de ceux qui vous effrayent ? Ne paraît-il pas ici tyrannique, odieux !

YMNIS

Si je vous formulais tout ce qui gonfle ma poitrine ! Je me tais, tant j'ai peur de troubler vos heures.

NUMAINE

Il n'est pas défendu d'étaler votre confession.

(*Tenue presque douloureuse d'Ymnis.*)

NUMAINE

Ymnis, Ymnis, quelle peine est donc en vous ?

YMNIS, *sans conviction.*

Aucune...

NUMAINE

Je vous ai désolé. Ne niez pas. J'appréhendais ce résultat. J'avais juré d'observer le silence. Ludwige a levé mon serment.

YMNIS, *presqu'à lui-même.*

Je m'épouvante, hélas, de ma propre découverte!

NUMAINE, *toute à sa réflexion.*

Ne craignez rien. Je résisterai. Je possède beaucoup de force. Si l'on brise le corps, la pensée reste libre. Je préfère ma vie présente... Courir, jouer, rêver... Avoir de longs moments d'émotion inconnue. Je ne changerai pas mes douces habitudes.

YMNIS

Je subis votre enchantement.

NUMAINE

Je suis certaine de votre désespoir si quelque jour vous me perdiez.

YMNIS

Numaine!

NUMAINE

Oui, oui, j'en suis certaine. Vous ne me perdrez pas. Je ne veux pas vous perdre.

YMNIS

L'un à l'autre...

NUMAINE, *songeuse.*

L'un à l'autre... Se prendre les doigts. (*Elle fait ce qu'elle dit.*) S'en aller vers la porte un matin de soleil et l'ouvrir brusquement... être envahis par la splendeur de l'étendue... traverser la forêt bruissante... escalader les monts comme s'ils nous conduisaient au ciel... et là-haut, sur la cime, découvrir la mer à la base des rocs... la mer, la mer infinie et mobile parsemée de voiles qui, palpitant au vent, nous inviteraient au voyage!

YMNIS

Numaine... Hélas! hélas!

NUMAINE

Gémir encore?... Je ne vous quitte pas, vous dis-je. Tous les rois de la terre menaceraient en vain.

YMNIS

Je gémis sur moi-même. Votre chemin de fleurs, d'or et de pierreries s'écartera du mien... Quel que soit votre époux, vous planerez Numaine; moi, je conserverai ma peine. Je n'exagère pas. Je vous hausse en mon être où vous dégagez des rayons. Je suis fou, je suis fou... et m'épouvante, hélas!

(*Ils s'érigent, les doigts liés. — Entrée brusque du Roi et du Bouffon. Celui-ci indique Ymnis et Numaine, puis se dissimule dans la verdure, en ricanant.*)

LE ROI, *s'avançant.*

Numaine! (*Elle s'écarte du jeune page. — Il s'assied, les examine.*) Décontenancés comme des enfants en faute... Numaine! vous faites des affronts à votre dignité... Numaine! vos yeux devraient fouiller l'étoile étincelante, et vous rasez le sol, récoltant la poussière.

NUMAINE

Je suis heureuse.

LE ROI

J'entends bien. Mais vous fermez l'oreille à mon discours trop sage. Il ne sied pas d'être entêtée. Je dicte les lois à mes sujets.

NUMAINE

Votre front se plisse et d'un seul mouvement, vous semblez saisir des glaives et des foudres... Pourquoi vous montrer ainsi? Princesse par le sang, mon cœur est semblable à celui des autres. Il souffre, soupire et désire. Il dédaigne un palais s'il n'y rencontre pas sa claire subsistance.

LE ROI

Soit!... Qu'il m'expose sa chimère.

NUMAINE

Sa chimère n'a pas de vol extravagant.

LE ROI

Tant mieux! La guérison ne sera que plus prompte.

NUMAINE

Je m'enhardis à votre voix.

LE ROI

Me croyez-vous, Numaine, un ogre dévorant?

NUMAINE

Non, non... Mais soyez accessible, plus humain... comme un père.

LE ROI

Un père!

NUMAINE

C'est le mot le plus juste... la sainteté, la protection. Traitez-moi comme votre fille. Je n'ambitionne rien. Que ce jardin soit toujours mon jardin et que je m'y promène avec ma suivante et mon page!

LE ROI

Nous réformerons ce genre de bonheur pétri d'humilité. Dégagée de votre médiocre entourage, vous marcherez vers les honneurs, vers le triomphe. Je faciliterai votre métamorphose. Et d'abord, occupons-nous d'Ymnis.

NUMAINE

Je vous conjure à genoux de ne pas l'éloigner.

(*Elle glisse à ses pieds.*)

NUMAINE

Il m'est plus nécessaire que je ne pourrais dire!

YMNIS

J'entends un céleste murmure...

LE ROI *à Ymnis, la bouche contractée.*

Vous ouïrez des bruits de guerre... impétueux et violents... Finie est votre adolescence... Un homme en vous devra surgir. (*A Numaine — ton convulsif.*) Rentrons... Je reprendrai le cours de mes projets... Je ne supporterai pas votre révolte... C'est un oui formel que j'attends, (*Dents grinçantes*) que j'exige... (*En proie à des secousses nerveuses.*) Je... je...

NUMAINE

Vous tremblez...

LE ROI

Non, non.

NUMAINE

Appuyez-vous à mon épaule.

LE ROI

Je m'étonne... L'horoscope aujourd'hui me garantit dix ans de nouvelle jeunesse. Dix ans, Numaine!... Abstenez-vous dorénavant de troubler ma quiétude. C'est la cause, la cause unique. (*A Ymnis.*) Vous recevrez tantôt des marques de mon autorité.

(*Il sort par la droite avec Numaine. Le Bouffon se place en face d'Ymnis — statue morne sur le banc.*)

ERNOF

Vous voilà terrassé, beau page... (*Silence.*) Vous êtes ma chose, ma victime... (*Silence.*) Je vous ai dénoncé au Roi comme un amoureux méprisable.

YMNIS

Un amoureux...

ERNOF

Ha! ha! ha! il croyait cacher un trésor... Son secret éclatait. Numaine montrait autant d'innocence ingénue.

YMNIS

Numaine...

ERNOF

Elle était sans malice... Aussitôt seule, elle fouillait les corridors, en quête de son ami. Mon métier s'instruisait à la suivre de loin. Dès que son page apparaissait, une allure plus vive et joyeuse succédait à son anxiété.

YMNIS

Vierge Marie!

ERNOF

C'était l'amour, l'amour! Je le piétine comme on a piétiné le mien.

(*Le Bouffon avec une adresse extraordinaire et par sauts s'évanouit dans les massifs. Ymnis s'étend sur le banc, étourdi, engourdi. Entrée du Méde-*

cin. Il tente d'assujettir une corde à la branche robuste d'un chêne. Essais de ci de là.

LE MÉDECIN

Faillite de ma science! Le chanvre aura raison de l'infortune. Je me livre au mystère de l'infini. A quel bois résistant me balancerai-je? J'ai choisi ce bocage où mes loisirs souvent s'arrêtèrent. Il sera spectateur du drame.

(*Il se rapproche insensiblement d'Ymnis.*)

YMNIS

Docteur?...

LE MÉDECIN

Salut, mon fils... Monologue final... Vous dormiez?

YMNIS

Une grande chose m'écrase.

LE MÉDECIN

A mon âge, une telle disgrâce!

YMNIS

Quel acte préméditez-vous?

LE MÉDECIN. (*Il compose un nœud coulant.*)

Je m'exprime simplement... comme s'il s'agissait d'un autre. Si près de la mort, on s'abstient de grands gestes. Je vais me pendre.

YMNIS

Et la source de votre chagrin?

LE MÉDECIN

Une purge.

YMNIS

O trivialité!

LE MÉDECIN

Inefficace, inopérante et qui déchira le ventre du Roi. Je fus hué. Coups de bâton sur les reins. Comment reparaître au palais... Honte, honte, composeras-tu pour ma face un voile assez épais!

YMNIS

Je vous plains.

LE MÉDECIN

Ce n'est que la moitié de la mésaventure. Mon

collègue pétrissait la sénestre du Roi, hochait le chef, grave et satisfait. Alors, relevant ses narines chevauchées de larges lunettes, il poussa des cris d'allégresse.

YMNIS, *sans intérêt.*

Ah !

LE MÉDECIN

Des hurlements, des braiements à rendre jaloux les ânons du pays. Puis il gesticula : Le Roi vivra cent ans ! Vénus et lui contractent un bail. Années de volupté !

YMNIS

Courtisan plat et vil.

LE MÉDECIN

Et Sa Majesté l'embrassa, hoqueta sa reconnaissance... l'embrassa, mon ami et sur-le-champ, le décora.

YMNIS

Inutile de lutter.

LE MÉDECIN

Aussi je vais me pendre.

HYMNIS

Rentrez chez vous... Demain, vous aurez un jugement plus sain.

LE MÉDECIN

On verra que je suis un homme. J'ai promis, j'exécute.

YMNIS

Réfléchissez.

LE MÉDECIN

Adieu, vous dis-je...

YMNIS, *lassé et reprenant sa position première.*

Adieu.

(*Bruit de pas au dehors. Le Médecin s'accorde quelque répit, s'enquiert du nouveau venu. Il rentre à reculons, hypnotisé... En effet, le Chiromancien se montre, étalant sur le torse une décoration rutilante.*)

LE CHIROMANCIEN

Enfoncé, mon pauvre docteur !... Mon talent

déclaré, reconnu, proclamé. Je tiens sur ma poitrine la splendeur elle-même... Place, place, insecte.

LE MÉDECIN

Insecte !

LE CHIROMANCIEN

Une chaleur me pénètre, m'étouffe, me grise... Place, place, vers de terre !

LE MÉDECIN

Ver de terre !

LE CHIROMANCIEN

Il me semble que je m'allonge, que je mesure plus aisément le ciel.

LE MÉDECIN, *le menaçant de sa corde.*

Votre chance me confond.

LE CHIROMANCIEN

Dans la société, j'occupe l'échelon supérieur... Soulevez vos talons, vous ne toucherez pas mon coude.

LE MÉDECIN, *le fouettant.*

Attrape !

LE CHIROMANCIEN

Assez...

LE MÉDECIN

Attrape encore...

LE CHIROMANCIEN

Mon bon docteur.

LE MÉDECIN, *continuant à frapper.*

Tu ne vaux, ma foi, qu'un poltron.

(*Il se rue sur son adversaire. Ymnis s'interpose. — Entrée d'un serviteur muni d'un pli cacheté.*)

LE SERVITEUR

Ordre du Roi !

LE MÉDECIN

On répare à mon égard une injustice... Donnez !

LE CHIROMANCIEN

C'est pour moi une autre faveur... Donnez !

LE SERVITEUR, *au page.*

Vous partirez de suite Ymnis, au camp du prince

Fréderic et lui remettrez ce message.., Ordre du Roi!

(*Il se retire. — Ymnis comme en songe, retourne vers le banc.*)

YMNIS

Que renferme ceci?... Ce document ronge mes doigts comme une flamme. O despote implacable!

(*Au fond, le Médecin et le Chiromancien se bousculent tant et plus.*)

LE MÉDECIN, *dont la corde cingle l'air.*

Je termine mon ouvrage.

LE CHIROMANCIEN

Sauvons nos os.

(*Fuite et poursuite. — En sortant, ils rencontrent Numaine qui précipitamment rejoint Ymnis.*)

NUMAINE, *la respiration courte, entravée.*

Je vous retrouve... le Roi libellait un écrit... Vous êtes le courrier choisi... Mon délire percevait un galop sur la route... J'arrive à temps...

YMNIS

Que me conseillez-vous? la rébellion?

NUMAINE

Le devoir! J'arrive à temps pour déposer en vous ma fidélité, ma constance.

YMNIS

Numaine!

NUMAINE

L'idée du Roi, fixe, invariable... le mariage,.. Jamais, jamais!.. Au revoir, je vous attendrai.

YMNIS

Je vous aime!

(*Ils s'embrassent.*)

RIDEAU.

RICHARD LEDENT

(*A suivre.*)

AU SEUIL DE L'INFINI

A PAUL ANDRÉ.

Ouverts sur l'infini mouvant de l'océan,
Mes yeux, perles sans prix qui n'ont d'autre orient
Que l'éclat réfléchi des choses qu'ils regardent,
Mes yeux, pris de vertige et prunelles hagardes,
S'affolent d'être ouverts à cette immensité
Et de saisir, dans leur pénombre projeté,
Le spectacle géant d'un océan qui roule
Vers le ciel infini l'infini de sa houle...
Oh! l'effroi de savoir que nos yeux, au mépris
De la réalité qui voudrait que l'iris,
Chrysoprase ou saphir, en cercle minuscule
Ne permît d'éclairer la nuit de leur cellule
Qu'aux rayons convergés de tout petits objets,
Oh! l'effroi de savoir que la goutte de jais
Dont nos yeux sont troués les emplit de l'image
De tout un océan que la houle saccage!
Il semble que nos yeux en devraient éclater...
Il semble...

A l'horizon où se firent porter
Par les vents chauds du soir qui gonflent leur voilure,
Des barques sur le ciel profilent leur mâture.
Des barques au soleil qui voguent vers le nord,
Non vers l'est ou l'ouest, car des hommes à bord
Les dirigent où veut leur désir qui se joue
Des lames et brisants écumant à la proue.
Des hommes sont là-bas les maîtres écoutés
Des courants et des vents, leurs esclaves domptés,
Et mes yeux s'effrayaient de l'océan immense!
Immense l'océan sur lequel se balance
Dédaigneuse et sans peur la barque aux fins agrès?...
Homme chétif, avec barque tu périrais
Si tu voguais vraiment sur l'immensité vide
De l'infiniment grand blanchi d'aube livide,
Tel que nul sans effroi ne le peut concevoir.
Deviner l'infini devant soi, l'entrevoir,
Quel homme aurait jamais la force plus qu'humaine
De confronter longtemps la fragilité vaine
De sa brève existence avec l'immensité
De l'Espace et du Temps, jumelle éternité!
Un homme n'est qu'un homme et s'il se représente,
Pense-t-il, l'infini, c'est ainsi qu'une absente
Dont les traits oubliés nous laissent lui prêter
L'image qu'il nous plaît de nous représenter.
C'est pourquoi, trop petit pour que son œil mesure
Les espaces sans fin où la Terre aventure
Le vertige éternel de ses tournoîments fous,
L'homme dit infinis les mers et leurs remous
Limités à l'estran que battent leurs marées;
Le ciel aussi qui n'est, écharpes azurées,

Qu'un fragment d'infini qu'aperçoivent ses yeux...
L'océan et le ciel fussent-ils tous les deux
Plus grands que je les sais, j'en nierais l'étendue
Parce que mes yeux d'homme en supportent la vue.
Oui, vous n'êtes, mes yeux, que les miroirs truqués
Où se mirent hautains mes orgueils étriqués.
Je parle d'infini! Je n'en connais pas d'autre
Que celui que l'on voit, le mien comme le vôtre,
Les pays près de nous d'un sommet aperçus...
Le passé? — C'est pour moi les jours que j'ai vécus.
L'avenir? — Quelques ans, ceux qu'il me reste à vivre...
Sans espoir que jamais nulle main nous délivre,
Nous vivons prisonniers de notre orgueil humain.
A l'ombre qu'après nous notre taille de nain
Projette sur le sol, nous mesurons les mondes
Et les rapetissons de leurs causes profondes
A n'être autour de nous que des événements
Expliqués et prévus pour nos vils agréments!...

Mes yeux sont revenus de leur sotte épouvante.
Ils se plaisent sans crainte à l'image charmante
Des flots que le couchant charge d'ors frémissants
D'où l'aube éveillera, pâles et renaissants,
Les tons balbutiés de la prochaine aurore,
Lorsque d'un ciel lilas l'horizon se colore...
Une barque au soleil s'en allant sur les flots
Où décident d'aller et vont ses matelots,
Il suffit de la voir pour que notre œil ramène
Un océan immense à sa mesure humaine.
Ce que gouverne l'homme est petit comme lui.
Ailleurs est l'infini, dans l'insondable nuit

Où ne regardent point les petits yeux des hommes.
L'océan est, autour de la barque où nous sommes,
La route d'émeraude aux reflets de saphirs
Qui nous conduit, laissant après nous les zéphirs,
Vers la mousson d'été des Indes chimériques.
Route d'enchantement qui balance, rythmiques,
Des flots dont vainement se cabrent les remous,
Océan dont la houle épargne les joujoux
Que nous lançons sur toi, toute voile lâchée,
Nous ne te craignons pas et la cause est tranchée :
Si je ne te crains pas, tu n'es pas l'infini.
L'infini, l'homme y croit, le pense et en frémit.
Mes ses yeux n'en verront jamais qu'à leur mesure,
L'immensité qu'enferme une miniature !...

Robert Catteau.

LA BARQUE AMARRÉE

(*Suite*)

IV

Ces premiers sentiments de Hendrik furent passagers. Il sut également s'affranchir de ses inquiétudes et en imposer à ses impatiences. Avant tout, il lui fallait reprendre quelque force, et avoir le temps de remplir un visage que la maladie venait de creuser. Il eut tôt fait de repousser l'idée un peu folle de voir Lisa Martens à Bruinisse. C'était une fantaisie de malade. Il le comprit, et renonça à son projet irréalisable. D'ailleurs, il était laid, aujourd'hui, courbaturé, et faible plus qu'on ne saurait dire. Il venait d'échapper au rhumatisme articulaire aigu et à une pleurésie. La convalescence serait très lente. Il lui fallait beaucoup de soins et prendre d'infinies précautions. Le printemps seul, à la condition qu'il fût beau, le pourrait remettre vraiment.

En attendant, Hendrik gardait la chambre, assis au coin du feu, où il ne laissait pas de grelotter parfois et de rêver souvent.

Dehors, le grand vent ne cessait pas de passer par rafales. On l'entendait hurler ou gémir. L'eau était mauvaise et les marées furieuses. Elles battaient les digues, en leur causant d'importants dommages. Aux plus mauvais jours, de grosses lames les escaladaient même et rejaillissaient sur le quai. Le *dam* du petit port avait eu fortement à souffrir depuis une hui-

taine. On travaillait à le réparer en plusieurs endroits.

Le temps ne discontinuait pas d'être gris. Quand la bise tombait, les brumes enveloppaient le pays, rendant la navigation très dangereuse. Deux péniches venaient de s'échouer sur un banc de sable; on avait eu à déplorer différents abordages de barques; un petit vapeur s'était brisé sur la côte. De ce dernier sinistre on n'avait entendu que des cris, une nuit que le nord-ouest soufflait en tempête.

Comme la saison était passée d'aller à Bruxelles, c'était Kees qui, à présent, préparait la pêche que Frans et Willem portaient à Anvers.

Depuis que Hendrik était tenu au logis par la maladie, Kees avait dû prendre un aide. Celui-ci venait, assez fréquemment, rapporter une drague, un râteau, ou quelque pièce de « cirage » à arranger. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, dont le visage ressemblait à une toile d'araignée, tant les rides y avaient formé de mailles; ce n'était qu'un réseau de plis. Il avait eu un peu d'argent autrefois, et aimait à rappeler cette « fortune » qu'il perdit, assurait-il, à la table de jeu, dans le lit des filles et au fond des verres. Il en parlait avec une désinvolture de bon aloi et un clignotement continuel. Ceci était son tic. Il avait couru le monde et appris des langues. En outre, ses voyages lui avaient délié les doigts. Il savait, comme pas un, subtiliser l'argent qui traîne ou celui qui se montre. Aux gens dont il n'était pas connu, il se donnait pour un ancien quartier-maître de la marine de guerre. Mais, à Bruinisse, ce diable d'homme, nommé Beekhond, vivait fort à l'écart et très misérablement, car les patrons de barques ne tenaient pas à l'avoir chez eux. On disait de lui, en se tenant les poches :

— *T' is 'n dief, hoor.*

Kees avait dû l'embaucher, faute de mieux, dans l'espoir de le pouvoir remercier au plus vite. Il était heureux, en attendant, d'utiliser ses services.

Ce fut ce Beekhond que Hendrik chargea, un soir de novembre, de la seule lettre qu'il envoya à Lisa Martens. Elle lui avait demandé beaucoup de mal,

cette pauvre missive écrite dans un style que la Bible avait certainement inspiré, et, particulièrement, certains passages du *Cantique des cantiques*.

Elle demeura sans réponse.

Ceci conduisit Hendrik à la mi-décembre. Les grands froids étaient venus et la tristesse des journées courtes s'insinuait. Elle envahissait l'esprit du convalescent pelotonné dans un fauteuil, tout près du poêle. Il y sommeillait généralement; mais, ce jour-là, on l'entendait marmotter des choses confuses, la poitrine enfoncée, les paupières lourdes et l'air si malheureux que sa mère n'en pouvait contenir son émotion.

Il avait toujours été plus délicat que les autres, et l'on aime peut-être davantage ces enfants-là, parce qu'ils ont besoin d'affection et qu'ils apprécient la tendresse.

Tout petit déjà, Frans s'était montré indépendant et concentré. Kees avait poussé seul, très fort, toujours au grand air. De bonne heure il s'était mis à naviguer, à aimer aussi.

Willem avait passé jusque-là sans un accroc.

Sur Hendrik, par contre, toutes les maladies de l'enfance étaient tombées. A dix-sept ans il avait commencé à souffrir du rhumatisme, et voici que le plus terrible venait de s'abattre sur lui. Mais, enfin, il réchappait cette fois encore.

Marie Saudemont, qui finissait d'évoquer tout cela, se rapprocha de son fils. Elle lui passa la main dans les cheveux. Très doucement, Hendrik pleurait à cet instant même. Les larmes descendaient le long de ses joues et lui tombaient, de temps à autre, sur les doigts. Il se sentait trop faible, et désolé, et découragé devant cette existence grise, dans cette brume où il continuait de languir.

— Pourquoi vivre, s'il n'avait plus d'amour? N'eût-il pas mieux valu mourir, être emporté par quelque lame?

Kees entra à ce moment.

C'était un lundi, à la pénombre. Il avait tant gelé et neigé que les bateaux ne sortaient plus.

Tout en ôtant son paletot, Kees raconta que

l'on allait élever, au cimetière, un monument à ces Van Gouder enlevés de leur barque par la houle, durant la grande tempête de septembre, et dont les corps avaient été rendus à Bruinisse par une marée. On n'avait jamais retrouvé le *Bru* 180. C'était là un fait sans précédent. Nul n'avait rencontré ne fût-ce qu'une pièce de la coque, qu'un morceau du mât. Rien.

Kees s'assit près de la fenêtre et regarda le ciel qui se couvrait de nuit. Pensant aux Van Gouder, il dit, dodelinant de la tête :

— Un beau monument... avec une inscription.

Après un nouveau silence, et toujours à son idée, il ajouta :

— *Ja, hoor.*

Il n'y eut plus, ensuite, que le bruit régulier de la pendule et le pétillement du feu.

Marie Saudemont était debout, près de la table, et observait Hendrik.

Bien qu'elle eût près de cinquante ans, elle gardait un visage agréable sous la blanche coiffe zélandaise aux *krullen* d'or. C'est la seule chose conservée par les femmes de Bruinisse du costume national. Si sa chevelure était demeurée brune, ses yeux, par contre, semblaient s'être tant soit peu « éteints ». On eût pu croire que leur éclat s'en était allé avec celui qui les avait aimés fidèlement dans ce monde, où les hommes n'ont pas, d'habitude, grand respect de leurs serments d'amour. Ils avaient été très beaux, ces yeux, d'un vert délicat et changeant. Sans doute, la passion en était effacée, mais leur douceur d'antan était devenue de la tendresse.

Lorsqu'elle crut, à voir sa tête penchée sur une épaule et à son immobilité, que Hendrik dormait, elle eut un soupir, puis sortit de la chambre pour préparer le souper.

L'obscurité était complètement tombée. Il ne restait, dans la pièce, d'autre clarté que celle du poêle. Kees la regardait, vaguement rêveur. La bonne chaleur le pénétrait d'un bien-être dont il n'avait pas souvent l'occasion de goûter le charme.

Dehors, le froid aigre piquait et cinglait les faces. Décidément, il faisait bon chez soi.

Tout à coup, Hendrik dit, à mi-voix :

— Kees, il faudrait... il faudrait, vraiment, Kees, me faire un plaisir... un très grand plaisir...

Etonné, Kees promit tout ce que voulut son frère.

Ah ! c'était une chose dure, à présent, que l'aveu de cet amour, ainsi, en phrases courtes, hachées par l'émotion et troublées par la montée des larmes.

Hendrik ne passa rien. Il avait eu besoin de se soulager le cœur. Maintenant, puisque Lisa Martens n'avait pas répondu à sa lettre, il restait une dernière tentative à faire : c'était que Kees allât la trouver, lui parlât et qu'il connût la vérité.

Ce fut une affaire entendue. Kees se dispensa d'opposer de « sages » objections à ce projet. Il décida de partir le lendemain, de Zijpe, par le premier bateau, pour Anna Jacoba, d'où il gagnerait Bruxelles.

Après cela, il y eut un assez long silence entre les deux Saudemont. Kees le rompit, pour s'étonner que Hendrik eût pu charger Beekhond de porter sa lettre à la poste. L'avait-il bien envoyée, ce vieil ivrogne? Puis, Kees affirma, avec son dodelinement de la tête, que rien de bon ne pouvait venir d'un tel individu. Comme un écho de la rumeur publique, il déclara, haussant les épaules :

— *T' is 'n dief, hoor; t' is 'n dief*,

La cloche fêlée de *Sint-Jacobus* sonna l'heure. Le feu jetait sur les nattes une traînée de lumière chaude.

Alors, il sembla à Hendrik que quelque chose, soudain, venait de changer pour lui. Il aurait bientôt surmonté sa faiblesse et ses découragements.

Voilà qu'il se prenait à espérer.

V

Pour tromper son attente, Hendrik s'occupa à mettre quelque ordre dans la grande armoire où étaient réunies cent vieilleries venues nul n'eût pu dire de qui, et gardées on ignorait comment. Il y avait là une infinité de choses curieuses, d'objets

anciens, de menuailles. Un assez volumineux paquet attira plus particulièrement l'attention du fureteur. C'étaient des papiers tachés, jaunis, cassés aux plis, pour la plupart. Hendrik retira cette liasse et se résolut à prendre connaissance de son contenu. Il s'y trouvait des lettres, des actes notariés et administratifs. Quelques-uns de ces documents, les plus abîmés, étaient écrits en français.

De tout cela, Hendrik retint et lut plusieurs fois la copie d'une inscription tombale prise è Zierikzee, du temps qu'on l'y voyait encore.

Cette épitaphe disait que Hugues Saudemont, né à Abbeville le 17 d'octobre 1650, chassé de France à la suite de la révocation de l'édit de Nantes, avait cherché un refuge à Zierikzee et y était décédé le 31 de décembre de l'année 1720. Il n'avait plus quitté cette petite ville de la Zélande, où il vécut en calviniste fervent. Il s'était conformé, sans défaillance, avec respect et humilité, comme il convient, aux commandements de Dieu, en général, et au neuvième, en particulier. Cette stricte obéissance à la loi divine avait produit une surprenante progéniture, ou mieux, une noble postérité.

Il est à supposer que ce Picard ne se put retenir, parfois, d'admirer la force de la volonté qui l'avait conduit à sauver, en sa personne, tant de serviteurs fde la vraie foi. De toute éternité, il avait été destiné à laire souche dans les Pays-Bas. A cette fin, le Seigneur 'avait soustrait au zèle prosélytique de messieurs les dragons, ces *missionnaires bottés* que, sans compter, Louvois distribua dans les provinces pour la conversion et le salut des parpaillots.

Ce Huges Saudemont, le fondateur de la « dynastie » zélandaise, avait laissé à sa descendance quelques préceptes tirés de la Bible, et que les hasards de sa vie lui avaient plus spécialement appris à apprécier, il faut croire.

Un Saudemont, qui entendait encore le français, s'était donné la peine de les transcrire en hollandais, pour l'édification des générations à venir. A cet effet, il s'était contenté de noter ces passages dans la Bible imprimée par Pieter Keur, à Dordrecht, édition

de 1716. C'était celle qui servait encore à la famille, et dans laquelle Marie Saudemont lisait chaque jour, après ses repas et avant de se mettre au lit.

Avec intérêt et curiosité, Hendrik prit connaissance des sentiments de son ancêtre.

En premier lieu venait ce verset du chapitre XXVI des *Proverbes* de Salomon, lequel se pouvait fort bien rapporter au Roy révocateur et à ses ministres.

« Les grands donnent de l'ennui à tous, et prennent à leur service des insensés et des pécheurs. »

Venait ensuite ceci, pris au chapitre LVII. 20 du *Livre d'Esaïe*, et chargé, vraisemblablement, de conmmenter la précédente citation :

« Mais les méchants sont comme la mer qui est agitée, quand elle ne se peut apaiser, et que les ondes jettent de la fange et de l'écume. »

Il y avait, de plus, emprunté au même chapitre XXVI. 4 des *Proverbes,* cette sentence, où se trouvait fixée la conduite du juste dans ses relations avec les mécréants, car il importe peu de quel nom on appelle le mal :

« Ne réponds point au fou selon sa folie, de peur que tu ne sois aussi fait semblable à lui. »

En d'autres termes, c'est la doctrine du Christ.

Enfin, tiré des chapitres XXV. 24 et XXXI. 30 des *Proverbes,* encore, Hugues Saudemont avait écrit :

« Il vaut mieux habiter au coin d'un toit qu'avec une femme querelleuse dans une grande maison. »

Puis :

« La grâce trompe, et la beauté s'évanouit; mais la femme qui craint l'Eternel est celle qui seralouée. »

Lisa Martens était charmante et plus que jolie, mais craignait-elle Dieu?

Hendrik eut un sourire. La religion de ses pères s'était endormie en son cœur.

VI

Kees ne rentra à Bruinisse que le lundi suivant.

Il avait continué de geler durant ces sept jours. La neige, aussi, était tombée en grandes quantités. Le

temps ne cessait plus d'être sombre. Après les clameurs du vent, cette période de froid calme et triste ressemblait à un sommeil de la nature. Le village paraissait dormir; les portes demeuraient closes. On eût cru les maisons abandonnées, si l'on n'avait vu les filets ou les flocons de la fumée bleue et blanche sortir des cheminées,

Les abris, sur le quai, où les pêcheurs se réunissent généralement pour s'entretenir de leurs affaires et s'occuper de l'état de l'eau, restaient vides. Tout au plus y vit-on Beekhond, le collet relevé, les mains au fond des poches, battre de la semelle, le nez rouge et les yeux larmoyants. Du reste, il ne faisait lui-même qu'apparaître un moment, pour se changer de sa mauvaise chambre sans feu,

Le maigre chat du port, depuis une quainzaine au moins, n'avait plus montré le bout de sa queue. Seul, le bateau de la police était sorti, deux ou trois fois.

Après avoir parlé de ces choses, Kees raconta les plaisirs qu'il avait pris à Bruxelles, en la compagnie de son ami Morren, un poissonnier de la rue Sainte-Catherine, chez qui il avait logé. La série en était longue. Elle comprenait des soirées dans le « monde » et les théâtres. Ces derniers lui avaient montré des commères court vêtues et des revues déshabillées. Ceci, surtout, lui fut un sujet d'émerveillement; car chacun des regards, le moindre geste, le plus léger mouvement de ces personnes provocantes et nues à point, étaient chargés d'immodestie. Elles ne songeaient, pensait-il, qu'à enflammer le désir des hommes.

A l'entendre, on devinait que le sien s'en était senti singulièrement excité.

Ces histoires interminables énervaient Hendrik, dont la patience venait d'être durement mise à l'épreuve par une semaine d'attente anxieuse.

Mais aussi, Frans, Willem et leur mère écoutaient le récit de Kees, à qui l'on avait servi une collation. Il ne s'interrompait de narrer que pour mettre les bouchées doubles. De temps à autre, il jetait un regard furtif vers Hendrik, de qui l'agacement ne lui échappait pas.

Fort à propos,une couturière vint accaparer Marie Saudemont, Les deux femmes allèrent à la cuisine. Puis Frans, qui avait un travail à achever sur son bateau, le BRU 189, alluma une pipe, mit son chapeau de feutre mou et sortit, suivi de Willem.

Alors, sans perdre une minute, la voix tremblante, Hendrik réclama des nouvelles.

Kees se gratta le nez, regarda son assiette et vida son verre.

— Qu'a dit Lisa? — s'enquit Hendrik, avec insistance.

Kees se sentit au pied du mur. Il n'y avait pas à reculer. D'ailleurs, puisqu'il y fallait venir, autant valait aller droit au but.

— Eh bien? reprit Hendrik.

Oh! la chose était simple à rapporter, elle ne laissait pas d'être courte et définitive non plus... Lisa Martens s'était envolée avec un joli monsieur qui en voulait faire une belle dame. Elle n'avait pas hésité, et, sans tourner la tête, était partie, « nul ne savait où »... Pour Paris, assuraient les uns; pour plus loin, certifiaient les autres. C'était vague. Un vieil horloger de la rue de l'Etuve déclarait qu'elle roulait carrosse, et qu'il l'avait rencontrée près du Bois. Un employé du gaz, son ancien voisin de palier de la rue du Lombard, jurait qu'elle patinait au Pôle-Nord. Ce serment semblait être faux; car des gens dignes de foi, s'étant intentionnellement rendus au Palais de Glace, n'y avaient pas vu la Lisa.

Lui, Kees, après avoir usé de « tous les moyens », était convaincu qu'aucun espoir ne demeurait de la retrouver.

— Elle est partie, dit Hendrik, abasourdi.

Kees se laissa abuser par le calme apparent de son frère. Il n'attachait pas d'importance, au fond, à cette femme que remplacerait, selon lui, la première pécheresse venue. Il rappela les jolies filles des revues. Scrupuleusement, il avait admiré leurs formes parfaites, et, pour cette raison, entra dans des détails.

Il convient de dire qu'il n'eut pas grand'peine à les dévêtir, tant il restait peu à enlever de ce que, par euphémisme, on nomme un costume.

« Elle est partie, pensait Hendrik, partie!... »

Cela, encore, lui paraissait quelque divagation de sa pauvre tête douloureuse. Toutefois, cette fantaisie de son esprit, encore qu'elle fût possible, lui faisait mal. Il peut y avoir beaucoup de souffrance dans un rêve; mais on finit par se réveiller. Il est bien vrai qu'avec l'aide du temps on oublie les afflictions réelles; seulement, ce réveil est plus lent à venir.

VII

L'hiver, cette année-là, dura jusqu'à la fin de mars. Avril fut pluvieux, puis mai, enfin, apporta de beaux jours. Le soleil printanier, un matin, se mira dans le Grevelingen, caressa les plaines du Duiveland et fit étinceler les vitres des petites fenêtres à écrans. Il semblait, si l'on peut ainsi s'exprimer, que les couleurs se prissent à vivre.

A la suite des longs mois de peine puis de mélancolie, Hendrick se laissa pénétrer de la douceur naissante du renouveau.

Quand, pour la première fois, il passa le seuil de la maison et se trouva dans la rue, au bord du ruisseau noir, la fraîcheur et la pureté de l'air l'étourdirent. L'éclat du soleil, toute cette grande lumière du jour accabla ses yeux et le fit cligner. S'aidant de la méchante rampe de bois, il monta les marches pierreuses et disjointes qui mènent au port. Lorsqu'il fut parvenu au haut de la digue, l'immense miroir de l'eau étendu devant lui l'éblouit. Un souffle vivifiant venait du large. Les barques avaient leurs voiles gonflées par la brise, et, plus loin, les trains de bateaux remorqués étaient couverts d'un panache de fumée grise. Cette vie, à laquelle Hendrik avait été mêlé jusque-là, il en comprit, à cet instant, la beauté saine et en admira profondément le spectacle.

Il marchait à petits pas, appuyé sur une canne, et le souvenir de son malheureux amour s'effaçait, complètement, devant le souci de se sentir si faible et tant changé. Car il demeurait voûté, pareil à un vieillard que l'âge écrase et qui ne peut plus se tenir droit.

Oh! il avait bien remarqué les regards de ses voisines. On ne lui donnait plus de sourire.

A pas menus encore il avançait, s'engageant sur le *dam* où l'odeur du goémon était forte.

Vraiment, il lui paraissait n'avoir vu jamais de journée aussi belle. Les mouettes criaient en rasant les légères ondulations de l'eau et s'y trempaient parfois; d'autres s'élevaient, piquant l'azur du ciel de légères taches blanches. Mais Hendrik ne pouvait pas les suivre, car la clarté de ce matin était trop crue pour ses prunelles. Au reste, la vie s'épanouissait partout et pénétrait en lui.

Ce frémissement de la nature, cette vitalité nouvelle éparse dans les êtres, et dont on eût pu croire que les choses avaient le reflet, toute cette splendide et glorieuse renaissance touchait et transportait le promeneur. A ce contact, Hendrik, de qui le corps et le cœur avaient été éprouvés par la maladie et par l'amour, se laissait gagner à l'émotion dont il s'était trouvé saisi presque en sortant de chez lui.

Cependant, il venait de s'asseoir sur un piquet. La fatigue, déjà, l'obligeait à se reposer, et la lumière le forçait à garder les paupières mi-fermées. Il regardait vers Overflakke, qui se trouve en face, vers Goeroe, dont le phare semble un délicat coup d'estompe donné sur l'horizon; puis, à droite, du côté de Sint-Philipsland où paissaient des moutons.

A peu près toutes les barques de Bruinisse étaient sorties. Il n'en restait pas dix dans le port.

Frans, Willem et Beekhond étaient partis, sur le BRU 189, pour le Zuyderzee, où ils allaient chercher le naissain des moules.

Ils ne devaient pas revenir avant une huitaine.

Kees faisait route vers Bruxelles. Il amarrait régulièrement le 12 proche les ponts de Laeken, et y vendait sa pêche en une journée. Comme les malentendus avec Beekhond n'avaient pas discontinué dans les derniers temps, il s'était débarrassé du vieux et faisait, à présent, le voyage secondé par un nouvel aide, Stoffel De Koning. Tout jeune, très travailleur, ce garçon, dès l'abord, avait plu à Kees qui résolut de se l'attacher. Il lui passa ses premières inabiletés en considération de son zèle constant. Ce fut bientôt un excellent *knecht*, au fait de la manœuvre et de la route, qui poussait avec à propos la barque dans les

écluses, s'accrochait adroitement de la gaffe, évitait les chocs, grâce aux défenses, ou ramait sur l'Escaut, pendant des heures, en temps de calme.

Hendrik, perché au bord de son piquet, suivait le 12 par la pensée.

Il le voyait sortir du port et longer l'île, puis quitter Zijpe, passer dans le Mastgat, gagner le Keeten, pour finir, dans l'Escaut oriental, à Wemeldinge, où commence le canal de Zuid Beveland, dont Hansweert est la porte opposée ouvrant sur le Hont. Alors, mettant de nouveau sa voile et ses deux focs au vent, la barque se lançait dans l'Escaut occidental. A mesure qu'elle courait, poussée par une brise favorable, les grandes étendues du fleuve diminuaient. Il allait en se rétrécissant, montrant, à marée basse, ses bancs de sable. Parfois aussi, par des journées très claires, on apercevait en passant, au fond de l'eau, quelque vestige du village de Saftingen englouti. Ensuite, plus on se rapprochait d'Anvers et plus les bâtiments se faisaient nombreux. Les uns sortaient du port, les autres s'y rendaient, ou, arrêtés de-ci delà, attendaient le flux. Mais les barques, portant toute leur toile, n'interrompaient point leur course. Elles filaient entre les bouées rouges et noires. Soudain, à un coude du fleuve, la tour de l'admirable cathédrale se détachait sur le ciel, avec ses aiguilles et son cadran dorés, dominant le fouillis des cheminées et des mâts. Les pavillons battaient le long des hampes; les grues gigantesques enlevaient des cales d'immenses charges. Toute cette activité frémissante s'agitait autour du vieux Steen, qui semble un témoin laissé là par le passé pour admirer, pour plaindre aussi, peut-être, les hommes d'aujourd'hui et ceux de demain. Puis, lentement, Anvers s'effaçait dans la brume de ses fumées. Il restait à entrer dans le Rupel, et à se faire remorquer le long de l'interminable canal de Willebroeck.

Mais Hendrik évoqua également les retours; surtout les heures sereines des belles nuits d'été. La brise murmurait à peine dans la voile, l'eau clapotait doucement contre la barque. Tout demeurait paisible, et l'ombre était bleue. Au ciel tremblaient les étoiles. La lune montait, et sa clarté s'étendant sur l'Escaut

y déroulait une prodigieuse traîne argentée, à laquelle les ondes faisaient des plis ou des cassures.

Comme les barques de Bruinisse et d'Yerseke — un autre village de pêcheurs, du Zuid Beveland, — naviguaient généralement de conserve, par flottilles de cinq à dix, on se parlait de l'une à l'autre, en détachant longuement les dernières syllabes, afin de les faire porter. Fréquemment aussi, un *knecht* fredonnait une chanson populaire apprise à Bruxelles; mais l'air le plus gai devenait étrange, et un peu triste, devant la solennité du firmament et à cause du bruissement confus de l'eau. Petit à petit, la brise se levant, les bons marcheurs prenaient la tête, et tous les bateaux se dispersaient, courant vers la Zélande. On eût dit, suivant la couleur de leur toile, autant de grands oiseaux aux ailes brunes ou blanches fuyant du côté de la mer. D'autres fois, par les soirs de calme plat, après avoir ramé très longtemps, on jetait l'ancre pour attendre le petit jour et la marée. Quand les premières lueurs livides de l'aube striaient le ciel et que les mouettes criaient autour des mâts, tandis que des *polders*, dans l'éloignement, venait le chant des oiseaux de rivage, on se remettait en route.

« Ah! le beau temps, pensa Hendrik, où je me sentais fort et joyeux, confiant dans la vie, reviendra-t-il jamais? »

Mais quelqu'un frappa sur l'épaule du songeur et dit :

« Alors, vous voilà guéri, Hendrik... Vous voilà guéri maintenant. »

C'était Karel Koor, un pêcheur qui radoubait sa barque. Il sentait le goudron, dont ses mains se trouvaient pleines, et même, pour s'être gratté le nez, il s'en était mis une large raie sur la joue, au-dessus de son collier de barbe.

« Ça va mieux, oui, affirma Hendrik.

— Vous avez été bien pris, continua l'autre, le regardant, bien pris. Ça se voit!... Il faudra manger pour vous reprendre, manger beaucoup!... Vous avez mauvaise mine, Hendrik. » Koor fit une moue expressive qui envoya sa lèvre supérieure vers ses narines. « Une bien mauvaise mine. »

Il répéta plusieurs fois ses phrases courtes, afin de

les fixer plus sûrement sans doute dans l'esprit de son interlocuteur. Au reste, c'est une coutume du pays. Karel Koor reprit, voyant Hendrik se lever :

« *Nou*, — ce qui est le *nu* des Zélandais, — *nou !* Vous êtes cassé comme un vieux... Vous êtes un vieil homme... Est-ce qu'il y aura encore une fille pour vouloir de vous ?... Est-ce qu'il y aura encore une fille ?... Vous êtes vieux... Vous ne pourrez plus naviguer. » Il dodelina de la tête et redit, d'un ton convaincu : « Vous ne pourrez plus... il ne faut pas vous tromper... Qu'est-ce que vous allez faire, Saudemont ? »

Ces impitoyables remarques décidèrent Hendrik à tourner les talons. Au surplus, le grand air l'accablait. Il ne répondit rien et se dépêcha de regagner sa maison, de crainte que d'autres ne lui fissent mal aussi à lui reprocher sa misère. D'ailleurs, il se sentait si abattu, si faible, que chaque mot lui coûtait un effort et lui devenait une fatigue.

Cependant, Karel Koor, par manière de conclusion, lui avait jeté encore, avec le plus beau sérieux et sans songer à mal le moins du monde :

— *Ge kunt op 't water nie' meer, hoor.*

Tout de suite, en rentrant, Hendrik alla jusqu'à la glace.

Ses yeux bleus étaient sans expression, sans vie même; ses lèvres demeuraient pâles, son nez droit se montrait décharné et il y avait des creux dans ses joues Son corps faisait pitié à voir.

Il entendait le pêcheur lui certifier sans détours, dans sa franchise brutale :

« Vous êtes un vieil homme... Est-ce qu'il y aura encore une fille pour vouloir de vous ? »

Ces paroles-là continuaient à bourdonner autour de lui. Alors, il prit sa tête entre ses deux poings, et pensa que tout est vanité et tristesse dans cette existence où les hommes s'échappent du néant, pour une brève durée, et où, par la loi de l'amour, ils renouvellent sans cesse, en de nouveaux êtres issus d'eux, leur courte, leur pénible évasion.

(A suivre.) VICTOR CLAIRVAUX.

LA REINE VASTHI [1]

(Notice par l'auteur).

Ce drame est le onzième, en langue française, inspiré par le *Livre d'Esther*, de la Bible, de 1512 à 1813; il est le cent neuvième si l'on y joint les langues latine, provençale, néerlandaise, anglaise, etc., de 1490 à 1885 (2). Il est le premier où la figure de *Vasthi*, négligée chez les uns, honnie, bafouée chez les autres, soit présentée sous un jour sympathique.

Quel crime avait-elle donc commis, Vasthi « l'altière »,

Pour que le Roi contre elle enflammé de dépit
La chassât de son trône ainsi que de son lit?

Voici ce qu'en dit le récit de la Bible :

ESTHER, *Chap. I. — La troisième année de son règne, le roi Assuérus fit un festin à tous les princes de sa Cour... Le roi étant dans cette chaleur que causait le vin qu'il avait bu en grande abondance, commanda... de faire venir Vasthi, ayant le diadème sur la tête, pour faire voir sa beauté à tous les peuples... Mais elle refusa d'obéir...*

Assuérus, transporté de fureur, décréta que la reine Vasthi ne se présenterait plus devant lui, mais qu'une autre qui en serait plus digne prendrait sa couronne.

(1) Opéra biblique en 4 actes et 8 tableaux, poème et musique d'Emile Mathieu. L'auteur fera représenter son œuvre en juin prochain au Théâtre Royal de la Monnaie.

(2) *Le mistere du Viel Testament*, Paris, Firmin Didot, 1891.

Vasthi a donc été répudiée pour avoir obéi au sentiment de sa dignité, de sa pudeur d'épouse et de mère, plutôt qu'au caprice dévergondé d'un homme ivre, — pour avoir refusé de s'exposer aux regards, aux hommages outrageants d'une foule qui, comme son maître, « *était dans cette chaleur causée par le vin qu'elle avait bu en grande abondance* », — pour avoir contre le roi lui-même défendu son honneur, l'honneur du roi.

Et toute mon admiration, tout mon respect s'en sont allés à cette noble femme, à cette reine vraiment auguste. En elle j'ai vu revivre l'âme de Cyrus, son aïeul ; en elle se retrouveront les éminentes vertus sociales de ce prince : une extraordinaire clairvoyance, l'indulgence unie à la fermeté, la bonté, le respect des croyances d'autrui. C'est par son influence que sont assoupies, sinon éteintes, les haines séculaires qui divisent et semblent devoir diviser à jamais ces races si diverses de tempérament, de mœurs, de religion. C'est elle qui obtiendra du roi la remise en vigueur de l'édit de Cyrus autorisant les Juifs à rebâtir le temple et les murs de Jérusalem.

Et je l'évoquerai dans son exil, vouée à l'éducation de son fils, le jeune Xerxès, le futur maître de l'Iran, à qui incombera la tâche de rétablir l'ordre, la justice, la paix, dans l'immense empire où tout n'est qu'intrigues, bouleversements, violences, depuis qu'est livré à lui-même le monarque imbécile, la brute couronnée que nous dépeint la Bible (1).

Mais aussi, à la douce, à l'aimante, à la pauvre ESTHER, toute ma pitié, toute ma tendresse compatissante ! Instrument docile entre les mains de l'impitoyable, du cruel Mardochée, son père adoptif; sacrifiée dans ses attachements, car est-il vraisemblable qu'une jeune fille aussi merveilleusement belle que nous la dépeint son panégyriste n'ait pas été

(1) ESTHER, Chap. III. — Et Aman dit au roi Assuérus : Il y a un peuple dispersé dans toutes les provinces de votre royaume... qui méprise les ordonnances du roi... Ordonnez s'il vous plaît qu'il périsse, et je paierai aux trésoriers de votre épargne dix mille talents. Le roi répondit : Garde pour toi l'argent que tu m'offres, et fais de ce peuple ce que tu voudras.

recherchée par plus d'un de ses coreligionnaires de Suse, et soit demeurée insensible à l'amour qu'elle avait inspiré?

sacrifiée dans sa pureté; introduite par la faveur de l'eunuque Egée, ami de Mardochée, dans le harem que les familiers du roi avaient réuni pour le distraire du souvenir de Vasthi; contrainte à l'horrible promiscuité que condamne la loi religieuse et morale du peuple juif (1);

forcée, la douce colombe, à réclamer l'effroyable massacre de 60,000 hommes, femmes et enfants, à vouloir à cette tuerie un sanglant lendemain, à exiger la mise en croix des dix fils d'Aman autour du gibet de leur père...

Aussi avec quelle douloureuse véhémence elle essaie de rejeter l'affreuse responsabilité :

« *Front d'airain, cœur de pierre, ô cruel Mardochée,*
C'est toi qui me dictas cet infernal décret!
C'est toi qui, m'imposant ta volonté farouche,
Fis de la tendre Esther un instrument de mort! »

J'en ai dit assez pour montrer que mon drame conserve à Mardochée la dureté, la grandeur tragique, la froide cruauté que lui attribue le récit de la Bible.

Il me reste à présenter un personnage imaginaire, identifié dans ma pensée avec Néhémie, l'échanson du roi Artaxerxès Longue-Main, qui obtint d'entreprendre et qui acheva en cinquante-deux jours la reconstruction des murs de Jérusalem.

Je lui donne le nom euphonique d'Ephraïm et je le suppose un officier attaché à la personne de la reine

(1) Esther, Chap. XIV. — Elle fit ensuite cette prière au Seigneur Dieu d'Israël et lui dit : Mon Seigneur, assistez-moi dans mon abandon... vous qui savez que je hais la gloire des injustes et que je déteste le lit des incirconcis ou de tout étranger... vous savez... que j'ai en abomination la marque superbe de ma gloire que je porte sur ma tête, et que je la déteste comme un linge souillé et qui me fait horreur...

Néhémie, L. Ier, XIII, 25. — Je les repris donc fortement et les maudis. J'en battis quelques-uns, je leur arrachai les cheveux et je leur fis jurer devant Dieu qu'ils ne donneraient point leurs filles aux fils des étrangers, et qu'ils ne prendraient point de leurs filles pour leurs fils ni pour eux-mêmes.

Vasthi. C'est lui qui m'a fourni, avec l'élément passionnel, l'indispensable contraste d'une interprétation spirituelle, idéale, généreuse, des textes sacrés, en opposition avec l'intolérance, le fanatisme, la compréhension étroite, littérale, matérielle des mêmes textes, que personnifie Mardochée.

C'est ainsi que j'ai pu mettre dans la bouche de cet Ephraïm d'admirables sentences tirées du livre de l'*Ecclésiastique* (200 ans avant J.-C.) :

Juges, quand vous aurez châtié le coupable,
Prenez pitié de l'orphelin :
Devenez pour lui comme un père.

Ch. II, v. 19.

Pardonnez à votre prochain le mal qu'il vous a fait, et vos péchés vous seront remis !

Ch. XXVIII, v. 2.

Je ne dissimulerai pas la vive sympathie que m'ont inspirée la morale de Zoroastre et sa conception aussi ingénue qu'ingénieuse du double principe du Bien et du Mal ; l'âme iranienne, en sa sereine simplicité, ne pouvait imaginer un dieu souverainement bon et puissant qui se serait complu à la création d'êtres impurs ou méchants, d'éléments de désordre ou de nuisance.

J'ai particulièrement eu plaisir à composer, pour une fête de l'adolescence du jeune Xerxès, trois hymnes imités des cantiques du *Zend-Avesta*, avec danses sacrées, qui rendent hommage aux divinités secondaires préposées par Aoura-Mazda au Feu, à l'Eau, à l'Agriculture, — hymnes que le Grand-prêtre résume en ces termes :

Et nous t'honorons, Esprit créateur
Qui conçus le feu, les eaux et la terre,
Y préposant les dieux : Atar, Apam, Mithrâ ;
Qui peuples l'Univers de bienfaisants génies ;
Qui terrasses la Druje et les êtres impurs ;
Suprême inspirateur des sereines pensées,
Des paroles de paix, des saintes actions.

EMILE MATHIEU.

LES LIVRES

Paul SPAAK. — KAATJE

(Un vol. in-8o : Lamertin).

L'éminent directeur de cette revue a tout récemment salué, dans son feuilleton théâtral, le succès de première de *Kaatje*. Ce succès s'est triomphalement affirmé au cours de la saison et la publication de l'œuvre de M. Spaak, l'explique autant qu'elle le confirme. Dépourvue de l'attrait de ses décors et de la grâce de ses costumes, *Kaatje* reste un poème charmant, jeune et radieux.

La lecture seule met en valeur les qualités réelles d'un ouvrage dramatique. Que de bruyants triomphes, nés sous les feux de la rampe, s'anéantirent à la clarté d'une lampe familière, implacable et paisible ! *Kaatje* subit victorieusement l'épreuve, et je ne suis pas loin d'en avoir savouré ainsi, avec une volupté plus intense, l'exquise et touchante aventure et le langage harmonieux.

Certes, ce fut aussi par le charme de cette aventure, contée du reste avec un rare talent, qu'elle séduisit les foules étonnées. Seuls les critiques s'attardèrent au symbole qu'elle historie, et son précieux vêtement poétique n'émerveilla, hélas, que les artistes.

Heureux d'échapper au traditionnel adultère les spectateurs acclamèrent surtout sa trame sentimentale et la pure honnêteté de ses épisodes qui réfléchissaient secrètement les images mêmes de leur idéal trop longtemps bafoué. *Kaatje* est une œuvre sympathique, et c'est à cette qualité appréciable qu'elle doit, dramatiquement parlant, l'accueil victorieux qui lui fut réservé.

A propos de certaines analogies de métier, on a rapproché l'œuvre de M. Spaak du *Cyrano de Bergerac* de M. Rostand

Le parallèle peut effectivement s'établir, mais pour des raisons plus profondes. *Kaatje* et *Cyrano*, fixèrent avec la même intensité certains aspects superficiels et pittoresques de deux races essentiellement différentes, mais également émotives.

Si le Latin tressaillit d'aise à l'évocation du panache de *Cyrano*, l'homme du Nord devant la coiffe virginale de la simple et douce Kaatje, sentit s'émouvoir son âme flattée.

Tous les peuples aiment à retrouver leurs qualités natives concrétisées dans un héros : les types illustrés par les épopées, n'ont pas d'autre origine.

Sans lui octroyer pareille importance, il est evident qu'à une heure de malaise social, le personnage mis à la scène par Rostand, incarna pour la majeure partie du public français, un idéal d'esprit, de bravoure et d'amour aussi puéril que chimérique.

De même, lorsqu'il vit transporté au théâtre le vivant emblème de son âme naïvement sentimentale, méfiante et loyale, lorsqu'il assista au triomphe de la candide Kaatje et à la lamentable débâcle aventureuse de Jean, le simple enfant qui sommeille au fond de toute âme flamande, mouilla de bonnes larmes attendries, les *vergiss-mich nicht* ingénument dissimulés dans les replis de son cœur blasé. Car le Flamand, d'esprit solide et pratique se surprend parfois à contempler les nuages : Si son naturel goguenard lui fait suspecter les plus nobles aventures, il n'en reste pas moins épris de contes bleus. Mais affolé par leurs coups d'ailes démesurés il a tôt fait d'hospitaliser ses chimères. De sa main attentive il les flatte tout en refrênant leurs élans et c'est ainsi qu'il accordera ses secrètes préférences aux doux récits d'un Conscience, jusqu'au jour où un maître impérieux comme Verhaeren, frémissant d'enthousiasme saura libérer de leurs jolis colliers de fleurettes, les chimères impatientées.

L'âme flamande alors se réveille dans une apothéose.

Kaatje, qui eut ravi le noble et bon Conscience, éclaire délicieusement l'aspet intime de l'âme flamande : Pour ne pas faire œuvre d'intransigeant nationalisme. M. Spaak usa d'un adroit subterfuge et situa l'action de son poème en Hollande.

Mais par son symbole, Kaatje célèbre cette égoïste et étroite théorie du « chacun chez soi » chère à notre pays.

Déjà dans une œuvre antérieure, M. Spaak affirmait énergiquement son idéal : A quoi bon chercher au loin des impressions nouvelles ? Si elles méritent qu'on s'y attarde, elles ne

peuvent cependant que déformer nos pensées, et par cela même troubler sans bénéfice notre vie.

Kaatje prêche le même Evangile décevant :

Autant le jeune peintre s'illusionne en cherchant à évoquer sous le ciel bleu d'Italie, les fantômes des dieux qui lui resteront éternellement étrangers, autant Pomona se trompe en tentant d'acclimater parmi ces froides et mornes plaines de Néerlande, sa petite âme frémissante et volontaire. Pomona et Jean ne se comprendront jamais. Étrangères l'une à l'autre, leurs âmes suivent des chemins divergents. Toi, petit Hollandais téméraire et si faible, restreins tes désirs. Tes prairies sont calmes et belles, tes moulins ont de naïves chansons et Kaatje, la douce Kaatje, recèle dans son âme lénifiée des trésors de bonté dont se réjouira ta vie simple et uniforme. Plante ton chevalet devant ce parterre de tulipes ou au bord de cette eau bruissante de roseaux, fume ta pipe de Gouda, bois du schiedam avec mesure, oublie les dieux et mène tes heures au fil de tes pensées sereines. Sois toi, rien que toi. Prends garde aux voix, qui parfois retentissent autour de tes pensées, crains les brises chargées de parfums d'ailleurs. Tes aïeux naquirent, aimèrent et moururent ici. Fais comme eux et tu auras bien mérité des hommes.

A vrai dire, et malgré son aimable optimisme, cette thèse est faite pour abolir tout noble effort.

Elle emprunte à l'âme flamande ses éléments les plus contestables : Quel esprit cependant s'est trouvé amoindri pour avoir cherché au delà de ses horizons et pour avoir découvert, grâce aux clartés qui lui venaient d'ailleurs, de nouvelles sources d'émotions et de pensées ?

M. Spaak magnifie le Flamand, taciturne et têtu qui thésaurise au fond de son cerveau certains sentiments marqués au coin du bon sens et certaines impressions indéfectibles, comme il enferme dans son bas de laine ses pièces d'or et d'argent.

Vienne l'heure de l'action et il refusera, avec une égale énergie, toute intrusion étrangère comme une monnaie frappée à une effigie inconnue.

Cette attitude n'est point sans noblesse, puisqu'elle sauvegarde d'indiscutables qualités d'énergie.

Mais de quelle autre ampleur, nimbée de quelle plus universelle splendeur, apparaît l'âme de la Flandre, dans l'œuvre d'un Verhaeren, chantre inspiré de ses fastes ! Elle éclate en fanfares héroïques dans la fièvre des miraculeuses aventures. De son sang et de ses larmes jaillissent d'impérissables corolles. Elle

bondit à travers le monde vers la gloire. M. Spaak fut moins ambitieux : *Kaatje* est une œuvre de terroir, jolie comme un conte. C'est quelque chose, c'est même beaucoup et à ce titre M. Spaak a le droit de s'enorgueillir du légitime succès que remporta son drame.

Tous ses personnages vivent admirablement : Jean, ivre de ses vingt ans, aspirant à élargir son horizon, Kaatje innocente et gracieuse, petit esprit simpliste, pure incarnation de sa race loyale et placide, mais adorablement obtuse, le père raisonneur et têtu, la mère indulgente et tendre Pomona le seul caractère brûlant d'une noble flamme, tous sont analysés et dépeints avec un talent et une habileté qui déconcertent chez un débutant.

L'action se déroule calme et parfaite. A peine pourrait-on reprocher à M. Spaak, le personnage épisodique de la vieille mendiante et la scène finale du troisième acte.

Je me permettrai de regretter aussi la banalité de certains vers. Le sujet même de la pièce offrait de redoutables écueils à l'alexandrin, qui n'est à sa vraie place que dans la tragédie et la comédie lyrique.

Bien que M. Spaak se soit permis de considérables licences vis-à-vis du vers classique, il n'en est pas moins vrai que l'on peut déplorer les profanations, heureusement peu nombreuses, du poète de ce mode d'expression admirable entre tous.

Le maître Verhaeren, dans son *Cloître*, d'inspiration si hautaine cependant, avait évité ce danger. Les parties lyriques de son drame sont entrecoupées de récitatifs en prose.

M. Spaak a néanmoins démontré, d'irréfutable manière, ses merveilleux dons poétiques. Voici, par exemple, un adorable morceau, digne de l'anthologie :

Jupiter est un dieu qui se change en taureau ;
Europe est une enfant qu'il aime et qu'il enlève.
C'est au bord de la mer, vois-tu ; le jour se lève ;
Un Triton souffle dans une trompe d'écaille ;
Et tandis que le dieu, dans l'eau jusqu'au poitrail
Hume le vent marin de ses naseaux qui fument,
Que le soleil vermeil fait scintiller l'écume,
Qu'Europe, rose comme les roses qui l'ornent,
Crie et rit et se tient à l'arc d'or des deux cornes,
Des naïades les suivent en blondes escadres,
Et de petits amours volent au coin du cadre !

Semblables tableaux abondent. Tout le dialogue entre Pomona et Jean est remarquable, certaines pages évoquent les plus

délicieuses trouvailles de la *Route d'Émeraude,* d'autres son d'adroites transpositions de petits maîtres hollandais, et l'œuvre entière est baignée d'une telle atmosphère d'art que le livre fermé, on se surprend à chanter comme devant un clair matin de printemps embaumé d'aubépines, éclatant de lumière et de gazouillis d'oiseaux.

***

Ernest de LAMINNE. — LES REGRETS

(1 vol. : Paris, Lemerre).

Une âme douce et pensive, baignée de tendresse et de mélancolie, s'épanche dans ces poèmes. Des paysages crépusculaires, des songes languissants et de vaporeuses images s'y réfléchissent. Ils empruntent à la virginale volupté de Séverin autant qu'à la sensibilité douloureuse d'Octave Pirmez le meilleur de leur charme : S'ils paraissent quelquefois un peu inconsistants, la phrase toujours harmonieuse s'y traîne avec l'exquise nonchalance d'une enfant convalescente. Quelques négligences outragent pourtant le déroulement infiniment doux de ces strophes songeuses.

Et volontiers nous nous serions mis à genoux
Devant le firmament, d'un geste élémentaire.

Souviens-toi des bergers et de toutes les choses
Qu'ils fredonnaient au soir, au soir dans leur patois

Un chien s'était couché tout contre le chenêt.

..,le vent glacé s'élève...
Son sifflet déchirant, tel l'appel d'un noyé.

Marguerite s'avance en étendant la main :
Eux l'entraînent, brutaux, en reclappant la porte,

Et mettez un baiser parmi sa tête blonde.

En revanche, quelques poèmes comme *Les Illuminés* atteignent presqu'à la grandeur et certains vers intimes ont une douceur pénétrante.

Mais ils restent dans l'ensemble trop monochromes : On leur souhaiterait un peu plus de lumière et de vie... Les âmes les plus fièrement mélancoliques ont leurs heures de clarté... Un poète comme M. de Laminne les verra certes resplendir un jour.

***

Maurice GAUCHEZ. — LES SYMPHONIES VOLUPTUEUSES

(1 vol. : Collection de la *Belgique artistique et littéraire.*)

M. Gauchez a publié trois importants recueils de vers, une étude sur le symbolisme, deux essais, l'un consacré à Verhaeren, l'autre à Charles Guérin : Il annonce trois nouveaux ouvrages. Il est secrétaire du *Thyrse*, critique à la *Revue de Belgique* et membre de l'Académie impériale de Metz : Un jeune écrivain, M. Fernand Paul, lui a consacré une monographie. Et M. Gauchez a 22 ans.

Voilà qui est remarquable et fait pour imposer à l'attention l'œuvre nouvelle que cette personnalité notoire publie dans la collection de la *Belgique artistique et littéraire.*

Il me souvient du grand plaisir que j'éprouvai à parcourir en sa compagnie son charmant et désordonné *Jardin d'adolescent.* Je l'ai noté ici même.

Ce jardin où, avec une louable frénésie, il avait glané naguère des corolles somptueuses, s'est depuis animé de voix et de murmures, hymnes véhéments ou cantiques fervents à la nature immortelle. Ces voix ont ravi les songes du poète et sous ce titre allégorique : *Symphonies voluptueuses*, il les a recueillies pour exalter à travers elles Verhaeren et Lemonnier à qui son livre est filialement dédié. Il faut féliciter hautement M. Gauchez de ce geste.

Les poètes lyriques maintiennent les plus pures traditions du génie latin et la fougue juvénile de l'auteur des *Symphonies voluptueuses*, même quand elle s'égare, est d'un bel exemple.

M. Gauchez connaît les nobles ivresses et s'en réjouit même si éperduement qu'il perd souvent la notion des choses, s'oublie jusqu'à l'incohérence et accueille sans les passer au crible de la réflexion toutes les idées et toutes les images que lui suggère sa fièvre verbale.

Son volume comporte une soixantaine de poèmes de valeur inégale, mais toujours intéressants. D'impérieuses influences s'y décèlent : Verhaeren, dans de nombreuses strophes ; Rodenbach, dans les *Lampes* ; Séverin, dans le *Parc du Silence* ; Giraud, dont un admirable sonnet hante tyranniquement l'hommage à *Constantin Meunier*. Mais le tempérament ardent et volontaire de M. Gauchez s'évade souvent des pièges séduisants que lui tendent ces maîtres.

D'un récent voyage en Italie, le poète a gardé de pénétrants souvenirs. Une lumière vivante et chaude baigne ses rêveries et

certains de ses vers châtoient comme les paysages des cités méditerranéennes. Faut-il accuser les langueurs italiennes des négligences impardonnables dont M. Gauchez offense ses plus pures évocations? A trop contempler Bandinelli, on oublie Michel-Ange, et M. Gauchez a trop contemplé Bandinelli. Ses strophes s'enchaînent trop souvent avec maladresse, les gongonismes et les chevilles s'y enchèvrent aux dépens de l'expression juste et de la parfaite épithète. J'en transcris quelques-unes :

Le silence, dans l'herbe assis, songeant tranquille,
Sa voix sangloterait comme geignent les fers
Chassant du cimetière, aux yeux des soirs amers,
Le bruit vital des gens à peine puérile. (P. 29.)

La maison près de l'eau, dont les volets sont verts,
Comme un visage blanc de nonne agenouillée
Élevant ses yeux purs à la clarté brouillée,
Veille la fin du jour mourant aux prés déserts. (P. 34.)

Les morsures du vent qui rosissent ma peau
De leur âpre suçon légèrement ponceau. (P. 43.)

J'opposerai à ces erreurs d'un écrivain doué le beau poème : *Les Yeux*, à mon avis l'un des plus parfaits du livre. Je regrette de ne pouvoir le reproduire ici.

Il en est d'autres où s'affirme le talent sympathique de M. Gauchez, jusqu'à présent troublé par les clameurs victorieuses, mais prématurées de certains amis. Si son heure n'est point encore venue, elle ne peut tarder, à la condition que le jeune écrivain l'attende avec la résignation et la patience des forts.

***

Oscar THIRY. — PHÉNOMÈNE

(1 plaquette : Liége.)

L'uniforme héroïque des Palikares, abrita naguère la débile anatomie de M. Castagna, homme squelette, orgueil des champs de foire.

Vingt ans d'exhibition devant les foules apitoyées et curieuses, finirent par lasser le pauvre monstre que l'on retrouva un soir dans sa loge, la tempe trouée d'une balle. Il eut été intéressant de connaître les raisons de ce suicide. J'aime à croire, que dégouté de sa tragique hideur, l'homme squelette espéra, par ce

coup de feu rédempteur, s'assurer une vie paisible parmi les ombres heureuses et bénévoles.

M. O. Thiry fait de M. Castagna le héros d'une aventure sentimentale. Par respect de la couleur locale, les alexandrins de ce petit drame sont plus maigres encore que le héros qu'ils commémorent. Et cela forme un parfait spectacle de carême.

***

François LÉONARD. — LA MULTITUDE ERRANTE

(1 vol. Collection de la *Belgique Artistique et littéraire.*)

Je veux saluer ici, avant de clore cette chronique, un merveilleux artiste, dont le livre de début m'est parvenu trop tard pour que je le célèbre comme il le mérite. Je me borne aujourd'hui à proclamer la bonne nouvelle, me réservant d'étudier la *Multitude errante* dans le prochain fascicule de cette Revue : Un poète, un noble et pur poète nous est né.

GEORGES MARLOW.

Thomas BRAUN : PROPOS D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

(1 vol. — Librairie Van Oest et Cie, Bruxelles.)

M. Thomas Braun, qui a publié récemment au *Mercure de France* de très remarquables poèmes sur l'Ardenne, a réuni dans ce volume quelques conférences données à Bruxelles en des milieux intellectuels très divers — conférences du Jeune Barreau, salon de la Libre Esthétique, distribution des prix de l'école St-Luc. — Il y a ajouté une intéressante monographie de l'Ardenne, écrite pour le livre jubilaire *Notre pays*, dont les fascicules se succèdent et s'éditent avec une rapidité tout à fait déconcertante.

Si l'ensemble du livre paraît d'abord un peu décousu par le fait de la diversité des sujets, à bien y réfléchir pourtant, on découvre à ces études un lien très solide. Il tient de la pensée philosophique de l'auteur qui se manifeste partout et illumine d'originales clartés les aperçus qu'il nous donne sur des choses hétéroclites. C'est la pensée chrétienne qui anime ces conférences.

Si M. Thomas Braun célèbre « le centenaire du Code de Napoléon », il découvre, dans les préceptes de ce décalogue humain,

une conformité de doctrine avec les préceptes de l'Evangile. La Justice humaine s'est inspirée jusqu'ici de la morale chrétienne, et bien fol qui voudrait lui donner comme base cette morale que les philosophes athées appellent universelle.

« La Belgique et l'Eglise » est le sujet de la seconde conférence. M. Braun y montre que s'il existe une patrie belge, une âme belge, l'influence de l'Eglise a été un des facteurs essentiels de cette merveilleuse individualité. Il refait donc l'histoire des Belges, il analyse l'âme nationale dans toutes les manifestations de son activité, il en conclut à la communauté pour nos deux races, très diverses autrement, de ce sentiment religieux profond et fécond dont nous sentons en notre sensibilité vivre l'action efficace.

Une des manifestations les plus curieuses de ce sentiment religieux est l'existence chez nous de nombreux mystiques. « Jean Ruysbroek l'admirable », le solitaire de la forêt de Groenendael et à qui l'on propose d'élever un monument dans le site pittoresque où il vécut ses rêves passionnés, est le plus remarquable des mystiques belges. C'est le sujet d'un troisième entretien.

Mystique aussi ce « Francis Jammes » dont M. Braun étudia l'œuvre et le sens de la vie devant le public de la Libre Esthétique. Il voulut réhabiliter la vie ordinaire, en laquelle vit Dieu d'une manière tout à fait quotidienne et où les moindres événements semblent cacher de bonnes pensées. Poète simple lui-même, qui regarde la vie et les choses avec des yeux d'enfant émerveillé, M. Th. Braun a bien compris l'art de Jammes. Il a rappelé en finissant la parenté intellectuelle de Max Elskamp, notre bon poète anversois qui chanta si ingénument la « Louange de la vie » et de Victor Kinon de qui le petit « Pèlerin de Montaigu » nous fait espérer des œuvres d'une saveur évangélique. Elskamp, Kinon et Braun lui-même sont en Belgique les représentants de cette poésie simple et populaire, dont l'action sera bienfaisante et comprise de tous.

Son tour d'esprit le préparait étonnamment à comprendre la beauté et la sainteté du geste de l'ouvrier au travail. Son discours « La main de l'ouvrier » chante la valeur humaine du travail manuel. Il est plein de ces pensées ruskiniennes qui sont encore des pensées mystiques et qui célèbrent la religion de la beauté.

Enfin le livre se clôt par des propos adressés à un touriste imaginaire. « L'Ardenne » y est étudiée dans sa géographie, sa géologie, ses aspects pittoresques et son âme fruste et saine.

***

Maurice des OMBIAUX : LA PETITE REINE BLANCHE

(1 roman, fr. 3.50 aux éditions de la *Belgique art. et litt.*)

Il m'est arrivé souvent d'admirer la fécondité littéraire de M. Maurice des Ombiaux. Il est, parmi nos écrivains français de Wallonie qui célèbrent dans les livres le terroir natal, sans conteste le plus abondant. Et ce n'est pas de cette abondance stérile dont parle Boileau — il faudra quelque jour que l'on réhabilite ce brave Boileau dont nous avons dit le plus grand mal au jour où nous jetions nos gourmes littéraires, et qui, pourtant, s'il n'était guère poète, était doué du meilleur goût du monde lorsqu'il jugeait les œuvres de ses contemporains. — L'abondance de M. des Ombiaux n'est donc pas de cette abondance stérile où l'on ne vous fait grâce d'aucun détail, où l'on accumule pour accumuler, où l'on entasse pour entasser. Non. L'abondance de M. des Ombiaux est vivante et probe. Elle est joyeuse. Elle est réconfortante. Elle est savoureuse.

Il résume dans ses romans et dans ses contes les différents aspects de la Wallonie. Mais ce qu'il a le mieux compris et chanté c'est le sourire, c'est le rire, c'est la joie de la douce terre où, en fin de compte, domine et éclate la bonne hilarité traditionnelle. Rien n'y échappe. Aucun des actes, voire les plus importants, de la vie, qui ne soit éclairé par cette sérénité du sentiment propre aux races saines. Un de mes bons amis de Wallonie me faisait un jour observer combien les Wallons voient les choses à la lumière d'une philosophie heureuse. Notamment, ce qui les arrête dans l'heure qui passe pour ne plus revenir, ce n'est pas la fugacité du temps qui tirait du cœur d'Horace des strophes ingénieuses et mélancoliques, c'est plutôt la beauté de l'heure. *Horas non numero nisi serenas*, disait le vieux cadran solaire. Ainsi le bon Wallon. « A quelle heure es-tu rentré ? » interroge Jacques Bonhomme. Son ami lui répond : A minuit. Et Jacques Bonhomme de déclarer : « C'est une belle heure ! » Tu te lèves à 6 heures du matin ? « C'est une belle heure ! » Il se marie à 11 heures : « C'est une belle heure ! » Il est mort à 3 heures de l'après-midi : C'est encore une belle heure. N'est-ce pas charmant cette agréable tournure de l'esprit ? N'est-ce pas là une manifestation très précieuse de caractère ?

M. des Ombiaux vient de nous donner un nouveau roman. Disons aussi : c'est une belle heure ! Dans tous ses livres, il me semble que c'est la joie qui domine. Joie douce, joie goguenarde, joie mouillée de pleurs, joie voilée de rêve, joie haute en cou-

leur, joie gaillarde et ribaude, toutes les joies tour à tour voltigent dans ses livres et se posent sur ses personnages avec des frémissements d'ailes.

Et c'est encore une manifestation de la joie wallonne, que cette *Petite reine blanche*, cette petite balle, jeu populaire et passionnant que M. des Ombiaux nous conte aujourd'hui.

Rappellerai-je la trame du roman, dans cette revue où le roman a d'abord paru? Quelques mots seulement. Charles Aubert, le grand Châles est le meilleur joueur de balle de la région. Il a porté partout la gloire de Montigny-sur-Sambre qu'il a illustré par ses hauts faits et ses victoires Depuis, il s'est retiré, comme Achille sous sa tente. Il faudra la jeune gloire des Blancs-becs de Gilly conduits à la victoire par Emile Doneau, pour le faire sortir de son inaction et reprendre le gant. La lutte entre les deux grands joueurs sera d'autant plus passionnante que le jeune Doneau est amoureux de Blanche, fille de Charles Aubert, et que celle-ci lui est disputée par Arthur Collignon, le neveu du grand Châles.

Lutte parallèle et frémissante. Elle prend par instants de véritables allures d'épopée. Les défis y sont lancés à la manière antique des primitifs guerriers. Les joutes sur les places publiques sont des spectacles où vibrent des foules enflammées. Le duel amoureux se livre dans les âmes avec des délicatesses tendres et craintives. Une belle santé morale coule dans les veines de ce livre, un des meilleurs de M. des Ombiaux.

EDOUARD NED.

Gustave VAN ZYPE : EUGÈNE LAERMANS

(Un vol. illustré, à fr. 7.50. — G. Van Oest et Cie.)

La monographie du plus personnel peut-être de tous nos peintres actuels, de celui-là dont « la forte intellectualité chaque jour puise la santé dans la fraîcheur morale, dans les réalités paisibles, dans la transparente vie patriarcale, aux modestes et vigoureuses joies, aux clairs devoirs » vient de paraître dans la belle Collection des Artistes belges contemporains.

M. Gustave Van Zype qui a composé cette étude très fouillée, possède l'érudition artistique, le talent littéraire, la perspicacité critique, et aussi la documentation fidèle nécessaires pour réaliser une pareille œuvre, à la fois hommage de fervente admiration et analyse aussi subtile que pénétrante.

Pas à pas nous pouvons suivre le peintre « triste par la pensée, mais toujours heureux par les yeux » dans le développement de sa personnalité, la conception progressive de son esthétique, la perfection sans cesse grandissante de son art, comme aussi M. Van Zype nous fait assister à l'enchaînement logique de l'épanouissement de cette maîtrise et des circonstances de la vie intime et personnelle de celui qui, « s'il montre la douleur, il enseigne l'espérance et conseille l'action ».

***

Camille LEMONNIER : EMILE CLAUS

(Un vol. illustré, à fr. 7.50. — G. Van Oest et Cie.)

Et ensuite, dans la même collection, voici l'hymne de légitime admiration que chante Lemonnier au grand peintre de la nature, à celui qui « a l'œil tourbillonnant et dans la rétine comme une lentille où s'avive, au travail, l'énorme lumière éparse du paysage ». Cette définitive et magistrale étude paraît judicieusement à l'heure même où cent toiles d'Emile Claus, exposées au Cercle Artistique, témoignent du fécond et toujours éblouissant labeur du chantre merveilleux de la lumière flamande.

Une toile de Claus, dit l'auteur de l'*Ile Vierge*, est une fête comme le printemps, comme l'été, comme la virginité des matins, comme le calme religieux des soirs. Et nulle comparaison ne pourrait être ni plus vraie ni plus belle.

Tout en montrant en lui le chercheur du « jour naturel », de la lumière lucide et limpide, en opposition avec la manière épaisse et sombre des anciens paysages anversois, Camille Lemonnier salue en Claus le chef de l'école nouvelle des coloristes belges du plein jour, du grand air en clarté, des transparences, des fluidités d'atmosphère. Par Claus furent renouvelés « les aspects de la terre, dans ce pays de Flandre où il peignait ».

***

Almanach des Étudiants libéraux de l'Université de Gand.

(Un vol. in-18, à fr. 3.50. — Vandeweghe, édit.)

Pour la vingt-quatrième fois paraît cet Almanach tout empreint de juvénile enthousiasme, qui fait la part égale aux

nobles préoccupations d'études et de respectueuse reconnaissance envers les maîtres, aux soucis louables de littérature et aux humoristiques jovialités estudiantines.

Comme les précédents, ce volume est dédié à deux maîtres vénérés par les jeunes collaborateurs : M. A. Bley, un des éminents professeurs de la Faculté de philosophie et lettres de Gand, et M. Paul Janson, le vétéran des luttes politiques.

Une enquête intéressante est surtout à signaler. Les auteurs de l'Almanach ont demandé à quelques écrivains français (fort étonnés sans doute du voisinage momentané qui les rapproche : Jules Claretie, Faguet, Mauclair, Bordeaux, Rachilde, André Gide, Jean Viollis, etc.) ce qu'ils pensent de la littérature belge de langue française. Les réponses sont intéressantes, en général très louangeuses, parfois étranges, tel le billet de M. Emile Faguet qui se récuse nettement parce qu'il « ne sait absolument rien de la question »?...

***

Almanach des Études catholiques de l'Université de Gand.

(Un vol. in-18. — Vanderpoorten, édit.)

De quatorze ans plus jeune que le précédent, l'Almanach catholique n'est ni moins compact ni moins intéressant. Il est rédigé et composé sur le même plan. L'hommage, ici, va au professeur Van den Bossche et au ministre d'État Jules Vanden Heuvel.

Des noms tels que ceux de MM. Woeste et Carton de Wiart figurent au sommaire de la partie académique. La collaboration littéraire comporte ceux de nos amis : Eugène Gilbert, Iwan Gilkin, Georges Rency, A.-Th. Rouvez, Ned, Davignon, Sottiaux, etc.

Les pages estudiantines sont de même nombreuses et originales.

Mais une caractéristique de l'Almanach catholique est la présence de proses et de vers flamands à côté de ceux que nous venons de citer. Hugo Verriest, Albrecht Rodenbach, Stijn Streuvels, etc., en sont du reste les auteurs, ce qui suffit pour nous rassurer sur leur valeur.

Paul André.

LES THÉATRES

Monnaie : *Siegfried*, drame lyrique en 4 actes et 5 tableaux de R. Wagner (23 mars).

Parc : *Les deux Madame Delauze,* com. en 3 actes de Mme G. Mourey (5 mars).

Alcazar : *Le Friquet*, com. en 4 actes de Gyp et Willy (6 mars). *La Passerelle*, com. en 3 actes de MM. F. de Croisset et et F. Gressac (19 mars).

Les Matinées.

Memento.

***

Siegfried. — De tous les drames de la lyrique épopée wagnérienne, celui-ci est un de ceux qui reparaissent le plus rarement à la scène. Il en faut trouver probablement les raisons dans la difficulté où se trouve une direction de réunir des interprètes capables d'incarner les rôles aussi gigantesques, et caractéristiques à la fois avec variété, que ceux du juvénile héros d'amour et de vaillance, de Mime, de Wotan, de Fafner, d'Albérich, de Brünehilde, d'Erda.

Depuis dix-sept ans que *Siegfried* fut créé à la Monnaie, une seule fois, en 1903, il reprit place à l'affiche. C'est donc l'attrait d'une véritable nouveauté qui nous séduit dans l'interprétation actuelle.

Et cependant, *Siegfried* est, de tous les drames de Wagner, celui peut-être qui, avec *Tristan*, est susceptible de faire vibrer avec le plus de séduction le cœur de l'homme toujours attentif, et même sympathique, aux aventures, aux chants, aux extases, aux crimes même et aux ivresses en tout cas, qui ont l'Amour pour mobile. Or, Siegfried n'est-il pas le symbole de l'Amour même dans ses prestiges les plus conquérants de la Jeunesse et du Printemps? L'aspiration vers l'Amour, dans cette œuvre géante, où la puissance sait se vêtir de charme, exerce une véritable fascination autrement émouvante et surtout autrement durable que l'aspiration vers l'Or ou vers le Règne Divin n'en peuvent produire. Nous sommes ici plus volontiers émus, alors

qu'ailleurs nous nous abandonnons plutôt à un éblouissement physique, quelque chose comme de l'admiration, faite de crainte et de respect.

Mais il faut, pour que l'impression soit totalement obtenue, qu'un artiste prête à ce personnage à la fois gigantesque et séducteur de Siegfried une double maîtrise rare à trouver réunie. M. Verdier ne fut pas loin d'apparaître ce chanteur et ce héros irréprochables. Je fus sévère à l'égard de M. Verdier qui dénatura le Thésée d'*Ariane*. J'aime à lui rendre aujourd'hui pleine justice.

M. Laffitte, de même, n'est pas toujours exempt de critiques. Cette fois, il sut incarner un Mime grotesque, nain d'humour sarcastique, aux attitudes tortueuses et aux ricanements railleurs que n'eût point fait présager le trop élégant ténor du « répertoire». Mme Pacary confirma, en Brünehilde, ses belles qualités de chanteuse assurée et son autorité d'artiste expressive.

Dans les mérites personnels de chacun des interprètes comme dans les soins parfaits de l'ensemble, il faut trouver les raisons du succès, dont tout le monde s'est félicité, de cette reprise, du plus vibrant des poèmes à l'éternelle splendeur de l'Amour, souverain inspirateur, souverain maître, souverain vainqueur.

* * *

Les deux Madame Delauze. — En réalité, elles sont trois, les deux Madame Delauze. Et il est illogique de la part de l'auteur de cette comédie d'émotion de n'avoir pas fait place dans le titre à celle des trois femmes qui prend peut-être le plus d'importance dans la pièce.

Les deux Madame Delauze du titre, ce sont les deux femmes successives de Philippe Delauze; il est divorcé d'avec la première, mais a conservé la garde d'un fils que les torts d'une mère coupable privent de ses droits d'éducation et de soins maternels; il se remarie avec la seconde au moment où commence la pièce.

Et toute cette pièce tend à nous montrer comment l'enfant passe des mains du père à celles de la mère, au nom du sentiment et au mépris de la loi. Mais au mépris surtout de l'acerbe rancune de la troisième Madame Delauze.

Celle-ci est le type de la belle-mère haineuse, aveugle dans sa malveillance, butée dans ses préjugés, qui apporte le trouble dans les ménages et provoque les plus irréparables ruptures. Le divorce, en effet, de Philippe fut en majeure partie le fait de

la vieille Madame Delauze. Et lorsque la nouvelle épouse, touchée des tristesses, apitoyée par l'angoisse de la mère privée de son enfant, de son enfant malade, plaide la cause de l'amour et l'oubli des sentences des juges et l'oubli surtout des mauvais conseils de la haine, c'est la belle-mère encore qui dressera l'obstacle de sa malfaisante rancune. Par bonheur les paroles de bonté sont les plus éloquentes et Philippe, malgré sa mère, rend son petit à celle qui le réclame en sanglotant

Cette pièce est adroitement faite, mais médiocrement écrite. On sent qu'une sensibilité délicate de femme a permis à l'auteur, Mme Gabriel Mourey, de dessiner en traits séduisants les physionomies diversement sympathiques des deux jeunes femmes, point rivales bien qu'épouses successives du même homme, mais alliées au contraire dans la tout autrement forte solidarité féminine de la pitié et de la tendresse.

Mme Blanche Toutain, toujours applaudie à Bruxelles, était venue ajouter l'appoint de son talent d'émotion et d'intelligence gracieuse à une interprétation assez inégale, exception faite pour la sobre et ferme tenue de M. Chautard.

Un auteur belge avait, pour ses débuts au théâtre, fait représenter, en lever de rideau, une histoire de mariage de fox-terriers qui eût pu être plaisante.

Mais...

* * *

Le théâtre du Parc nous offrit enfin, en ces temps derniers, pour ses spectacles du soir, quelques représentations du plus vif intérêt.

M. de Féraudy, entouré admirablement de quelques-uns de ses camarades de la Comédie Française, vint s'essayer chez nous au rôle de Tartufe. Il lui prête plus d'hypocrisie papelarde et d'onctueuse malice sournoise que n'en dépensait la grosse gaîté parodique de Coquelin, et moins de noirceur d'âme mélodramatique qu'il n'en éclate dans le cynisme de M. Paul Mounet.

Mlle Dorziat et M. Dumény jouèrent avec toute la grâce légère, l'émotion délicate et tout le naturel détaché de deux parfaits comédiens experts à faire valoir les nuances les plus subtiles, à faire apprécier les intentions les plus délicates, les trois actes de M. de Porto-Riche qui, vieux déjà de quinze années, sont une date dans l'histoire du théâtre contemporain. Cette *Amoureuse*, charmante, prenante, vive, de psychologie très

fausse d'ailleurs, mais d'adresse irrésistible, retrouvèrent un succès enthousiaste.

M. de Féraudy, enfin, reprit une fois encore son rôle célèbre d'Isidore Lechat dans *Les Affaires sont les Affaires*. On m'assure que M. Octave Mirbeau refuse de toucher ses droits d'auteur : pensez donc, de l'argent belge ! Tout est méprisable qui vient de Bruxelles, même les gros sous. Serait-ce vrai, M. Mirbeau ?



Le Friquet. — Le *Friquet* est un roman de Gyp. Il tranche sur la manière blagueuse, alertement gamine, rosse encore qu'élégante de l'auteur amusant de tous ces dialogues qui nous ont tant de fois fait sourire. Dans cette œuvre plus finie, plus pensée, Gyp nous conte l'histoire touchante d'une petite pauvresse, enfant de la balle, née on ne sait où, élevée on ne sait comme parmi les pitres, les palefreniers et les acrobates d'un cirque ambulant, tirée de ce milieu de misère et de souffrance par une châtelaine apitoyée, qui fait d'elle une jeune fille élégante et jolie, proie que croient facile les familiers du château et notamment le mari noceur de la bienfaitrice elle-même, tandis que c'est l'amant de celle-ci qui, seul, fait à son insu battre le petit cœur du Friquet. Mais ce Friquet a sa noblesse à soi, et son amour-propre et aussi un sentiment très fort d'indéfectible reconnaissance. Il quitte le château, le Friquet, et retourne à sa vie d'acrobate et d'écuyère, mais en triomphatrice, en « vedette » acclamée et adulée.

Raisons de plus pour que le poursuivant cynique relance la fillette jusque dans sa loge, au Cirque ; mais voulant la violenter, il est tué par elle et expire tandis qu'au-dessus de la piste, le Friquet va volontairement manquer la barre du trapèze et vient s'abîmer, les reins brisés, dans le sable, devant deux mille regards épouvantés.

Ce Friquet, endiablé, souple, touchant, canaille, joli, mauvais, adorable et pire, Willy le connaissait dans la réalité. C'était Polaire, ni enfant, ni femme, ni comédienne non plus, ni gymnaste, mais tout cela à la fois. Et Willy tira quatre actes du roman de Gyp, avec adresse, conservant toute la sentimentalité du personnage séduisant du Friquet, ajoutant ici et là un brin d'humour et de fantaisie, tout ce qu'il fallait enfin pour réaliser un piquant alliage dans lequel nous pouvons retrouver un peu du Petit Bob et pas mal de Claudine.

C'est pimpant, émouvant, artificiel d'ailleurs, mais prenant et surtout, joué par Polaire qui, seule, est capable d'incarner ce rôle taillé à ses très exactes mesures, c'est tout à fait agréable à voir et à entendre.

***

La Passerelle. — On n'a pas perdu le souvenir de cette œuvre légère et souriante qui traite en fine comédie un sujet fertile en situations vaudevillesques. Ce fut le grand mérite des auteurs, M. Francis ds Croisset et Mme Fred. Gressac, d'avoir donné à ces trois actes une élégante tenue dramatique et une séduisante forme littéraire, et aussi d'être restés dans un ton de bonne compagnie qui n'est, ma foi, plus pour déplaire en ce temps où l'on nous en fait voir et entendre communément de bien raides!

Mlle Georgette Loyer a incarné très gracieusement le personnage de la jolie et mutine « passerelle », la jeune fille pauvre qui consent à servir pendant un an ou deux d'épouse-simulacre à un jeune baron très riche, c'est-à-dire capable d'allouer un généreux dédommagement, lorsque la comédie de ce mariage blanc bientôt rompu lui permettra de donner son nom à une divorcée que la loi lui interdit momentanément d'épouser.

Il ne faut pas chercher évidemment à prouver la vraisemblance ni même à soutenir la logique de cette aventure comique et sentimentale à la fois. Mais il suffit de s'amuser à écouter les mots charmants dont l'alerte dialogue est émaillé et de ne pas demander à la *Passerelle* plus qu'un agrément et l'occasion d'un sourire.

***

Chonchette ; Pâris ou le Bon Juge. — Pour se délasser de leurs travaux, je ne dirai pas seulement plus graves, mais surtout plus considérables, les auteurs aussi heureux que féconds de *Miquette*, de l'*Eventail* ou de l'*Amour veille*, écrivent des badinages épicés.

Le théâtre de l'Olympia, pour nous reposer des brutales secousses de *Samson*, nous les offre aimablement joués et coquettement montés.

Et, pour que l'agrément soit plus complet encore, le musicien Claude Terrasse, brode sur les couplets fantaisistes une séduisante et spirituelle partitionnette.

De tous ces talents en belle humeur sont nées de bouffonnes

Chonchettes ou d'irrévérencieux *Pâris*. Celui qui, moralisant avec scandale, se déclarerait offusqué ou nierait le plaisir qu'en secret il a certainement pris à ce spectacle, mentirait. J'aime mieux, quant à moi, déclarer que j'ai ri, que ce fut leste, mais jamais grossier et qu'en somme il faut bien se divertir de temps en temps.

***

Matinées. — Elles touchent à leur fin pour cette saison. Jusqu'au bout elles auront poursuivi l'exécution méthodique et hautement profitable de leurs programmes divers d'initiation ou de résurrection littéraire. Et ce fut admirable, doublement admirable, cet effort des directeurs de nos principales scènes et cette assiduité du public entièrement conquis.

Le théâtre du Parc termine sa série en représentant la *Course du Flambeau*. Par sa noblesse de tenue, sa profondeur de pensée, sa portée hautement significative, le théâtre de M. Paul Hervieu est bien digne de prendre place dans cette œuvre d'éducation démonstrative que constituent les Matinées littéraires de M. Reding. Réjane naguère vint jouer la *Course du Flambeau* à Bruxelles; beaucoup connaissaient donc ces quatre actes qui traitent de l'éternel problème des générations succédant les unes aux autres en se supplantant, en se sacrifiant parce que telle est la loi de Nature. Tels les coureurs des antiques Lampadophories qui, l'œil fixé devant eux, mais oublieux de tout ce qu'ils laissent derrière eux sur la route, passent sans cesse le flambeau à une main qui va le passer à une autre à son tour, les parents se sacrifient pour leurs enfants mais ne gardent aucun souvenir de ce qu'ils ont été enfants eux-mêmes et que pour eux déjà se sont autrefois sacrifiés leurs parents après que pour ceux-ci d'autres parents déjà furent héroïques et généreux.

Aux Galeries, *Cinna*, le *Menteur* et *Bérénice*.

La comédie de Corneille principalement excita la curiosité. Combien parmi les spectateurs purent dire qu'ils avaient vu Géronte, Dorante et Clarisse à la scène autrement que, parfois, dans les traditionnelles répliques des concours de Conservatoire? Aussi la primeur était-elle un régal tout comme, à d'autres titres, le devait être la représentation de *Bérénice*.

Pour clôturer ses Matinées classiques, M. Fonson eut la coquetterie de nous présenter le plus pur peut-être des chefs

9

d'œuvre raciniens joué par la plus émouvante et captivante à la fois des tragédiennes de l'heure présente : j'entends Mme Bartet.

Et voilà fermé ce premier cycle qui embrassa l'essentiel de la production dramatique des trois maitres du XVIIe siècle. Nous attendons avec impatience la suite de cette revue pleine d'enseignements, souvent pour beaucoup fertile en révélations.

Aux Matinées Mondaines, M. Franc-Nohain vint parler des « Enfants », et ce fut délicieux. Délicieux pour tout l'humour aimable, pour le sentiment joli, pour l'agrément anecdotique, pour le tour sans prétention d'une causerie vraiment charmante. Mme M. Carré chanta, Polaire récita la fable que noue avons tous apprise par cœur du « petit enfant qui s'en allait à l'école... », d'autres lurent des proses, des vers célébrant les enfants, les papas, les mamans.

Ravi on se sépara, jusqu'à l'automne prochain.

Clôture aussi au théâtre Molière, où M. Munié continua cette saison encore les curieuses résurrections d'opéras-comiques, soi-disant démodés. Avec enlever de rideau, les toujours pimpantes *Noces de Jeannette*, le dernier spectacle se composa de l'œuvrette vive, aimable et mélodique d'Adam : *Le Sourd* ou l'*Auberge pleine*. Ces vieilleries sont des nouveautés pour beaucoup et il y a tout un enseignement pour la jeune génération d'aujourd'hui à aller s'initier aux formules musicales et dramatiques qui firent la joie et l'admiration de nos pères.

En remontant à neuf *La Grande Duchesse de Gérolstein* pour ses spectacles du soir, de plus en plus courus depuis que Mlle Jane Maubourg, divette sans cesse fêtée, a élu domicile à la Porte de Namur, M. Munié a semblablement réservé à l'opérette, qui y a bien ses droits autant que l'opéra-comique, un hommage légi time.

***

Memento. — Le critique le plus consciencieux ne pourrait aller partout où un spectacle le sollicite, le matin et l'après-midi aussi bien que le soir, au faubourg aussi bien qu'en plein centre. Encore moins a-t-il le loisir et surtout la place de parler de tous comme il siérait.

En un mois que de pièces sont jouées dans le périmètre de l'agglomération bruxelloise ?

Il me faudra m'en tenir à une brève citation pour ce que

j'appellerai les « scènes à côté », bien qu'elles ne soient pas toujours les moins intéressantes.

A la Maison du Livre, le Conseil national des Femmes belges consacra une de ses séances à la récitation d'œuvres de MMmes Blanche Rousseau, Marguerite Van de Wiele, Maria Biermé, Marie Nizet, Jean Dominique et à la représentation d'*On dînera par petites tables*, saynète en un acte de Mme la vicomtesse de Sousberghe. Nos lecteurs ont pu apprécier dans cette revue le talent de fine ironie en même temps que d'élégance spirituelle de l'auteur de ces dialogues mondains d'une amusante et piquante observation. *On dînera par petites tables*, comme *A deux de jeux* que nous avons publié, comme *Le Héros préféré* qui figuerera dans notre prochain numéro, procède de cette verve alerte et séduisante.

Au Musée communal d'Ixelles, puis au Foyer intellectuel de Saint-Gilles, une troupe d'amateurs très intelligemment stylés par Mlle Mariette Houyoux, firent applaudir *La Mal vengée*, ces trois actes émouvants et nerveux que nos lecteurs connaissent bien. L'œuvre de Louis Delattre fit une forte impression, mieux assurée encore par l'adroite préparation d'un entretien préalable de l'auteur sur Diderot, ses doctrines et son art.

Dans la salle de conférences de la Maison du Livre, archicomble ce soir-là, la Libre Académie de Belgique a récemment commémoré le souvenir du poète Charles Van Lerberghe.

La séance était présidée par M. Edmond Picard aux côtés de qui avaient pris place Mlle Marie Closset et M. Albert Mockel. Après que ce dernier eût, en une causerie charmante, évoqué la belle et chère figure, et caractérisé avec ferveur tout le charme et le sens de l'inspiration poétique de l'auteur de la *Chanson d'Eve*, Mlle Closset lut avec piété quelques pages admirables entre les plus belles.

M. Edmond Picard, à son tour, lut les *Flaireurs* avec la conviction émue et communicative qu'on lui connaît.

Ce fut, parmi tant d'autres séances que l'on consacre en ce moment partout à la mémoire de Van Lerberghe, une des plus touchantes et des plus intimement sincères.

Au Théâtre communal de Bruxelles, le Cercle « Euterpe » clôtura ses représentations jubilaires (au nombre desquelles figura avec éclat le *Cloître*, ainsi que je l'ai signalé) par une brillante reprise de l'*Arlésienne* avec les chœurs de Bizet.

L'« Union dramatique » qui avait monté récemment le *Saint-Plaix* inédit de M. A. Varlez, donna sur la même scène l'*Enigme*, de M. Paul Hervieu, et trouva pour jouer cette œuvre d'un tragique concentré, des artistes vraiment remarquables.

PAUL ANDRÉ.

LES SALONS

Et le flot monte toujours. C'est la grosse marée des expositions, la marée d'équinoxe. Et l'on se sent perdu, submergé, noyé sous le flux des salons et des salonnets qui s'entassent, s'assoient les uns sur les autres, s'écrasent comme les pierres d'une muraille géante et aveugle : le béton solide que cimente l'oubli et sur lequel s'érigera quand même l'œuvre durable, due non pas à la passion de peindre, ni à l'imagination, ni au sentimentalisme, mais à l'amour de la nature, à l'impression sincère qu'elle communique et au vrai sentiment qui émane de sa contemplation.

Le Salon de la *Libre Esthétique*, l'exposition d'*Emile Claus*, MMmes *Catz*, *Salkin*, MM. *Tillmans*, *Van Roy*, *Thiriar*, *de Kessel*, *Le Mayeur*, *Vanderlinden*, *Parmentier*, *Faille*, *Van der Hasselt* et le cercle « Le Lierre » à la Salle Boute; *Hagemans* et *V. Abbeloos* à la Galerie Royale ; *Pieter Stobbaerts*, *René Gevers*, *Sohie*, *Middeleer*, *Hermanus*, *Coppens*, *Richir*, *Rothier*, *de Lalaing*, *Marcette*, *Wytsman*, *Bartholomé* et *Wollès* au Cercle Artistique, c'est trop et dénombrer, dans ce haut tas, les toiles qui comptent d'entre celles qui ne comptent pas, serait un travail de bénédictin, fastidieux au surplus. A quoi bon ? La vérité n'est-elle pas bien plus simple et quand nous aurons donné notre attention à la *Libre Esthétique* et à *Emile Claus*, n'aurons-nous pas retenu ce qu'il faut en somme retenir de tous ces efforts ?

Que dire de ce Salon de la Libre Esthétique qui n'ait été dit excellemment déjà par *Octave Maus*, dans l'avant-propos du catalogue? *La Belgique Artistique et Littéraire* en a reproduit les lignes principales. Mais il serait injuste de laisser passer cette exposition jubilaire, sans rendre à *Octave Maus*, l'hommage que lui döit la reconnaissance publique.

Avec un discernement dont peu d'esthètes eussent été capables ; avec une persévérance qu'aucune avanie, aucune ironie — car il y en eut au début — n'ont pu décourager ; avec une abnégation patiente — car, que pouvait-il retirer de ses efforts, si ce n'est l'opposition et la rancune de ceux qui se croyaient injustement négligés ; — avec une attention et un flair qui faisaient de lui le pèlerin des ateliers d'artistes jeunes, inconnus et pauvres ; avec un jugement sûr et une pensée d'ensemble, il a su, depuis vingt-cinq ans, faire des salons des XX et de la Libre Esthétique, une revue annuelle de tous les efforts précieux et valables, démontrer, quoi qu'il en dise, les principes de liberté et d'indépendance qui doivent, à l'exclusion de tous autres, guider l'artiste dans son inquiétude et ses recherches, laisser enfin dans la mémoire de ceux qui ont attentivement suivi ce mouvement d'art d'un quart de siècle, le souvenir lumineux et l'idée synthétique de ce que furent la peinture et la sculpture au cours de notre époque.

Y en eut-il des sourires, des sarcasmes, des révoltes et des colères même, lors des premiers Salons ? Mais, ce qui semblait paradoxe en ces temps-là, n'est plus que la vérité aujourd'hui et ce même public sarcastique ou révolté, passe aujourd'hui, impassible, calme, sérieux, peut-être même admiratif, devant les toiles qui le faisaient bondir.

C'est au tour d'*Octave Maus* de sourire ironiquement et c'est au tour des artistes, ses compagnons de lutte, ceux pour qui il luttait lui aussi, de triompher dans la joie des vérités imposées. *Claude Monet*, *Renoir*, *Pissaro*, *Seurat*, *Ganguin*, *Cézanne*, *Van Gogh*, par qui les eussions-nous connus si ce n'est par les XX ou la *Libre Esthétique*? Les jurys triennaux les refoulaient vivement dans leurs emballages, effrayés devant leurs paradoxales lumières.

George Minne venait d'échouer devant le jury du Salon de Gand ; *Maus* l'invita au XX. Deux ou trois dessins, autant de plâtres, laissèrent une telle impression que l'influence de cet artiste qui, volontairement, se laisse depuis des années ignorer, du public, dure encore dans la mémoire de quelques jeunes statuaires.

Combien d'autres ne citerait-on pas ?

Il m'a paru simplement équitable de rappeler qu'un homme avait assumé la charge d'un tel travail et de lui payer aujourd'hui un tribut de reconnaissance pour l'initiation dont nous lui sommes redevables.

Ne quittons pas cette exposition cependant sans un rappel pour les jeunes et les derniers venus. Si les *Degas*, *Renoir*, *Claude Monet*, *Bartholomé*, *Théo Van Rysselberghe*, *Bernard*. *Cottet*, *Mary Cassast*, *Delaunois*, *Cross*, *Laermans*, *Khnopff*, *Lemmen*, *Mellery*, *Rodin*, *Rousseau*, *Signac*, tous presque, sont définitivement reconnus et admirés, il est bon de signaler les curieuses évocations de *Guérin* et les très décoratives et poé tiques rêveries de *Roussel*, deux artistes d'exception qu'attire le passé et qui mettent dans leurs toiles l'intellectualité que comporte leur art très spécial.

Peskè est rude encore; sa couleur est trop cruelle mais en lui s'annonce déjà le coloriste amoureux des violences.

Pour me résumer, j'estime que le Salon de cette année comptera non seulement comme l'un des plus fertiles en enseignement, mais encore comme l'un des plus brillants. Depuis la toile « En écoutant du Schumann », de *Khnopff*, toile qui date de l'enfance des XX, jusqu'aux *Signac* aériens et lumineux et le « Cyprès » de *Cross*, la plupart des exposants s'affirment dans la pleine conscience de leur art et l'entière possession de leur manière.

***

Emile Claus.

Voici l'un de nos plus grands paysagistes. Il atteint aujourd'hui la pleine maturité de sa vie d'artiste.

Simplicité, naïveté presque dans son métier ; amour profond de la nature ; sincérité absolue d'émotion et d'expression, voilà, je pense, ses qualités maîtresses.

Sa simplicité lui permet, malgré sa longue carrière, de conserver à ses œuvres la fraîcheur, la saveur et la jeunesse.

Son amour de la nature, de son pays, allais-je dire, le met à même de s'émouvoir devant les aspects les plus élémentaires de sa terre natale. Point de recherches trop décoratives ; pas de sujet principal ; tout le drame se passe dans la lumière et la beauté du ciel ou des champs ; il ne va pas au delà de ce qu'il voit, mais il donne tout ce qui en fait le charme et l'attrait ; le spectacle le plus simple l'émeut : un nuage, un brouillard lumineux, la coloration seule d'un coin de paysage, lui seront un sujet suffisant d'inspiration. De là le calme heureux, cette large simplicité, cette émotion en nuances, qui finissent par nous empoigner, par nous faire communier avec l'artiste dans une

même impression, mieux et plus profondément que tel paysage plus dramatique ou plus « composé ».

Enfin, il a son émotion. Quelle est-elle cette émotion ? Ce n'est point, comme chez tant d'autres, le commentaire du sujet qui tend à vous arracher la pitié, la révolte ou la tristesse ; ce n'est pas l'interprétation d'une âme trop sentimentale ; c'est le sentiment juste et net, sans plus, émané de la nature même, sans que l'artiste intervienne autrement que comme un écho.

Dans sa grande toile intitulée « Soir » la poésie et la mélancolie sont moins dans les figures que dans le paysage même et sa douce tonalité. Je ne la cite que comme un exemple, car il en est ainsi de toutes les autres. Jamais l'on ne sent dans les œuvres de *Claus* la préoccupation du résultat. Il peint d'enthousiasme, attentif seulement à ce qui le charme, soucieux uniquement d'imposer à son œuvre, les délicieuses sensations qu'il ressent devant la nature.

Je ne pense pas qu'il puisse y avoir plus noble éloge.

C'est aussi dans cette sincérité et cette conscience qu'il faut voir la source de l'égale jeunesse de *Claus*. Rien n'a vieilli chez lui, ni son métier, ni son inspiration. Nombreux sont les artistes qui, à son âge, sont forcés de dissimuler leur lassitude sous des prouesses de métier.

Nous pouvons dire qu'il en est tout autrement de *Claus*.

Ses plus récentes œuvres montrent une évolution assez sensible, toute en progrès. En effet, la longue et constante préoccupation de rendre le côté aérien et vaporeux de certains aspects, n'avait pas été sans nuire finalement à l'apparence plastique, à la solidité des choses. Plus d'un de ses admirateurs s'inquiétaient d'une progressive inconsistance que ne sauvait plus que la finesse du coloris. Il a suffi d'un rien — peut-être de son voyage en Italie où son œil s'est familiarisé avec les tonalités les plus puissantes — pour réagir sur le tempérament excessivement réceptif de cet instinctif.

S'en est-il douté? Nous l'ignorons comme il l'ignore sans doute lui-même, mais il n'y a plus rien à redouter ; non seulement il reste jeune, mais sa jeunesse s'est invigorée d'une force nouvelle ; l'amour de la belle couleur.

Quelle joie nous eûmes en nous apercevant que notre crainte avait été vaine ; quelle joie devant son « Soir » si grand, si profond, de si calme et si douce poésie ; devant ses meules au ciel d'argent si merveilleusement fouillé ; devant son « Couchant » surtout qui restera non seulement parmi ses plus belles toiles,

mais égale aux plus beaux chefs-d'œuvre du paysage. Nul n'a mieux rendu la lumière équivoque et grave du couchant; nul n'a mieux rendu le jeu sur la rétine des rayons en flèches que le soleil caché dans les arbres roux semble projeter sur le ciel et qui ne sont pourtant qu'une illusion de notre éblouissement; quelle pénétrante poésie qui n'est faite que de l'heure même; quelle admirable chose que cette œuvre où l'artiste a su tout rendre de la tristesse et de la désespérance du soir dans la nature.

Grégoire Le Roy.

LES CONCERTS

Concert Ch. Delgouffre et Laure Dewin (2 mars). — Récital Raoul Pugno et Germaine Schnitzer (5 mars). — Cinquième Concert Ysaye : *Henri Viotta, Jacques Thibaud* (8 mars). — Sixième Concert Durant : *Wagner, Gabrielle Wybauw* (11 mars). — Cercle piano et archets : *Quatrième séance de musique de chambre, Jongen, Lekeu, César Franck* (13 mars). — Premier Concert Bach : *Vincent d'Indy, Johann Schmitt, M. et Mme Zimmer, Théo Ysaye* (15 mars). — Libre Esthétique : *Festival Vincent d'Indy* (16 mars); *Récital Blanche Selva* (17 mars). — Mischa Ellman (17 mars). — Kathleen Parlow (12 mars). — Scola Musicae : *Albert Demblon* (21 mars). — Quatrième Concert Populaire : *Arthur Schnabel* (22 mars).

Les pianistes se suivent et ne se ressemblent pas : à trois jours d'intervalle nous avions deux contrastes effrayants. Mais ne faut-il pas se produire quand même lorsqu'on taquine l'ivoire, gratte des cordes, ou fait sauver les chats?

M. Ch. Delgouffre engendre la monotonie, rapetisse tout, joue sans esprit, sans vigueur, sans style, sans compréhension et nous connaissons pas mal de tout petits amateurs qui, sans pouvoir rendre techniquement, laissent au moins poindre de bonnes intentions et cherchent à rendre l'idée des auteurs.

Mal soutenue, Mlle Laure Dewin, qui ne peut être cotée

comme cantatrice de premier ordre, aurait en d'autres circonstances, chanté avec plus d'assurance ; son organe assez généreux, sans être très volumineux, lui permet de dire assez gentiment.

***

Mlle Germaine Schnitzer, présentée par Pugno, courait autant d'avantages que de risques ; l'autorité de l'un se confondait avec le talent de l'autre dans des œuvres à deux pianos, mais l'écrasait aussi comme soliste ; les deux situations se sont vérifiées, et *Le Carnaval de Pesth* (Rapsodie nº 9), de Liszt, a joué à cette jeune pianiste le très mauvais tour qu'il fallait redouter : une sorte de défaillance, de découragement l'a surprise avant qu'elle eût achevé le morceau. D'ailleurs la douceur, la caresse, la chaleur du toucher de son maître Pugno se sont traduites chez elle en mollesse, en matité, à côté d'une jolie virtuosité et d'une ligne sincère et approfondie.

Raoul Pugno tire de son piano des sonorités d'instruments à archets ; tout est rond dans son jeu, et le charme qui se dégage de l'ensemble de ses qualités pianistiques et de son expression d'art en fait un des premiers pianistes de cette époque ; ajoutez à cela une haute dose de personnalité qui s'arrête juste là où d'autres détruiraient le cachet de la composition, communiquant à ses auditeurs sa passion artistique et s'identifiant avec les auteurs les plus divers, prenant possession de son clavier, et se rapprochant du verbe autant que la musique puisse atteindre ce sommet primitif et sublime.

***

Un chef d'orchestre hollandais, M. Henri Viotta, directeur du Conservatoire et du Wagnerverein de La Haye, dirigeait le cinquième concert Ysaye ; dans l'« Héroïque » de *Beethoven*, le « Prélude de Parsifal » et des extraits de « Tristan » et de la « Walkure » de *R. Wagner*, il n'est pas arrivé à soulever l'émotivité qu'on attendait ; le poignet est absent et ses deux mains, ses deux bras, ses haussements d'épaules n'ont pu enlever l'impression glaciale, correcte jusqu'à la préciosité qui plane avec lui sur des pages cependant d'une envolée ici somptueuse, là pure et touchant à la divinité. « Parsifal » est un billet réservé pour le Paradis.

Avec *Saint-Saëns* dans le « Concertstück », Jacques Thibaud

nous a transportés en Orient où les pierres précieuses et les délices promis par Mahomet calmaient par son archet de paix et de rêve, par sa sympathique si pas très puissante sonorité, les nerfs les plus irrités du plus pantelant écorché ; Thibaud nous a menés ensuite dans le pays du soleil et de la couleur avec la brillante et très locale « Symphonie espagnole » du très français *Ed. Lalo* ; certaine netteté que l'on souhaiterait plus indépendante, s'excusait par le charme, l'humour, la délicatesse de ce poète du violon.



Dès que le nom de *Wagner* s'étale aux affiches, on peut être certain qu'il réunira toujours un auditoire nombreux ; brillante revanche des ans sur les préjugés, les méthodes, effacement des écoles devant le génie ; ajoutons-y le snobisme de quelques fats, qu'il faut savoir pressurer, et la vraie religion des nombreux adeptes à la foi wagnérienne aura bientôt vaincu les misérables détracteurs d'antan, ceux qui s'allient toujours bien vite lorsqu'il s'agit de détruire la beauté, la grandeur, l'originalité, la création ou, pour mieux dire, l'évocateur des sources primordiales, *nil novi sub sole* ; « l'élément premier » de Wagner ne serait-ce pas « l'élément éternel » ?

Donc, on avait répondu en masse à l'invite de *M. Durant* pour son sixième concert consacré au maître de Bayreuth ; le programme passait en revue en les touchant à peine, car il faudrait de nombreuses soirées pour entrer intimement dans l'œuvre d'un géant pareil, les principales manifestations de ce génie musical : « Vaisseau Fantôme », « Lohengrin », « Tannhäuser », « Crépuscule des Dieux », etc.

Scrupuleusement et amoureusement, M. Durant a conduit son orchestre, s'imprégnant des plus saines traditions wagnériennes, prisant avant tout la ligne générale comme il convenait, et ses musiciens l'ont suivi victorieusement.

On sait que l'égalité et la valeur du medium sont absolument requis pour chanter Wagner et nous n'avons pas trouvé, au degré désirable, cette qualité chez Mlle *G. Wybauw* qui s'est cependant donnée tout entière et dans une mesure très appréciable dans la « Ballade de Senta » et les poèmes intitulés « l'Ange », « Rêves » et « Souffrances », dites avec goût et avec tact, dans un sentiment musical très juste.



Comme je comprends les artistes, qui, dans une belle indépendance, ne désirent pas s'attirer les appréciations de la critique. Ne devrait-elle pas uniquement être instituée pour adresser les louanges qui attirent la foule ! Guider le goût des faiseurs de programmes, conseiller à pas mal de s'abstenir, tâcher de trouver les qualités et les défauts de chacun, tout cela ne sert pas à grand'chose, paraît-il, et combien plus sages seraient ces bons critiques de s'abstenir tout simplement.

Le voudrait-on, que, jusqu'à une ère nouvelle, nous continuerons à nous rendre docilement aux concerts, où nous serons invités, parfois même lorsqu'on aura négligé cette formalité; qu'à cela ne tienne, il est si consolant d'avoir le caractère bien fait.

Merveilleuse séance de musique de chambre donnée par le Cercle « Piano et Archets » composé de MM. *E. Bosquet, E. Chaumont, L. Van Hout* et *J. Jacob.*

Au programme un quatuor de M. Jongen, consciencieusement harmonisé, avec toute l'exigence moderniste, avec tout le souci de l'originalité, assis sur des bases sérieuses et solides.

Après le très beau quatuor inachevé de Lekeu, ce monument, ineffaçable, preuve de la grande perte que l'art belge a subi par la mort prématurée de ce grand musicien, la soirée se terminait par le grandiose Quintette de César Franck, débordant de vie, simple mais large, de sérénité, de fraîcheur colorée, d'inspiration géniale, sublime.

Les interprètes se sont surpassés ; c'est dire la perfection, la chaleur, le souci d'art qu'ils ont apportés à ces œuvres extrêmement délicates au point de vue expression et épineuses au point de vue technique.



La Société Bach a bien fait de nous donner son concert un dimanche après-midi. J'aime toujours qu'il y ait parfaite harmonie entre la chose que l'on fait et le moment où on l'accomplit. Je ne conçois les joyeuses processions que par une jeune et vivante matinée de printemps, tout comme je ne peux m'imaginer les ardentes kermesses flamandes que par de chaudes et rutilantes heures d'après-midi. La musique de Bach, en partie mystique, religieuse, ou se mêlent parfois des accents de joie, de fête, de calme béatitude, reflète pleinement la paix bienheureuse, la douce quiétude qui s'empare de l'âme, le dimanche au déclin du jour, lorsque, dans le silence et le recueillement, on

assiste à la fin lente et majestueuse d'une journée de repos, de bonheur et d'abondance. J'ai écouté dimanche dernier, avec respect et admiration, ces pages d'une beauté sereine, sûre d'elle-même, où l'on ne sent aucun trouble, aucune fièvre, aucune agitation. J'en ai suivi les lignes grandes et pures qui élèvent et émeuvent nos cœurs sans les fatiguer ou les irriter. Mais il me semble que je parle trop de Bach et trop peu des exécutants, ce qui n'est pas fait pour leur plaire : qu'ils ne craignent rien, nous y venons.

Vincent d'Indy était revenu auprès de ceux qui accueillirent les premiers son *Fervaal*, et nous sommes d'autant plus flattés de ce geste confraternel qu'il est malheureusement rare. Si nous n'étions que payés d'indifférence, le mal ne serait pas grand, mais certains de nos voisins d'outre-Quiévrain prennent un malin plaisir à méconnaître et à mépriser les Jeunes-Belgique, au fur et à mesure que ceux-ci s'affirment de plus en plus fréquemment bons compositeurs, bons peintres et excellents écrivains. M. Mirbeau et sa ridicule *628-E8*, ne parviendra pas, quoi qu'il fasse, à enrayer le mouvement artistique qui, de jour en jour, d'heure en heure, se manifeste plus hautement en Belgique.

M. Vincent d'Indy n'est pas un orateur et ne parle pas mieux que certains hommes de lettres de chez nous, qui, cependant, ont beaucoup à souffrir des fines railleries de leurs confrères parisiens. Mais le fond de sa conférence fut substantiel, nouveau et intéressant. A la place de l'*artiste Eugène Ysaye*, nous avons eu le *violoniste Johan Schmitt*, dont le jeu est un peu dur, sans chaleur ni moelleux, surtout lorsqu'il attaque et qu'il force les notes à vide. Certes nous ne voudrions pas lui dénier certain talent que nous ne contestons point, mais nous ne pouvons nous empêcher de penser, une fois de plus, avec le « Bulletin mensuel de l'Ecole de musique d'Ixelles » que : « De l'artiste au virtuose il y a la même distance que du poète au comédien »; et que : « l'amour de l'art commence à la haine du virtuose. »

M. Johann Schmitt était parfaitement secondé par l'excellent pianiste M. Théo Ysaye, dont nous nous plaisons à louer la technique impeccable et le style adéquat à l'œuvre interprétée.

Mme *Gabrielle Zimmer* a un joli timbre, mais sa voix ne possède pas l'ampleur nécessaire (notamment dans le médium) pour l'interprétation d'œuvres larges comme l' « Oratorio de Noël » et les « Cantiques ». Mme Zimmer manque aussi de souffle, et sa respiration trop courte et malaisée ne permet pas à sa voix de se soutenir d'une façon égale et homogène. M. *A. Zimmer* a

dirigé avec élégance et une certaine autorité le *Concerto* en *ré majeur* et non pas en *sol majeur*, comme l'indiquait le programme, que ne venait rectifier aucune annonce verbale, et le *Concerto en fa majeur* pour deux cors, trois hautbois, basson, violon piccolo (accordé une tierce plus haut que le violon) et orchestre d'archets, œuvre éminemment spirituelle, originale, avec ses gazouillis de hautbois se greffant sur des roucoulements de cors amusants et gais, comme savent seuls en créer les génies profonds, pour se délasser et rire d'eux-mêmes, tel le cri exubérant des silencieux et des réfléchis habituels.



Les Salons de « La Libre Esthétique » entraînent à leur suite, non seulement cette série de peintres novateurs d'aujourd'hui, maîtres de demain, mais semblent ouvrir la voie aux œuvres musicales de création récente, inédites, inaudites, et surtout du dernier bateau. Cette époque est bien, et je crois que La Libre Esthétique y est pour quelque chose, la « grande quinzaine d'art » nous apportant le printemps, la jeunesse avec tout son cortège d'excentricité passant par les effets les plus nobles d'expression, pour y mêler même parfois une étrange bizarrerie, coquetterie de la mode ; et, joyeux, chaque année nous saluons l'avènement de tout ce que M. *Octave Maus* sait mettre en mouvement pour le plus grand profit de l'art et des artistes.

Donc un *Festival Vincent d'Indy* ouvrit le cortège musical avec le concours du *Quatuor Zimmer*, par les deux intéressants quatuors op. 7 et op. 45, le premier pour piano et cordes, le second pour deux violons, alto et violoncelle, et « Souvenirs », poème pour orchestre, transcrit pour piano, et exécuté par *Blanche Selva*, que le clavier, malgré tout le talent de la pianiste, ne parvient pas à faire découvrir, l'orchestre doit créer la moitié de cette œuvre.

Le lendemain, seconde audition consacrée à des œuvres nouvelles, toutes confiées à Blanche Selva, qui est très probablement la plus artiste et la plus virtuose de toutes les pianistes-femmes que nous connaissions. Depuis quelques années chaque Salon de la Libre Esthétique nous procure l'occasion de l'apprécier et chaque fois notre enthousiasme du premier jour se confirme et grandit. Nous avons entendu à cette séance un « Epi thalame » un peu broussailleux et incolore de Albert Groz, une « Serenata », par René de Castera, genre qui incite presque à

la banalité, mais qui, d'une invention toute personnelle, charme par la douceur et la belle tenue de la mélodie; un poème musical de PIERRE COINDREAU intitulé « En Forêt » qui saisit tous les bruits, toutes les sensations évoquées par cette idée de forêt, dans l'âme d'un émotionnel, les traduisant en expression musicale aussi nimbée pour la forme que scrutée pour le fond; le 2me recueil de « Iberia », de ISAAC ALBENIZ, ce coloriste impressionnant, plein de vie et de caractère, sachant dégager l'impression d'une atmosphère de ville sans en décrire les bruits et les anecdotiques chansons; enfin comme pièce de résistance, une *sonate en mi* op. 63 de VINCENT D'INDY, où l'auditeur peut puiser largement de quoi entretenir pendant un long temps ses appétits les plus exigeants; c'est, en effet, une œuvre d'une architecture remarquable, dont l'unité se dégage maîtresse sans un instant fatiguer ni distraire de la ligne; la création n'est pas absorbée par la forme et cependant l'extériorité séduit et attire par un irrésistible chatoiement.

D'autres séances s'annoncent toujours jeunes, toujours à l'avant garde.



Les deux violonistes Miss PARLOW et M. MISCHA ELMAN dont nous louïons le mois dernier les débuts sensationnels ont, avec raison, donné à nouveau l'occasion à leurs admirateurs de les applaudir en des récitals du plus haut intérêt. L'excellente impression qu'ils nous avaient laissée s'est affirmée d'avantage et nous saluons ici en passant la jeune Miss Parlow dont la distinction, le charme et la virtuosité ont été accueillis avec enthousiasme, ainsi que le brillant et parfait violoniste Mischa Elman réunissant un lot si complet et si total de qualités que nous nous demandons quel artiste nous réservent ses trente ans.



A la « Scola Musicæ », un jeune pianiste, M. ALBERT DEMBLON, s'est montré interprète intelligent des compositions modernes de *Chabrier*, de *Claude Debussy*, etc.; parallèlement aux états d'âme de ce dernier auteur il a. notamment, apporté toute la fantaisie, toute l'individualité de son talent, mais on ne peut tolérer des retards intempestifs, vains efforts d'expression, coudoyant la mièvrerie, dans la « Sonate en *ut dièze mineur* » de *Beethoven*, par exemple, où le maniérisme outré de son maître,

Francis Planté, produit des résultats désastreux. Doué d'un beau mécanisme, d'une puissance de sonorité large, il doit se méfier des coups de poing trop durs et surtout de cette mimique, de cette diction affectée, dont l'école Planté est un exemple pernicieux.

***

Sylvain Dupuis a payé son tribut à nos auteurs modernes en son quatrième concert ; nous le félicitons chaleureusement de ce mouvement qui semble décidément et audacieusement s'accentuer.

La Symphonie de Mme Henriette Vanden Boorn-Coclet, n'est pas dénuée de conception d'ensemble au point de vue architectural, mais l'orchestration peu sonore, plutôt grise, n'intéresse pas assez.

La terrible concurrence du « deuxième concerto en *si bémol majeur op.* 83 » de Johannes Brahms, éminemment coloré, voisinait dangereusement avec la précédente œuvre ; le soliste Arthur Schnabel se recommande par un joli sentiment, un souci d'art élevé, un mécanisme clair, un toucher délicat, une nervosité extraordinaire, remarquée surtout dans l' « Impromptu » et les « Valses nobles » de Schubert ; l'éclat et la puissance sont ses côtés faibles.

Une page remarquable que le « Poème de la Forêt », symphonie signée Albert Roussel ; c'est dans la première partie une sensation, une émotion en grisaille d'hiver, suivie de l'éclosion des bourgeons printanniers, du chant des oiseaux ; petit à petit la fraîcheur se fait jour dans la mélodie, et le sourire des instruments à anches se fait l'écho de la grâce fleurie ; le soir d'été se dessine en buées bleues, chaud de toute la gamme d'une riche palette que manie habilement l'auteur, dont nous avons le ferme espoir d'applaudir encore de nouvelles compositions.

Tout autre est la conception de l'école russe, représentée par le tableau musical « Sadko », de Rimsky-Korsakow, qui terminait le concert. On connaît la mélodie populaire inspiratrice de ce maître, chez qui la musique à programme prenant source à l'extériorité des choses, contrastait avec la vision subjective d'Albert Roussel.

Eugène Georges.

MEMENTO

Correspondance. — *Nous recevons les deux lettres que voici :*

« Monsieur le directeur,

» Je suis le prétendu « chercheur de poux » dont se rit M. des Ombiaux dans les « édifiantes lignes » publiées en tête de votre *Memento* de mars 1908. C'est pourquoi je viens vous prier de bien vouloir insérer ces quelques mots de réponse.

» La légende homérique du cyclope Polyphème, que Virgile a reprise dans l'*Eneide*, rapporte qu'Ulysse, aidé de ses compagnons, aveugla le monstre au moyen d'un pieu rougi au feu. C'est là un de ces vieux contes qui ont été popularisés même par les images d'Epinal.

» Pour M. des Ombiaux, ce n'est point l'ingénieux Ulysse qui priva le cyclope de son œil unique, mais un de ses compagnons, un certain *Itakhéen Achéménide.*

» Non content d'inventer un tout nouveau récit, M. des Ombiaux éprouve encore le besoin d'accoucher d'un mot de sa façon.

» L'ethnique d'Ithaque, chez Homère, est *Ithakèsios*, traduit par Leconte de Lisle Ithakèsien. En latin, on trouve *Ithacesius* (Silius Italicus), *Ithacensis* (Horace), *Ithacus* (Virgile, Ovide, Juvénal). On a parfois traduit ces mots par Ithacien.

» Je ne m'attarderai pas à critiquer le néologisme *Itakhéen*, aussi mal formé qu'inutile; mais il eût fallu, tout au moins, l'orthographier correctement *Ithaquéen* ou *Ithacéen*, au lieu de remplacer le *th* par *t*, et le *qu* ou le *c* par *kh*.

» Quant à Achéménide, sans doute, il se trouve dans Virgile, et même dans Ovide; mais, lorsqu'à un nom bien connu, on en substitue un autre qui l'est très peu, on devrait veiller à ne point susciter d'amphibologie : pour tous les lecteurs non prévenus,

Achéménide fait songer à la dynastie des rois de Perse, Darius et Xercès.

» Que M. des Ombiaux se rassure; je m'arrête ici : il m'a défié de relever ses erreurs; je lui ai proposé un débat contradictoire dans les colonnes de cette revue; il s'y est dérobé par lettre privée du 26 février 1908; la gallerie appréciera.

» Pour moi, contrairement à ce que pense M. des Ombiaux, je ne me sens nulle envie de chercher les poux à qui que ce soit; pourtant, dois-je l'avouer? après avoir lu certaines productions contemporaines, parfois je songe bien involontairement à une phrase d'Amyot, le vieux traducteur de Plutarque : « Combien qu'il y eust plusieurs personnes après, à l'espouiller nuict et jour, ce n'estoit encore rien de ce que l'on ostoit au prix de ce qui revenoit ».

» Recevez, Monsieur le directeur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Victor Tourneur.

« Bruxelles, le 12 mars 1908. »

« Les lecteurs de la *Belgique Artistique et Littéraire* se souviennent que, m'occupant du folklore méditerranéen, je citais, d'après l'Enéide, la légende d'Encelade, puis j'évoquais Achéménide. Celui-ci finissait à peine de raconter aux Troyens d'Enée son aventure avec le géant, que Polyphème se précipite vers eux et les poursuit jusque dans la mer.

» Me plaçant, en imagination, avec les Troyens à ce moment-là, je me dis, comme eux, que c'est surtout Achéménide qui nous vaut cette alerte.

» Mais nos prétendus savants colportaient partout que j'appelais Ulysse : Achéménide, alors que les Achéménides étaient une dynastie de Perse.

» A présent, ils ont de la peine à convenir qu'en m'accusant d'erreur, ils se fourraient Achéménide dans l'œil comme un simple Polyphème. Je comprends leur embarras.

» Je les ai renvoyés au livre III, vers 613 à 655, mais M. Tourneur, puisque M. Tourneur il y a, continue, et pour cause, à vouloir escamoter ce passage de l'Enéide.

» Je pourrais encore répondre à nos prétendus savants qu'en désignant un homme de la troupe pour la troupe elle-même, la partie pour le tout, je me servais d'une figure de rhétorique qui s'appelle synecdoche ou synecdoque. Mais à quoi bon? Ils igno-

rent tant de choses! D'ailleurs, dans la posture où ils se sont mis par leur faute, ils nieraient l'évidence même.

» Battus sur ce point, nos derviches me cherchent une querelle d'orthographe. Leur représentant, je ne le lui ai pas fait dire, reconnaît qu'Ovide, Horace, Juvénal, on pourrait ajouter Sidoine Apollinaire, emploient chacun un terme différent pour désigner l'habitant d'Ithaque.

» Cela ne prouve-t-il pas que nous nous trouvons devant un mot que chacun écrit à sa façon? Et n'est-il pas plaisant d'entendre, en l'occurrence, invoquer l'autorité de Leconte de Lisle à qui les congénères de M.Tourneur ont vivement reproché la façon dont il orthographiait les noms grecs. Au surplus, le nom actuel de l'île est Takéi, les habitants, des Takéens.

» Enfin, quoique M. Tourneur n'en soit plus très assuré, ils prétendent qu'il faut un *s* final au nom en question : Achéménides.

» Encore une fois, j'en suis bien fâché pour eux, mais René Binet, Fr. Noël, Quicherat, d'autres encore, tous écrivent Achéménide comme on écrit en français Euripide et non Euripides, Alcibiade et non Alcibiades, Ulysse et non Ulysses.

» M. Tourneur parle des lecteurs non prévenus. Ces lecteurs n'ont pris Achéménide ni pour Ulysse, ni pour une dynastie de la Perse, l'adjectif dont j'ai fait précéder Achéménide excluant toute confusion. Il n'y a que lui et ses amis qui aient commis cette bévue, eux qui ont la prétention d'être très prévenus en toutes choses. Leur cas est d'autant moins excusable qu'un dictionnaire, s'ils s'étaient donné la peine d'y recourir, les eût renseignés aussitôt.

» La vérité, c'est que ces messieurs croient que l'Antiquité est leur propriété particulière. Il en était déjà ainsi du temps de Flaubert qui cloua au pilori quelques pions prétentieux. Cette superstition les entraîne dans des aventures où le ridicule les guette. Le désir de se présenter au public comme les tuteurs de la littérature a troublé leur faible entendement. La littérature se passera encore de leur férule, Dieu merci !

» Mon contradicteur prétend que je l'ai défié. Il se vante. Ce M. Tourneur que je ne connais pas et dont j'ignore encore les qualités, sinon la prétention, m'a écrit une lettre qui prouve que, s'il s'intéresse à la Grèce, il méprise l'atticisme. J'ai donné à son factum la seule suite qu'il comportait.

» La *Gallerie* comme dit M. Tourneur en parlant des lecteurs de la *Belgique Artistique et Littéraire*, la *Gallerie* appréciera.

M. Tourneur écrit ici *Gallerie* et ailleurs défit (pour défi). Je ne lui chercherai pas querelle à propos d'orthographe. On nous assure que Mme de Sévigné en était fort dépourvue, ainsi que d'autres grands écrivains, et qui de nous jurerait qu'il est infaillible?

» Mais la *Gallerie* pensera qu'avant de vouloir donner à tort et à travers des leçons sur l'orthographe des noms anciens, M. Tourneur ferait bien d'apprendre l'orthographe des substantifs usuels, de mettre à profit la phrase d'Amyot qu'il cite si judicieusement, et puisqu'il parle de poux, qu'il aurait peut-être assez d'ouvrage avec sa propre vermine.

» La *Gallerie*, comme écrit M. Tourneur, s'étonnera de cette mesquine et ridicule querelle, car elle ne manquera pas de se dire que je n'ai jamais eu la prétention de traiter un sujet de philologie, ce qui n'est d'ailleurs pas le genre de la *Belgique Artistique et Littéraire.* »

MAURICE DES OMBIAUX.

Cet incident est clos dans les colonnes de la revue.

***

Académie royale des Beaux-Arts, Bruxelles. — *Bibliothèque, rue du Midi, 144.*

Exposition. — I *Musée du Belvédère, de Vienne.* Eaux-fortes de *William Unger*, d'après : Achtschellench, Breughel, Carrache, Coques, Corrège, Dürer, Giorgione, Holbein, Murillo, Palma Vecchio, Rembrandt, Rubens, Ruysdael, Teniers, Ter Borch, Titien, Simon de Vlieger, Snyders, Van de Capelle, Van Dyck, Véronèse et Velasquez.

II. *Principales œuvres de l'exposition Van Dyck, à Anvers* (Photogravures).

***

Les Artistes belges à l'étranger. — Au Salon annuel de Hanovre, une section belge réunissait récemment les œuvres de plus de vingt-trois de nos jeunes peintres. Le succès fut considérable et est attesté par les articles élogieux des principaux critiques allemands.

—

Une soixantaine de tableaux d'artistes belges, ont de même été exposés à Zurich, grâce à l'initiative d'un de nos compatriotes

fixé là-bas, le peintre De Pratere. La *Neue Zürcher Zeitung* parle de ce salonnet en des termes enthousiastes. Nombre de toiles ont trouvé acquéreurs à des prix que le journal estime d'une modestie étonnante (*verblüffend bescheiden*).

Une semblable exposition va s'ouvrir à Bâle, puis à Berne.

—

Le 6 avril sera donnée, à Moscou, la première représentation de l'œuvre inédite de Maurice Maeterlinck : *L'Oiseau bleu*. De même, la pièce est sur le point d'être montée à New-York.

—

Dans la Mozartsaal, à Berlin, M. Rinskopf, chef d'orchestre du Kursaal d'Ostende, a dirigé, devant cinq mille personnes, un concert de musique belge au programme duquel figuraient : *La Mer*, de Paul Gilson, l'ouverture de *Sainte-Godelieve*, de Tinel, la *Fantaisie sur un Thème wallon*, de Théo Ysaye, et le Carnaval de *Princesse d'Auberge*, de Jan Blockx.

***

Histoire de la Sonate. — La deuxième séance, par MM. Deru et Lauweryns, aura lieu le jeudi 2 avril prochain.

***

L'Art Contemporain. — Le Salon annuel a été ouvert le 21 mars dans la Salle des fêtes de la ville d'Anvers (place de Meir). Il fermera ses portes le 26 avril.

***

Concerts Ysaye. — Le sixième concert d'abonnement sera donné à la salle Patria, le dimanche 5 avril à 2 1/2 heures, sous la direction de M. Birnbaum, et avec le concours de M. Emile Sauer, pianiste.

Places chez Breitkopff et Härtel.

BIBLIOGRAPHIE

Chez Fasquelle :

Charles-Henry Hirsch : *Un vieux Bougre.* (Un vol. in-18 à fr. 3.5o.) — Toute l'âpre, farouche, simple et retorse à la fois, aussi bien candide que cynique, loyale que sournoise mentalité paysanne est mise à nu dans cet original volume.

Ce *Vieux bougre* est un personnage de farce et d'épopée tout ensemble. Il a couru les pays, il a vu les Amériques et passé toutes les mers, puis il est revenu au pays, auprès de son fils marié. A Paris, entretemps, le fils de ce fils se met en ménage avec une roulure ramassée sur le trottoir. Les parents se désolent, le grand-père part voir ce qu'il en est. Et il reste auprès du couple amoureux parce que la femme a une sœur et que le *Vieux bougre* sent le reprendre tous ses appétits furieux de traîneur de grand'routes et de séducteur de filles.

M. Ch. H. Hirsch a campé un type d'une allure admirable dans sa sauvage rudesse et écrit un livre d'une langue savoureuse, originale et pittoresque.

***

Correspondance d'Emile Zola. Deuxième volume. (Un vol. in-18 à fr. 3.5o.) — En ce moment tout ce qui évoque la grande figure du maître de Médan a son prix de curiosité et d'intérêt. Les lettres qu'il adressa à des écrivains et des artistes, réunies par l'éditeur Fasquelle, nous initient non seulement sur le jugement et la pensée de Zola à propos de tout ce qui, pendant quarante ans, fut soulevé de controverses dans le domaine de la pensée, mais il constitue aussi une précieuse contribution à l'éclaircissement sur la méthode de travail et sur le but que poursuivait l'auteur des Rougon-Macquart.

***

Aristide Briand : *La Séparation.* (Un vol. in-18 à fr. 3.5o.) - On sait quelle part a prise le nouveau garde des sceaux, demeuré du reste chargé des affaires du culte, à la Séparation de l'Église et de l'État en France, après que M. Combes en eût jeté les premières bases.

Il ne peut donc être que d'un puissant intérêt de trouver réunis les remarquables discours prononcés sur cette question par celui qui s est affirmé un politicien avisé, un éminent diplomate et aussi un orateur de persuasive éloquence.

— -

Chez Plon-Nourrit :

Henry Bordeaux : *Les Yeux qui s'ouvrent.* (Un vol. in-18 à fr. 3.5o.) — Voici une œuvre maîtresse. Elle continue l'œuvre entreprise par le noble et probe écrivain qu'est M. H. Bordeaux, voué à célébrer l'indéfectible culte, la toute-puissante vertu de la famille et du traditionnel honneur domestique. Après l'*Écran brisé*, après les *Roquevillard*, les *Yeux qui s'ouvrent* analyse avec une acuité psychologique et une force de déductions remarquable le conflit né dans un ménage français contemporain. Le mari est un écrivain, il a l'âme haute et l'esprit tourné vers la seule très noble ambition de son travail et de sa gloire. Sa femme, mal élevée dans un milieu provincial terre-à-terre, ne le comprend pas, ne l'aide pas. Leur bonheur, leur intimité sont ruinés par ce duel de deux cœurs mal assortis ; mais, après

quelques années de séparation douloureuse, après que le mari a connu les amertumes de l'amour coupable qu'il faut cacher sans cesse, après surtout que l'épouse a eu « les yeux ouverts » sur ses torts, ses maladresses, la paix rentre au foyer...

C'est une œuvre loyale, honnête, forte, vraie et que son auteur a écrite, on le sent, avec ferveur et avec une conviction très émue.

***

Adolphe Boschot : *Un Romantique sous Louis-Philippe.* (Un vol in-16 à 5 fr.) — M. Ad. Boschot a entrepris, il y a quelques années, de consacrer à la mémoire de Berlioz un véritable monument d'histoire. Après avoir publié la *Jeunesse d'un Romantique* et en attendant le *Crépuscule d'un Romantique*, voici le récit des années capitales de la vie du maître, celles qui vont du moment de son romanesque suicide à l'évasion qui marqua pour lui la crise sentimentale de la quarantième année.

Il y a dans ce livre, admirablement documenté, tout l'intérêt passionnant d'un roman. Nous y assistons, en outre, à la genèse, sous l'inspiration des soucis, des joies, des exaltations momentanées, des œuvres essentielles de l'auteur de *Roméo et Juliette.* Tout le monde, artistes, musiciens, comme profanes, trouveront un charme incontestable à la lecture de ces pages attachantes.

***

Henri Cochin : *Tableaux flamands.* (Un vol. in-18 à fr. 3.5o.) - Nous devons, plus que tous autres, nous intéresser à ce livre. L'auteur, tout Parisien qu'il est, aime, connaît, admire, comprend la Flandre et ses antiques beautés. M. Cochin vint notamment à l'Exposition de 1902 à Bruges, parler des correspondances mystérieuses existant entre l'âme des Primitifs flamands et celle des Flamands modernes, dignes, à son sens, de servir de modèles à Memling et à Van Eyck Cette conférence se trouve reproduite dans le volume à côté d'autres qui étudient, par exemple, l'influence du climat et du décor sur la mentalité flamande.

Bref, une œuvre d'artiste et de psychologue, une œuvre aussi de lettré délicat qui sut être un orateur disert et séduisant.

——

Aux Éditions du « Mercure de France » :

Marcel Batilliat : *La Vendée aux Genêts.* (Un vol. in-18 à fr. 3.5o.) — On a souvent prononcé le mot de Poèmes à propos des livres de M. Batilliat. Malgré que *La Beauté, la Joie, Versailles-aux-Fantômes* affectent la forme d'histoires romanesques écrites en prose, ces œuvres empruntent cependant au lyrisme, à la pénétrante expression décorative dont elles s'imprègnent, une allure de poétique grandiloquence, voire de symbole, qui les rangent dans une catégorie toute spéciale, marquée avant tout par un admirable souci d'art et de pensée.

Deux femmes, Hélène, l'épouse étrangère, et Jacqueline, l'amoureuse silencieuse et farouche née dans la terre vendéenne ancestrale et demeurée fidèle au culte jaloux de tout le passé d'héroïsme et de fanatisme, se rencontrent. Elles aiment toutes deux, mais différemment, l'homme qui est devenu le mari de l'une d'elles, et la tradition séculaire qui fait tout palpitant encore de tragiques souvenirs le pays des anciennes luttes haineuses du patriotisme et de la Foi.

Le conflit d'âmes s'achève en drame atroce, Jacqueline démente tuant un jour, lasse de souffrir et de haïr, la rivale qui lui a ravi l'Amour en même temps qu'elle blesse ses fidélités et son culte les plus émus.

M. Batilliat a prodigué, comme de coutume, dans cette évocation de la Vendée en fleurs, les brillantes ressources de son talent très personnel et rare.

***

Frédéric Charpin : *La Question religieuse.* (Un vol. in-18 à fr. 3.5o.) — On se souvient de l'enquête que l'auteur a faite dans le *Mercure de France.* Tous les hommes éminents de France et de l'étranger furent consultés et leurs réponses, aujourd'hui réunies et commentées, constituent un Mémoire fidèle de psychologie religieuse de nos plus notoires contemporains.

——

Chez Lemerre :

Maxime Formont : *Le Risque.* (Un vol. in-18 à fr. 3.5o). - C'est M. Brieux qui, parlant des jeunes gens que l'Avarie épargne, déclarait qu'ils devaient leur immunité à la chance et non à la vertu. Il peut en être dit autant du « risque » dont s'occupe M. M. Formont. C'est le risque de la paternité de hasard qui fournit le sujet du très dramatique et attachant roman que voici.

M. de Morante, avant son mariage, a, comme tout le monde, eu des maitresses de rencontre. Après vingt ans, une de celles-ci vient le relancer et lui présenter un fils, image physique frappante de ressemblance du père jusque-là inconnu

A partir de cet instant, M. de Morante vit une existence de tortures, partagé entre l'amour que lui inspire malgré lui cet enfant de sa chair et le mépris de l'éducation et de la conscience qui lui furent donnés dans le triste milieu où il passa sa jeunesse.

Le problème est d'une angoissante perplexité et M. Formont a voulu, parmi d'autres, lui donner une solution humaine avant tout Il y a réussi de façon très empoignante.

***

Anne-Marie de Bovet : *Après le Divorce.* (Un vol. in-18 à 3 fr. 5o). — Le titre indique assez que le livre que voici est de pressante actualité au moment où le théâtre, le parlement, la presse, le monde, tous s'occupent de la plus grande liberté à donner à la rupture des liens matrimoniaux.

Elisabeth, l'héroïne de ce roman de profonde pensée et de touchante sensibilité, est divorcée d'avec M. Lambertier qu'elle n'aima jamais et remariée, quoique chrétienne dévote, avec M. Rogerin qu'elle adore. Parce que de cette union, coupable selon l'Eglise, sont nés un fils infirme et une fillette morte toute jeune, Elisabeth est prise de remords, se voit en état de péché et, pour racheter cette faute que l'amour lui fit commettre, se détache de son mari, lui devient hostile. Un prêtre encourage cette attitude, seule conforme selon lui à la loi divine.

Ce livre discute les plus passionnants problèmes religieux, sentimentaux et sociaux et vaut par la personnelle conviction que l'auteur a su apporter dans le débat.

——

Chez Sansot et Cie :

L. Garnica de la Cruz : *L'Arène aux Crucifiés.* (Un vol. in-18 à fr. 3.5o.) — Œuvre étonnamment touffue écrite en un style d'une recherche qui fatigue à la longue. Souvent à côté de cela des phrases télégraphiques, tant l'auteur semble être pressé d'accumuler les incidents, les réflexions, les descriptions. Toutefois ce roman d'une vie aventureuse de jeune scribe provincial aux prises avec l'amour, l'ambition, l'amitié déçue, l'orgueil impatient dans un monde égoïste et sans vertu ne manque pas d'originalité. On peut considérer ce livre comme un rapide schéma d'une série d'œuvres plus disciplinées que compte écrire M. Garnica de la Cruz.

***

Ch. Régismanset : *Le Gardien du Silence.* (Un vol. in-18 à 2 fr.) — On ne lit plus les vers, on n'a plus le loisir de se passionner pour les rythmes ailés de la poésie, déclare l'auteur. Il eut même l'intention mais y renonça, d'écrire sur ce thème trop indiscutable une préface. Il a préféré se borner à publier quand même ses vers. J'aime mieux cela, puisque ses vers sont de belle inspiration et que leur musique, ma foi, ne laissera tout au moins pas indifférent *un* autre lecteur que celui à qui ils sont dédiés.

***

Cte Léonce de Larmandie : *Le Diable en cellule.* (Un vol. in-18 à fr. 3.5o.) — M. Jules Bois a écrit la préface de ce « Journal d'une convertie » et il y trouve l'occasion d'apparenter cette œuvre à celles que le catholicisme littéraire doit notamment à ces conteurs galants du XVIIIe, tels que l'Abbé de Voisenon ou à Joris-K. Huysmans. Le rapprochement est piquant et bien fait pour exciter notre curiosité. Celle-ci n'est point déçue lorsque nous nous mettons à

lire cette sorte de confession intime d'une religieuse, grâce à laquelle nous sommes initiés à ce que l'auteur considère comme les anomalies de la vie monastique, causes inéluctables des actes d'émancipation sensuelle tels que ceux imputables aux héros du livre.

***

ALBERT THOMAS : *Le Poème du Désir et du Regret.* (Un vol. in-18 à fr. 3.5o.) — Le poète est mort jeune, il y a peu de temps. Ses amis édifient en sa mémoire ce pieux monument votif de la publication de son œuvre, un long poème, trop long peut-être pour ce qu'il y avait à y dire, mais qui dénonce une âme sincère qu'émeuvent les belles et bonnes inspirations et les sensations accueillantes.

Aux Éditions du Monde Illustré :

MAX MAUREY et JUBIN : *Les Aventures de M. Haps.* (Un vol. in-18 à fr. 3.5o.) - Tout le monde a vu cette petite pièce plusieurs fois centenaire que M. Max Maurey intitula : *Asile de nuit.* Faite d'observation piquante, d'ironie et de satire, d'esprit et de gaîté, elle nous initie aux désopilantes aventures de ce vagabond appelé Haps, lequel, venu chercher le gîte dans un asile hospitalier, s'y trouve pris pour un journaliste déguisé en quête de notes et d'interviews ingénieuses.

M. Maurey a poursuivi ce récit drôlatique et nous voyons, dans le roman publié aujourd'hui, cet extraordinaire M. Haps devenir, par la force de la crédulité des gens et le hasard de coïncidences favorables, un personnage très considérable, directeur, notamment, d'un des plus puissants quotidiens actuels ..

C'est fou, comme toutes les bonnes plaisanteries, mais la malice s'y hausse jusqu'à la critique de mœurs et de caractères avec une aisance amusante.

Chez Messein :

PIERRE CORRARD : *Les Opalines.* (Un vol. in-18 à fr. 3.5o.) — L'auteur se repose d'écrire des romans de mœurs contemporaines en rimant des poèmes qui sont autant de délicats tableautins aux coloris affinés d'aquarelles ou atténués de pastels, et en ciselant de brèves proses d'une inspiration philosophique paradoxale avec esprit et d'une ciselure délicate.

Aux Éditions du Beffroi :

LOUIS PERGAUD : *L'Herbe d'avril.* (Un vol. in-18 à fr. 3.5o). Des poèmes chantant en vers coulés dans un sage moule classique, tantôt des souvenirs séduisants de paysages familiers, tantôt des pensers sévères d'une âme qui se complaît dans le rêve grave et même un peu inquiet de la destinée...

LES SONNETS DE CESARE PASCARELLA

L'unité politique de la péninsule italienne n'est pas encore si profonde qu'elle ait pu donner à ceux qui la réalisèrent un caractère national et une langue commune. Chaque province a gardé son peuple, fidèle à son tempérament, et partant, à son dialecte. Les anciennes oppositions subsistent entre les populations des diverses parties du territoire, sourdes ou manifestes, et les dissemblances entre les âmes se retrouvent entre les dialectes, si réelles, que, d'une région à l'autre parfois, l'on se comprend à peine.

Il était dès lors naturel qu'à l'efflorescence de la littérature italienne, correspondît celle d'une littérature dialectale, où l'originalité du peuple s'exprimerait plus directement et avec plus de spontanéité. A l'ombre du tronc dantesque séculaire et vigoureux, tel un de ces grands pins qui s'épanouissent très haut sur la campagne romaine, les poésies toscane, vénitienne, napolitaine, romaine, sarde, sicilienne, étalent leur flore colorée et toute parfumée du sol où elle germa. Dans cette flore indigène, la poésie du romain Pascarella, écrite en « romanesco », est certes l'une des plus charmantes.

En dépit de son originalité, Césare Pascarella ne peut être considéré comme un novateur. Belli, dont on l'a appelé « l'héritier légitime » avait, avant lui, dans la forme rapide et nerveuse du sonnet, remarquablement peint la vie populaire romaine ; mais reprenant cette même forme, Pascarella parvint, par

sa simplicité, tour à tour humoristique et tragique, la justesse et la couleur de ses touches, à faire une œuvre personnelle, empreinte parfois d'intense émotion; et il est curieux de constater que dans la littérature où Dante et Pétrarque se servirent du sonnet comme de l'une des formes les plus propres aux effusions purement lyriques, le voici devenu un moyen d'expression dramatique, et dans ses quatorze vers, soit une brève et rieuse comédie, soit un petit drame palpitant.

C'est par la netteté et la vivacité de son art tout en action que se manifeste en grande partie l'originalité de Pascarella.

Il s'est mêlé à la vie de l'habitant du Transtévère; il a vu de près, observé, étudié avec tendresse le « popolano romano »; mais pour nous le faire connaître, il se gardera bien de nous le décrire. Ce sont ses personnages eux-mêmes qui parlent. Chacun de ses sonnets révèle alors un sentiment, un trait, un goût, une qualité ou un défaut de ce « popolano » exprimé par lui-même, dans son langage naïf, si bien qu'après les avoir lus tous, nous le voyons vivant, intime et familier.

Peut-être la psychologie de l'auteur n'est-elle pas très profonde; mais les âmes qu'il étudie ont-elles beaucoup de profondeur? Comme il vit au grand air, portes et fenêtres ouvertes, et plus souvent sur le seuil de la maison que dans l'ombre des chambres, le « popolano » ne fait point mystère des sentiments qu'il éprouve et nous les montre dans leur sincère diversité, sur le seuil de son âme.

Il les traduit en outre par une mimique si abondante et vive, il accompagne chaque mouvement de sa pensée d'un geste si nettement expressif, qu'il peut suffire d'en faire une peinture extérieure pour nous en donner une peinture complète.

C'est bien lui, le « popolano », que nous avons vu et entendu, l'un de ces soirs où Pascarella, sur la scène d'un théâtre, récitait ses poèmes. Conscient de ce que cette représentation vivante ajoutait à l'expression de son œuvre, le poète « jouait » ses sonnets.

Le pas large et lourd, variant les traits de son

visage et les inflexions de sa voix, il était, tour à tour, chacun de ses personnages : journaliste besogneux expliquant comment s'exploite le fait divers, amateur de représentations dramatiques, badeau qui regarde passer un enterrement, ramasseur de mégots, décrotteur de souliers, amoureux jaloux et violent.

Il parlait comme ils parlent, s'agitait comme ils s'agitent; nous étions à l'ostéria, camarades attablés, l'écoutant pérorer, et nous participions à ses récits, émus ou égayés plus que nous ne l'eussions été par une simple lecture de l'œuvre, qui lui devait ainsi comme une seconde vie, et dont une traduction non rimée ne peut donner qu'une bien imparfaite idée.

Cette œuvre n'est pas considérable. Pascarella n'a publié, jusqu'à présent, qu'un seul volume de vers, où sont réunis cent vingt-quatre sonnets. Les uns sont de brèves notations, mordantes eaux-fortes, croquis d'un personnage encadré dans juste ce qu'il faut de paysage pour mettre en valeur sa silhouette.

Le transtévérin s'y montre généralement joyeux compère, naïf et vantard, insouciant et superstitieux, épris de pompe et de mise en scène, amateur de plaisirs, discoureur et disputeur.

Voici l'un de ces sonnets, intitulé : *Les journalistes*.

Mais les métiers, mon amour, se valent tous,
Et quand tu veux les exercer sans talent,
Tu peux te fatiguer, tu peux en faire cent,
Au bout du compte, ils sont tous tels quels.

Moi, que fais-je? Arrive la feuille du journal :
Je choisis la plus belle nouvelle qui s'y trouve,
Je prends du souffle, j'y mets du sentiment,
Et j'en tire toujours la morale.

Vois hier : qu'y avait-il? Une chose toute simple :
La seule mort de ce fruitier
Qui surprit sa femme avec un amant.

Et quoi d'autre? Rien d'autre, tu t'en souviens?
Et cependant, vois, avec cette seule mort
J'ai gagné vingt-cinq sous!

Mais un sonnet ne suffit pas toujours au poète pour exprimer les différentes péripéties d'une aven-

ture. Il en réunit alors deux, trois, cinq et plus; il en enchaîne jusqu'à cinquante pour conter toute une histoire comme celle de la découverte de l'Amérique. Ce procédé, que l'on critiqua, lui permit cependant de développer sa peinture du « popolano ». Le cadre étroit de chacun des poèmes l'oblige à conserver cette concision et cette vivacité d'allure qui donnent à ses tableaux quelque chose de la rapidité et de la trépidation cinématographiques; mais par la succession des sonnets consacrés à un même sujet, il parvient d'autre part, à élargir son inspiration, et à rendre plus intenses et profonds les effets de sa peinture.

Trois sonnets sous ce titre : *Ainsi va le monde*, constituent l'un de ces drames brefs dans lesquels il excelle, parfait par son émotion contenue et la mesure de son pittoresque :

I

Il me semble que c'est hier! J'étais dans ma guérite
Quand j'entends crier... Qu'est-ce? Je vais voir;
Sang dieu! Boum... J'entends un coup
Et je suis aveuglé par le gravois.

« Au secours... Je meurs... au secours. » L'échafaudage
De la maison s'était brisé, et un malheureux
Qui se trouvait dessus, à rajuster un conduit,
Avait dégringolé comme un paquet.

On le chargea sur un brancard.
Si tu l'avais vu! Tout démoli!
Quand nous arrivâmes à l'hôpital il était mort.

Là, à l'hôpital, dans la petite salle
De l'ambulance, avec l'employé
Nous fouillâmes dans sa jaquette.

II

Ensuite, on alla place de la Boccia
Chez sa femme et son petit garçon
Qui attendaient là sur la porte,
Pour aller faire une partie hors des murs!

Des cris, des pleurs... Quelle scène! Passons; le chef
Entrepreneur et moi, avec un policier,
Nous laissâmes sur une table
Ce que nous avions trouvé dans la poche :

Une pipe cassée, un mètre, un mouchoir,
Deux billets du Mont-de-Piété, deux petits paquets
De mégots et trois numéros de la loterie.

Même qu'en sortant avec les autres,
Par superstition, nous les jouâmes ;
Mais je me souviens que rien ne sortit.

III

Et pourtant, vois ce qu'est la vie !
Elle semblait devoir mourir de douleur,
Elle n'était plus qu'un os ; elle était finie. .
Et si tu la voyais maintenant, on dirait une fleur.

Hier, elle vint ici en robe de fête
Et me dit : Monsieur Sarvatore,
Je vous apporte ces bonbons. — Elle se marie ?
— Elle épouse demain un autre maçon.

Comprends-tu ça ? Après tant de douleur...
Et puis, ce n'est pas pour en dire du mal ; Dieu m'en garde,
Mais le mort, tu sais ? elle n'était pas sa femme.

— Elle n'était pas sa femme ? Et l'enfant ? — A l'Institut
[Projetti (1) ;
— Comment, ils l'ont mis avec les bâtards ?
— Ainsi va le monde ! Donne-moi deux bonbons.

Un autre petit chef-d'œuvre, *La Sérénade*, montre en cinq sonnets le « popolano » amoureux, férocement jaloux, prompt à se faire justice en jouant du couteau. Une fougue égale d'ailleurs, anime ses élans patriotiques et l'on en ressent toute l'intensité, quand on entend Pascarelle, lui-même, faire le récit de l'aventure qu'il intitule : *Villa Gloria*, épisode tragique de la guerre de l'indépendance et, pour ce motif, particulièrement apprécié du public et des lecteurs italiens.

Le procédé demeure le même : c'est l'homme du peuple qui parle, le soldat qui prit part à cette sanglante escarmouche ; mais le poète, sachant combien certains aspects de la nature peuvent avoir d'action sur les âmes simples, n'oublie pas de les évoquer quand il le sent utile à l'effet de son œuvre, comme dans le passage que voici :

Les révolutionnaires se sont cachés à fond de cale,

(1) Maison d'asile.

dans un bateau chargé de bois; ils descendent le Tibre vers Rome; c'est la nuit; deux d'entre eux veillent sur le pont :

> ... Cette première opération faite,
> Nous passâmes la nuit au milieu du fleuve ;
> Il y avait dans l'air comme une lourdeur
> D'humidité et une puanteur de bitume.
>
> On entendait grincer le gouvernail
> Qu'on manœuvrait pour ne pas nous enliser
> Et sur Rome, au fond de l'étendue,
> On voyait luire comme une lumière,
>
> Une lumière qui mettait une clarté sur le ciel.
> Et là, le long du fleuve, dans ce sombre silence,
> Rien que la rumeur de l'eau !
>
> Et au fond de la campagne, dans l'air tranquille
> De la nuit, la grande coupole de Saint-Pierre,
> Il semblait qu'on l'eût touchée du doigt !

Toute cette *Villa Gloria* palpite de ferveur patriotique et si Pascarella y a fort bien marqué à quel point le « popolano » aime la patrie italienne et a conscience de sa grandeur, il l'a dit de nouveau, mais sous une forme plaisante cette fois, dans la plus longue de ses œuvres, les cinquante sonnets portant pour titre : *La découverte de l'Amérique.*

Certes, le peuple de Rome ne connaît que vaguement son passé historique, mais il sait qu'il fut illustre. Les ruines imposantes, les monuments, les œuvres d'art, au milieu desquelles il a grandi, le lui chantent dans leur orgueilleuse beauté. De grands noms lui sont confusément familiers ; sans bien connaître par quels hauts faits, il sait du moins que ses ancêtres furent un jour les maîtres du monde, et c'est assez pour qu'il se rengorge lorsqu'il se compare à d'autres races, et parle de sa gloire présente ou passée avec une superbe à la fois puérile et touchante.

Dans cette *Découverte de l'Amérique*, Pascarella a délicieusement ajouté les traits de cet orgueil aux caractères du peuple notés déjà dans d'autres œuvres. Le conteur est à l'ostéria ; il pérore, lui, l'érudit de la

bande, parmi ses compagnons qui l'interpellent sur ce qu'il sait de Colomb et de ses voyages.

Mais que dis-tu? Mais tais-toi donc!
Mais sais-tu bien qu'il le savait
Bien avant qu'il ne l'eût trouvé,
Qu'il existait au monde le nouveau monde?

Et comme les gens en riaient,
Lui, sais-tu ce qu'il fit un jour? Il prit un œuf,
Et là, devant ceux qui n'y croyaient pas :
Voilà! qu'il dit : maintenant je vous le prouve!

Et là, devant tous, en silence,
Il prend l'œuf, et sans faire de manières,
Paf! il le fait tenir tout droit!

Et en voyant cet œuf debout,
Les plus opposés, les plus malcontents,
Par St-Marc commencèrent à y croire!

. . . .

Ils commencèrent à y croire, oui Madame ;
Mais comme de coutume en ce sale pays,
Quand il voulut trouver un appui pour les dépenses
De la découverte, il fut forcé d'aller ailleurs.

Et comme en ce temps là d'alors,
Régnait un roi d'Espagne portugais,
Il alla en Portugal et demanda
De pouvoir lui parler un quart d'heure.

Il fit un discours un peu général,
Puis dit : J'aurais l'intention
Si vous m'aidez, de découvrir l'Amérique.

— Bien, fit le roi, qui était un homme expert,
Je vous aiderai ; mais sauf votre respect,
Cette Amérique existe-t-elle? En êtes-vous certain?

Et voici la première des difficultés que rencontre Colomb : Le roi serait assez disposé à soutenir l'entreprise, mais, objecte-t-il :

Je ne puis pas faire tout ce qui me plaît.
Cela signifie qu'il faut apporter la note
Des dépenses, un rapport exact,
Et que je vous ferai parler aux ministres.

Et Colomb comparaît devant les ministres. On

nomme une commission, on interroge l'audacieux marin, on le bafoue, on le berne, on le traite de fou, et, malicieusement, le conteur explique :

Il y avait là-dessous la main des prêtres !

Les prêtres ! Voilà longtemps que le transtévérin, mieux que nul autre, les a vus de près. Il ne se gêne pas, le nôtre, pour dire ce qu'il en pense :

Car mettez-vous bien en tête que la prêtraille
Est toujours elle, toujours la même !
Le prêtre ? Ce fut toujours l'homme
Ennemi de la patrie et du progrès.

Et dans ce temps-là surtout, si un malheureux
S'était compromis, Dieu vous en garde !
Ils le fourraient sous les verroux
Et il arrivait ce qu'il arrivait !

Et si tu inventais une invention,
Par Dieu, ils te mettaient à la torture
Devant le tribunal de l'inquisition.

Et une fois là dedans, sauf respect,
Tu pouvais tenir pour certain
De finir comme Giordano Bruno !

Bref, les choses marchent avec une telle lenteur que Colomb est sur le point de tout abandonner; il se décide pourtant à faire une démarche auprès de la reine. L'ayant rencontrée, il lui expose ses ennuis et conclut :

Donc, parlez-en à votre mari.
S'il veut m'y envoyer, mettons-nous d'accord,
S'il ne veut pas, je m'adresserai autre part !

L'idée fut bonne; le jour même, la reine lui fit donner trois navires

du genre de ceux qui portent le Marsala à Ripa

et Colomb à peine sorti du palais :

Choisit ses hommes, détacha les chaînes
Et fila en haute mer comme une fusée !

Le voyage commence :

Passe un jour... deux... trois... une semaine,
Passe un mois, qu'ils étaient à tremper...
On regardait, on regardait, mais on avait beau
[s'allonger le cou,
L'Amérique était toujours plus lointaine.

De temps en temps venait une bourrasque,
Eclairs, tonnerres, chutes à se rompre le cou,
A dire : ici nous allons nous casser la tête.
Et après? Après toute une journée

De tempête, le ciel s'éclaircissait peu à peu,
L'air brûlait, qu'on aurait dit un four,
Quand on respirait, on respirait du feu.

Et tandis qu'ils relevaient la tête,
Vers l'avant, une autre journée passait
Et patatras! survenait une autre tempête!

Ensuite ces vers charmants :

... Et puis la mer... la mer quand elle est belle,
Que tu vois cet azur de turquoise,
Qui s'étend de tout son long, là, tout près,
Ton cœur s'ouvre comme une portière.

Quel délice! sentir ce petit vent
Salé, cette fraîcheur de l'onde si fine,
Que soulève la brise d'ouest
Qui semble jouer à cache-cache!...

Mais l'équipage en a bientôt assez de cette marche vers l'inconnu, d'autant plus que les provisions diminuent. Des murmures d'abord, puis la révolte éclate. Les marins vont trouver Colomb :

Eh, qu'ils dirent, nous le regrettons,
Nous regrettons de vous le dire en face,
Mais à tous ici, plus ou moins,
Cette farce-là commence à déplaire.

Pour donc, tâchez de comprendre
Que nous ne sommes ici ni des anges ni des saints,
Et que chaque jour que l'on s'en va un peu plus avant,
On retombe de la poêle dans la braise.

En avant! En avant! Ce sont de belles paroles ;
Mais il n'y a pas à faire tant de discours ;
Mon cher, il s'agit ici de sa peau!

C'est pourquoi, nous espérons que vous voilà convaincu;
Autrement, sans faire de façons,
Allez-y... mais nous, nous retournons à la maison.

Colomb leur reproche vertement leur lâcheté :

Si quelqu'un, mon cher, se vante
D'être un homme d'honneur, quand il a donné
Sa parole, elle doit être sacro-sainte.

Et que la route soit longue, laide ou belle,
Dût le Christ en être assommé,
La parole donnée doit rester ce qu'elle est !...

Sans doute, en poursuivant son récit, le conteur adresse une pensée compatissante aux malheureux qui se trouvaient là, trimbalés au milieu de l'océan, mais il songe surtout *à ce que doit avoir souffert cet homme soutenu par cette pensée. En se disant : La terre est là... oui... j'en suis sûr !... Et sur le point d'être arrivé... forcé de dire qu'il s'est trompé !*

Enfin, après avoir obtenu de ses compagnons les derniers *trois jours* de patience, voici la terre ! Et puisqu'on est arrivé, il n'est que juste que le conteur se repose un peu et se désaltère :

Oh! maintenant que grâce à Dieu nous sommes arrivés,
Holà ! Bracioletta, apporte-nous à boire ..;
... Dis un peu? Combien en avais-tu déjà apporté ?
— Sept... et trois... font dix. — Eh ! Nino, bois donc.

Buvez, dame Pia, c'est du Frascati,
Comme il vient, il s'en va. Il est léger !
— Alors... donc... où en étions-nous restés ?
— Je voudrais bien reboire ?

— Ah, ne dis pas que tu ne veux pas recommencer !
Demain?... Eh, va donc !... Dès ce soir
Un scélérat comme toi peut être assommé !

Ah, si tu faisais l'avocat,
En aurais-tu envoyés aux galères !
Va donc, dépêche-toi, et prends du souffle.

Et le récit reprend. En vue de la côte, l'équipage n'est pas encore tout à fait convaincu. C'est bien la terre... c'est l'Amérique... Mais pourtant si c'était un autre endroit? *Vous en doutez ?* répond Colomb, *eh bien, descendez et allez demander si je me trompe !*

Les marins, au petit jour, débarquent. Les voici

dans une immense forêt, où ils ne peuvent avancer qu'à coups de hâche; et la description de cette forêt pleine de bêtes féroces, moins terribles cependant que les sauvages qu'on y rencontre aussi, épouvante l'assistance! Puis, qu'arrive-t-il aux marins débarqués?

> ... Tandis qu'à travers la mousse,
> Haute comme ça, pour entrer dans la forêt,
> Ils rompaient les branches avec leur couteau,
>
> Ils aperçurent un drôle de type, dont la tête
> Etait peinte comme un joujou,
> Habillé demi-nu, et portant une crête
> Toute faite de plumes d'oiseau.
>
> Ils s'arrêtèrent. Ils prirent courage...
> — Oh là! bonhomme, dirent-ils, qui êtes-vous?
> — Eh, qu'il dit, qui pourrais-je bien être? Je suis
> [un sauvage.
>
> Et vous autres, qu'est-ce qui vous amène ici?
> — Ça, dirent-ils, vous le saurez,
> Quand nous verrons le roi qui vous gouverne.

Ils se rendent auprès du roi :

> Qui était un sultan,
> Tout vêtu d'or, avec un casque
> De plumes, comme un musulman.

Ils lui demandent s'il est *oui ou non un américain* et, comme le roi répond qu'il l'ignore, le conteur s'esclaffe :

> Comprends-tu ça! Ils étaient nés
> En Amérique et ne le savaient même pas!

L'accueil sans malice et tout fraternel des sauvages enhardit peu à peu les conquérants. Ils font de nombreux échanges. Ceux-ci donnent de petits morceaux de miroir, des boîtes d'allumettes, en disant :

> Hein? comme c'est joli?

Ceux-là donnent de l'or plein les paniers! Car on

fait le commerce sans argent là-bas; et le conteur explique :

Moi, je suis un sauvage et j'ai besoin d'un chapeau;
J'ai aussi un habit et je sais qu'il te plaît,
Je te donne celui-ci, tu me donnes celui-là :
Nous échangeons les objets et nous sommes quittes.

Et de même pour les objets les plus fins,
Et de même pour les choses de luxe;
Car ces gens-là n'ont pas d'argent.

Tandis que nous, qui sommes une famille
D'une race bien plus civilisée,
Nous en avons, et le gouvernement nous le prend.

Ayant lancé cette pointe, il reprend son récit. Le bon accord entre blancs et sauvages finit par se rompre : histoires de femmes! Les conquérants se sont mis à faire la cour aux dames!

Car là-bas le blanc fait fureur!

Puis cela tient aussi à la facilité avec laquelle on se marie dans ce pays! Ce n'est pas comme en Europe :

Ici, au contraire, ici .. les papiers, les écritures,
L'hôtel de ville, le syndic, le curé...;
On a si bien combiné le mariage,
Que quand tu en veux, c'est à te donner peur.

Et sans compter les autres tripotages
Du notaire, de la dot, du patrimoine.
S'il n'y avait pas, au contraire, tous ces embarras,

Que crois-tu, qu'on en penserait?
Si le mariage n'existait pas sur la terre,
Qui sait combien de gens s'épouseraient!...

En résumé, les événements prennent une si mauvaise tournure que les blancs se décident à quitter le pays; mais en vrais colonisateurs qu'ils sont déjà, ils emportent tout ce qu'ils peuvent; ils chargent leurs bâtiments, puis :

Comme ils connaissaient désormais le chemin,
En un instant, ils retournèrent à la maison.

Ah, quel retour triomphal ! Quelles acclamations quand ils débarquent et que des milliers de personnes admirent ce qu'ils rapportent !

Sauvages enchaînés, perroquets.
Singes d'Afrique, lions, éléphants,
Lingots d'or... tels que, pour les porter,

Ils devaient les mettre dans une charrette ;
Quant aux perles, aux rubis, aux brillants,
Ils les portaient dans un mouchoir.

Mais pour Colomb ce triomphe est de courte durée. Accusé par les envieux, victime des plus scélérates trahisons, le voici chargé de chaînes :

Lui qui avait transporté
Des sacs pleins d'or sur ses vaisseaux,
Fut réduit à aller de couvent en couvent,
Avec son fils sur les bras, comme un affamé !

Le roi, lui-même, veut le faire enfermer dans une maison de fous ! Ici le conteur ne retient plus son indignation ! Voilà, s'écrie-t-il, ce que j'aurais dit à cet ingrat :

Mais comment ? Après tant et tant de bienfaits
Que tu devrais baiser ma route,
Au contraire, tu me fais mettre les chaînes ?
Tu me traites comme si j'étais un assassin ?

Mais tu es un Gaspérone... un Spadolin...
Et qu'as-tu donc pardieu dans les veines ?
Le sang d'un tigre ? d'une hyène ?
Et qu'as-tu dans le cœur ? Un morceau de travertin ?

Comment? Comment ? Après tout ce que j'ai fait,
Que je t'ai découvert un monde et te l'ai donné,
Maintenant tu veux me faire passer pour un fou ?

Mais c'est toi qui es fou. sale imposteur !
Vassal, porc, misérable, scélérat !
Sors un peu que je te mange le cœur !

Et comme dégoûté d'une aventure qui se termine si mal, le conteur se rassied et se met à philosopher sur l'ingratitude humaine et les jeux du destin.

Pourtant, ses auditeurs lui demandent un dernier renseignement :

Ce Colomb, d'où était-il au juste ?

Ah! ceci ranime un peu l'orateur : « *Lorsqu'il vivait* », répond-il, « *lorsqu'il était un malheureux, personne ne s'en souciait! Aujourd'hui qu'il n'est plus, tout le monde le veut!... Mais l'histoire est là : Christophe Colomb était Italien!* »

... Et l'Italien a toujours été le même!
S'il vient un étranger de loin,
Quand bien même il aurait vu le monde entier,
Arrivé ici, il faut qu'il ôte son chapeau!

Ici, le Tasse, Métastase, Raphaël,
La fontaine de Trévi, le Pincio, le Latran,
Le Panthéon, Saint-Pierre au Vatican,
Michel-Ange, le Dante, Machiavel...

Mais à quoi bon commencer
A te les citer tous ; si cela t'intéresse,
Tous ces hommes-là, va-t-en au Pincio,

Et là, il n'y a pas à en faire de mystère,
Tous ces hommes, avant d'être des bustes,
Ont tous été des hommes véritables.

Et quels hommes! Au-dessus de la nature!
Le monde nous les envie et les admire!
Car l'Italien a ce caractère
Qu'il sait tirer parti de son talent.

Par exemple : il voit quelqu'un qui monte
Une lampe ; il réfléchit
Et te dit : « Vous savez, la terre tourne. »
Puis, il y pense encore et découvre la longue-vue.

Et cet autre ? Il voit une petite grenouille
Qui était morte ; il la touche avec un fil de fer
Et s'aperçoit qu'elle remue les pattes.

Que fait-il ? Il te combine une mécanique ;
A un autre, ça n'aurait fait aucun effet ;
L'Italien, lui, t'invente l'électricité !

Et il en est de même de Colomb. Pourquoi découvrit-il l'Amérique ?

Parce que c'était lui !
Si au contraire, c'eût été un étranger,
Qu'eût-il découvert ? Rien du tout !

Et s'il avait eu les engins de la marine
Dont on se sert aujourd'hui,
Lui, mais il t'en aurait découvert une vingtaine!

On constate ici, qu'en dépit de la diversité des races et de la variété persistante des dialectes, fond de l'âme populaire, le sentiment de l'unité italienne s'affirme dans l'admiration des gloires de la patrie tout entière.

Cette *Découverte de l'Amérique* termine le volume des sonnets. Ce volume ne représente cependant pas l'œuvre complète du poète, mais un choix très sévère qu'il fit parmi ce qu'il publia dans plusieurs revues et périodiques.

On attend de lui la publication prochaine d'une *Histoire de Rome*, conçue dans le même esprit, exécutée dans la même forme. Des soirées triomphales, au cours desquelles il en récita quelques parties, notamment la *Fondation de Rome*, l'*Enlèvement des Sabines*, ont pu convaincre Pascarella qu'il n'avait pas épuisé un genre que sa verve et son invention renouvellent sans cesse, et auquel la mesure de son goût conserve une indiscutable tenue artistique.

*
* *

Si les traductions qui précèdent pouvaient donner une plus juste idée de la valeur de son œuvre, Pascarella apparaîtrait sans doute au lecteur français, parmi les écrivains de l'Italie actuelle, comme un de ces personnages des foules et des cortèges que peignirent Ghirlandajo et Gozzoli, et qui, quoique au second plan, par l'originalité vivante de son type, l'aisance de son attitude, la richesse colorée de son costume, attire et retient l'admiration; il semble indispensable au groupe dont il émerge et l'on n'oublie pas qu'on l'a vu.

LUCIE JANSON.

DIALÉGOMÈNES PHILOSOPHIQUES (1)

PHILOSOPHIE DE L'IRRÉEL

Dans ces études qui, sous leur forme condensée, apparaîtront, sans doute, à plusieurs de simples croquis, à d'autres des boutades, à d'autres les grogneries d'un désabusé, j'essaie simplement et obstinément de voir et de dire *avec sincérité*.

Et mon but (pourrais-je assez le dire!) est non de décourager et d'assombrir en montrant la vie telle qu'il me semble qu'elle se déroule en sa fatalité étrange et énigmatique, mais de la faire apparaître en sa curiosité énorme, et vraiment séduisante par cette curiosité énorme, malgré la libérale somme de déboires qu'elle dispense en compensation des agréments, plutôt rares.

Quand on s'accoutume à cette façon de juger le spectacle, on parvient, sans trop d'efforts, à un état de relatif héroïsme qui n'est pas l'abandon attristé et stoïque aux nécessités de la féroce Nature pour laquelle nous comptons si peu, mais une acceptation virile de ces nécessités en considération du but gran-

(1) Voir nos livraisons précédentes : PHILOSOPHIE DE L'A-PEU-PRÈS (décembre 1907). — PHILOSOPHIE DE L'EXTRAVAGANCE (janvier 1908). — PHILOSOPHIE DE L'ANTAGONISME (février 1908). — PHILOSOPHIE DE L'INCONSCIENCE (mars 1908). — PHILOSOPHIE DU REMPLISSAGE (avril 1908).

diose dont, de nous et de nos misères, elle fait des éléments. Tel le soldat en campagne (la vie est un combat, *vita prœlium*) subissant les incessants déboires des intempéries, des marches forcées, des vivres insuffisants, des nuits cruelles, des escarmouches et des surprises, avec le sanglant aboutissement des batailles, mais qui demeure résistant et brave, parce qu'il a le sentiment de l'importance des événements auxquels il participe tout en ignorant souvent le but et la tactique. Malherbe a dit, là-dessus, ces bonnes paroles : « Je suis trop un simple passager pour me mêler de juger la conduite du navire et du capitaine. » Où est-il le capitaine? Y a-t-il seulement un capitaine?

Ma philosophie, expérimentée sur moi-même, est, à mon sens, une doctrine de force et non une doctrine d'affaissement.

Voir les hommes, les choses, les faits tels qu'ils sont! *Être sincère*! Ne pas se laisser aller au mirage du verbalisme sonore (les cymbales retentissantes de Saint Paul) et des rêves inatteignables. Se garder des mensonges agréables et des rêves décevants. Ou, quand on s'y abandonne par une faiblesse humaine presque irrésistible, les voir dans leur réalité distractive, c'est-à-dire dans leur fragilité et comme de simples adjuvants, des excitants pour l'effort, pour l'excelsior. Ce sont des fleurs, de belles fleurs, mais comme rapidement elles se fanent et vont aux détritus.

L'Humanité, pourtant, ne s'en désintéresse pas. Devant l'incessante insuffisance de tout ce qu'elle désire, elle est entraînée à concevoir ce qui serait « meilleur », et à y aspirer. Elle a en elle une faculté imaginative qui lui permet de se représenter ces créations de paradis artificiels. Elle croit même à la possibilité de la réalisation de ces chimères et souvent s'y acharne avec l'opiniâtreté aveugle d'un insecte qui essaie de grimper le long d'une surface verticale trop glissante et retombe périodiquement au pied. C'est L'IRRÉEL.

Je pourrais dire « l'Idéal » puisque ces conceptions ne sont pas celles d'un irréel total embrassant tous les rêves même mauvais, et que ces aspirations vers

l'inexistant s'alimentent surtout de perfection et de beauté. Mais il s'y rencontre un tel mélange d'erreur et souvent d'extravagance que mieux vaut adopter un mot ne désignant pas l'irréprochable.

L'Irréel vogue dans nos cérébralités comme une correction du Réel, comme un constant reproche aux insuffisances, à notre point de vue, de l'organisme de la Nature. Il fait des retouches à « l'œuvre de Dieu ». Incessamment il nous induit à établir des comparaisons entre ce qui est et ce qui, d'après nous, aurait pu être, avec, usuellement, les soupirs du regret.

Nous voilà ainsi doués, une fois de plus, d'une aptitude dont on peut se demander s'il n'eût pas mieux valu en manquer. Ah! que de contradictions, au moins apparentes, dans les compliquées marionnettes que nous sommes et dans la pièce que le Destin nous fait jouer!

Au point de vue de ce qu'on peut qualifier l'hygiène vitale, c'est-à-dire la manière la plus raisonnable de nous comporter dans le mécanisme universel dont nous sommes des rouages, infimes mais apparemment nécessaires à moins que tout ne soit hasard et mystification, l'analyse de cet Irréel se mouvant dans le domaine incertain de nos mentalités, suscite des réflexions qui sont ici à leur place puisque mon propos est, non pas de me livrer à des amplifications plus ou moins pessimistes, mais de mettre, s'il se peut, en relief quelques directions pour amoindrir nos soucis et nos inquiétudes et parvenir à un état d'âme pacifié.

Les uns n'étendent pas loin leurs rêves, soit dans l'ambiance, soit dans l'avenir. C'est d'une façon individualiste et « égotiste » qu'ils subissent le phénomène de cette végétation intellectuelle qui érige « un double » vaporeux de leur existence, un corps astral comme diraient les spiritistes. Ils considèrent cette végétation dans l'enchevêtrement et la succession de tous les petits événements qui la composent et, tantôt pour chacun de ces éléments, tantôt pour quelques-uns d'entre eux seulement, imaginent un type, qui les satisferait davantage s'ils ont un lot plus ou moins

acceptable, ou qui remplacerait celui dont ils souffrent trop. Stendhal appliquant cela à l'amour l'a nommé « cristallisation ».

Cette manie amélioratrice, qui souvent tourne à l'obsession et, quand on ne la surveille pas, empoisonne le cours de la vie telle qu'elle s'impose à nous avec ses malfaçons inévitables, va des choses les plus insignifiantes aux plus valuables. C'est alors une tracasserie interne à renouvellements incessants. N'être jamais content, soit qu'on le laisse voir, soit qu'on contienne en soi cette impression affligeante! Le temps qu'il fait, le costume que l'on porte, les repas qu'on mange, la santé toujours frelatée qui nous est départie, les compagnonnages que l'on subit, les discours qu'il faut entendre, les visages que l'on rencontre, les affaires que l'on traite, les occupations auxquelles on se livre, les affections qui ne rendent pas assez, *et cœtera*, *et cœtera !*

C'est une recherche et une convoitise permanentes du « plein » avec un échec toujours renouvelé pour l'obtenir. La vision de ce qu'il faudrait au sens de nos présomptueuses exigences se dresse avec ses obstinées déceptions. A moins que, plus sages, nous n'ayons le sentiment que ce n'est que de l'imaginaire, naissant en nous par une dérision, et que nous n'ayons la force de ne contempler ces rêves qu'en intéressants phantasmes, passant comme les formations mouvantes des nuées dans l'atmosphère avec leurs Mésopotamies imaginaires, leurs lacs et leurs montagnes, leur faune et leur flore aériennes et vides, gonflées de formes illusionnantes.

Pour ceux qui tentent puérilement une justification de tout ce qui est et de tout ce qui arrive (Bernardin de Saint-Pierre expliquait le cotelage des melons en indication de l'endroit où il faut les tailler, et la couleur des puces en moyen de les trouver plus aisément dans la chemise : les harmonies de la Nature!) cette superposition, à la réalité solide et brutale, d'une sorte de musée des modèles, vaut, peut-être, je le disais plus haut, comme une excitation à l'effort pour atteindre au meilleur. Mais en a-t-on le temps dans le débobinage cinématographique de la vie, et cet effort

lui-même ne devient-il pas une obsession complémentaire ajoutant sa tension, la plupart du temps inutile, au souci qui l'a provoquée?

Ne vaut-il pas mieux admettre débonnairement le prosaïsme du « Comme ça y est », sans se priver de la poésie du « Comme ça pourrait être », et, entremêlant ces deux éléments, accepter chacun avec ses disponibilités particulières et sans prétendre lui faire chanter des chansons non appropriées à ses cordes vocales? Il y a là un équilibre possible et admissible, une moyenne mesure qui est, peut-être, l'idéal (mettons ici ce gros mot), pour l'équipe terrestre très relativement gratifiée dont nous sommes.

Ah! si j'avais pu avoir la maîtresse absolument réussie que mon imagination peut fabriquer, une « Eve future » pour employer le mot de Villiers de l'Isle-Adam, non en caoutchouc comme les femmes fournies, d'après la légende, aux capitaines au long cours par d'ingénieux industriels américains, mais en chair et en os! Ah! si j'avais pu ajouter à celles que j'eus, comme tout le monde en a, la correction de leurs imperfections du moment! Mais je me suis contenté de prendre au vol, tel qu'il fut,

> le bonheur passager
> Que le Destin dispense en des moments trop rares.

J'ai cherché, notamment, sans y réussir quoique la prétention fut modeste, une compagne ayant aussi bon appétit que moi : nous aurions, je le suppose, été heureux ensemble. Elle m'a échappé aussi obstinément qu'une plume de fer vraiment à ma main, qui m'eût épargné les attaques crispantes de la crampe de l'écrivain.

L'Irréel nous joue encore d'autres tours.

C'est quand ses rêveries passent de la vie individuelle restreinte à la vie sociale immense.

Il vogue alors sur les océans qui conduisent à l'Utopie, l'île parfaite imaginée par Thomas Morus, ce juriste entêté et dépourvu de galanterie qui se fit décapiter plutôt que de rendre hommage à la reine passagère charmante qu'était Anne de Boleyn.

L'Irréel devient alors dangereux, parfois excessive-

ment dangereux. Il a travaillé et travaille encore ce qu'on nomme de « bons esprits », entre autres Platon dans sa République, Campanella dans sa Cité du Soleil, Harrington dans son Oceana, Howells dans son Altruria, Bellamy dans son Boston futur, Cabet dans son Icarie, Hertzka dans sa Contrée Libre, Comte dans sa Grande République, William Moris dans son Nulle part, Paul Adam dans sa Malaisie, et d'autres, et d'autres! Les rêveurs n'ont jamais manqué, et combien c'est normal si la vie est un rêve, comme le soupira Shakespeare, un mauvais rêve, comme le gronda Baudelaire.

C'est surtout en politique que l'affaire prend des tournures délicates lorsqu'on n'a pas du phénomène de l'Irréel l'appréciation prudente qu'il faut. On est alors la proie des idéologues, brigade souvent féroce dont Napoléon avait horreur et qu'il malmenait si usuellement que même le matin de Waterloo, à la ferme du Gros Caillou où il avait passé la nuit finale de son Empire, il eut l'enfantillage de les brimer encore. Or, ces messieurs ont la manie terrible de vouloir traduire leurs hallucinations en réalités, de jeter un pont sur l'abîme qui sépare cette superstructure aérienne de cette infrastructure terrestre, ce subjectif de cet objectif. Et comme la bonne réalité résiste « dur comme fer », et comme les pauvres humains font partie de cette réalité résistante, les utopistes en question, en témoins le doux Robespierre et ses Jacobins, s'obstinent à les persuader au point de leur en faire perdre la tête sur quelque guillotine rationnelle. Ceci est le *summum* des inconvénients possibles de l'Irréel et démontre à quel point il est expédient d'avoir la méfiance de ce pays des fées et des démons.

Nous sommes encore en plein milieu de bons hommes qui ne font pas la distinction entre l'Imaginatif et le Possible. On le fut de tout temps, comme si c'était un ingrédient nécessaire. Regardez autour de vous, ils foisonnent. Tendez l'oreille, leurs paroles bruissent de toutes parts.

Quand ils ne bâtissent pas des cités complètes à l'exemple des illustres ci-dessus énumérés, ils travaillent à des édifications partielles, aussi intransi-

geants pour imposer celles-ci aux voisins que les autres, à capacité irréalisante plus vaste, pour imposer celle-là à tout le monde.

Les plus inoffensifs de ces ludificateurs sont ceux qui se résignent au présent et envisagent ingénument l'avenir « en idéal lointain » comme on s'accoutume à le nommer. L'âge d'or classique, là-bas tout au fond de l'avenir des temps, là-bas, là-bas dans les nuages, quand la Nature au bout de ses farces, de ses turlutaines et de ses gambades, daignera s'en reposer et faire dimanche. Va-t-en voir s'ils viennent! Puis il faudrait tant attendre! Je me désintéresse fort, moi vivant actuel, de ces futurs contingents et de ces dividendes hypothétiques. Autant vaut croire tout de suite au Paradis de Jésus, ... ou à celui de Mahomet.

Ah! si ces quelques lignes de mise au point pouvaient ramener à la modération cérébrale, qui précède toujours la modération dans la conduite? Mais comment l'espérer alors que la Nature semble ne pouvoir se passer de ces hors-d'œuvre aussi dérisoirement sarcastiques que les imaginations de Jérôme Bosch ou de James Ensor, de Goya ou d'Odilon Redon.

Ce serait déjà beaucoup si mon prêche induisait quelques unités à se garder elles-mêmes contre l'abus de l'Irréel et à supporter flegmatiquement cet abus chez les autres.

EDMOND PICARD.

Au prochain numéro : *La Philosophie des Sept Pêchés Capitaux.*

LES DESSINS
EN DÉCORS DE LIVRES

En même temps que les autres métiers d'art, celui de la vignette et de l'image livresque attira les soins de Crane, de Morris et d'autres. Des brochures notables consacrées aux *règles* et aux principes majeurs qui le soutiennent, fournirent des documents à cette sollicitude opportune. Considérons avec déférence cette quantité d'éléments de valeur, du reste, fort inégale. Mais, étant prématuré pour faire l'histoire de cette évolution, l'instant nous permet seulement de joindre telle réflexion, telle menace, telle prophétie de faste ou de malheur qu'il nous paraît soit juste, soit utile. Usant de cette liberté, notre essai ne sera guère complet, mais apparemment d'une teneur générale inédite.

***

Touchons d'abord au cœur de ce sujet :

L'image, comme complément de romans, de poèmes, de nouvelles, est-elle logique et, surtout, possible, recommandable, en somme ?

Avant de répondre, il faut scinder la question, ou plutôt faire mieux remarquer que nous entendons parler exclusivement de textes littéraires et non de sujets mixtes ou purement scientifiques. Ces derniers s'accommodent de toutes les *manières* de reproduction graphique.

Celle qui convient, et qui est belle, se forme de

traits noirs, et uniquement de *traits* noirs en relief sur le cliché. C'est d'abord parce que ce procédé correspond simplement à celui de l'imprimerie : des courbes et des droites pareilles aux pleins et aux déliés des caractères typographiques. Cliché et texte marquent en même temps sur la feuille blanche. Il y a là un ensemble homogène que le non-initié même pressent et dont il est indubitablement charmé. Il fait les délices de ceux qui aiment les livres autant qu'ils aiment lire, comme le dit finement Remy de Gourmont.

L'eau-forte, au contraire, est exclue, car, par le fait de son tirage spécial, elle ne parvient jamais à se lier intimement avec la feuille imprimée. On se sent devant un élément étranger, quoique souvent d'une remarquable valeur intrinsèque. Encore, répétons qu'il faut être sensible à la beauté du caractère d'imprimerie, à la qualité du tirage, aux noirs, si divers ! des encres, pour saisir et goûter le charme captivant d'un livre formé d'une seule nature d'éléments. Sans être bibliophile passionné, on se froisse justement d'une édition tirée partiellement sur du papier d'un beau grain et partiellement sur une sorte de vélin couché et satiné. Or, sauf l'eau-forte et certaines lithographies, mises hors de cause pour la même raison que la gravure sur cuivre, tous les procédés mécaniques nécessitent du papier lisse et luisant. La difficulté peut être tournée en tirant gravures et textes sur un papier de ce genre. Alors s'élève l'inconvénient, connu de tous les amateurs, inhérent au papier lisse, c'est-à-dire d'offrir des caractères mats sur du papier brillant sous la lumière. La fatigue des yeux est ici le moindre défaut.

L'emploi de la gravure au trait n'offre aucun de ces inconvénients, elle ne réclame pas d'autre technique, pas d'autre papier, pas d'autre mise en page que n'en exige le texte. Un livre ouvert portant, sur une page, du texte, sur l'autre, une gravure au trait réalisée par un bon illustrateur, les deux pages ayant la même surface couverte de noir, et dont les traits des caractères correspondent comme épaisseur et comme style à ceux de la gravure, produira un effet

aussi harmonieux et aussi symétrique que si les deux pages ne portaient que du texte. Elles se peuvent *lire* à la même distance, les mêmes dispositions de l'œil conviennent donc et pour l'image et pour le texte.

Notre réponse à la question posée plus haut concerne donc, outre la gravure sur bois, il va sans dire, le seul procédé que nous admettons : la gravure au trait.

***

« Homère est exact, par impuissance à mentir », dit Remy de Gourmont, qui exprime une pensée très juste sur l'illustration des compositions littéraires. « Il ne peut mentir, continue de Gourmont, les impressions lui arrivent une à une, il les décrit à mesure, sans confusion. Flaubert, qui a une capacité de mensonge, donc une capacité d'art infinie, n'est pas exact en écrivant : « Les éléphants... Les éperons de leur poitrail, comme des proues de navire, fendaient les cohortes; elles refluaient à gros bouillons. » Il n'amalgame si bien les deux images (éléphants et cohortes, navires et flots) que parce qu'il les a vues d'un seul regard. Ce qu'il donne, ce ne sont plus deux dessins symétriquement superposables, mais la confusion, visuellement absurde et artistiquement admirable, d'une sensation double et trouble. M. Odilon Redon, qui a voulu nous rendre visibles certaines images de Baudelaire et de Flaubert, n'y est parvenu, malgré son génie du mystère, qu'en sacrifiant la logique visuelle à la logique imaginative. On peut illustrer Homère littéralement, faire voir le texte; toute illustration de Flaubert, en dehors de la méthode Odilon Redon, qui est inimitable, ne sera jamais qu'une trahison stupide. Que l'on essaie de faire voir l'image double des éléphants-proues, des cohortes-flots! Il faudra une mer agitée qui sera une véritable mer et pourtant faite non de vagues, mais de poitrines et de têtes de légionnaires; et des éléphants qui, tout en restant des éléphants, seront aussi des navires. Avec Homère, qui traite successivement les deux tableaux, nul embarras; une série alternée de panneaux et de diptyques rendrait l'*Iliade*

ligne à ligne. Les images ne peuvent être traduites en peinture, art direct et en somme géométrique, que lorsqu'elles ne sont pas des métaphores. »

Disons d'abord que *Salammbô*, moins que toute autre œuvre, prête à l'illustration par l'image. Rappelons-nous le cri de Flaubert lui-même, au sujet de ce vaste travail qu'il appelait alors *Carthage :* « Quant aux illustrations, m'offrirait-on cent mille francs, je te jure qu'il n'en paraîtra pas *une*. Cette idée seule me fait entrer en frénésie. Je trouve cela stupide surtout à propos de *Carthage*. Jamais, jamais ! plutôt rentrer le manuscrit indéfiniment au fond de mon tiroir. Donc, voilà une question scindée ! »

Qui aurait pu, par le dessin, ajouter une seule nuance au volume de Flaubert ? Nul, comme lui, n'avait fait suer des centaines de volumes d'histoire et de philosophie ; nul n'avait fait le voyage d'Afrique afin de connaître le sable torride et le soleil, la faune et la flore qui seraient son cadre ; nul n'était capable de la réponse, alors scientifiquement exacte, qu'il lança à Froehmer afin de réfuter plusieurs des assertions que ce dernier publia, au sujet de *Salammbô*, dans la *Revue contemporaine*. Toute illustration serait restée sous la valeur de *Salammbô*.

Pourtant des images étaient possibles, non pas en choisissant précisément des métaphores, sortes d'évocations elles-mêmes, mais en réalisant les portraits de Matho, de Hannon, de Nar'Havas, de Spendius et d'autres, des *portraits de situations*. Toutefois, on s'explique la terreur de Flaubert qui connaissait la complexité du sujet et les mille différentes interprétations que, subtilement, on pouvait en tracer.

D'ailleurs, la collaboration de l'image n'est franchement acceptable qu'exécutée du vivant de l'auteur et avec son approbation. Dans les autres cas, elle nous semble souvent une mutilation ou une perversion du sens de l'ouvrage littéraire.

Mais, l'image d'une situation ou le portrait d'un personnage sera généralement une doublure de ce qui déjà se trouvera exposé dans le texte. Il faut que l'image dessinée soit absolument superposable à

l'autre. Or, dans ce cas elle fait du tort à l'image idéale formée dans l'esprit du lecteur de quelque culture.

Enfin, puisque l'on ne peut raisonnablement répudier l'aide de la beauté de l'illustration et, en somme, qu'elle est maintes fois délicieusement conforme à l'idée littéraire, il faudra lui prendre tout ce qu'elle peut donner de spécial et ne lui demander que ce qu'elle offre de logiquement acceptable et beau, et qui peut *ajouter* sans *redire*.

*
* *

Comme suite à notre réponse, et aussi un peu en manière de parenthèse, il convient de faire remarquer que les meilleures illustrations sortiraient des mains de l'auteur même du texte. Celui-là peut manier les deux éléments simultanément, les combiner magnifiquement. (Les poètes Max Elskamp, Albert Cloüart.) Il peut se réserver de combler la mesure de certaines images; il peut réellement ajouter à l'intensité ou à la couleur de sa propre pensée; enfin, ce n'est plus une collaboration imparfaite, mais une seule œuvre, conçue et développée en même temps en ses formes littéraire et graphique.

Imaginons un exemple de collaboration efficace : le littérateur vient d'écrire alertement une scène où paraissent son héros et un des personnages principaux, mais il y a, en outre, un groupe secondaire de figures, groupe qui a fortement impressionné le héros du roman, mais qui ne peut être longuement décrit sans ralentir la succession harmonieuse des propositions ou sans amoindrir certains développements plus utiles. N'est-ce pas un cas où l'image s'ajouterait opportunément? L'illustrateur traduira les documents et les données, les costumes, les expressions et les gestes, imaginés par le conteur. Celui-ci passera à ce que ne peut ou ne doit exprimer l'image.

Combien les œuvres de Barrès s'illustreraient bellement de cette manière! Les éléments extérieurs où le maître assied en quelque sorte ses thèmes, ne

peuvent se traduire par de légères aquarelles. Des dessins de *style* sortiraient facilement de la plume de Barrès, et, si le maître souhaitait une technique parfaite, un dessinateur, en artiste de l'image, reproduirait fidèlement ses tracés. Evidemment, dans ce cas, on n'atteindrait pas le chiffre de quatre-vingts illustrations, mais, du même fait, celles qui n'ont de sens qu'au titre commercial ne naîtraient pas.

« Dès le potage, j'eus la satisfaction de voir net dans tous ses rouages, sans qu'il me comprît le moins du monde. » Rien que des motifs de vente peuvent engager à faire quelque image relative à cette phrase. Dans le même *commentaire* de Maurice Barrès, le *Jardin de Bérénice*, on a choisi, au hasard, un superbe motif qui n'est pas un paysage, mais qui, traité par un excellent illustrateur, aurait intensifié la pensée de l'auteur : « Les murailles closes, cette tour Constance qui n'a plus qu'à garder des souvenirs ! »

*
* *

Au point de vue technique, l'imagerie du livre, malgré ses progrès, n'égale pas l'ornementation des murs. Le décorateur a, enfin, compris que les murailles peuvent rester des murailles, et qu'un paysage où planent des oiseaux et qui s'étend au loin ne convient à un panneau de salle que si l'on use de beaucoup de ménagements et d'une prudence réfléchie. Le peintre verrier, pareillement, se dirige vers de meilleurs horizons. Le décorateur de textes rarement s'abstient d'étaler ses connaissances de la perspective. Nous citons avant les autres ce défaut, parce que sa mort régénérerait l'illustration, — peut-être.

Le feuillet de papier, moins encore que le mur et le vitrail, ne peut porter de vastes étendues de pays couvert de fabriques, de montagnes, de forêts. Il faut que l'image soit franchement symbolique, c'est-à-dire qu'elle ne peut-être une reproduction des volumes et des espaces, mais seulement une évocation schématique. Tous les sujets, d'ailleurs, peuvent

s'inscrire en un seul plan. L'éditeur ou l'auteur qui demande au dessin des sites à grandes perspectives ou seulement à plus d'un plan, détruit la grâce et la forme de son livre : des feuillets de papier relativement minces, portant au recto et au verso des lignes, des silhouettes. Une profondeur devenant inévitable, il reste la ressource admise par les sculpteurs des bas-reliefs antiques.

*
* *

Il y a une manière de fermer l'horizon qui semble totalement oubliée et qu'il est presque audacieux de conseiller. Sa grâce et sa richesse jamais épuisées, auraient dû la remettre en honneur dès le début de l'évolution moderne des arts décoratifs. Je veux parler des fonds à dessins symétriques qui ferment la perspective des premiers tableaux de chevalet, ceux des contemporains de Brœderlam. On peut les admirer aussi dans les verrières qui datent du moyen-âge et du XVe siècle. Mais c'est aux pages des livres anciens que leur efficacité et leur faste se vérifieront le mieux. Les *Chroniques de Saint-Denis*, de même que beaucoup d'autres volumes, comptent de délicieuses vignettes et de grandes illustrations où les fonds furent ainsi ornés. Nommons le naïf *Narcisse à la fontaine* du *Roman de la Rose*, quelques miniatures des *Femmes illustres*, de Boccace. L'une de ces dernières porte et une femme couronnée, et un vaisseau, et une colline sans aucun préjudice à l'effet décoratif. Formé d'un dessin géométrique, le fond glisse derrière la colline et le navire, que ces éléments qui exigent des plans différents portent, s'enfonce dans la mer reliant agréablement l'ensemble en lui imprimant un caractère spécial de bonne illustration plane.

*
* *

Il a été dit déjà, croyons-nous, qu'avant d'entreprendre l'exécution définitive de ses dessins, l'illustrateur doit connaître le type d'imprimerie qui composera le texte; qu'il doit tenir compte des

dimensions de la page imprimée et des marges qui l'entourent.

Voici, en outre, qui concerne les dimensions des images. On lit généralement assis en faisant reposer le livre sur une table, conséquemment, les proportions des objets et des figures représentés devraient toujours correspondre à la distance qui sépare l'œil du livre. A notre avis, la scène expressive (ou son centre principal) doit être contenue dans un carré de douze centimètres de côté, quitte à distribuer les accessoires au delà de cette limite. Les figures représentées en pied ne peuvent excéder la hauteur de douze à treize centimètres ; une gravure offrant de plus grandes proportions ne peut se regarder, en son ensemble, sans éloigner de soi le livre ou sans le lever : c'est, par conséquent, un défaut. Toutefois, il y a la ressource de diviser la page fort étendue comme un retable légendaire.

D'autres observations ressortent du décor. Exemples : un dessinateur de tact ne dissimulera certains membres des figures ; — il s'évertuera à montrer chacune d'elles en entier, ou de caractériser fortement leurs attitudes, afin d'éviter toute ambiguïté, et de rendre facile la lecture des contours ; — les longues lignes droites ou courbes qui se coupent à angles droits sont détestables ; — d'ailleurs, presque tous les illustrateurs adoucissent les rencontres de lignes en arrondissant les angles qu'elles forment.

JEAN DE BOSSCHÈRE.

AME BLANCHE

Histoire d'une Petite Fille

(Suite.)

XII

J'allai la voir et la revoir à Uccle, ainsi que je l'avais décidé et, détail affreusement poignant, comme je lui apportais chaque fois une nouvelle poupée : poupée de quelques sous, achetée à son intention et selon mon désir par Véronique qui, toujours, m'accompagnait en ces douloureux pèlerinages, ma mère finit par faire quelque attention à moi, parut me voir, marquer une espèce d'intérêt pour ma présence. Même, elle finit par me distinguer avec faveur et — qui pénétrera jamais le mystère de ces cerveaux troublés? — elle voulut me désigner par un vocable spécial et qui me fût personnel, et elle se mit à m'appeler du nom adorable et divin qui était sur mes propres lèvres et voulait voler vers elle constamment : elle disait en parlant de moi, en s'adressant à moi :

— Maman!

J'en souriais en larmes et, par un effort de mon intelligence qui voulait comprendre la sienne, la pénétrer, s'y identifier, j'arrivai à m'expliquer ce qui l'avait conduite à me nommer ainsi : dans son concept redevenu simple, élémentaire, puéril, l'*enfant*, ce ne pouvait être qu'elle-même; et moi, qui la caressais, qui la berçais de douces paroles, qui flattais ses

goûts, qui satisfaisais de mon mieux les caprices de son innocente manie, j'apparaissais comme la dispensatrice de tout plaisir, de toute tendresse ; j'étais la « mère », celle qu'on implore, qui accède et qui console.

Ce mot, le premier qui eût franchi ses lèvres depuis des années, demeura longtemps le seul qu'elle voulût prononcer.

Elle avait toujours avec soi-même ces colloques solitaires, articulés, mais sans émission de son, dont on m'avait parlé et dont j'avais été témoin lors de ma visite d'initiation chez Oppelt, et ne prétendait dire ce « maman » qu'en ma présence. Quand elle le dit pour la première fois, ce fut à un moment où son infirmière, craignant pour elle l'ardeur du soleil, la voulait forcer à mettre un chapeau de paille avant de se rendre au jardin : Me Veydt protestait du geste, de l'attitude, de toute sa mimique qui exprimait l'ennui, l'agacement d'une insistance qui ne la ferait pas céder. Et, soudain, tournée vers moi, comme pour réclamer du secours :

— Maman ! s'écria-t-elle.

Je crus mourir, tellement mon émotion fut violente. Je courus vers elle, et je lui répondis tout naturellement, avee une spontanéité qui prouvait qu'un magnétisme agissait entre nous, qu'une sorte de télépathie avait créé, d'avance, un lien électrique entre nos deux mentalités :

— Ma chérie !

Elle eut un mouvement des yeux qui dénonçait sa satisfaction et, comme je lui attachai moi-même son chapeau sur la tête, se laissa faire.

Désormais, j'étais la mère ; elle était la fille. Cela était une chose entendue entre nous. Et je ne songeai qu'à l'heure bénie où, libre de ma fortune et de mes actions, je pourrais exercer vis-à-vis de l'infortunée mon rôle de mère, sous un toit qui nous réunît effectivement et nous appartînt.

Dès ma seconde visite à Uccle, j'avais été informée par le professeur Oppelt que la « commission » dont

mon grand-père eût dû me charger plus tôt pour ce spécialiste avait été faite, enfin, et que c'était le payement d'un trimestre en retard de la pension de Me Veydt jeune. Je tressaillis de confusion à cette nouvelle ; mais je n'en fus pas surprise : j'avais deviné qu'il s'agissait d'argent.

XIII

Je fus distraite de ces préoccupations supérieures à mon âge par un événement tout terrestre, survenu rue Marcq.

Un dimanche de l'hiver qui suivit, ma tante Josine descendit avec ces mots, de chez son père à la cuisine où nous venions, toutes quatre, de prendre notre premier déjeuner :

— C'est aujourd'hui que le petit de Staaf Holstein doit arriver de Courtrai; le docteur se dispose à aller le prendre à la gare.

— Jésus-Christ ! s'écria Me Veydt avec désespoir.

Et elle ajouta, s'adressant à la servante :

— Wantje, vous ferez le lit de la chambre d'étrangers; venez, que je vous donne une paire de draps.

Restée seule avec ma tante Josine, je ne pus me retenir de demander si le petit Holstein allait demeurer toujours chez nous. Je le connaissais, pour l'avoir vu au dernier réveillon du docteur, où son père, veuf depuis peu, avait dû l'amener, faute de savoir à qui le confier, à Courtrai. Même, l'introduction de cet enfant dans notre maison, un pareil jour, avait été très mal prise par Me Veydt ; cependant, il avait bien fallu faire contre mauvaise fortune bon cœur, et l'on m'avait appelée pour jouer avec lui, moi qui n'assistais jamais aux cérémonies de la St-Sylvestre.

Il se nommait Jacques, avait deux ans de plus que moi et me dépassait de toute la tête. C'était alors un gamin robuste et turbulent, assez mal élevé, qui, d'emblée, s'était déplu parmi les Veydt et ne s'était pas gêné pour le leur laisser voir. Très maladroit de ses mains, il avait tout de suite renversé son verre

plein sur la nappe; ce qui avait fait jeter les hauts cris à la famille entière..., et, quand le moment des congratulations était venu, n'avait jamais consenti à souhaiter la bonne année à personne, sinon à son père ; ce dont celui-ci se montra confus :

— Oh ! depuis que sa pauvre maman n'est plus là, il a bien changé ! répétait le brave homme; et moi, concluait-il, je ne saurai jamais élever cet enfant : je suis trop faible.

Le petit, au nom de sa mère, s'était arrêté de manger et, comme il levait les yeux vers moi, je les avais vus gros de larmes.

Maintenant, par une douloureuse fatalité, le père de Jacques était mort, lui aussi, et, selon son dernier désir, c'était M. Veydt qui avait été nommé tuteur de ce garçon. Ma tante Josine voulut bien m'expliquer qu'il allait demeurer rue Marcq quelques jours seulement, en attendant qu'on lui choisît un pensionnat pour y continuer ses études.

Jacques Holstein arriva vers les quatre heures, au moment du goûter : le bruit d'une voiture qui s'arrêtait devant notre porte; un coup de sonnette; la voix du docteur ordonnant à Wantje d'aider le cocher à monter le bagage du jeune voyageur à l'appartement qui lui était destiné; celle de Me Veydt recommandant qu'on fît en sorte de ne point égratigner les murs avec les angles de la malle...; puis, le fils de Staaf Holstein vint nous retrouver à la cuisine.

Ma grand'mère s'occupait à couper, pour le goûter, des tartines de pain rassis extrêmement fines et singulièrement peu beurrées. Elle lui en offrit; il refusa et refusa, de même, une tasse de café fumant qu'elle lui présentait.

Il avait encore beaucoup grandi, depuis si peu de mois que je ne l'avais vu, et on lui aurait donné quatorze ou quinze ans, bien qu'il en eût à peine douze. Il semblait triste, d'une profonde tristesse, malgré son visage rose et plein, malgré sa bonne grosse bouche enfantine et ses yeux clairs. Il avait ses cheveux châtains coupés en brosse et portait un costume de drap noir, d'une forme provinciale, avec un ruban de crêpe noué au bras gauche.

Ma tante lui demanda s'il avait fait un bon voyage; à quoi il répondit sèchement que c'était un bien petit voyage, de Courtrai à Bruxelles, trois heures de chemin de fer, tout au plus, et qu'en effet le sien s'était accompli sans encombre.

Moi, je regardais le nouvel arrivant avec curiosité, mais sans me risquer à lui adresser la parole : la cohabitation avec la famille Veydt m'avait rendue timide jusqu'à la sauvagerie, et puis, je devinais chez Jacques Holstein une espèce d'hostilité, d'antipathie vague pour toute notre maison.

— Line, essayez donc de le distraire un peu, me dit Me Veydt après le goûter et comme le petit demeurait immobile sur sa chaise, l'air maussade, indifférent à ce qui se passait autour de lui.

Au fond, j'étais bien heureuse de cette présence d'un enfant chez nous et je mourais d'envie de me lier avec ce garçon qui, lors de notre première rencontre, n'avait guère fait attention à moi pourtant :

— Voulez-vous jouer? lui demandai-je enfin, réunissant tout mon courage, et en rougissant jusqu'aux cheveux.

Jacques m'examina longuement, d'abord, avec une sorte de surprise dédaigneuse, puis, avec de la condescendance et presque de la pitié :

— Jouer! fit-il, en haussant les épaules, et à quel jeu savez-vous jouer, s'il vous plaît?

Je rougis plus fort, devinant mon insuffisance dans les sortes de jeux qui devaient plaire à ce grand garçon, et je gardai le silence jusqu'au moment où il me demanda :

— Y a-t-il un trapèze ici?...

— Cet enfant perd la tête! interrompit ma grand'-mère, sans me laisser le temps de répondre que la maison ne contenait aucun objet de ce genre.

Et la vieille dame ajouta :

— Conduisez-le à la lingerie, ma fille; montrez-lui vos poupées... Et tâchez de ne rien salir, de ne rien abîmer là-haut, de vous amuser tous deux bien tranquillement.

En entendant cela, Jacques, oubliant son chagrin, était parti d'un grand éclat de rire — le plus franc, le

plus limpide, le irrévérencieux des éclats de rire, — mais il m'avait prise par la main, et il m'entraînait vers la porte de la cuisine, en me demandant :

— Où est-elle, cette lingerie où l'on joue à la poupée? Montrez-m'en, je vous prie, le chemin.

Dans l'escalier, que nous gravissions allègrement, je lui avouai tout le charme qu'avait pour moi cette chambre, le jour où Véronique y venait travailler. Jacques souriait, et il finit par me dire, d'une voix où la moquerie était fortement trempée d'émotion :

— Vous êtes une bonne petite fille, vous, Evangéline, une petite âme toute blanche.

Mais, comme nous passions devant le cabinet du docteur et que je recommandais à mon compagnon de ne pas faire de bruit :

— Je le déteste! gronda l'enfant, les poings tendus vers cette porte close, derrière laquelle mon grand-père sommeillait.

— Pourquoi? fis-je, interloquée.

— Je ne saurais le dire au juste, mais *il* doit mériter qu'on le déteste, répondit Jacques Holstein.

— Oh! murmurais-je, sans autrement protester.

Et, dans ma conscience d'honnête petite fille, un remords s'élevait de l'espèce d'indifférence où m'avait laissée ce sévère jugement porté sur le père de mon père.

— Je déteste la vieille dame aussi, poursuivit Jacques, et la vieille demoiselle, et la servante, et toute la maison...

— Non, non, ne dites pas cela, m'écriais-je enfin, bouleversée par la véhémence du nouvel arrivant, par la façon violente dont ce gamin à physionomie placide traitait mes parents.

— Oui, reprit-il, quand nous fûmes parvenus à la lingerie, oui, je les déteste. Mon pauvre papa, qui m'a donné M. Veydt pour tuteur, ne pouvait pas savoir cela..., mais je vais être bien malheureux. On me mettra en pension, et, moi, voyez-vous, je m'échapperai, car jamais, jamais je ne pourrais tenir entre les quatre murs de ces prisons : je suis habitué au grand air ; à la campagne, dans la propriété de papa, je passais ma vie au bord de la Lys, parmi les champs et les prés, et j'étais libre!

Là, Jacques, que l'émotion suffoquait, s'interrompit; et ce fut, durant un long moment, un balbutiement incompréhensible, des phrases sans suite, bégayées, des mots de regret pour son père mort, de véritables imprécations contre son tuteur, tout un discours exaspéré où son désespoir s'épanchait. Il finit par fondre en larmes. Puis, comme je lui serrais les mains, essayant de le consoler, de l'amener à la résignation recommandée aux affligés par mon catéchisme :

— Vous êtes trop petite, Evangéline, vous ne pouvez pas comprendre, murmura-t-il.

— Je me figurais, au contraire, que je le comprenais trop bien; et, regardant six années en arrière, je me rappelais une fillette, presque bébé encore, et qui avait eu le même chagrin, les mêmes révoltes au moment où on l'introduisait dans cette glaciale maison.

— C'est triste d'être orphelin... dis-je.

Ses larmes redoublèrent et j'eus toutes les peines du monde à le calmer, à le décider à jeter un regard bienveillant sur une poupée qui était là, toute neuve, avec son petit trousseau, achetés, de mes économies, à l'intention de ma mère et que je devais porter à Uccle le jeudi suivant. Ce que je racontais à Jacques en lui disant l'état de la pauvre Me Veydt jeune.

— Oh! si j'étais plus grand et en possession de ma fortune, je la ferais sortir de son hospice, moi, votre maman, répétait-il, et nous saurions bien la soigner et la guérir, à nous deux!

L'échange de nos confidences avait fait de nous, immédiatement, une paire d'amis. Mais Jacques n'était pas organisé pour pouvoir tenir longtemps à la même place; un besoin d'action le travaillait sans cesse, et, revenant à sa première idée :

— Donc, conclut-il, il n'y a pas de trapèze ici?

Je lui expliquai que jamais ma grand'mère n'aurait admis chez elle un semblable engin.

— Ah! s'écria-t-il, si seulement nous avions de bonnes cordes et un rouleau de store, j'aurais vite fait d'en organiser un dans son grenier, moi!

Cette idée d'un trapèze, dans le grenier de

Me Veydt, séduisit ce qui était resté en moi d'espièglerie frondeuse et, prenant Jacques par la main, je l'entraînai vers les combles, en disant :

— Allons voir si nous ne trouverons pas notre affaire là-haut.

Nous la trouvâmes si bien, qu'en peu de temps le trapèze était construit, les cordes, solidement fixées à une maîtresse-poutre, grâce à une échelle qui était là; le rouleau de store attaché aux cordes par des nœuds coulants, nous nous balancions dessus à qui mieux mieux. Jacques allait même jusqu'à y exécuter des tours de voltige qui me faisaient crier d'épouvante, puis, applaudir à sa bravoure.

Il était intrépide, sain et robuste; son courage plaisait à ma faiblesse et, bientôt de le sentir si sûr de lui, atténua mes alarmes; je fus très confiante et je risquai, moi-même, d'assez périlleux exercices, rassurée par sa présence, par ces mots qu'il me répétait :

— N'ayez pas peur, Line; je suis là.

Ce fut une heure délicieuse. Le grand chagrin de mon camarade semblait un peu engourdi; il lui arrivait de rire aux éclats comme je me figurais qu'il avait dû rire naguère, dans son beau pays du Furnes-Ambacht, et il était avec moi très complaisant, très patient, à la façon d'un grand frère, plein de sollicitude pour sa petite sœur.

Bientôt, il se mit à me parler de *Robinson Crusoè*, il avait lu et relu ce roman; il était enthousiaste du héros de Daniel de Foë. Pour Jacques, vivre les aventures de Robinson, réalisait le rêve du bonheur suprême et il prétendit que nous jouions aux voyageurs échoués sur une île déserte. Il était Crusoë; j'étais Vendredi. Le naufragé se construisait une hutte à l'aide de tous les matériaux découverts dans le grenier; il se couvrait de peaux de fauves simulées par la fourrure d'une vieille descente de lit remisée là, depuis Dieu sait combien d'années! Je parlais nègre et mon maître déplorait qu'il n'y eût pas, dans la maison, la moindre bête domestique pour jouer le rôle du chat ou du perroquet de Robinson Crusoë.

Le crépuscule tombant me rappela à la réalité des

choses : on approchait de l'heure du souper et il allait être temps de redescendre. Avant cela, je décidai Jacques à ranger de notre mieux le grenier, à ramener le trapèze vers les hautes solives et à l'y assujettir, afin qu'on ne pût pas trop facilement l'apercevoir. Et quand nous fûmes revenus à la lingerie où nous devions nous laver les mains :

— Vous ne bouderez plus ce soir, n'est-ce pas? dis-je à Jacques.

— Je vous le promets, ma petite Lina, me répondit-il, en m'embrassant.

XIV

Durant la quinzaine que Jacques Holstein passa chez nous, ma vie se trouva bien transformée. J'étais à l'âge où l'on subit facilement les influences étrangères et il en eut une décisive sur moi. Il n'était ni un mystique, ni un rêveur, lui, mais un simple et franc petit garçon qui, immédiatement, se prit à m'aimer de tout son cœur. Il avait l'indépendance de caractère, le sens droit, l'âme fraîche des êtres sains, élevés librement en pleine nature. Une espèce d'instinct suppléait chez lui à l'observation et à l'expérience. Il peignait les personnes d'un mot, et il les avait jugées d'un coup d'œil. Son instruction était assez négligée et, au point de vue de la science, il était fort arriéré pour son âge ; ses parents s'étaient préoccupés surtout de lui donner une éducation virile et hygiénique : il avait gagné à ce système une santé de fer et une singulière aptitude à tous les exercices violents. Me Veydt qui, d'emblée, témoigna à Jacques une profonde antipathie, l'appelait : « le Sauvage », et il y avait certainement en lui de la bravoure, de la spontanéité, de la candeur et, aussi, de la finesse des peuples enfants ; cela tenait plus à sa nature essentielle qu'à son âge. La douceur obtenait tout de lui et il était, pour ceux qui l'avaient compris, l'ami le plus sûr, le plus absolument dévoué, le plus enthousiaste. Quand il n'aimait pas, c'était souvent sans raison positive,

sans aucun motif qu'il eût pu définir; il disait : « Je n'aime pas telle personne *parce que je ne l'aime pas*, parce que je ne saurais pas l'aimer, je le sens. »

Et ce « je le sens » était sans réplique. Il employait fréquemment cette expression et. vraiment, avait raison de s'en servir car Jacques agissait surtout par sentiment; c'était un intuitif et un sensitif. En cela, nos deux natures se rapprochaient, avaient des affinités extraordinaires et c'est, probablement, ce qui fit notre affection si soudaine, notre union si étroite.

Avec un camarade passionné pour la gymnastique, la course, le golf, le jeu de barres, j'eus vite fait d'envoyer loin de moi les imaginations romanesques et l'espèce de mysticisme qui me possédaient au moment de l'arrivée de celui-ci rue Marcq.

Très désœuvré chez nous, où ses moindres mouvements étaient interrompus par les exclamations désapprobatrices des trois femmes, il avait demandé et obtenu de me conduire à mon couvent, le matin; de venir m'y reprendre, le soir, et nous faisions ainsi ensemble deux charmantes promenades quotidiennes, de la rue Marcq à la rue du Marais et vice-versa. Le docteur ne se hâtait point de choisir un collège à son nouveau pupille et la vie de celui-ci était si insupportable chez les Veydt qu'il me disait parfois :

— Le croiriez-vous, Lina, sans ces quelques minutes que nous passons ensemble chaque jour, je souhaiterais presque d'entrer au plus vite en pension, malgré mon horreur pour ces sortes d'établissements ?

A la maison, il demeurait froid, maussade, hostile, prêt à la révolte au moindre mot, et ma grand'mère composait avec lui pour éviter les scènes.

Cette antipathie décidée qu'il manifestait aux Veydt mettait une petite gène entre nous. Il se défendait de me montrer trop ouvertement ses dispositions à leur égard et elles éclataient malgré lui dans tous ses actes, dans ses moindres paroles :

— Oh ! quand je serai grand, quand je serai grand je saurai bien vous faire sortir d'ici, Lina, répétait-il, et nous irons demeurer ensemble, dans mon pays, à Nederbraekelen ; j'y achèterai une ferme avec beau-

coup de bestiaux, beaucoup de champs, et de prés, et de bois, et nous y vivrons bien heureux.

C'était son idéal, son rêve d'avenir et, si son père avait vécu, je crois qu'on lui eût permis de le réaliser. Même, après la mort de ce dernier, le subrogé tuteur de Jacques, un oncle maternel qu'il aimait beaucoup, n'eût pas été éloigné d'en faire tout simplement un agriculteur puisque telle semblait être sa vocation; mais le conseil de famille, entraîné par M. Veydt, s'était élevé tout entier contre cette prétention. On avait donc vendu le domaine de Staef Holstein, sous prétexte que continuer cette exploitation agricole dont le maître avait disparu était impossible; et le subrogé tuteur avait eu beau faire remarquer le désavantage de cette vente brusque d'établissements en plein rapport, le docteur y avait tenu la main et l'on avait réalisé toutes les propriétés. C'était le plus sérieux grief que son pupille articulât contre lui :

— L'argent, l'argent, je m'en moque! s'exclamait Jacques, parfois. Qu'il gère mon argent à sa guise, ce n'est pas moi qui lui chercherai jamais chicane pour cela..., mais, m'enlever à mon cher pays pour me mettre en pension!...

A ce mot « d'argent », je rougissais, malgré moi, blessée à l'idée que la fortune de Jacques était à la disposition de mon grand-père et de ce que celui-ci eût tant insisté pour liquider cet héritage, alors que lui-même devait avoir, durant des années, la haute main sur un capital si considérable. Je me rappelais qu'il en avait été à peu près de même pour notre fortune, à ma mère et à moi, et, d'une parole de M. Lorentz, disant un jour, à propos d'un petit lopin de terre que nous possédions à Vichte-Sainte-Marie, en Flandre, disant au docteur, sur le pas de la porte, au moment de le quitter, après une conversation où nos intérêts avaient été débattus entre eux :

— Pour le bien de ma sœur et de la petite, gardons-leur cette parcelle de champs, cette ferme des Tilleuls, à Vichte; cela ne rapporte guère, je le sais. Mais c'est sûr, et je ne suis pas follement épris du papier, moi, je vous l'avoue. Les si brillantes opéra-

tions de bourse dont vous me parliez tantôt me font peur.

Cela avait été formulé très discrètement, presque timidement, par un homme qui professait à l'égard de M. Veydt la vénération générale; mais, j'en avais conclu qu'il pouvait n'être pas mauvais d'avoir un coin de terre en Flandre plutôt que beaucoup d'argent en papier, dans son tiroir. Sans bien définir mon sentiment, qui restait enfantin, cette rage de transformer la propriété foncière en valeurs de banque me paraissait un peu excessive.

Jacques, lui, ne s'arrêtait point à ces considérations-là : il avait la nostalgie de ses plaines flamandes, et il en voulait surtout au docteur de l'avoir éloigné d'elles. Cependant, la façon dont il jugeait son tuteur me faisait voir ce dernier sous un jour nouveau et, peu à peu, l'aveugle respect que M^e^ et Mlle Veydt m'avaient inculqué à l'endroit de celui-ci diminuait, s'éclairait d'une lueur fugitive grâce à quoi il m'apparaissait moins divin que je ne m'étais habituée à le croire :

— Toute sa supériorité, c'est d'être pourvu d'abondants cheveux, d'un blanc admirable, et d'une barbe de patriarche, déclara Jacques, un jour.

Et, comme j'essayais de me figurer la tête de mon grand-père privée de sa chevelure et, ce que deviendrait son visage sans la barbe neigeuse dont il était orné, j'eus un mouvement de recul devant le peu que cette double amputation pourrait laisser de sa beauté vénérable.

Quand Jacques nous eut quittés pour le pensionnat auquel on s'était enfin arrêté, la maison me parut désespérément vide. L'hiver s'achevait en dégels boueux, en pluies lentes et glaciales. J'allais à mon couvent sans entrain, j'en revenais sans joie et je souffrais de l'absence de ce garçon, avec qui j'étais liée depuis deux semaines seulement, comme de celle d'un ami, d'un frère que j'eusse toujours connu, avec qui j'eusse été élevée.

Son pensionnat était situé dans le haut de la ville, vers le Bois de la Cambre. C'était une de ces insti-

tutions qui se chargent de conduire les jeunes gens aux écoles officielles choisies par leur famille : Jacques Holstein, comme beaucoup d'autres pensionnaires, suivait les cours de l'athénée. On pouvait aller lui rendre visite le premier dimanche de chaque mois et les règlements autorisaient les élèves à passer un autre dimanche chez leurs parents ou correspondants. Mais les Veydt profitèrent peu de cette double tolérance : Jacques ne vint pas chez nous deux fois en toute une année et je me souviens de lui avoir fait une seule visite durant tout le temps qu'il resta chez MM. Pluvinage frères. Mon grand-père m'y avait conduite; les maîtres lui firent grand accueil et Jacques fut si content de me revoir qu'il oublia de saluer son tuteur :

— Oh ! ma chère Lineke, me dit-il en me sautant au cou, quel bonheur, quel bonheur !

Je répétai :

— Quel bonheur !

Et nous nous serrions l'un contre l'autre, souriant, les yeux pleins de larmes, tandis que M. Pluvinage, l'aîné, se plaignait à M. Veydt du peu d'application de son élève, de l'ardeur de celui-ci pour le jeu, de sa paresse à l'étude.

Je compris que, seuls, le mécontentement des directeurs et, peut-être, leur appel, avaient provoqué notre visite et, comme je voyais le beau front de M. Veydt se charger de nuages et ses yeux limpides s'obscurcir :

— Grand-père, m'écriais-je, voulant arrêter la réprimande que je sentais venir et dont je devinais l'effet sur Jacques, grand-père, ne le grondez pas ! Il ne le fera plus...

Mais l'enfant m'avait mis sa main devant la bouche et il répliquait vivement :

— Ne vous engagez pas en mon nom, ma chère, car je recommencerai, aussi vrai que je me moque d'eux tous !

— Oh ! firent, sur des modes différemment scandalisés, le directeur et M. Veydt.

Et ce dernier entreprit de catéchiser son petit-neveu, en lui parlant de l'obligation qu'a tout être créé de

travailler pour mériter le bienfait de la vie. Il parla du droit naturel et de l'industrie des fourmis; des mineurs du Borinage et de la sagesse laborieuse des castors. Le directeur écoutait avec béatitude; Jacques paraissait distrait. Cependant, il finit par répondre :

— Messieurs, essayez de faire de moi un agriculteur, et vous verrez si le travail me rebute!

— Nous y penserons, nous y penserons, murmura le vieillard, à qui M. Pluvinage était en train de démontrer que si, vraiment, Jacques Holstein était attaché à cette idée de s'occuper de la culture des champs, il y aurait peut-être quelque sagesse à le libérer du grec et du latin, en essayant de l'école de Gembloux.

— Lina, ma petite âme blanche, je m'enfuierai d'ici, je trouverai moyen de m'enfuir, me disait Jacques, au comble de l'exaltation.

Ces messieurs, nous laissant à nos épanchements puérils, s'entretenaient de sujets assurément inaccessibles à nos faibles intelligences. Mais, comme j'allais quitter le pensionnat en compagnie de mon grand-père, ma fine ouïe de gamine perçut cette phrase murmurée à l'oreille de M. Veydt par le directeur qui semblait craindre l'importunité de sa demande :

— Et, pour le trimestre échu, Monsieur, comment vous plairait-il de le solder?

— Ah! vraiment, il y a un trimestre échu?

— Mais..., mais, je croyais vous en avoir instruit par un mot, dernièrement, reprit M. Pluvinage, très gêné.

— Il suffit, Monsieur, repartait déjà mon aïeul, de sa voix magnifique et imposante, le nécessaire sera fait.

Et, à ce moment, ce n'est certes pas lui qu'on eût pu croire en faute.

XV

— Line, ma chère petite, n'ayez pas peur..., ne

craignez rien. J'ai quitté tantôt le pensionnat de ces messieurs Pluvinage..., et me voici.

C'est Jacques qui m'aborde dans la rue du Marais, en coup de vent, tandis que je me rends à mon école, un matin; et je m'arrête, saisie de la rencontre, de ce qu'il a osé faire, épouvantée des conséquences que cela va avoir pour lui :

— Vous avez quitté ces messieurs Pluvinage?

— Oui, ma chère, oui, et pour jamais.

— Allons donc! Mais grand-père va vous renvoyer chez eux... vous y faire retourner de force...

— Je l'en défie bien.

— Il est votre tuteur; il en a le droit...

— Aussi, vais-je le mettre dans l'impossibilité d'exercer ce droit.

J'ouvre de grands yeux, tremblante, bouleversée de l'assurance de ce garçon. Et il m'explique qu'il veut partir, quitter Bruxelles, absolument, que son plan est fait et que, sans son désir de me dire adieu, on ne l'aurait pas vu dans le quartier ce jour-là.

— Voici : ce matin, pendant le déjeûner des élèves, j'ai profité de l'absence fortuite du surveillant, d'une porte laissée ouverte par inadvertance et je me suis échappé ; je prends aussitôt mes jambes à mon cou. Or, vous le savez, Line, pour l'agilité, on ne me dépasse pas facilement : j'ai couru jusqu'ici sans reprendre haleine. Je ne voulais pas vous manquer. Je vous ai vue, tout est bien. Maintenant, je vais m'embarquer au canal sur le premier bateau en partance pour Anvers ou la Hollande — par le chemin de fer, on suivrait ma trace trop facilement — et, parvenu à bon port, mon intention est de m'engager comme mousse sur quelque grand transatlantique qui me mènera bien loin : je veux voir du pays. Le Canada et ses plaines en friches m'attirent. Je veux surtout échapper au pensionnat!

Il était très résolu, semblait heureux de sa liberté reconquise et parlait de sa fuite, de son engagement probable en qualité de mousse, de son expédition lointaine comme de choses toutes simples et naturelles, mais s'exaltait à l'idée de la nouvelle vie qu'il espérait. Il finit par me demander si je ne voulais pas en être.

— Moi..., moi? fis-je.

— Vous, certainement, Line. Nous partirions ensemble. Ce serait joliment gai!

Le rouge m'était sauté au front à l'idée d'une telle incartade, et un petit tremblement nerveux agitait mes membres sans que je susse bien si c'était l'effroi ou la tentation de céder qui me faisait trembler ainsi. Mais, le pouvais-je?... Et ma mère:.., la pauvre innocente qui commençait à me connaître si bien, à aimer ma présence... pouvais-je l'abandonner?

Mon hésitation fut de courte durée : comme Jacques insistait, je dis, revenue à la raison :

— Tout ce que je puis faire, c'est de vous accompagner un bout de chemin.

Il me serra contre son cœur, d'un mouvement, ravi, et, prenant notre élan, nous nous mîmes à courir de toutes nos forces pour regagner le temps perdu durant notre discussion.

Au bord de l'eau, nous nous arrêtâmes un instant, irrésolus quant au chemin à prendre : était-ce du côté des quais ou de l'Allée-Verte que Jacques découvrirait le bateau à bord duquel il désirait monter? Les beaux arbres de la Promenade nous attiraient..., et, bientôt, nous nous glissions sous leur ombrage. On était à la fin de mai; les tilleuls commençaient à fleurir et toute l'allée était parfumée d'une délicate odeur de thé. Parfois, une petite grappe jaune tendre tombait de haut, à nos pieds, et mon camarade me disait :

— Ramassez-la, Line. Au moment de nous séparer, vous me donnerez ces fleurs de tilleul et je les mettrai dans ma poche. On ne sait pas ce qui peut arriver quand on entreprend un voyage au long cours.

Je les ramassai, très docile; et nous avions une émotion délicieuse, une angoisse pleine de charme, à l'idée de tout ce qui *pourrait* arriver à Jacques et que nous ne savions pas. Ce danger plein de mystère dont il était menacé satisfaisait cet amour des aventures qui nous domine tous dans l'enfance et dont mon ami et moi nous étions absolument possédés. Derrière nous, vers la ville, les quais grouillants de monde avaient une agitation de fourmilière; des trains, venus de la gare de l'Est, traversaient le Pont du Rivage avec un gros bruit de ferraille.

Devant nous, c'était Laeken ; de l'autre côté, sur la rive gauche, un coin de Molenbeek était charmant avec des prairies humides et vertes où de grandes vaches rousses paissaient ; à notre gauche, le canal de Willebroeck traînait, entre des berges gazonnées, piquées de renoncules tout en or, son eau lourde où glissaient les *tjalks* de Hollandes aux massives ailes de bois ; les *bacs* carolorégiens ; les fins voiliers chargés d'arbres de Norwège écorcés et blancs ; les bateaux à vapeur reliant Bruxelles à Gand, Ostende, Anvers, La Haye... ; enfin, les barques à moules venues de Zélande, les longs chalands de Flandre remplis de briques, de foin, de chaumes, si profondément enfoncés dans l'eau qu'ils semblaient submergés jusqu'au bord de la carène, leur chargement surnageant seul. Les uns venaient vers le port ; les autres se dirigeaient vers Vilvorde. Ces derniers nous intéressaient exclusivement. Dès que nous en apercevions un arrivant lentement, nous nous postions debout sur la berge et nous attendions qu'il fût tout près pour décider si nous le choisirions. Plusieurs passèrent ainsi sans nous tenter : ils étaient, à notre avis, ou trop petits ou trop grands..., ou bien, c'étaient les bateliers qui ne nous séduisaient guère. Enfin, nous en vîmes venir un, plus rapide et moins épais que les autres, avec un petit drapeau tricolore flottant au haut de sa vergue d'artimon. Il était chargé de foin, et une femme coiffée d'un bonnet de dentelles se tenait au gouvernail ; un homme barbu, en vareuse de laine écarlate, fumait sa pipe à l'arrière. Et quand ce bateau se fut approché, je pus lire son nom écrit en grandes lettres blanches à l'avant ; *Reyn bloem* (1).

— *Reyn bloem*; vous avez lu *Reyn bloem*? s'écria Jacques.

Et il ajouta, ayant à son tour, parfaitement déchiffré le nom du chaland :

— *Reyn bloem*; c'est le bateau de Flup !

Une grande agitation s'était emparée de mon ami, et il allait et venait nerveusement sous les tilleuls.

(1) *Reyn bloem :* Fleur pure.

Enfin, il lança en l'air et rattrapa au vol sa casquette, ce qui, chez lui, était l'indice de la joie la plus vive, puis il me dit :

— Quelle chance, Line; c'est bien la *Reyn bloem*, c'est Flup. Je vais monter sur ce bateau.

Ses gestes véhéments et ses cris d'appel finirent par attirer l'attention des bateliers du chaland et ceux-ci parurent reconnaître Jacques, comme Jacques les reconnaissait :

— Mes amis, mes amis, abordez, répétait le petit garçon, de sa voix la plus sonore.

Des rires et de flatteuses exclamations lui répondaient bientôt du bord. La femme fit virer le gouvernail; l'homme jeta des amarres et prestement tous deux furent à terre, rieurs, serrant les mains de Jacques :

— C'est Stanceke, ma nourrice et son mari, expliquait le jeune Holstein. Un bienfait du destin, Line, cette rencontre; je vais les accompagner.

Et Stanceke de répondre, en serrant son nourisson sur son cœur, tandis que les ailes vastes de son bonnet flamand caressait les joues de celui-ci :

— Vous voulez nous accompagner, mon agneau, à votre aise; venez donc, montez sur la *Reyn bloem*, et cette gentille petite demoiselle aussi. Nous retournons chez nous avec ce foin, et votre chère présence à tous deux nous fera un bien meilleur voyage.

Mais Flup, le mari, ne trouvait pas l'aventure si simple. Il voulut savoir comment nous nous trouvions ainsi tous seuls, au bord de l'eau :

— Monsieur Jacques, interrogea-t-il, je vous croyais en pension et à la garde d'un tuteur?

— Oui, oui, mon brave, certainement, fit l'émule de Robinson en se grattant l'oreille; mais voici : j'ai quitté pour toujours la pension, je ne veux plus entendre parler de mon tuteur et je prétends voyager, voir du pays.

— Hélas! nous n'allons pas au delà de la Lys et de Tronchiennes! se lamentait déjà la naïve Stanceke.

Cependant, Flup ne disait mot et ses sourcils en épis de seigle se fronçaient sous son front tanné,

recuit, où s'amoncelaient les nuages. Il prit sa femme à part et je vis bien qu'il lui faisait observer l'impossibilité d'embarquer ainsi un enfant mineur sans l'assentiment de sa famille.

Le résultat de ce conciliabule fut que Stanceke marqua de l'humeur à son époux, tandis que ce dernier, inébranlable, proposait à Jacques une visite au docteur Veydt afin d'obtenir son consentement à une petite excursion de ce jeune homme sur la *Reyn bloem*, suivie d'un séjour à Tronchiennes, dans la ferme de Flup, que leurs enfants gouvernaient seuls à l'heure actuelle.

Jacques faisait la moue; il prit sa nourrice à témoin de ce qu'une telle démarche serait vexatoire et inutile; mais, comme Flup ne cédait point, il fallut bien en passer par où il voulait. Et nous gagnâmes tous le bateau, où le patron de la *Reyn bloem*, descendu dans sa cabine, allait faire un bout de toilette.

Ce bateau... oh! ce bateau, qu'il était joli, propre, ingénieusement aménagé! je parle, naturellement, de l'intérieur, de ce qui était sous le pont, car, pour celui-ci, on n'y voyait, à la vérité, que du foin, rien que du foin..., une couche embaumée, haute de plus de deux mètres.

Un petit escalier raide, que nous descendons... Et voici la chambre à coucher de Stanceke et de Flup; voici la cuisine où un poêle est allumé sur lequel diverses casseroles chauffent, exhalant des odeurs fortes de nourritures. Des meubles minuscules, que je trouve ravissants, sont rangés en un ordre parfait dans ces deux pièces dont les écoutilles sont ouvertes; sur le châssis d'un hublot, dans la cuisine, à côté d'un pot de géranium rouge somptueusement fleuri, un gros chat tigré dort en toute quiétude. Le délicieux intérieur..., et comme je voudrais y pouvoir demeurer!

Ce fut toujours mon rêve, de vivre sur l'eau, justement en une embarcation comme celle-ci, qui eût marché sans grande vitesse, au gré du courant et, depuis un jour où Véronique m'avait menée en promenade à l'Allée Verte, du côté du canal, il me sem-

blait qu'il n'y eut aucun bonheur comparable à celui des bateliers. L'eau noire et lisse était sillonnée de bateaux sur lesquels des hommes en tricot rouge, des femmes en camisole lilas se tenaient debout, immobiles, paisibles et silencieux. J'aurais voulus être à leur place, et, vivre ainsi, dans cette immobilité, ce silence, cette paix, entre le ciel et l'eau. Je les regardais passer en souhaitant de les suivre, de les accompagner, de m'en aller avec eux, loin, loin, vers des contrées inconnues dont je n'aurais jamais aperçu que le rivage..., et d'avancer ainsi sans bruit, sans effort apparent, sans mouvement sensible, au fil de quelque onde chimérique.

Toute l'existence des mariniers se résumait pour moi, alors, en cette image d'une absolue sérénité dans l'inaction, la contemplation et le mutisme. Ne les connaissant que pour les avoir observés à distance, mes pieds sur la berge, tandis qu'eux-mêmes voguaient sur le canal fluide, je n'aurais pu me figurer ces gens-là parlant, agissant, marchant comme je le faisais moi-même; ils me représentaient plutôt des personnages de kaléidoscope, donnant l'illusion précise de la vie, mais avec ses formes et ses couleurs seulement, à l'exclusion de tout ce qui dénonce la vie par des actes, des gestes ou des sons. Ils réalisaient à mes yeux l'idéal de la félicité, non, de l'allégresse : celle-ci suppose de l'expansion, de la gaîté vibrante, du plaisir éclatant, et c'est tout le contraire, c'est de la jouissance discrète et profonde que devaient ressentir, je me l'imaginais, les bateliers dans leur nef lente.

Cette impression d'enfance m'est restée au cœur, avec la nostalgie de l'eau, de l'élément limpide et mystérieux qui vous mènera non pas exactement où vous voulez aller..., mais où vous ne savez pas bien, en y rêvant pourtant !

Et voilà que j'étais, enfin, sur une de ces embarcations tant contemplées naguère, par mes yeux ravis, tant convoitées, si ardemment observées dans leurs dispositions spéciales et le détail de leur arrangement extérieur ! Et j'y avais pénétré, j'y marchais, j'en touchais du doigt les aîtres, j'en voyais de près les

propriétaires... Et tout celà, aîtres et gens, dépassait mon rêve en singularité, en originalité, en charme imprévu et bizarre!

Quelle petite fille n'aurait été séduite par l'ordonnance intérieure de la *Reyn bloem*, par son mobilier reluisant, aux dimensions réduites, par la batterie de cuisine lilliputienne, par les hublots étroits, ornés de rideaux enrubannés, semblables à ceux garnissant les fenêtres des salons de poupées, mis en montre à la vitrine des bazars! C'était comme si je fusse entrée dans un joujou, dans une de ces merveilleuses maisons des contes bleus, où rien ne manque de ce qui est essentiel à la vie pratique, où se trouvent tous les objets nécessaires à l'existence d'un ménage, mais strictement porportionné à la taille de l'enfance par la main de fées prévoyantes. Je me sentis là immédiatement à l'aise, et je courais d'une chambre à l'autre comme chez moi, comme si je me fusse enfin trouvée dans le logis adéquat à ma personne et à mes goûts.

Pourtant, l'idée d'y rester, de consentir à suivre Jacques dans ses projets de révolte et d'exode ne me troubla pas un instant. Et comme Flup, vêtu de ses habits du dimanche, tout à fait singulier dans une vareuse de laine pourpre, se disposait à franchir la passerelle afin de gagner la berge et, de là, la ville et la rue Marcq, pour la démarche auprès de mon grand-père :

— Monsieur, dis-je bravement, je vais vous accompagner; je n'irai pas à l'école ce matin. Je retourne à la maison.

— Oh! Lina, Lina! protestait le jeune Holstein, c'est ainsi que vous m'abandonnez! Vous n'avez donc aucune affection pour moi!

Notre séparation lui faisait plus de chagrin qu'il ne voulait le montrer et, moi-même, j'avais l'âme bien triste à la perspective de ne plus le voir de longtemps, car il était toute la joie de ma sévère enfance et je devais garder de la *Reyn bloem* un souvenir enchanté. Mais avais-je le droit d'être encore une enfant et de me laisser dominer par des tentations puériles?

— Vous savez bien que je me dois à ma mère, répliquais-je simplement.

Et il comprit. Sans insister davantage, il me serra dans ses bras, gagna la cabine à destination culinaire, et je vis, par le hublot, son mouchoir blanc qu'il agitait au-dessus de la splendeur épanouie des géraniums.

Nous étions déjà dans l'Allée-Verte, Flup et moi.

Le marinier marchait deux pas en arrière de moi, par déférence : il était grave, rouge et pensif, pénétré de la solennité du rôle dont il se trouvait, soudain, investi et, visiblement, fort embarrassé de son personnage.

XVI

La promenade de l'Allée-Verte à la rue Marcq s'accomplit d'un pas marin, balancé comme un roulis : j'imitais Flup, dont la marche sur la terre ferme, faisait penser à l'allure lourde et un peu pataude des animaux amphibies qui ont les pieds palmés. Il ne parlait guère et semblait extrêmement soucieux de la réception qui l'attendait chez mon grand'père. Comme nous parvenions en vue de la demeure de celui-ci, l'arrêt brusque d'un fiacre devant le seuil me frappa; trois hommes vêtus de noir, à tournure policière, en sortirent bientôt; l'un d'eux sonna, et, je ne sais pourquoi, leur entrée dans la maison, quand Wantje les eut introduits, me troubla profondément.

Nous marchions sur leurs pas. Mlle Josine, accourue au coup de sonnette, n'aperçut d'abord que ces trois étrangers, et je la vis pâlir, tandis qu'elle disait, en les introduisant dans le salon d'apparat, dont les volets étaient fermés :

— M. le docteur Veydt, mon père, est occupé pour le moment...

— Ma tante, ma tante, écoutez-nous, l'interrompis-je aussitôt, en entraînant Flup vers ce même salon plein d'ombre, d'où je croyais que les hommes noirs allaient se retirer.

Mais il n'en fut rien, et je demeurai stupéfaite

d'entendre l'un d'eux faire cette réponse à la vieille fille :

— Il n'importe, Madame. La présence de M. Veydt ici n'est pas indispensable à la pénible mission que nous avons à remplir et dont je vous révèlerai le caractère particulièrement délicat quand nous serons seuls. Veuillez, toutefois, faire ouvrir les contrevents qui masquent les fenêtres de cette chambre.

Plus pâles, beaucoup plus pâles que je ne les avais jamais vues, devinrent les joues de ma tante, pendant qu'elle ordonnait à la bonne d'agir selon le vœu de ces messieurs, et d'ouvrir tout de suite les volets. Cependant, elle avait remarqué l'homme qui m'accompagnait ; et, très digne, très maîtresse d'elle-même en dépit d'une émotion que décelait tout son aspect physique :

— Permettez, en ce cas, Messieurs, que je termine d'abord avec ma nièce.

Et elle ajouta, les lèvres frémissantes, ses yeux inquiets tournés vers moi :

— Qu'est-ce encore, dites-moi, Line?

Dans un discours haletant, bref et confus, Flup et moi nous le lui dîmes. Les sombres visiteurs, discrètement, regardaient par la fenêtre, maintenant transparente, d'un air détaché.

Ma tante finit par comprendre nos explications et, chose singulière, le récit de la fugue de Jacques, au lieu de la fâcher, la laissa distraite, indifférente.

Quand nous en vînmes à lui exprimer le désir de ce jeune homme, ses idées de voyage en bateau, de séjour à la campagne, une espèce de satisfaction, une visible impression de soulagement passa sur ses traits maigres et décomposés. Elle s'empressa d'acquiescer à la demande de Flup, elle dit :

— Je prends tout sur moi ; j'autorise le pupille de mon père à partir avec vous, M. Flup ; j'ai la procuration du docteur Veydt.

Comme le patron de la *Reyn bloem*, dans son langage rustaud, mais prudent, réclamait « un petit mot d'écrit, pour sa décharge morale » elle lui rédigea immédiatement, sur un coin de table, un

billet autorisant, au nom de M. Veydt dont elle avait les pleins pouvoirs, Jacques Holstein à naviguer sur la *Reyn bloem* en compagnie des époux Flup.

Je tombais des nues; cette indulgence conciliante, cette bienveillance presque débonnaire, cette usurpation autorisée des droits et prérogatives du docteur cadraient si peu avec les habitudes de Mlle Josine! Flup, assez surpris lui-même de l'excessive aisance de son ambassade, serrait le précieux papier dans sa bourse, saluait tout le monde et se retirait, de son pas traînard et cadencé.

Il était parti et la porte de la maison se refermait sur sa vareuse écarlate avant que je fusse revenue de mon étonnement.

Ma tante, beaucoup plus préoccupée qu'elle n'eût voulu le paraître, mais, d'un objet sans rapport avec l'entrée ou la sortie du marinier, avait dirigé vers le groupe des hommes noirs un regard que j'avais surpris et qui était plein d'épouvante; ses mains, agitées, s'attachaient fébrilement au dossier d'une chaise et, dans le mouvement de ses lèvres muettes, se lisait une angoisse qui me fit tressaillir. Elle devait avoir oublié ma présence, ne songeait évidemment plus à moi et, comme celui des trois intrus qui semblait le plus important revenait auprès d'elle, déclinant ses noms et qualités :

— Maître Préherbu, huissier près la Cour d'appel...

— Ah ! fit-elle, d'une voix défaillante.

— Je viens, Madame, avec mes deux témoins, poursuivait l'homme, afin de procéder à la...

— Je sais, l'interrompit-elle, avec une hâte extraordinaire, et comme si elle eût craint que le mot, le mot terrible, le mot humiliant ne fût prononcé. Puis, elle ajouta, redevenue, du moins en apparence, calme, froide, résignée :

— Faites, Messieurs.

Comment en arrivais-je, avec mon faible jugement de fillette ignorante de la vie, comment en arrivais-je à comprendre la sorte d'exercice auquel se livrèrent, chez nous, les trois individus à tournure policière? Comment en vins-je à savoir que c'était là ce qu'on nomme, en termes judiciaires, une « saisie-gagerie »...,

comment pût-il se faire que je me rendisse aussitôt un compte exact de la situation et que je susse si nettement ce qui l'avait provoquée, ce qui l'avait rendue fatale, inévitable..., enfin, ce qui la rendait aujourd'hui irrémissible?

C'était, soudain, comme si, depuis longtemps, j'eusse pénétré ce qui se passait de désastreux entre les murs — pourtant si discrets! — de cette maison; comme si j'eusse lu, sous les nuages de leur front, la pensée de ceux qui l'habitaient avec moi et qui, eux, savaient la vérité. Mille indices frappants de ruine, de désordre et d'erreur s'accumulant au sein de cet intérieur, d'apparence si honorable et si correcte, me revinrent à l'esprit : la parole déçue et un peu vexée du professeur Oppelt à qui, c'était certain, on ne payait pas régulièrement la pension de ma pauvre mère; l'allusion timide de M. Pluvinage, l'aîné, aux trimestres échus de Jacques Holstein; l'avarice devenue sordide de ma grand'mère; l'angoisse croissante de Mlle Josine devant les demandes d'argent pressantes et réitérées de son père..., enfin, des rentrées nocturnes de celui-ci, titubantes et bruyantes, qui réveillaient tout le monde, qui faisaient se lever ma tante de son lit, précipitammant, et répondre d'avance à la question muette de mes yeux ouverts et consternés :

— Ce n'est rien, Line, un malaise du docteur; j'y vais; rendormez-vous.

Maintenant, hélas! il n'était plus de feinte possible; tous les pieux mensonges de cette fille à l'amour filial passionné devenaient superflus : je savais. Mon grand-père, par des dépenses plus ou moins avouables, mais exagérées, par une vie extérieure restée pour nous pleine de mystère, mais que je devinais peu orthodoxe, nous avait ruinés tous, en se ruinant lui-même; et l'on allait vendre jusqu'à ses meubles pour l'apuration de ses dettes.

— Ma tante, qu'allons-nous devenir? m'écriais-je, tout d'un coup, devenue très lâche devant la brusque appréhension d'une réalité si effrayante.

Les recors, occupés au dénombrement de notre mobilier en détaillaient les différents articles à haute

voix, dans la salle à manger; l'armoire aux porcelaines de Delft et aux argenteries Henri II, béante, laissait voir le vide lamentable de ses rayons soigneusement recouverts d'un papier brun où le poids des objets avait imprimé leur forme; il y avait en déroute, par terre, des piles d'assiettes et des piles de linge damassé.

Et je pus mesurer l'étendue du découragement, de l'absolue et profonde désespérance de Mlle Veydt, quand elle, l'énergique et la vaillante, elle répondit à ma question, tout bas, l'œil égaré, en me serrant la main :

— Je ne sais pas, Line, ce que nous allons devenir.

Ce fut son seul moment de défaillance.

On gagnait le vestibule, pour la continuation de l'inventaire, à l'étage. Ma tante dit, soudain, en s'arrêtant devant l'escalier :

— Veuillez m'attendre ici, Messieurs. Je reviens à l'instant.

Et elle gravit de son pas naturel les quelques marches qui la séparaient de l'entresol. Parvenue là, je la vis entrer chez son père, tout droit, sans frapper, ce qui ne lui arrivait jamais. Nous étions, les huissiers et moi, immobiles devant le degré.

Combien de minutes s'écoulèrent? Cinq, peut-être; peut-être six ou sept. Pas davantage, à coup sûr. Et j'entendis un bruit net, sec, bref, que je ne pus définir.

Au même instant, Mlle Josine, blanche comme une hostie, mais très calme, ouvrait au large la porte du cabinet de son père, puis, formulait distinctement cette phrase, d'une voix où il y avait plus d'apaisement que de désespoir :

— M. le docteur Veydt n'est plus; il vient de se suicider.

Aussitôt, ce fut dans la maison un grand tumulte; M. Préherbu avait envoyé un de ses clercs à la recherche d'un médecin; un autre courait faire la déposition au commissariat de police.

Je m'étais enfuie au jardin; j'étais sans pensée et

presque sans souffle, en proie à une émotion qui me faisait claquer des dents, qui me mettait une sueur froide dans le dos. Je ne pleurais point : la mort de mon grand-père ne me causait pas, à proprement parler, de chagrin car je n'avais pour lui aucune affection véritable, je le connaissais si peu! Mais c'est l'attitude de ma tante Josine, qui, en dépassant tout ce que j'aurais jamais pu imaginer, révolutionnait mes nerfs et mes sentiments. Qu'avait été, au juste, son rôle dans cette tragédie? Appréciant cette femme à sa valeur, sachant l'étendue de son adoration pour M. Veydt, le culte dont elle entourait la personne et le caractère de celui-ci, je me doutais qu'elle avait dû souhaiter ardemment de le voir mort plutôt que déshonoré... Mais jusqu'où avait été son intervention pour l'accomplissement d'une telle fin?

Je sentais là, de la part de la vieille demoiselle, une espèce d'héroïsme surhumain, mais je ne savais pas exactement si c'était de l'admiration ou bien une répugnance terrifiée que m'inspirait une fermeté si stoïque.

Comme l'après-midi s'avançait, elle vint vers moi; j'étais inerte, dans un état de prostration d'où me fit sortir sa voix extraordinairement grave :

— Line, me dit-elle, votre grand-père n'est plus de ce monde; priez pour lui.

Et, enfin attendrie, le cœur enfin touché à la place sensible, j'eus d'elle une pitié immense; je me jetai à genoux dans le gazon, j'éclatai en sanglots et je m'écriai :

— Mon Dieu, pardonnez au pauvre pécheur... exaucez-moi et recevez-le dans votre ciel, parmi les anges.

On me mena dans la chambre mortuaire, ce même cabinet où une bonne partie de l'existence équivoque du docteur s'était passée, où son suicide avait eu lieu et que la présence de son long corps roide, étendu sur un canapé drapé de linges blancs, faisait paraître plus étroit. Sur le revers du drap, sa main rigide tenait l'arme assassine, un revolver de fort calibre. Pour tenter un réveil de vie et d'intelli-

gence dans ce crâne percé de six balles, on avait mis des sangsues sur les tempes du suicidé, sur la nuque, derrière les oreilles, et, pour cela, on avait coupé ses beaux cheveux; la barbe aussi, cette barbe de prophète, pure, éblouissante comme une tombée de neige, avait disparu. On avait dû tailler à tort et à travers, d'une main brusque et hâtive, dans toute cette blancheur sacrée, car des mêches inégales s'échelonnaient vers le front, découvraient le menton, et celui qui dormait là son suprême sommeil n'avait plus rien du prestigieux vieillard pour qui le mot « vénérable » semblait avoir été inventé. C'était une fort misérable dépouille humaine, sans guère de noblesse en dépit de la grande sérénité de la Mort.

J'avais peine à reconnaître mon aïeul et je songeais que sa destinée eût été, sans doute, bien différente s'il eût été privé plus tôt ou s'il n'eût jamais été pourvu de l'artifice de ces cheveux magnifiques et de cette barbe imposante, aujourd'hui tombés sous des ciseaux profanes.

Mon implacable mémoire d'enfant venait de me rappeler un mot de Jacques Holstein affirmant que tous les avantages physiques du docteur Veydt se résumaient en l'abondance, la santé et la splendeur de son système pileux.

Et je baisai mon grand-père au front, en constatant que sa beauté même n'avait été qu'attitude, mascarade et fausse apparence.

Cependant, j'étais satisfaite que Jacques fût absent et de savoir qu'il ne verrait jamais le docteur ainsi que je venais de le voir : en aveu de sa personnalité véritable et tel, enfin, que la nature l'avait fait.

MARGUERITE VAN DE WIELE.

(*A suivre.*)

LE HÉROS PRÉFÉRÉ

Marie était venue me chercher. Je la trouvai plus pâle et plus nerveuse que la veille. Elle se blottit au coin de mon feu, pendant que je m'enveloppai de fourrures.

— N'appelez personne, ma chère Jeanne, me dit-elle, en entrant chez moi, tout être humain avive ma souffrance, ma mère vient de me torturer, elle a trouvé les mots qui détruisent l'effort. Je m'étais résignée, maintenant j'ai peur des êtres qui vont me reprendre et peser sur ma vie. Demain je le reverrai.

— Vous lui avez donc écrit, malgré votre promesse? Il fallait lutter, Marie...

— Je vous attends, l'automobile est à votre porte. J'éprouve le besoin de franchir l'espace, mais avec la volonté de revenir encore dans cette maison que je viens de quitter.

J'abandonnai ma chambre de travail, mes yeux firent le tour des objets familiers : leur immobilité me plaisait, je souhaitai déjà l'inconsciente fraternité du retour.

— Au Bois, ordonna-t-elle, vous arrêterez à la Laiterie.

Le trajet se fit rapide, l'air très froid coupait les paroles. L'accent bref de ma compagne martelait dans ma pensée la menace de sa fuite.

— Je quitterai mon mari demain, et je suivrai Fernand; je veux être heureuse!...

Et sa volonté se développait précise, dans le vertige que donne la vitesse.

Nous étions arrivées à la Laiterie : les salons étaient vides, on patinait encore sur le lac : plus tard, à l'heure du thé, ils allaient être envahis.

Elle commanda peu et hâtivement : c'était prétexte à s'asseoir, vis-à-vis de moi, pour parler de son amour.

. . . .

Son mari ne lui avait fait connaître que la stupeur d'être sa chose, dans une initiation brutale, qu'il jugeait sans importance.

Pour lui, c'était l'acte naturel, qui succède à la représentation mondaine d'un mariage élégant.

Il s'était réveillé le lendemain, à ses côtés, avec la même indifférence qu'un voyageur, retrouvant dans sa voiture le compagnon dévisagé au départ.

Leur existence se régla sans heurt apparent, stériles furent les contacts de leurs corps et ceux de leurs âmes; elle ne s'était pas éveillée à l'appel d'un révélateur; lui, somnolait confiant dans l'apaisement d'une vie facile.

Trois années s'écoulèrent jusqu'à la rencontre de l'homme, au type d'idéale beauté; mais il n'apportait que le charme extérieur, sans le rayonnement de l'esprit. La caresse des yeux et du sourire, l'instinct le créaient pontife de voluptés, il répétait des mots entendus, comme l'oiseau gazouille sa chanson.

Un soir, on me montra Fernand Morlow, assis, à l'écart, auprès de Marie. Son regard la parcourait toute, il prenait possession de la jeune femme avec une volonté si troublante que je m'arrêtais pour observer sa dangereuse science d'amour...

... Tout à coup je tressaillis d'un émoi que je partageai, sans doute, avec elle; le fluide qui se dégageait de cet être merveilleux était donc assez puissant pour doubler l'action sensuelle de sa beauté!

Quelques instants plus tard, il me fut présenté : je lui parlai d'une œuvre nouvelle, de l'événement qui passionnait la foule : ses réponses étaient enfantines, quelques-unes d'une dégradante fatuité.

La rancœur d'une sensation brève et humiliante, la certitude du désenchantement qui suivrait sa faute, me portaient à combattre la passion de mon

amie : elle s'attristait de mon dédain pour l'homme qu'elle croyait aimer. Avec cette générosité propre aux femmes, les plus intelligentes, éprises d'un bellâtre, elle lui attribuait toutes les finesses de son esprit.

. . . .

L'obscurité était complète, les garçons autour de nous encombraient les tables de sandwich et de gâteaux. Marie comprit qu'il fallait céder la nôtre. Elle se leva et paya si généreusement que tout le personnel courut sur la terrasse pour faire avancer l'automobile.

Le détail précis d'une minute brève m'est présent. Je retrouve la sensation de la fraîcheur de l'air, l'odeur âcre des feuilles mortes dans le gel vigoureux de la nuit. La clarté lunaire d'un réflecteur plonge jusqu'au fond d'une allée, et la silhouette de Morlow m'apparaît distincte. Elle s'accentue dans le pincement de la pelisse : la forme particulière de son chapeau marque sa ressemblance avec l'auteur des Nuits. Son bras pend le long du corps et la main balance des patins aux lueurs bleues. Puis, très éclairée, voici la belle tête amoureuse penchée sur le visage de sa compagne (une artiste sans talent, engagée dans un théâtre d'à côté). Et le geste, le regard lui font comprendre ce désir d'amour dont je connaissais la puissance.

Je ne sais quel instinct brutal me fit toucher le bras de Marie; l'acte était volontaire et sans bonté.

. . . .

L'automobile emportait une blessée. Nous roulions sans bruit, sur le macadam dur.

— Je désire prier, dit à haute voix Marie, inconsciente, que j'entendais sa parole.

— Vous souffrez, ma chérie?

— Je ne vous donne pas cette joie, mon cœur est amputé, il me reste une grande douleur à l'âme. Je vais la soigner... elle guérira.

Et d'une voix brève elle donna l'ordre d'arrêter devant l'église du Sablon.

Marie y entra, sans paraître obsédée du bruit de mes pas résonnant derrière elle.

La chapelle de Tour et Taxis était ouverte. Je vis mon amie s'agenouiller tout en avant près de l'autel.

Le demi-jour s'éteignait avec les cierges piqués sur les torchères, étoiles fumeuses aux feux intermittents comme les cœurs, ramenés dévotieux à l'heure douloureuse aux pieds de Notre-Dame.

Quelques jeux de lumière, sur les galons d'or de la robe, indiquaient seuls la Vierge miraculeuse. Emouvante matérialisation qui facilite les élans d'une humanité souffrante vers la Mère du Rédempteur.

C'est pourquoi, dans son doux mysticisme, l'Eglise catholique admet le rappel des glorieux béatifiés, alors que les sceptiques raillent ces colloques des humbles devant les statues, naïves ou superbes, offertes à leur foi.

J'étais restée en dehors de la grille aux lourdes ciselures de cuivre. A travers les rinceaux, je distinguais des ombres immobiles.

Les médaillons des sarcophages, les statues qui les soutiennent se dégagaient en vigueur sur les marbres noirs dont les murs sont revêtus.

... Sous les voûtes des vieilles paroisses, flottent, détachées des lèvres, tout un passé d'invocations. Elles se mêlent à l'odeur de l'encens, aux vibrations des chants liturgiques. Les *dies iræ* et les *magnificat* ont imprégné l'atmosphère chargée des manifestations de toutes les douleurs et de toutes les espérances.

. . . .

Marie prolongeait la mise à nu de son cœur, dans un pieux recueillement : enfin, elle revint vers moi et je la suivis.

— Je vous ramène, dit-elle.

Quand l'automobile s'arrêta devant ma porte, elle me tendit le manchon que j'y laissais.

— Ne cherchez pas à me voir, jusqu'au jour où je retournerai chez vous... peut-être oublierai-je l'expression cruelle qu'eurent vos yeux.

Je la quittai sans lui répondre, indifférente à sa colère.

***

J'étais revenue de Venise depuis quelques jours. L'automne déjà froid pesait de toute sa tristesse sur la ville. Des amis croisés en gondole, pèlerins d'art, d'un culte extérieur, qui viennent chercher là le souvenir d'amours trop dévoilés, m'avaient raconté comment Fernand Morlow, après avoir échappé au danger d'un typhus, compliqué de pneumonie, s'était fiancé à une de ses cousines amoureuse de lui depuis son enfance.

La jeune fille était très riche et orpheline. Ses inquiétudes, puis la joie qu'elle éprouva lorsque son beau cousin fut sauvé, avaient décidé Morlow à demander sa main. Depuis quelque temps le rôle de séducteur l'ennuyait : il rêvait des jouissances plus matérielles, exigeant moins d'efforts. Les femmes du monde ne lui valaient plus la peine qu'il se donnait autrefois pour leur plaire. La douceur de la convalescence, les soins qu'on apportait à varier ses repas, chaque jour plus substantiels, toutes ces petites joies qu'il devait à l'ingéniosité de sa cousine l'amenaient peu à peu vers un sensualisme différent.

La gourmandise et la paresse devenaient des péchés mignons, préférables aux tentations qu'il recherchait autrefois.

Une cure en Suisse, le renouveau d'un sang plus riche, épaississaient ses formes. Les glaces de son appartement reflétaient un homme qu'il reconnaissait à peine. La barbe recroissait moins soyeuse : les joues, plus arrondies, modifiaient l'ossature de son visage; enfin, les cheveux, repoussant rudes et serrés, résistaient à la frisure désormais obsédante. La présence d'une ingénue, en adoration perpétuelle, effaçait le souvenir des femmes éprises de sa beauté, et lui rendait douce l'inutilité des élégances passées.

Sans regret, Fernand entrait dans le personnage du jouisseur paisible. Celle qui lui apportait la vie quiète, garderait l'illusion d'avoir provoqué l'oubli volontaire de son passé. Le mari resterait le héros matérialisé de ses rêves, abaissé, pour l'amour d'elle, au rang d'un honnête bourgeois . . . . .

. . . .

— Me voici, bonjour ma chérie, vous avez fait un heureux voyage, dit-elle, et un visage délicieusement frais frôla le mien.

Marie s'installa sur le divan, tapota les coussins qu'elle empilait autour d'elle, comme autrefois.

— Donnez-moi du thé, n'est-il pas bientôt l'heure où Jeanne monte le pain bis et le miel ? Je meurs de faim, faites m'en apporter, je vous en prie !

Je sonnai et donnai l'ordre qu'elle réclamait.

Mon amie revenait chez moi singulièrement embellie. J'étais frappée de retrouver dans ses yeux une expression plus sereine, qu'accentuait la fréquence du sourire.

Un long manteau de soie, qu'elle s'obstinait à garder, malgré la tiédeur de la chambre, cachait, par coquetterie peut-être, toute l'élégance de sa taille, mais la minceur du cou se dégageait d'une fourrure rejetée sur les épaules.

Des plumes noires, prolongées jusqu'au bas de la nuque, ombrageaient la tête exquise, d'une auréole fantaisiste. Très simplement elle me questionna sur l'Italie, sur les personnalités féminines que j'avais rencontrées à Rome.

Avec une gourmandise enfantine elle dévorait le pain bis et le miel; tout à coup elle déposa sa tasse et, passant le bras autour de mon cou, je sentis son baiser sur ma joue.

— J'ai boudé trop longtemps, ma chère amie, mais vous avez été le témoin brutal et impitoyable d'une déception humiliante... vos yeux triomphaient : ce soir-là vous ne m'aimiez pas, avouez-le ? . . . .

. . . .

J'assistai, sans regret, au reversement d'une idole : votre imagination bien plus que le cœur avait sacrifié à un faux dieu !

Et une substitution miraculeuse m'a guérie, reprit-elle, et sa voix était douce. Quand, dans ma détresse, je me jetai aux pieds de Notre-Dame du Sablon, je lui demandai de transformer le visage séduisant que mes yeux cherchaient encore. Je gardai volontairement l'obsession de son regard et de son sourire, mais j'étais bien résolue à ne plus revoir

Morlow. Je partis avec mon mari pour Paris, où des affaires le retinrent longtemps.

— Et c'est là, ma chère Marie, que vous parvîntes à l'oublier : au milieu du bruit et du mouvement? Le mal n'était donc pas aussi grave que je le supposais?

— J'y fus mortellement triste... je pleurai un mort... cadavre irréel, me laissant veuve d'une vision de beauté à jamais disparue, et qui entraînait, je ne sais où, ma jeunesse et ma joie.

Je restai des heures entières indifférente et morne, sans que mon mari, absorbé par le souci d'augmenter sa fortune, parût s'apercevoir de ma détresse.

Enfin, après une longue absence, je revins souffrante à Bruxelles : des amis me contèrent la maladie de Fernand et son mariage très prochain. Je m'en émotionnai peu, ce nom n'évoquait plus l'image de celui que j'avais aimé... Une après-midi, au boulevard, où je passais avec ma mère, je reconnus sa fiancée. Elle était accompagnée d'une gouvernante, et d'un homme à l'aspect vigoureux, aux joues colorées, qui parlait et riait haut.

En nous voyant, il détourna la tête, mais déjà nos yeux s'étaient croisés, sans que les miens ressentissent l'impression d'un regard rencontré. Le geste qu'il ébaucha pour nous saluer, ou plutôt une certaine ressemblance retrouvée, m'amenèrent à questionner ma mère.

— Ce monsieur que nous venons de croiser, n'est-il pas un frère aîné ou le parent de M. Morlow ?

— Mais c'est lui-même, ma chère enfant, je conçois que vous ne le reconnaissiez pas, il est métamorphosé ! Je les rencontre souvent Ce changement doit rassurer la jeune fille et ne pas déplaire à certains maris.

L'an dernier, il s'occupait de vous avec trop d'insistance. Morlow compromettait les femmes. Le voilà riche. Peut-être sera-t-il fidèle par reconnaissance...

Une chose indéfinie se brisait... un fantôme me quittait pour rejoindre dans l'espace tous les rêves, toutes les irréalités dont les poètes forment leurs chants d'amour . . . .

. . . .

— Vous paraissez heureuse, Marie; mais votre cœur est-il apaisé, sans plus chercher le héros de vos rêves, que vous ne rencontrerez jamais ?

— Je l'attends, il arrivera bientôt. Celui-ci sera mignon et rose, je baiserai ses petits pieds nus. Il ne sera pas un enfant de l'amour, mais ce ne sont pas les mieux aimés. Le cœur de leur mère se partage... Le mien sera *mon héros préféré*, je lui consacrerai ma vie. En effet, je suis heureuse, ma chérie ! . . .

. . . .

Elle se leva, et dans le geste de ramener sa fourrure, l'ample manteau de soie s'entr'ouvrit, accentuant les signes d'une maternité prochaine.

JACQUES JACQUIER.

LES SAISONS MYSTIQUES

I

La Saison de la Foi.

CITÉ DE GEL

Au minuit
Qui luit,
L'astre blanc du gel
Fait ruisseler des candeurs électriques :
Clair de lune sur des cristaux géométriques
Appendus, telles
Des dentelles
De verre, cassantes et frêles,
Tout au long des toits bleus des nocturnes chaumières,
Stalactites mirant d'hivernales lumières.

Des vibrations de lune
Sur mes fenêtres d'ombre, éclairées une à une
Allument des micas de nacre et de nitre.

Le givre arborise la nuit de mes vitres.

Je rêve d'une ville en neige et en cristal,
Où tout serait ainsi nocturne, calme et clair,
Où l'air
Immobile à jamais, fixerait, blanc fanal,
Le rayon qui patine aux glaces du canal.

Je rêve d'une ville, où, flèches dans l'espace,
De fins clochers, immuablement blancs
Darderaient vers la lune immuable l'élan
De leur mysticité de glace...

LA SAISON ÉTERNELLE

L'Hiver marque ici-bas l'éternité du Père,
L'Hiver immaculé, l'Hiver, où, près des morts,
Avec le Pain caché germe le Vin des Forts,
L'Hiver, où, dans le sol glacé, la vie opère ;

Où le hêtre et le cèdre obstinément espèrent,
Malgré la haine athée hurlée en vents du Nord,
Dans ce Soleil de Dieu qui les nimbera d'or,
Lui qui du désert nu fera des champs prospères.

La neige des sommets dans l'avril éclatant,
Eternisant l'Hiver au-dessus du Printemps,
Vous symbolise, ô Dieu que la Lumière enseigne.

Et quand viendra l'Eté, la force des sillons
Verra l'Hiver des pics glorifier son règne ;
Et l'Esprit descendra sur les tours de Sion !

II

La Saison de l'Espérance.

LE BAISER DU RÉVEIL

L'astre d'amour s'élève à l'horizon des plaines ;
L'Hiver est dissipé ; les neiges ont fondu,
Et voici que l'Epoux vient sans être entendu
Réveiller son Aimée avec sa chaude haleine.

— « *Tes baisers, mon Amour, sont plus doux que la laine*
Dont se couvraient, l'Hiver, tes blancs troupeaux tondus ;
Mais pour t'aimer, mon cœur n'avait pas attendu
Que sous tes pas vers moi naquit la marjolaine. »

Ainsi parle la Terre au Soleil du Printemps.
Ainsi parle sur terre, ô vierge de vingt ans,
Ton âme immaculée au Dieu de ta jeunesse ;

Ainsi parle au Très Haut le Jardin de l'Ourthas ;
Ainsi parle à jamais Celle qui L'enfanta,
Au Roi des Rameaux verts monté sur une ânesse.

LES VERGERS DU PRINTEMPS

Comme des gars joyeux aux matins des Kermesses,
Quand tintent pour les messes
Les cloches du Printemps,
Chaque pommier étend
Vers les pommiers voisins ses bras pleins de promesses.

Et le large éploiement des rameaux à fleurs blanches
Entrelace en arceaux, dans les vergers spacieux,
Sous la renaissance des cieux
La fête unanime des branches.

La joie des pommiers fleuris
Fait un tremblottis gris-perle,
Quand, hardi, le vol d'un merle
Y vient, du lointain qui rit,
Lancer au soleil d'aurore
Ses coups de sifflet sonores.

Heureuses, les tourterelles
Des pigeonniers campagnards
Et les dandinants canards
Et les oies tôt réveillées,
Sous la flore émerveillée
De mes vergers brabançons,
Eparpillent dans les gazons
Leurs blancheurs ensoleillées.

Dépassant dans l'air les tuiles des toits,
Les fleurs des poiriers sont blanches de Foi,
Les fleurs des pêchers sont roses d'Amour,
Les fleurs des pommiers sont blanches et roses ;

Les fruitiers fleuris font la joie du Jour
Et la jeune abeille, déjà, s'y repose...

III

La Saison du Saint-Amour.

LE TROUPEAU DE L'ÉTÉ

Sa force
Et le Soleil
Gonflant, hâlant son torse
Pareil
A la glaise qui brûle en braise dans les fours,
— Dos nu, luisant,
Et pantalon de brun velours —
Il incarne, ce paysan,
La plénitude estivale du jour.

Sa volonté mène les lourdes vaches lentes,
Aux flancs squameux de bouse desséchée,
A la croupe anguleuse, aux cornes ébréchées,
A la panse ballante,
Où pend le pis, léché
Par les veaux entêtés à goulûment te boire,
Bon lait fleurant le trêfle, ô nourricière gloire
De la ferme flamande où s'aiment les colombes!

Le troupeau de l'Été redescend vers les combes.

Une poussière ardemment blonde, que soulève,
Sur la pente ombragée des sentiers sablonneux,
La douceur des génisses et la bonté des bœufs,
Donne à leur foule proche
L'éloignement solaire et vaporeux du rêve.

Sur le vivier carré l'éclat du ciel ricoche.

Immatérialisant le brutal paysage,
Le troupeau de l'Été marche dans un nuage.

. . . .

Si, docile et marchant par la route estivale
De ta vie arrivée au milieu de son cours,
Comme le pas des bœufs et des bonnes génisses,
— Qui humblement dévalent
Dans l'ombre et regravissent
La montée en plein jour —
Ton pas, ô paysan, soulève la poussière
Environnant ton corps
D'une obscure auréole, où l'ombre et la lumière
Se disputent encor,
Souviens-toi d'aujourd'hui à ton heure dernière
Et que le geste absolutoire de ta main
Fasse entrer à jamais dans la Splendeur plénière
Celui qu'auréolait la cendre des chemins...

SPLENDOR PATRIÆ

Le Père des splendeurs, des hauteurs du silence
Sur l'azur déployé déploie sa fresque d'or.
Le jour est tout-puissant. L'œil fixe des condors
Adore en haut des pics l'auguste Vigilance.

L'ardeur du bleu ciel d'août darde sa violence
Sur l'immobile éclat du tropical décor.
Les moissons de la gloire étalent leurs trésors :
Rivalités de flamme en remous d'opulence.

Ainsi, dans l'août divin le Trône ardent des cieux
Inonde les élus de feux silencieux
En la placidité de sa Force absolue.

Ainsi, mage royal, durant l'éternité,
L'Orient dont l'extase, ô Soleil, te salue,
Offre l'or du royaume à ta divinité.

IV

La Saison Expiatoire.

TERRE MAUDITE

Au Pays de Laermans.

Cimetière vide,
A mare livide,
Où, cadavérique, le soir est miré.

Trois arbres sans branches,
Que Novembre penche ;
Et là, deux croix blanches
Chavirées !...

Mutisme sans borne,
Qu'infinise, morne,
En tons sombres, lourds,
L'horizon sourd.

Église petite
Et si décrépite

Que ses contreforts
Enfoncent, tassés, dans l'humus des morts
Et que ses murailles
— C'est la Mort qui raille! —
Aux quatre vents se dispersent et se disloquent
Comme ces bicoques baroques,
Où, dos cassé, pieds en loques,
Viennent échouer les chemineaux hâves,
Muettes épaves
Du naufrage humain,
Se traînant quand même
Le long des murs blêmes,
Vers le silence inexorable des chemins,
Avec, dans leurs yeux sans espoir,
De l'aube lamentable au lamentable soir,
Des visions maléficiées :
Vieilles forêts suppliciées
Par les rapts des ouragans fous
Et villages blafards sous des peupliers roux...

DE CENDRE ET D'OR

Les fleuves de l'Automne entre leurs vaisseaux noirs
Charrièrent des soirs aux splendeurs de cratère.

Le ciel mira sa gloire aux fleuves de la terre.
Les lacs rouges d'octobre ont dédoublé les soirs.

Le ciel n'est plus miré aux fleuves de la terre.
L'évidence du jour se perd en des brouillards

De doute et vous masquez les eaux qui reflétèrent
La Lumière du ciel, ô brumes délétères,
Du matin baptismal au Golgotha du soir!

Novembre! mois des morts, c'est le glas de l'église
Qui sonne faible aux rives indécises
Des eaux éteintes, des eaux grises

Et qui s'étouffe dans l'ouate neutre
Où la vie amaigrie se calfeutre,

Elle qui contempla, au zénith des années,
Dans les sous-bois d'été la descente des Langues!

Et qui meurt, ne gardant de ses ferveurs fanées
Plus rien qu'un goût de cendre à ses lèvres exsangues.

GEORGES RAMAEKERS.

YMNIS ET NUMAINE

Pièce en en 4 actes et 5 tableaux

ACTE TROISIÈME

LA TENTE DU PRINCE FRÉDÉRIC

Le soir. — Elle est faiblement éclairée. Lit de repos, sièges sans dossier que recouvrent des peaux de bêtes.

FRÉDÉRIC, *assis sur le lit, semblant continuer une conversation commencée.*

Maigre chasse, Muccio?

MUCCIO

Un chevreuil.

FRÉDÉRIC

Quelle honte! Et trois jours de battue!

MUCCIO

Je fus pourtant utile à votre stratégie en fouillant les bois.

FRÉDÉRIC

Vraiment. Je plaisantais. (*Une pause.*) L'homme, à ton sens, était un espion?

MUCCIO

Ils étaient deux. L'un s'échappa. L'autre, traqué, fut saisi par nos gens.

FRÉDÉRIC

Au pied de la montagne.

MUCCIO

Il se dirigeait vers votre camp avec des prudences infinies.

FRÉDÉRIC

On lui appliqua la torture?

MUCCIO

Comme aux traîtres.

FRÉDÉRIC

Il parla sous les fers rougis. Répète...

MUCCIO

Le baron est à bout. Cerné par vos troupes, il rugit impuissant, affamé dans son burg imprenable qu'entourent les rochers. Il descendra demain dans la plaine.

FRÉDÉRIC, *se frottant les mains.*

Bonne prise! Mes soldats seront prêts à le recevoir vigoureusement.

MUCCIO

Vous vous êtes dévoilé capitaine émérite.

FRÉDÉRIC

Joli début qui fait honneur à nos armes.

MUCCIO

A vos capacités, prince... Trois bandits formidables saccageant la contrée.

FRÉDÉRIC

Le premier fut tué.

MUCCIO

Le second mis en fuite.

FRÉDÉRIC

Et le troisième, enfin, capturé, c'est certain, viendra, vivant trophée, au palais paternel, humblement s'humilier.

(*Un temps. — Sa figure se rembrunit.*)

MUCCIO

Une ombre sur votre front...

FRÉDÉRIC

Oh! mes perplexités!

MUCCIO

Le Roi conserve un silence absolu?

FRÉDÉRIC

Hélas! Et les jours s'accumulent! Je me consume de fièvre. Il reçoit mes courriers, s'instruit des phases de mes opérations. De lui, je reste sans nouvelles. Il devait éclaircir pourtant un état d'âme auquel j'attachais un prix capital.

MUCCIO

Numaine...

FRÉDÉRIC

Oui.

MUCCIO, *avec un accent de reproche.*

Je fus peu favorisé de vos révélations.

FRÉDÉRIC

Tu ne goûtes plus ces poèmes.

MUCCIO

Cruellement frappé deux fois, je n'estime guère l'amour qu'on représente avec des ailes — inconstant papillon!

FRÉDÉRIC

Sceptique!

MUCCIO

Je discute posément d'une chose que l'on ne considère jamais avec sang-froid.

FRÉDÉRIC

Parure brillante et magnifique! Mon esprit, comme en feu, s'arrête sur Numaine. Je la vois, je la sens, l'air vibre, élargissant des ondes, et son haleine — ô ciel! — me souffle des baisers. Depuis ces deux semaines de fougue guerrière, mon rêve s'est exacerbé. Je me trouve capable de courir vers mon père!

MUCCIO

Frédéric!

FRÉDÉRIC

Oui, oui, de t'arracher, adorable Numaine, au péril que j'appréhende obscurément.

(*Il s'exalte. — Gestes vifs. — Marche rapide à travers la tente.*)

MUCCIO

Je ne vous reconnais plus... si doux, presque placide.

FRÉDÉRIC

On tient en soi des sentiments qui montent comme un levain au gré des circonstances. Je veux savoir et je saurai. Je retourne là-bas dès ce soir.

MUCCIO, *très grave.*

Déserter votre poste?

(*Un silence.*)

MUCCIO

Sur quel indice basez-vous votre espoir? Quelle créance donnez-vous à des faits antérieurs? Numaine, un seul instant, rougit-elle d'un trouble ingénu? (*Frédéric baisse la tête et s'allonge sur le lit.*) Oh! questions sans réponse. J'ajouterai que sûrement elle est indifférente.

FRÉDÉRIC

Muccio!

MUCCIO

Indifférente, dis-je, sinon, je me serais aperçu... (*Une pause.*) Mais rien que contenance polie. (*Gémissement de Frédéric.*) Je suis désabusé et je vous désabuse.

FRÉDÉRIC

Tu me tenailles!

MUCCIO

Et vous soulage. L'expérience trempe les caractères, ma vie s'érige sur des décombres. (*L'index au front.*) L'image est là, contant l'histoire : je suis Italien, noblesse de petite cour. Une ville de marbre sous l'éternel bleu céleste. Pour mon mariage, l'avenir s'allongeait, jonché de tapis somptueux. L'épouse mourut. Descendez avec moi dans les gouffres du désespoir. Puis, peu à peu, la paix se fit. L'instinct s'accrochant à mon être, y déposa un autre amour. Et la femme me trompa, souilla la robe de l'honneur. Avec délice, je tuai, pris le bâton des pèlerins et voyageai... Guerre aux décevantes passions!

FRÉDÉRIC

Misanthrope!

MUCCIO

Philosophe !

FRÉDÉRIC

Ton amitié m'expose des épreuves personnelles. Mais ma jeunesse, malgré tout, balance une lanterne magique.

MUCCIO, *avec abattement.*

Ah ! comment vous convaincre...

FRÉDÉRIC

Mon bon Muccio... (*Se soulevant.*) Retire-toi. Tu as mérité ton sommeil après tes énormes fatigues. (*Une pause.*) Je t'approuve en partie... Au moins, tu gagneras ceci : j'accomplirai jusqu'au bout mon devoir.

MUCCIO, *au fond.*

Merci... Maître, dormez.

FRÉDÉRIC

Dormir ! La nuit, mon cher, agitera des spectres.

MUCCIO

Abstenez-vous de réfléchir... Simple jeu pour vos organes... La légende raconte que vos ancêtres sont d'essence divine.

FRÉDÉRIC

Ah ! Muccio, que les dieux ont tort d'habiter les cerveaux humains ! Ils n'y gagnent que nos déboires.

(*Sortie de Muccio. Le prince se recouche, habillé, les yeux fixes et largement ouverts. — Silence. — Rentrée de Muccio.*)

MUCCIO

Pardonnez-moi. Je crois agir sans vous déplaire. Un ménestrel à barbe grise demande à vous distraire.

FRÉDÉRIC

Qu'il soit le bienvenu.

(*Signe d'appel de Muccio qui s'efface devant un homme enveloppé d'un manteau loqueteux. Il semble préférer les coins obscurs de la tente.*)

FRÉDÉRIC, *sans bouger.*

Je te salue !

LE MÉNESTREL

Serviteur... et gloire à vous, Seigneur.

MUCCIO, *à Frédéric.*

Dois-je réunir vos chefs?

(*Contrariété du Ménestrel.*)

FRÉDÉRIC

Non, non, que chacun se repose... Bonsoir, Muccio.

(*Il lui tend la main. Et seul avec le Ménestrel :*)

FRÉDÉRIC

Tu parcours ces parages?

LE MÉNESTREL

Du nord au sud... du sud au nord.

FRÉDÉRIC

Depuis?...

LE MÉNESTREL

Je ne calcule plus.

FRÉDÉRIC

Tu visitas les châteaux, les donjons?

LE MÉNESTREL

Je n'atteignis pas les hauteurs.

FRÉDÉRIC

Ni le repaire des rebelles? (*Mouvement du Ménestrel.*) Ces gredins...

LE MÉNESTREL, *vivement.*

Non pas!

FRÉDÉRIC

Tu les défends?

LE MÉNESTREL, *qui s'observe, humblement.*

Que pèse mon jugement? Fragment d'un grain de sable. Je circule, je m'arrête... poussière amoncelée des routes.

FRÉDÉRIC

Assieds-toi.

LE MÉNESTREL

Soyez loué, Seigneur.

FRÉDÉRIC

Commence!

LE MÉNESTREL, *se recueille et dit* :

Les vivants à la recherche de ceux qu'ils ont perdu.

(*Il chante.*)

La nuit bavarde, ma mie,
la nuit est bavarde,

Et du haut de notre tour,
sourions de leurs détours,

De leurs détours maladroits
à travers le cimetière,

A travers le cimetière,
couleur de lune en prière.

L'un chancelle et va criant :
mon amante!... mon amant!

Et cet autre étreint la terre :
O mon enfant!... O mon père!

Le cortège est décevant
d'hommes sages ou déments.

Pourquoi secouer les croix
et hurler comme aux abois?

Pourraient-ils fendre la terre,
gratter, détacher les bières?

Et quand même ils ouvriraient
des cercueils? — fût-il jamais

Plus outrageante folie?
oh! rions, rions, ma mie,

Et du haut de notre tour,
jetons-leur des calembours.

(*Il se tait, puis, félin, s'insinue jusqu'à la couche de Frédéric et le désarme.*)

LE MÉNESTREL

Un cri, un seul cri... et la mort au cœur... Oh! n'ouvre pas la bouche... Un son, un seul son, je l'étouffe aussitôt. (*La mimique du prince marque le plus profond ébahissement.*) Je déguste mon triomphe... Me connais-tu? Réponds... Je t'autorise à me répondre.

FRÉDÉRIC

Non.

LE MÉNESTREL

Mon déguisement cache un baron sans gîte, dépouillé; mon déguisement cache un des trois vassaux pressés de secouer le joug de ton vieux père.

(*Contorsions de Frédéric pour échapper à son ennemi, mais celui-ci le maintien étendu et le menace d'un poignard.*)

LE MÉNESTREL

J'ai capturé le lionceau. Oh! ma trame ourdie par la malice et par le flair. Une nuit entière m'est dévolue, me fixe à ton chevet avec ton existence au bout des doigts. Qu'il sera beau, ton sang jeune et vermeil; j'en remplirai mon verre et l'offrirai au Roi en superbe apparat!

(*Il s'écarte légèrement.*)

LE MÉNESTREL

Ainsi, je t'examine mieux. (*Une pause.*) Tantôt, nous étions deux... mon lieutenant fut supplicié. Notre mission? Relever les points faibles de ton camp, en avertir celui qui, dans son burg, expire d'inanition et de rage. Ma témérité lui assure un définitif avantage. Trêve à ce discours! Frédéric, je t'écrase...

UNE SENTINELLE, *au dehors.*

Qui vive?...

(*Le bras suspendu, le Ménestrel écoute... Il se précipite sur Frédéric. Lutte. Entrée rapide du page Ymnis qui ne distingue d'abord que deux hommes dont l'un — jouant d'une lame scintillante — pèse de tout son poids sur l'autre. Il le saisit à mi-corps, le roule sur le sol... Avec Frédéric, libre maintenant, ils enserrent le Ménestrel qui bave et se débat.*)

FRÉDÉRIC

A l'aide!

(*Irruption de gardes. A leur tête, Muccio... On entoure le Ménestrel.*)

MUCCIO

Quel drame s'écoule ici? (*Tâtant le prince.*) Dieu soit béni!... Il n'y a point de sang.

FRÉDÉRIC, *au Ménestrel.*

Meurtrier!

LE MÉNESTREL

Libérateur!

MUCCIO

Le Ménestrel!... Je fus complice involontaire.

FRÉDÉRIC, *souriant.*

Où mène la confiance. (*Aux gardes.*) Allez et que demain on prépare le gibet.

(*Ils sortent avec leur prisonnier qui s'épuise en vaine résistance.*)

MUCCIO, *désignant Ymnis.*

Quel est cet inconnu?

FRÉDÉRIC

Mon sauveur!... Il prendra rang à côté des plus grands.

YMNIS

Je suis le page Ymnis.

FRÉDÉRIC *et* MUCCIO

Ymnis! En effet...

YMNIS

Un messager, prince... J'ai traversé vos lignes, sacré comme un ambassadeur, grâce à ce pli que j'ose vous remettre. Une dernière sentinelle alarma vos braves qui veillaient...

(*Impatient, Frédéric lit et relit, fébrile et mécontent.*)

MUCCIO, *à Ymnis, pendant la lecture.*

Votre action est mémorable. Plus d'un patriote vous l'enviera.

YMNIS

Remercions l'ingrate fortune qui daigne s'attendrir aujourd'hui.

FRÉDÉRIC

Muccio!... Qu'on selle mon cheval.

MUCCIO

Sur l'heure?

FRÉDÉRIC

Oui.

MUCCIO

Mais...

FRÉDÉRIC

Ne réplique pas.

(*Il l'accompagne jusqu'au fond, puis, préoccupé, s'adresse à Ymnis.*)

FRÉDÉRIC

Je vous traduis ma gratitude. Juste au moment fatal, vous vîntes, ô Providence!

YMNIS

Je galope depuis trois jours. Voyage par les champs, forêts et marécages. Deux coursiers s'abattirent au long de mon trajet. Je colportais, peut-être, un secret capital. Sans différer, je m'enfonçai parmi le réseau de vos troupes... (*Un temps.*) Et je vous conservai à l'attachement du peuple.

FRÉDÉRIC

Fixez un prix très rare à ma reconnaissance.

YMNIS

Ne rapetissez pas ma dose de bonheur... Je refuse, Seigneur.

FRÉDÉRIC

Un pur et blanc héros s'érige devant moi!

YMNIS

Non, non... Je ne fus que l'instrument d'un hasard favorable.

FRÉDÉRIC

Néanmoins, formulez un souhait, page Ymnis.

YMNIS, *après méditation.*

Celui de retourner sans délai.

FRÉDÉRIC, *bref.*

Impossible.

YMNIS

Pourquoi?

FRÉDÉRIC, *avec gêne.*

Un vœu insuffisant... Autre chose, autre chose!... On m'accuserait de ladrerie.

YMNIS

J'insiste avec respect. Mon être est là-bas, ô mon prince, là-bas où je respire seulement à mon gré.

FRÉDÉRIC

Coupez les mailles du passé. De ce jour, je vous assigne titre de confident et je vous compose un blason.

YMNIS

Je rougis d'une faveur si vaste et vous m'introduisez dans une apothéose. La chimère, jamais, ne me fit pareil signe... Et pourtant je refuse, oui, je refuse encore.

FRÉDÉRIC

Me laisserez-vous le remords d'être inapte à récompenser?

YMNIS

Vos intentions me pénètrent. Vous êtes le Dispensateur... Mais je ne réclame qu'un peu de clémence, de générosité.

FRÉDÉRIC

Ymnis, vous abusez...

YMNIS

Hélas, je suis plongé dans l'abandon, dans l'opacité des ténèbres. Mon esprit vagabonde au sein des râles, des agonies.

FRÉDÉRIC

Quel orage a grondé sous les coups de tonnerre?

YMNIS

Hélas! un cœur là-bas soupire et me rappelle. Il est comme un danger. Un protecteur, presqu'un père se convertit en amoureux.

FRÉDÉRIC. *Il rugit.*

Malheureux!

YMNIS

Trop lourde est ma détresse! Supposez qu'un fruit d'or est ployé vers vos doigts et que la branche dévie sous une main hostile.

FRÉDÉRIC

Vertige de vos sens!

YMNIS, *se cachant la face.*

Oh! j'ai commis un sacrilège. Je touche à des vases du culte. Le page entre en lice comme un duc, moi, frêle cri de l'amour entravé, un cri tenace, pourtant, que je propage à l'infini.

FRÉDÉRIC, *le poing en l'air.*

Ymnis!

YMNIS

L'aveu de ma princesse est comme un bouclier.

FRÉDÉRIC, *se maîtrisant.*

Enfin, votre dessein?

YMNIS

M'attacher à son ombre et la suivre en tremblant, observer les visages et dissiper ses craintes. Oui, me tenir comme un objet docile pour amoindrir les chocs.

FRÉDÉRIC

Qui donc les produirait?

YMNIS

Le Roi!

FRÉDÉRIC, *violent.*

Accuse effrontément.

YMNIS

Je pars!

FRÉDÉRIC

Jamais!

YMNIS

Le Roi, vous dis-je, gardien absolu de Numaine, livrée à son caprice, harcelée, secouée.

FRÉDÉRIC

Menteur!

YMNIS

Il ne recule pas devant un hymen abhorré!

FRÉDÉRIC, *les yeux injectés et tournant vers lui la pointe d'un glaive.*

Menteur!

YMNIS

Tuez-moi...

(*Frédéric s'effondre sur le lit.*)

YMNIS

Reprenez quelque raison. J'explique l'inexplicable.

FRÉDÉRIC

Oui, oui... la missive et ses termes patelins. Qu'il est douloureux de juger celui qui se pare de pourpre souveraine, symbole des vertus supérieures. — Une lampe luit au fond d'un gouffre et je descends; je descends et me blesse, mais je descends sûrement. Quel liquide visqueux sur les parois et sur les dalles! Prêtez une oreille à ceci.

(*Décidé, il lit certains passages de la lettre royale.*)

« Il n'est pas temps encore de parler de Numaine. Elle a d'adroites réticences. Nous avons un adversaire, mon fils, à supprimer. Il s'agit de ce page Ymnis dont l'influence est redoutable. Je ne m'étonnerais pas d'un amour partagé. Souillure à notre dynastie! Condamne cet adolescent et qu'à l'assaut prochain, il soit au nombre des soldats, tout en avant, parmi les vingt premiers guerriers. J'escompte pour sa chair le dard acéré des mêlées. Il est orphelin comme Numaine. Après ta campagne que ton courage immortalisera, je te réserves délassements et fêtes. Tu te rendras auprès de mon voisin Lutgold qui marie son fils. Il est également le père de deux princesses dont la beauté est surprenante... »

(*Il s'arrête. — Entrée de Muccio.*)

YMNIS, *lentement.*

Or donc je disparais... Votre absence se prolonge. (*Avec un accent d'anxiété indicible.*) Numaine est perdue!

FRÉDÉRIC

Non, non, car je vole au palais... Je l'arrache au martyr de l'union sénile. (*A Muccio.*) Mon cheval?

MUCCIO

Il piaffe...

FRÉDÉRIC

Et pendant que je languissais, mon père bâtissait

son infernal calcul. Apprenez que, pour moi, il devait voir Numaine, l'interroger sagement, car je l'aime! Je l'aime!... J'épuiserais cent chevaux pour gagner une heure au cadran.

MUCCIO

Frédéric! Frédéric!

FRÉDÉRIC

Mon nom dans ta bouche est gonflé de reproches... Adieu!

MUCCIO

Halte! N'aggravez pas la forme du forfait. Vous mutilerez Numaine comme un pétale trop délicat. Je vous jure que sa pensée m'appartient comme un trésor dont je suis éperdu...

FRÉDÉRIC

Que m'importe page Ymnis! Je la convoite et je me la réserve.

MUCCIO, *résolument.*

Quoi, exiger qu'on vous aime, un genou sur la gorge, aveugle, impulsif et sauvage? Ne violez pas un cœur épris. Malédiction sur l'époux qui s'impose! Votre carrière se forge de sérénité. Supprimez vos colères. Soyez l'aigle des sommets. On attend de vous de grandes choses.

FRÉDÉRIC, *amer.*

Et l'on ravage mon premier printemps?

MUCCIO

Elargissez votre horizon. Mettez en vous de la bonté; répandez-la sur la misère des foules. Et d'un rôle radieux, soyez le magnifique apôtre.

FRÉDÉRIC

Sacrifice encore et toujours sacrifice.

MUCCIO

Signe de rédemption. Signe étoilé des conducteurs!

FRÉDÉRIC, *après un silence, à Ymnis.*

Je... je te permets... Eloigne-toi!
(*Ebloui, Ymnis se prosterne et lui baise les mains.*)

(*A suivre.*) RICHARD LEDENT.

LA BARQUE AMARRÉE

(Suite)

VIII

Pendant les quelques jours qui suivirent, en dépit du beau temps, Hendrik ne sortit pas, demeurant assis près du vieux puits, qui était peint en rose au dehors et blanchi au dedans, à contempler la marche du soleil à travers le jardin. Il n'avait rien dit de son court entretien avec Karel Koor.

Marie Saudemont, tout de suite, avait admis que quelque chose était arrivé. Elle crut bon, toutefois, de ne pas questionner son fils, par crainte de raviver sa sensibilité qu'elle comprenait excessive. Pour l'avoir surpris à différentes reprises devant un miroir, elle en savait assez. S'il restait enfermé à la maison, c'est que quelqu'un lui avait fait mal, par des remarques inconsidérées, probablement. Sans rien laisser paraître de ses sentiments, Marie Saudemont entourait Hendrik d'une tendresse à laquelle il effaçait, peu à peu, le souvenir de la mauvaise impression reçue. D'ailleurs, dans cet enclos où la verdure et les premières fleurs mettaient des teintes caressantes, il se trouvait à l'aise, et si bien à l'abri ! Aucun regard curieux ne l'observait. Sa faiblesse n'avait point à se dissimuler comme une honte. Il faisait calme et doux. La brise jouait dans les pommiers et agitait l'ombre sur les murs. Tout était quiétude. Le sourire de sa mère ajoutait, pour lui, à la clarté du bon

soleil ; dans le demi-jour de la cuisine, la coiffe blanche de la chère femme allait et venait.

Mais, un matin, le docteur, passant par là, poussa la porte et s'écria :

— Qu'est-ce que vous faites ici, vous !

Sans vouloir rien entendre, il alla prendre un chapeau qui pendait à un clou, le mit sur la tête de Hendrik, lui prit le bras et l'emmena par les petits chemins bordés de haies qui conduisent vers Zijpe. Tout étincelait sous la lumière. Il n'y avait pas un nuage dans le ciel. Par-dessus les digues, on apercevait la pointe des mâts et des bouts de voiles. Les oiseaux pépiaient. Les vaches grasses, qui broutaient dans les prairies, levaient la tête pour voir passer les deux hommes, dont l'ombre courait sur la route empierrée.

Comme ils atteignaient un tournant, Hendrik et le docteur s'arrêtèrent, un moment, pour regarder le village dont les maisons se groupent autour de Sint-Jacobus.

La légende veut que la cloche fêlée de cette église ait été volée à Sint-Philipsland. De là vient le sobriquet de *klokkedief* par lequel on désigne les habitants de Bruinisse.

Ce fut de ce surnom que le docteur apostropha Hendrik, lui faisant remarquer que le bien mal acquis ne profite guère, cette cloche étant presque sourde, ce qui est leur façon, à elles, d'être muettes.

Mais ils reprirent leur promenade et s'engagèrent dans un chemin bordé de saules, dont la plupart avaient été frappés par la foudre. Ils arrivèrent bientôt en vue de Zijpe, où ils purent se reposer et admirer les éclats du soleil sur l'eau. Au loin, une ligne d'un bleu très pâle marquaient les îles de l'Escaut oriental. La course rapide des barques retint surtout leur attention. Elles louvoyaient, paraissant se poursuivre, et l'on voyait monter et descendre les dérives latérales, en même temps que la voile et le foc passaient d'un bord à l'autre.

Enfin, quand les promeneurs se furent suffisamment reposés, suivant la côte, ils rentrèrent.

A dater de ce jour, Hendrik entreprit des marches

de plus en plus longues, mais toujours vers l'intérieur de l'île. Il fuyait le port.

Petit à petit sa figure se remplissait ; les couleurs lui revenaient aussi ; par contre, il demeurait voûté et marchait la tête basse. De cela, vraisemblablement, il ne se guérirait plus. Il en devrait prendre son parti !

Tout au début de juin, un jeudi, Hendrik résolut de pousser jusqu'à Oosterland, un village des alentours, où il n'était plus allé depuis des années. Il comptait y donner le bonjour aux Van Meers, des gens qui avaient habité Bruinisse autrefois. Il avançait, de son pas menu et rapide, longeant le bord des chemins caillouteux.

Une bonne brise chantait dans les arbres et les buissons. Au ciel, de légers nuages, pareils à des flocons blancs, couraient, s'accrochaient, s'éparpillaient ensuite, se déroulant en écharpes qui s'effrangeaient à leur tour. L'églantier et le chèvrefeuille étaient en fleurs. Le vent se parfumait en les touchant au passage, et faisait doucement frissonner les baliveaux des bouquets de bois, ou courbait les herbes.

Vers onze heures, Hendrik arriva à la vieille tour de l'église d'Oosterland. Quelques enfants jouaient à l'ombre des maisons ; deux petis garçons se battaient au soleil et roulaient dans la poussière. Ils étaient rouges, furieux et obstinés.

Hendrik passa. Comme la fatigue lui faisait les jambes lourdes, il fut très heureux de voir enfin le café des Van Meers. Celui-ci se trouvait sur une place plantée d'arbres en éventail. Les stores venaient d'y être baissés à demi. Dès le corridor régnait une agréable fraîcheur. Hendrik poussa la porte donnant accès dans la salle, qui était vide. Sur le billard il y avait une couverture de toile cirée. Autour de la grande table ronde, occupant le milieu de la pièce, les chaises étaient rangées, ainsi que devant celle de la fenêtre. Hendrik s'assit à cette dernière et y frappa.

Ce fut *vrouw* Van Meers qui accourut. A dire vrai, elle ne reconnut pas immédiatement Hendrik.

— Mais c'est vous, Saudemont ! s'écria-t-elle,

lorsqu'il lui eut demandé *een borreltje klare*. Et, tout en venant vers lui avec un verre et une bouteille de genièvre, elle s'étonnait qu'il ne fût pas à la pêche.

Comme elle finissait de verser et regardait Hendrik, elle put se rendre compte de sa mine; car, venant du jardin, elle avait eu, dans le premier moment, les yeux éblouis par le soleil.

— Mon Dieu! cher enfant, auriez-vous été malade? questionna-t-elle.

Hendrik se leva. Il n'en fallait pas davantage.

A cet instant, la porte, par laquelle Mme Van Meers était entrée, s'ouvrit de nouveau. Une jeune fille y parut, dans un rayon de lumière dorée qui l'enveloppait, caressant ses cheveux blonds, qu'elle avait abondants.

— Monsieur Hendrik! dit-elle, venant à lui.

— Bonjour, Helena, répondit Hendrik, prenant la main qu'on lui offrait. Il fut un brin surpris, en vérité, de voir cette menotte se tendre. Depuis qu'elle était en âge de se marier, il lui avait trouvé un air guindé, à cette Helena Van Meers. Il se rappelait ses saluts graves, ses inflexions du corps très polies, cérémonieuses même, et bien froides entre des amis d'enfance.

Non, vraiment, cette poignée de main était une chose trop neuve pour lui.

Il se redressa de son mieux, et vit qu'elle lui souriait gentiment; mais il y avait de la tristesse dans ses yeux bleus. Quelque chose d'humide emperla ses cils. Elle voulut retenir ces deux larmes, et, cependant, elles descendirent le long de son nez aux ailes roses.

Alors, il fut si remué lui-même qu'il dut se faire violence, car son impressionnabilité demeurait très vive. Cela fit une minute de silence.

Mme Van Meers le rompit pour prier Hendrik à dîner. Elle lui conseilla de passer au jardin, où ils se rendirent tous trois. Il dut y conter ses misères, retracer les interminables mois de cet hiver rigoureux. Maintenant, c'était fini : jamais plus il ne pourrait reprendre son dur et cher métier. Ah! s'il n'était pas

si ratatiné, au moins, il eût pu faire encore un bon mari, pour qui l'on n'aurait pas eu à trembler quand le vent hurlait sur la mer et que la houle était mauvaise.

En disant ces mots, il observait Helena, qui détourna le regard et rougit. Elle n'était pas jolie précisément, non. Aussi bien, une femme a d'autres attraits que la régularité parfaite des lignes de son visage.

Helena Van Meers avait de splendides cheveux, d'un blond très pur rehaussé de reflets d'or à la lumière. Ses yeux, plus doux que beaux, étaient d'un bleu clair. Il y avait en eux de la langueur. On pouvait trouver ses lèvres un peu trop charnues, mais il convenait d'en aimer le velouté; elles faisaient penser à un fruit savoureux. Ajoutez qu'elle avait les dents menues, serrées et blanches, le cou gracieux et la taille élancée. Son teint n'était pas délicat comme celui des demoiselles de la ville; sa démarche, non plus, n'avait point cette élégance dont Hendrik se souvenait. Mais oui, certainement, l'autre, la Bruxelloise, avait plus de grâce, infiniment... Puis quoi?

Il voulut chasser la souvenance du minois mutin de son inconstante amie, dont le rire était tout en perles et en fossettes.

Eh! que lui importait, aujourd'hui, cette femme! La vie ne lui semblait-elle pas meilleure, tout à coup?

La campagne était radieuse et calme. On sentait dans la brise des odeurs si subtiles qu'elles ressemblaient à des caresses.

Helena ressentait-elle aussi le trouble de cette glorieuse matinée, ou était-ce encore un effet de sa convalescence à lui, un dernier reste de faiblesse imaginative?

Tout le jardin lui paraissait plein d'amour. Il y en avait au calice des fleurs que baisaient les abeilles, sur les feuilles où se posaient des insectes; le bruit d'ailes et la chanson des oiseaux en proclamaient la force. Enfin, il éclatait dans le roucoulement des pigeons et des tourterelles. La vie dispense de certaines heures qui valent de la connaitre. Il est juste de souffrir pour arriver à elles.

Après avoir fait promesse de revenir bientôt, Hendrik quitta Oosterland, vers le milieu de l'après-midi. Les jolis nuages floconneux du matin s'étaient amassés. Ils se coloraient de gris, de violet, de rose, et le vent les poussait, changeant incessamment leurs formes. Le soleil glissait de-ci de-là un rayon sur les plaines. Cela faisait une raie qui s'étendait à perte de vue, traçant un sillon par les prairies, éclairant un vieux saule, jouant dans une rangée de peupliers, trouant une haie ou dorant un toit. Les verdures susurraient et les bouquets de bois faisaient un bruit semblable à celui de la marée. Au loin, les arbres ondulaient sous la poussée de ce vent dont les grondements augmentaient. Il y avait on ne sait quelles menaces dans l'air.

Les vaches se serraient les unes contre les autres, et leurs gros yeux mi-clos semblaient emplis d'une tristesse résignée. Aucun cri d'oiseau ne sortait des fourrés; pas un pépiement ne s'élevait dans la campagne. Le ciel se plombait, et le tumulte de ses nuées devenait effrayant.

Hendrik allait d'un bon pas. Trottinant le long des broussailles et s'appuyant sur sa canne, il ne s'arrêtait, de temps à autre, que pour lever la tête ou respirer un peu.

Le pays se couvrait de lueurs troubles. Une fraîcheur humide et saline passait dans les rafales. Sur mer, le grain devait faire rage déjà.

Hendrik eût volontiers gagné la côte; mais il se sentait trop las pour songer à ajouter un détour à sa route. Au reste, sur le ciel tragique, le vieux moulin de Bruinisse détachait ses grandes ailes. Puis Hendrik commençait à traîner la jambe.

Au moment où il passait devant l'humble cimetière, qui est une sorte de simple jardin entouré de haies, il pensa que cette prostration, dont il souffrait maintenant au moindre exercice, était un tourment ignoré *là*. Ni accablement physique, ni douleur morale, ne troublaient le long, l'éternel sommeil qui, en ce lieu, repose de la vie.

La fatigue le pénétrait ainsi, chaque fois, d'une affliction profonde. Il venait de s'arrêter à la grille et s'appuyait à ses barreaux.

Vraiment, il se sentait brisé.

Quelque chose attira son regard. C'était un monument à inscription.

« Celui des Van Gouder », se dit Hendrik.

Une envie lui vint de le voir de plus près. Il entra. L'herbe était assez pauvre. Par-ci, par-là, une fleur des champs piquait sa note claire et vive. La plupart des tombes ne portaient qu'un numéro. Il s'arrêta.

Oui, c'était bien le tombeau des Van Gouder. Ils avaient été arrachés, dans la force de l'âge, à leur famille et à leurs amis, portait l'épitaphe.

« Arrachés », murmura Hendrik, et il songeait à l'exactitude du mot.

Gravé dans la pierre, en grandes lettres gothiques, il y avait ceci, emprunté à l'*Apocalypse*, chapitre XX, 13.

En de zee gaf de dooden die in haar waren.

Un instant, Hendrik resta absorbé; puis une impression terrible de froid et d'épouvante lui descendit le long des vertèbres. Il eut un frisson, auquel le vent parut répondre par des gémissements et de furieux coups de sifflet. Tout se courba sous une bourrasque. Quelques larges gouttes de pluie tintèrent dans la feuillée.

Alors, Hendrik se sauva, oubliant, dans sa précipitation, de refermer la grille. Il avait une hâte, soudain, de se mettre à couvert et de se retrouver parmi les vivants.

IX

Dès le lendemain, le temps s'étant remis, Hendrik eût voulu retourner à Oosterland. Après la pénible impression du cimetière, le calme étant rentré en lui par le repos, il avait beaucoup réfléchi à la nouvelle manière d'être de cette Helena naguère si froide à son égard. Il s'accrochait à l'espoir de toucher le cœur de la jeune fille. Elle lui avait marqué une sympathie toute neuve, et l'émotion qu'elle n'avait pas cru devoir lui cacher le troublait profondément. Il aspirait à pouvoir s'abandonner à des élans de tendresse, dont il sentait la puissante et bienfaisante

action. Ils étaient pour lui, en quelque sorte, un besoin. L'amour ne laissait plus de le préoccuper. Il en appelait, avec impatience, les enchantements et le rêve. Tout son désir tendait vers le bonheur d'être choyé. Il se livrait, par avance, au ravissement des caresses qui sont éparses dans chacun des gestes de la femme, lui semblait-il. Pour dire la passion, il leur suffit d'un regard. Elles savent, en un sourire ou dans une larme, faire tous les aveux que n'osent prononcer leurs lèvres. Elles ont le sentiment de l'amour; les hommes n'en ont que l'instinct. Mais une petite ombre passa sur ces pensées. Elle était mutine, gracieuse, et rien ne pouvait égaler l'éclat de ses yeux bruns ou la douceur de sa chair. Cette petite ombre-là se prit à jeter bas ce que la veille avait édifié. Elle n'eut qu'à couler son regard, à montrer le rire de sa bouche charmante, et à mettre en valeur, par trois pas légers, les lignes harmonieuses de son corps, pour triompher, grâce à tous ses appas.

Et la jeune fille d'Oosterland ne fut plus qu'une figure pâle, dont le sourire était sans âme et la fraîcheur sans attrait. Aussi bien, jamais elle ne serait une de ces amantes par qui un homme connaît la complète ivresse des sens. Elle aurait tous les dévouements, toutes les bontés, mais pas une extase voluptueuse.

Le milieu où elle avait grandi parut à Hendrik singulièrement mesquin et terne. Il ne se sentirait pas à l'aise dans la compagnie de ces gens. Leur esprit étroit, leur puritanisme lui demeurerait antipathique et le laisserait étranger parmi eux. Le temps ne ferait qu'accentuer les oppositions de leurs caractères, et qu'envenimer la divergence de leurs opinions.

En vérité, il regrettait d'avoir renoué avec les Van Meers. Ne leur avait-il pas promis une prochaine visite? A quoi bon, maintenant qu'il devinait leurs travers et voyait en lui-même. Il ne devait plus aller à Oosterland; car, tout de suite, concernant Helena, il avait compris bien des choses, au sujet desquelles il ne croyait point se tromper.

Hendrik resta pendant plusieurs jours dans ces

dispositions. Pourtant, des incertitudes ne cessèrent pas de le tracasser au cours de ses promenades vers Nieuwerkerk et Ouwerkerk, deux villages du Duiveland qui se regardent et dressent, dans la plaine, la tour massive de leur église. La pluie, ensuite, vint interrompre les longues promenades, durant une semaine entière. Les routes et les chemins furent rompus. Il ne resta à Hendrik d'autre ressource que d'aller au port. Il se décida à y retourner, et aida son frère Willem à prendre les crabes qui se tapissent sous les algues, entre les pierres de la digue.

Il vit également partir les barques. La plupart mettaient à la voile le lundi. Ce ne fut pas sans un certain pincement de cœur qu'il assista à la sortie du *Bru* 12. Stoffel De Koning en hissait la toile, tandis que Kees, très grave, une courte pipe entre les lèvres, tenait la barre. Il ne se retourna pas. Peut-être eut-il l'intuition de l'effet que ce départ produisait à Hendrik. Il est vrai qu'une fois à bord Kees était tout à la manœuvre, et ne plaisantait plus.

Frans et Willem procédaient précisément à la toilette du 189. Ils travaillaient à quelques légères réparations et, par conséquent, restaient au port.

Quant à Beekhond, les Saudemont avaient dû rompre avec lui. Depuis le retour du Zuyderzee il était sans emploi, et errait comme une âme altérée à travers le village, sur le quai et le long de la digue, d'où il regardait au loin, en clignant des yeux.

Il se mêlait aux divers groupes, s'occupait de tout, parlait avec abondance, sans recevoir de réponse. Invariablement, alors, faisant demi-tour, il « rompait » militairement.

Enfin, pendant ces huit jours, les pêcheurs s'étaient habitués à voir trottiner Hendrik. On lui passa sa manière de se pencher en avant et de s'appuyer sur une canne. C'était un malheur que cette infirmité. Et ce fut tout.

Désormais, le port lui redevenait accessible.

Cependant, le regard curieusement impitoyable de plusieurs femmes qui, autrefois, lui avaient fait les yeux doux, l'amenèrent à réfléchir de nouveau. Il pensa que Lisa Martens leur ressemblait, et que la beauté a l'égoïsme de ses charmes.

A partir de ce moment, Helena Van Meers lui devint cher, et, comme le soleil était revenu, Hendrik résolut d'aller à Oosterland pour la remercier, simplement.

X

Il s'y rendit en effet, dès le lendemain, mais ne trouva que le père d'Helena et son frère Jacob. Elle était à Zierikzee avec sa mère. Hendrik se montra attristé et partit de bonne heure. La route, au retour, lui parut singulièrement longue. Ce qui le contristait le plus, c'était de ne pouvoir revenir tout de suite à Oosterland. Et, pour avoir été privé de la société de son amie, voilà qu'il se prenait à la juger très intéressante et désirable.

Il sut, à grand'peine, attendre quatre jours. Au matin du cinquième, en dépit des menaces d'un orage, il partit, et arriva à Oosterland comme les premières gouttes de pluie cinglaient les vitres du café. Helena y était assise, à la fenêtre, occupée à un travail de couture.

Elle rougit légèrement en voyant Hendrik qui, de son côté, ne laissait pas d'être interdit. Il parvint enfin à lui demander si elle s'était amusée à Zierikzee, le jour où il était venu sans la rencontrer.

— J'ai beaucoup regretté de n'avoir pas été ici, dit-elle, en le regardant.

Cette réponse les troubla fort tous les deux. Certes, ce n'était pas grand'chose en soi ; mais il y a une manière de s'exprimer, par on ne sait quel léger tremblement de la voix, qui émeut et enchante.

Après un moment, Hendrik avoua la tristesse dont il était tourmenté.

« Je dois me décider à parler », pensait-il.

Et voilà que tout à coup il n'osait plus. Non, il ne pouvait pas, il ne devait point oser.

Le souvenir de Karel Koor, à cette minute, lui rappela de dures vérités... « Vous êtes un vieil homme... Est-ce qu'il y aura encore une fille pour vouloir de vous ? »

Non, Helena ne consentirait certainement pas à

l'épouser jamais. Elle compatissait à son malheur ; il lui fallait, sans plus, recevoir cette pitié à l'égal d'une offrande de sa jeune bonté. Elle comprenait et partageait la douleur, les désillusions d'autrui ! Pouvait-il ne pas apprécier ce sentiment à son juste prix, lui, envers qui de beaux yeux se montraient, aujourd'hui, indifférents ou narquois ?

Que s'était-il donc imaginé; de quelles chimères avait-il entretenu son esprit? La raison ne lui reviendrait-elle pas quelque jour ?

Silencieux, ils demeuraient l'un devant l'autre.

Le crépitement de la pluie continuait sur les carreaux. La petite place, avec ses arbres en éventail, était balayée par le vent et par l'eau. On entendait tinter les gouttières. Derrière l'écran d'une fenêtre, des têtes d'enfants se penchaient, les yeux brillants et les lèvres rieuses. Helena les regardait, sans les remarquer du reste. Hendrik ne levait plus le front et restait absorbé.

Ce fut ainsi que Mme Van Meers les trouva, en entrant dans la salle toute sombre par suite de ce mauvais temps qui obscurcissait le ciel.

Elle s'étonna de les voir brumeux autant que la journée.

— Est-ce que Hendrik t'a offensée ? demanda-t-elle à sa fille, avec un sourire.

C'est qu'ils gardaient, ces enfants, une mine bien soucieuse. Avait-on idée de rester là sans se rien dire.

Ces observations, faites d'un ton très doux cependant, achevèrent leur agitation, et Helena, ramassant son ouvrage, se sauva dans la pièce contiguë au café.

Mme Van Meers s'arrêta les bras ballants, et Hendrik devint rouge.

Il se leva pour partir, mais, devant les insistances de sa vieille amie, et touché, malgré tout, par l'émotion dont Helena n'avait pu se défendre, il consentit à se rasseoir. D'ailleurs, les chemins étaient impraticables à présent. Rien ne le rappelait à Bruinisse, où il n'avait pas à être rentré avant le soir. Il présenta de mauvaises objections, que Mme Van Meers n'eut aucun mal à réfuter.

Pourtant, elle ne réussit pas à dissiper la mélancolie qui pesait sur Hendrik. Il n'était pas en état de se défendre contre cette tristesse, et ne cherchait point à dissimuler ses sensations. Il ne cessa pas d'être distrait et absorbé. Mais, lorsque Mme Van Meers passa dans la chambre où Helena s'était réfugiée, il prêta l'oreille. En vain. Dans sa déception, il se loua, du moins, de n'avoir pas parlé. Il ne l'avait pas plus froissée, elle, qu'il ne s'était blessé lui-même en son amour-propre, en sa sensibilité. Il bénit sa retenue et ses doutes. Sa fatuité avait fait une réalité des fantaisies de son imagination. Il lui restait à corriger les effets de sa prétention, à les vaincre dans son cœur.

Hendrik se faisait ces objections, quand le vieux Van Meers entra. Il était chaussé de sabots. Sur sa veste de toile bleue à rayures, les gouttes de pluie avaient fait de larges taches foncées.

Tout de suite, il admira le courage des gens de Bruinisse. Ces *klokke dieven* ne redoutaient ni Dieu ni le diable.

Ayant dit, il emplit de *Schiedam* deux grands verres, puis invita Hendrik à trinquer. Il ne le quitta plus de la matinée.

Ce vieux Van Meers parlait posément, comme un être raisonnable que rien ne presse. Il laissait à ses mots le temps de se reconnaître et accordait à ses idées du loisir pour se former. C'était une façon de sage qui estimait que *les heures sont faites pour l'homme*. Ceci lui permettait de bien vivre. A part la crainte du Seigneur, il était sans peur et ne se faisait guère de reproches. Son calme était imperturbable et son travail méthodique. Il certifiait que le seul bon ouvrage est celui que l'on accomplit avec satisfaction, mesure et calme. Toute précipitation nuit à l'artisan d'abord, à l'œuvre ensuite. En conséquence, il exigeait de son fils Jacob l'exactitude, le soin et la propreté. L'effort désordonné, la hâte qui emperle de transpiration le front d'un ouvrier, le va-et-vient fiévreux, le tapage, ne pouvaient, déclarait-il volontiers, être tolérés dans un bon atelier de menuiserie tel que le sien.

Ce fut dans la société de ce bonhomme flegmatique que Hendrik attendit l'heure du dîner.

Peu après midi, Jacob Van Meers arriva, et l'on se mit à table. Hendrik, alors, regarda Helena et vit que ses paupières étaient rouges. Comme il l'observait, elle releva la tête et lui fit un tel sourire qu'il se troubla complètement. Mais la pensée lui vint qu'elle voulait uniquement effacer, par là, sa brusquerie du matin, et il resta persuadé qu'elle avait pleuré.

Dans ces dispositions, il mangea du bout des dents. Le repas lui parut interminable. Il n'était pas à la conversation, ne disait rien par lui-même, répondait mal et s'énervait.

Vers deux heures, le père et le fils Van Meers retournèrent à l'atelier. La pluie avait cessé. Un rayon de soleil glissait dans la cuisine, éclaboussant la table que débarrassait Helena. Par la fenêtre à croisillons, on apercevait le jardin tout reluisant d'eau, où les oiseaux se reprenaient à chanter. Les nuages gris et blancs fuyaient dans une débandade. L'azur grandissait d'instant en instant. Il se mirait dans les petites flaques de la cour, et la lumière dorait les cheveux blonds de la jeune fille qui allait et venait.

La porte du café ayant claqué, Mme Van Meers dut s'y rendre. Helena et Hendrik restèrent seuls, à nouveau. Il fit mine de quitter la chambre.

— Hendrik, dit-elle.

Il s'arrêta. Le cœur lui battait à grands coups. Jusque-là, elle l'avait appelé toujours « monsieur ».

— Je vous demande pardon... pour ce matin, ajouta-t-elle, avec effort.

Il vint vers elle et prit une de ses mains, sans répondre.

— Pourquoi êtes-vous ainsi... très triste? reprit-elle encore, car elle avait compris la délicatesse de sa réserve.

— Parce que je suis laid, Helena, souffla-t-il, en baissant la tête, et que l'on ne m'aimera plus...

Cela lui sortit comme un soupir que l'on ne saurait contenir et qu'il faut exhaler absolument.

Elle répondit :

— Si je prétendais le contraire pourtant, Hendrik, je vous en dirais trop.

Sa voix tremblait autant que ses lèvres. Elle était devenue très pâle, et comprimait avec peine les palpitations de son sein.

Hendrik avait relevé la tête et regardait Helena. Ils ne cherchèrent plus qu'à se livrer à la douceur, à la sincérité du grand aveu. Leurs doigts venaient de s'unir dans une pression forte et tendre. Un trouble immense, profond, merveilleux, les pénétrait tout entier. Ils s'y abandonnèrent simplement et honnêtement. Aucune déclaration, ils le comprirent, ne vaudrait pour eux le bonheur qu'exprimaient leurs yeux illuminés par la délicieuse émotion.

Quels mots eussent-ils dits? Ils n'en savaient pas qui fussent assez beaux pour rendre leurs sentiments; tandis que ce silence d'adoration était comme un rapprochement de leurs âmes, comme un échange de leurs cœurs, dont les battements valaient mieux que les plus parfaits poèmes inspirés par l'amour.

Et voici que tout se réveillait en lui. Toute la vie s'épanouissait, l'entourant et le pénétrant de ses caresses, de ses illusions, de son espoir. Voici qu'il oubliait sa disgrâce physique, sa faiblesse, les incertitudes de son avenir, pour se chauffer à la chaleur de sa passion. En définitive, le Destin bienveillant semblait ne l'avoir éprouvé là que pour le pouvoir favoriser ici.

Par la porte entr'ouverte, on entendait chanter la brise et les oiseaux. Dans le ciel rasséréné et sur la terre humide le soleil étendait des clartés prodigieuses. Ses rayons se posaient sur les choses pour les faire plus belles et plus douces.

Oui, après les jours sombres étaient venues, enfin, les heures claires, les heures pures et fraîches.

XI

Cet amour fut considéré, tout de suite, comme un grand bonheur dans les deux familles. Pour répondre au désir des jeunes gens, on convint de ne pas faire ongues les fiançailles. Aussitôt après le mariage, Hendrik irait avec sa femme, pour une quinzaine, en

Belgique où il devait se trouver des débouchés. Il comptait expédier de Bruinisse, à quelques « bonnes maisons », et surtout pendant les mois d'hiver, des huîtres, des moules parquées, des crabes, tout ce que le flot porte à la côte et ce que les barques vont pêcher au large.

En attendant, il ne se passait pas de jour qu'il ne vînt chez les Van Meers. Helena et lui vivaient dans la pensée constante de cette passion qui les réunissait à tous les instants, qu'ils fussent ensemble, en effet, ou que la distance qui sépare Oosterland de Bruinisse fût entre eux.

Juillet était venu, très chaud, dispensant les belles journées et ce calme pesant des étés radieux. Puis, ce fut août, plein d'alanguissements déjà.

Helena et Hendrik faisaient souvent des promenades dans les entours d'Oosterland. Il y a là de charmants bouquets de bois, des avenues ombreuses, des coins où l'on « respire » la quiétude de la vie agreste. La campagne sentait bon. Dans l'air flottait un parfum qui semblait être comme l'haleine des fleurs et du foin, mêlée à la première senteur automnale des fruits.

Ils ne parlaient guère que de leur amour et de l'avenir. Parfois, cependant, Hendrik revenait vers le passé.

Comment avaient-ils pu supporter une si longue séparation ? Car Helena avait quitté Bruinisse, avec les siens, comme elle touchait à sa quatorzième année. Elle et lui étaient demeurés plus de cinq ans sans se voir autrement qu'à l'époque de la kermesse.

— Et vous ne vous occupiez pas beaucoup de moi en ce temps-là, Hendrik, lui répondit-elle, un soir.

Ils revenaient lentement au village. Le soleil couchant couvrait de rougeurs les petites maisons d'Oosterland et jetait du feu dans les vitres tournées vers l'Occident. Le ciel était barré de pourpre, de rose, d'or, de violet, de reflets opalins et d'azur pâle.

— Je ne m'occupais pas de vous, dit Hendrik, devenu soucieux.

Il se reprit immédiatement, puis ajouta :

— Vous m'imitiez bien un peu, Helena !

— Oh non ! je n'étais pas comme vous, se défenditelle. Il y a si longtemps, si longtemps que je vous aime, moi. Je crois que c'est depuis notre enfance... Vous ne l'avez point compris, et je ne l'aurais jamais avoué, sans doute, si... ce malheur ne vous était arrivé. C'est lui qui vous a donné à moi, Hendrik !

Il eût voulu l'embrasser pour ces paroles; mais, comme c'était une privauté qu'il n'avait point prise encore, il baisa avec émotion la main qu'Helena laissait dans l'une des siennes.

Ainsi, ils étaient tout à leur félicité, à la joie de se trouver ensemble, de se regarder, de se murmurer de ces choses tant redites, si souvent répétées et qui, pourtant, restent exquises, adorables et neuves pour ceux-là qui les prononcent avec sincérité. L'amour, qui est, comme on l'a tant prétendu, la poésie et la musique des âmes, ne cherche point des rythmes ou de la mélodie; il écoute ceux que la nature a mis en lui, et se sert des vieilles paroles ou des airs anciens qui sont, si l'on peut ainsi s'exprimer, le souffle de sa vie.

Août passa très vite, dans la sérénité de cette passion heureuse, et en l'expectative des bonheurs prochains plus intimes et plus complets.

Septembre jeta quelques premiers frissons dans l'air. Le vent se prenait à grossir sa voix. Des feuilles jaunies dansaient en rond sur la petite place d'Oosterland. L'arome des fruits mûrs se répandait dans les jardins où mouraient les fleurs. Les brumes commençaient à pendre sur les campagnes. Celles-ci se teintaient d'un vague reflet roux; celles-là étaient bleues au couchant et blanches aux rayons de la lune.

Ce fut vers la mi septembre que Hendrik, Helena et Mme Van Meers se rendirent à Zierikzee, pour les derniers achats du trousseau.

D'assez bonne heure, ils partirent, dans une de ces vieilles voitures à la mode de Zélande. Le temps, qui était beau au matin, s'assombrit vers les neuf heures, comme ils entraient dans ce Zierikzee aux portes anciennes, aux maisons propres et aux rues silencieuses. Tout de suite, par-dessus les toits, paraissant écraser sous sa masse blanche une petite forge pittoresque dont le feu rougeoyait dans l'ombre, ils

virent un moulin à vent qui étendait ses grandes ailes sur la grisaille du ciel.

Avant que de visiter la ville, ils convinrent de faire leurs emplettes, ce qui les retint jusqu'à midi. Après un léger repas, ils flânèrent quelque peu par les rues, s'arrêtèrent aux deux portes du port : l'une, massive, flanquée de quatre tourelles à toits pointus ; l'autre, avec son pignon à redans et sa voûte noircie. Ils passèrent, ensuite, sur le pont-levis qui sépare ces vestiges du vieux Zierikzee, et longèrent, au bord de l'eau, des allées où plusieurs jeunes filles promenaient leur ennui et leur frivolité. Elles ne laissèrent pas de regarder, avec une insistance un brin moqueuse, ces amoureux.

Un galant courbé, semblable à celui qu'avait accepté Helena, n'eût pas été de leur goût à elles. Il inspira des sarcasmes et suscita plus d'un rire. Ces jolies personnes se demandèrent « où les gens de la campagne avaient leurs idées ».

Les deux pauvres fiancés se sentirent obsédés par l'ironie de ces demoiselles. Ils se hâtèrent de rentrer dans la ville. Mme Van Meers eut certaine peine à les suivre, mais elle ne protesta point, ayant compris la cause de cette précipitation.

Ils allèrent, alors, au hasard, et ne demeurèrent qu'un moment devant l'hôtel de ville du XVIe siècle, dont le campanile est charmant, d'une architecture élégante et légère. Son carillon, aux notes claires et joyeuses, chanta précisément l'heure comme ils passaient par la *Meelstraat*. Hendrik entendait, de là, gagner la *Sint-Lievens-Monster-Toren*, que l'on voit de loin, en venant de Wemeldinge, dresser sa forme trapue sur l'étendue des eaux. C'est ce que l'île de Schouwen montre d'elle en premier lieu.

Les habitants de Zierikzee assurent que cette tour n'a été construite qu'à une partie de la hauteur qu'elle devait avoir. Cela est possible, et les hommes travaillent ainsi, parfois, à des œuvres que le temps condamne.

Par le fait, *Sint-Lievens* est comme un géant mutilé, oublié parmi les verdures d'une place déserte, en une petite ville morte.

Tandis qu'ils se trouvaient tous trois au pied de la grosse tour, un homme vint leur demander s'ils y désiraient monter. Helena et Hendrik acceptèrent.

Ce fut plus dur qu'ils ne l'eussent cru d'abord. Helena dut se reposer, par deux fois, et s'appuyer sur le bras de Hendrik.

En haut, le vent soufflait avec une force terrible. Un brouillard voilait les lointains. Néanmoins, les plaines vertes, que coupaient partout les infiltrations de l'eau, semblaient infinies.

Helena et Hendrik se penchèrent au-dessus de la ville étalée à leurs pieds. Les toits étaient propres, d'un rouge vif; le feuillage gardait, par ce jour gris, une teinte sans mélange, et l'on reconnaissait très vite, entre tous, les vieux logis et les anciens pignons.

Comme Hendrik cherchait à s'orienter et à distinguer, par leurs églises, les villages éparpillés, il sentit Helena frissonner contre lui. Il la regarda et s'aperçut qu'elle avait abaissé les paupières. Une expression de souffrance indicible crispait ses traits.

— Helena ! — s'écria Hendrik, effrayé.

Elle ne répondit pas, mais fit signe qu'elle voulait descendre.

Il la soutint et, à petits pas, ils s'engagèrent dans l'escalier de pierre qui semblait fuir devant eux.

A peine furent-ils arrivés en bas, qu'Helena dut s'asseoir sur un banc. Sa mère, déjà, la pressait de questions.

Helena, par quelques brèves paroles, s'efforça de la rassurer et de tranquilliser également Hendrik. Il lui importait surtout, disait-elle, de retourner à Oosterland immédiatement. Ce ne serait rien, à la condition qu'ils rentrassent vite, tout de suite.

Et Helena répéta cela plusieurs fois encore, d'une voix sans timbre, les yeux mi-clos, pendant que sa bouche, de temps à autre, se déformait sous la douleur.

— On donne ce qu'on veut, rappela le gardien, comme ils sortaient par la porte de fer.

Hendrik tendit à cet homme la première pièce qu'il trouva dans son porte-monnaie. Il tremblait,

pris d'une grosse angoisse, et s'éloigna aussitôt avec les deux femmes.

Fort heureusement, ils rencontrèrent leur cocher qui bayait aux corneilles. Il s'empressa d'atteler, et l'on partit.

Durant tout le trajet, Hendrik ne cessa pas de se tourner vers Helena, toutefois, sans oser la questionner. Elle gardait les yeux fermés, et, à côté d'elle, Mme Van Meers montrait un visage désolé.

Comme ils passaient à travers Nieuwerkerk, la pluie, qui avait menacé depuis le matin, se prit à tomber. Elle fouetta la voiture, résonna sur la capote et tendit un immense rideau au-dessus de la campagne morne.

Il n'y eut plus d'autre bruit que le cinglement de cette pluie froide, et, parfois, les plaintes sourdes qu'Helena n'était plus en état de réprimer.

En arrivant à Oosterland, la malade dut se mettre au lit. Puis, quand vint l'ombre, Hendrik pensa à regagner Bruinisse, où il lui fallait passer chez le docteur.

— J'ai peur, mon pauvre garçon, lui dit Mme Van Meers, incapable de retenir ses larmes, j'ai bien peur !

Elle l'avait reconduit jusqu'à la porte.

Il ne répondit pas à ces craintes, et se contenta de crier un adieu en s'éloignant.

La pluie ne finissait plus et pleurait sur le pays, tandis que le nord-ouest se déchaînait et courbait les arbres, se lamentant aussi dans les branches. Il arrachait les feuilles, les jetait au ruisseau, ou les engluait dans la boue des chemins.

Et Hendrik se murmura à lui-même, répétant ce que l'on venait de lui dire : « J'ai peur, mon pauvre garçon, j'ai bien peur ! »

XII

Huit jours suffirent pour tout consommer. Ce fut une semaine horrible, que termina une longue soirée de deuil.

Helena mourut à l'heure où la pénombre s'enfonce dans la nuit, après un de ces glorieux couchers de soleil de l'automne commençant. Les derniers rayons lui avaient fermé les paupières. Jusqu'à la suprême minute, elle garda toute sa lucidité, et n'eut, à la suite de ses grandes douleurs, qu'un soupir avant de s'endormir à jamais.

La péritonite ayant ravagé ses traits et excavé ses yeux, elle en demeura très laide dans les souvenirs de Hendrik. C'est sous l'aspect de ce masque de souffrance qu'il ne cessa pas de revoir, pendant longtemps, le visage d'Helena.

Elle seule lui avait été bonne, il le comprenait mieux encore aujourd'hui qu'il se sentait abandonné et malheureux devant l'écroulement de son rêve. Il regrettait de ne s'être point confiné dans sa tristesse du printemps.

Quelle force l'avait poussé vers cette fiancée que la mort lui devait arracher, tout juste comme il se reprenait à aimer en elle la vie?

Lui tenant la main, Helena était « partie », sans un mot ou un regard d'adieu. Au moment même où s'était exhalé son dernier souffle avait paru la première étoile. On eût pu croire que toute la nature se recueillait pour entourer d'une paix divine, d'une sérénité céleste ce sommeil qui allait être éternel.

Avec la nuit, la désolation des parents réunis autour de la dépouille mortelle avait grandi. Hendrik, par contre, était si complètement anéanti qu'aucune larme ne lui venait. Il ne songeait point à s'en étonner, et ne quittait pas le coin où il s'était caché comme une bête blessée. Il y restait, le regard fixe, écrasé sous son malheur. Le seul bruit qu'il perçût était celui que faisait Mme Van Meers en se mouchant de temps à autre. Son mari, lui, debout au pied du lit, regardait Helena. Il soupirait et pleurait tour à tour. A la fin il se détourna et aperçut Hendrik. L'ayant observé un instant, il s'approcha pour lui toucher l'épaule, et dit, à voix basse :

— Venez prendre l'air avec moi, garçon, venez.

Ils gagnèrent ensemble le jardin, où ils s'assirent sur la margelle du puits.

Le calme était absolu. Un léger brouillard blanc enveloppait les arbres, s'accrochait aux buissons, aux haies, et paraissait s'élever vers le ciel. Une fraîcheur humide montait du sol. De fois à autres, on entendait la chute d'un fruit dans le verger ; ou bien une feuille, se détachant de sa branche, les effleurait avant de tomber au milieu du chemin.

Les deux hommes ne se parlaient pas. Tantôt le vieux Van Meers ou Hendrik levaient la tête vers la fenêtre de cette chambre qui, bientôt, serait complètement vide.

« Elle était, ô Seigneur ! la joie de ma vieillesse, la grâce et la beauté de ma maison, se disait le père Van Meers, qui réfugiait sa peine en des pensées religieuses et se rappelait le style des oraisons. Fallait-il me la reprendre? Mon Dieu ! vous savez pourquoi vous me faites souffrir ainsi, sans doute... mais elle était jeune mon enfant, et on l'aimait! »

Hendrik songeait :

« Il n'y aura plus personne au monde pour vouloir de moi; il n'y avait qu'elle; il n'y aura jamais eu qu'elle ! »

A quoi userait-il bien son existence, à présent, à quels angles aigus de l'affliction?

Il n'invoqua pas même l'oubli, n'y voulant point croire.

XIII

Après tout un mois d'abattement, de désarroi et d'idées noires, Hendrik comprit qu'il lui fallait retourner à la vie; c'est-à-dire, reprendre le travail, afin de pourvoir à ses besoins.

Depuis le décès d'Helena, il n'avait pas manqué un seul jour d'aller à Oosterland passer une heure avec les Van Meers, ni de s'arrêter devant la tombe de celle qui avait été sa fiancée. Mais, petit à petit, d'autres sentiments s'éveillaient en lui.

Non, cette existence-là n'était pas possible; il y laisserait, s'il ne s'en arrachait très vite, son dernier élan d'énergie. Il s'était trop abandonné à la force de ses sensations. Aussi était-il bon qu'il se raidît contre

elles et redevînt un homme. A présent, il lui fallait se préoccuper de son avenir.

— On ne vit pas de sa douleur; c'est tout au plus si l'on en meurt, déclara-t-il, un samedi soir.

Il avait réfléchi, et venait de se décider à aller à Bruxelles, pour s'entendre avec cet excellent Morren au sujet du commerce qu'il comptait entreprendre. Certainement, son vieil ami l'aiderait dans cette entreprise.

En lui accordant ses ordres, il serait à même de le recommander et, par ce fait, de lui procurer d'autres clients.

Hendrik ne doutait pas que, en compensation de ses peines, la Providence ne lui gardât, en réserve, cette pauvre fiche de consolation.

Elle lui apparaissait bien insignifiante et presque lamentable; mais que lui restait-il de plus à attendre de la vie?

Tout au long de cette soirée, Hendrik parla de ses projets, définit la mesure de ses espoirs. Ses frères répondaient par monosyllabes, et lui conseillaient de se défier des enthousiasmes dont il semblait animé. La vente était difficile, les Bruxellois exigeants et les débuts pénibles. Morren n'allait pas, sous le prétexte de lui faire plaisir, balayer bonnement d'anciens fournisseurs dont il avait été satisfait jusque-là.

Cependant, le surlendemain, Hendrik se mettait en route, très confiant, dans la société de Kees qui n'avait pas laissé de prendre à cœur les intérêts de son frère.

Morren les reçut à bras ouverts. Il les logea, les entoura de soins et de prévenances, leur fit goûter des plats succulents, qu'ils n'apprécièrent peut-être pas à leur juste valeur, et des vins, dont, par contre, ils abusèrent, tout en leur gardant le meilleur souvenir, ce qui, de façon manifeste, prouvait en faveur de leur qualité.

Dans ces conditions, les heures et les jours ne devaient que leur paraître trop courts.

La veille de leur retour à Bruinisse, ils allèrent, vers la soirée, en nombreuse compagnie, dans un café du bas de la ville, où une jolie serveuse rappela

à Hendrik cette Lisa Martens dont le charme, malgré tout, était vivant et précis dans sa mémoire. Elle avait la grâce du geste, la souplesse de la démarche, le coup d'œil moqueur et amoureux tour à tour, et le sourire délicieux de l'infidèle. Elle voulut bien prêter une oreille distraite aux propos dont tous lui firent hommage. Elle y répondit même, avec une assurance mêlée d'ennui. Hendrik ne cessa pas de l'admirer. Il était le seul qui ne lui eût point adressé la parole, et cela, probablement, la fit le regarder. Il sentait qu'il eût dû lui dire quelque chose ; mais à quoi bon ? pensa-t-il. Les femmes avaient laissé en son cœur, pour y passer, une tristesse dont l'éclat de leurs prunelles restait terni.

La jolie fille avait déjà tourné les talons. Elle gagnait le comptoir, se mirant dans les glaces avec complaisance, tandis que Hendrik, à la dérobée, y vit la rondeur anormale de ses propres épaules et de son dos. Il s'avoua que, décidément, il n'était pas fait pour plaisanter avec ces agréables personnes, dont tout le corps est une harmonie de lignes, de courbes ou de formes. Puis, elles étaient rieuses et peu portées, en leur perfection, à la pitié pour ceux que la nature avait froissés dans un jour de colère.

Pourtant, il ne s'interrompit pas de la contempler. En lui grandissait l'envie de lui parler, car, toujours plus, elle ressemblait à Lisa, aussi bien dans l'expression mutine du sourire, que par la douceur du regard, rêveur et tendre.

A un moment, leurs yeux se rencontrèrent. Si elle ne détourna pas la tête, ses lèvres ne s'écartèrent pas non plus pour découvrir ses quenottes.

Mais, comme les verres étaient vides, on se hâta de les faire remplir. Ceci ne pouvait aller sans compliments, sous-entendus et facéties à l'adresse de la serveuse. Elle les reçut de nouveau, avec résignation, et y fit réponse, un peu comme elle eût fait à des enfants qu'il ne faut point blesser dans leur amour-propre. Elle servit Hendrik en dernier lieu. Il profita de la circonstance pour lui déclarer qu'elle lui rappelait quelqu'un qu'il avait beaucoup aimé.

Elle le regarda, non sans une certaine ironie cruelle.

Une femme ne souffre pas de comparaison, pas plus qu'elle n'accepte de n'être que le souvenir d'une autre; c'est un caprice qu'elle ne passe à aucun homme, et auquel elle ne saurait se prêter.

La jolie fille tourna donc le dos à Hendrik, et ne s'occupa plus de lui.

« Elles se ressemblent toutes, songea-t-il, et la beauté de leur figure doit s'être réalisée au détriment de celle de leur cœur. »

Alors il but, pour penser à autre chose. Trop souvent déjà il avait fait cette remarque.

A la suite d'un long entretien et de conseils, Morren conduisit les Saudemont à la gare. Il ne quitta pas le quai avant que le train eût disparu.

Kees et Hendrik, assis en face l'un de l'autre, se prirent à réfléchir. Celui-ci, réconforté, emportait plusieurs commandes importantes, conquises, le verre à la main, dans les principaux estaminets de Bruxelles; celui-là regrettait les appas qu'il avait caressés. Tous deux se trouvaient enchantés d'autrui et d'eux-mêmes.

Dès en arrivant, Hendrik se mit à la besogne.

Pendant cet automne et tout l'hiver qui suivit, il eut beaucoup à faire. Cette réussite immédiate l'encouragea. De la pointe du jour à la nuit noire, il s'absorba dans ses affaires.

Ce n'était point une bagatelle que l'exécution de ces ordres qu'il préparait sans aide. Bien souvent, à l'heure du souper, il arrivait à table si cassé, si fatigué, que sa mère ne pouvait se retenir de hocher la tête avec tristesse. Aux quelques observations qu'elle lui avait faites à ce sujet, au début, il s'était contenté de répondre que cela n'aurait qu'un temps. Il avait perdu l'habitude du travail, et c'était un tribut qu'il lui fallait payer au labeur, rien de plus.

Par le fait, il triompha de sa faiblesse, de même qu'il surmonta son chagrin.

La mauvaise saison se passa ainsi.

Avec le retour du printemps, la lumière et les cou-

leurs devenant plus vives, l'air se faisant plus doux, des souvenances se réveillèrent.

Puis vinrent les beaux mois d'été, qui ne laissèrent pas de rappeler ceux de l'année précédente, si pleins de promesses, de serments et d'espoirs. Il n'en restait rien, car « les paroles s'envolent ».

Tout cet amour était allé finir au cimetière d'Oosterland, où dormait Helena.

Parfois encore, le dimanche, il lui faisait visite; mais cela le contristait par trop de penser que ce bon soleil n'arrivait point jusqu'à elle.

En vérité, il n'était pas aussi recueilli qu'autrefois, en s'arrêtant là. Il ne se sentait pas à son aise au milieu du silence de cet enclos, où l'on se repose d'avoir vécu. Enfin, il s'étonnait de trouver la maison des Van Meers si semblable à ce qu'elle avait été du vivant d'Helena.

Un être, en s'en allant, ne laissait donc pas plus de vide que cela?

Etait-il possible que l'on fût si peu de chose?

(A suivre.) VICTOR CLAIRVAUX.

LES LIVRES

Albert MOCKEL.

CONTES POUR LES ENFANTS D'HIER

(1 vol. : *Mercure de France*.)

J'imagine Albert Mockel, chevalier adorablement audacieux, pénétrant vers l'aube du mille et deuxième jour, dans le palais si farouchement gardé cependant, où rêve la patiente Shehrazade.

Je devine l'inquiétude de la Sultane surprise, le muet reproche de ses yeux violets que tempère bientôt l'émoi de sa chair parfumée, son ravissement aux premières chansons modulées par le miraculeux intrus, et ses larmes enfin, ses lourdes, vaines, mornes larmes, devant la brusque effeuillaison de ces mille et une nuits, consacrées à tant de jolis contes, à tant de contes moins jolis, moins purs, moins subtils pourtant que ceux dont le chevalier-poète apaise et émerveille tour à tour sa pensée nostalgique...

Si le Sultan, prévenu, las des aventures de Sinbad le Marin et de l'ingénieux Aladin, allait leur préférer ces divines légendes où tressaille l'âme lyrique de l'Occident !...

Déjà le supplice, chaque nuit retardé, lui paraît proche... Les scribes les plus illustres ont été mandés : D'impérissables tablettes vont perpétuer la gloire du merveilleux poète...

Et vers nous, les enfants d'hier, monte la plainte de Shehrazade, vers nous, les enfants de toujours, s'élève la voix du doux conteur.

O conteur, ta voix certes ne nous était pas étrangère... Nous avions rangé tes poèmes aux côtés de ceux que soupira Mallarmé : Autour d'eux flottaient, ombres ineffables, l'âme de Tristan, de Lohengrin et de Parsifal. Mais jamais tu ne nous

convias à plus exquise fête, jamais tu ne nous révélas mieux qu'aujourd'hui ton lumineux génie...

O conteur, tu effleures d'une grâce ingénue comme un sourire de jeune fille et troublante comme un premier baiser, les plus subtils et les plus redoutables problèmes de la pensée, tu éparpilles parmi les clartés d'une immortelle aurore les joyaux de tes songeries : Ta jeunesse est éternelle et dans ton âme comme en un merveilleux paysage passent, au gré de tes désirs, les formes mystérieuses qui hantèrent les veilles de Sandro Botticelli, les nuits de Shelley et les jours harmonieux de Platon.

De la fraîche et voluptueuse Wallonie où s'écoulèrent tes primes années, tu as gardé la grâce ensoleillée. Ses bois et ses sources t'ont révélé leurs secrets. Les fées tressèrent pour toi des chapelets de fleurs et de rosée, et pareil à Siegfried tu as compris le langage des oiseaux. Des confidences de Viviane, du gazouillis des fontaines et des trilles des rossignols, tu tissas ces contes comme tu avais transposé dans tes vers la chanson des brises, le parfum des roses et l'éclat des matins : Tu souris, et c'est une caresse, tu rêves et c'est un enchantement et nous, les enfants d'hier, épris de tous les fantômes, — hélas ! où donc est celui de notre jeunesse ? — nous regardons avec ivresse choir de tes lèvres inspirées des lys et des étoiles...

O conteur, écoute monter vers toi la plainte ravie de Shehrazade, écoute nos clameurs joyeuses. Grâce à toi, grâce aussi à ton frère en beauté, Auguste Donnay, un chef-d'œuvre nous est né !

***

François LEONARD. — LA MULTITUDE ERRANTE

(1 vol. : *La Belgique Artistique et Littéraire.*)

J'ai dit dans le dernier fascicule de cette Revue l'étonnement suscité par le retentissant début de cet écrivain, hier encore inconnu. J'ai brièvement proclamé les mérites de son livre. Aujourd'hui je veux saluer en M. Leonard l'un des plus fastueux bâtisseur de strophes du temps présent.

La noblesse de la conception, la beauté du verbe, l'harmonieuse envolée du rythme, l'ampleur de la vision, toutes les qualités qui font du vers français l'un des plus admirables modes d'expression, se retrouvent dans ce recueil dont l'imper-

sonnalité même atteste, aux yeux de certains, la supériorité et la maîtrise.

Il lui manque cependant un élément essentiel, le seul en somme qui importe, celui qui l'empêche d'être un chef-d'œuvre. Le penseur et l'écrivain y apparaissent, superbes. On y retrouve plus difficilement le poète.

D'illustres servants du génie français, Leconte de l'Isle, Hérédia et tous les poètes du Parnasse, embellirent, voici longtemps, de leurs visions somptueuses, le décor que s'assigna l'écrivain de *La Multitude errante.* L'admiration vouée par M. Leonard à ces nobles aînés et la fraternité spirituelle qui l'unit aux plus fervents d'entre eux, explique sa prédilection pour l'Egypte, mère des symboles, nimbée de mystère et de gloire.

Hermétique et éclatante, l'Egypte conserve on ne sait quel prestige tentateur : Les hommes, se sont de tout temps heurtés aux secrets qui dorment sous les voûtes de ses temples, mais le Sphinx, son plus parfait symbole, darde depuis toujours sur les Œdipes sans cesse renaissants, l'énigme de ses yeux sans regard et le voile de l'Eternelle Isis défend du sacrilège la hautaine effigie de ses pharaons

Son histoire guerrière se confond avec le haut rituel de ses initiations et les pyramides recèlent dans leurs flancs de pierre les mystères augustes de la Vie et de la Mort. Avec l'Inde, l'Egypte reste la terre sacrée de l'occulte et l'esprit curieux et tourmenté de M. Leonard ne pouvait choisir de plus parfait décor d'extériorisation. Ni la sereine Athènes, ni l'héroïque et brutale Rome des Césars, ni les temps présents dédaigneux de légende et de gloire ne pouvaient solliciter sa pensée austère.

La Multitude errante se trouve, du reste, entièrement résumée dans ce fragment d'Hermès :

« Ecoutez-en vous-mêmes et regardez dans l'infini de l'Espace et du Temps. Là retentissent le chant des Astres, la voix des Nombres, l'harmonie des Sphères.

. . . .

» Que font les Astres ? Que disent les Nombres ? Que roulent les Sphères ? — O âmes perdues ou sauvées, ils disent, ils chantent, ils roulent vos destinées. »

M. Leonard subdivise son œuvre en quatre chapitres : *La Vie, la Mort, l'Homme* et *l'Univers.*

Il s'attaque à l'éternelle inquiétude humaine dont il cherche à pénétrer les angoises et les aspirations.

Le décor n'est qu'un prétexte à ses abstraites méditations et lorsqu'il dépouille ses visions de leur lourd manteau d'orfroi, il n'est plus qu'un admirable manieur d'idées, un philosophe inquiet qui, pour apaiser les tourments de sa pensée, emprunte la robe d'hyacinthe de l'aède. Et c'est ici qu'apparaît précisément le conflit entre le penseur et le poète que je signalais plus haut.

Il est incontestable, en effet, que l'objectivité outrancière de M. Leonard enlève à son œuvre la divine frénésie lyrique, sans laquelle un poème, quelle que soit sa valeur verbale, ne peut vivre. L'esthétique étroite du Parnasse s'y trouve ressuscitée et c'est pourquoi, tout en rendant hommage à sa noblesse, il importe de n'en accueillir qu'avec réserve les tendances.

Un mouvement dangereux se prépare qui pourrait singulièrement nuire aux jeunes poètes de demain : M. Camille Mauclair déplorait dans un article récent (*Figaro* du 4 avril 1908) la subjectivité forcenée du mouvement poétique contemporain et attribuait à son expression confidentielle, l'isolement des poètes.

Cette constatation est d'autant plus symptomatique que les commentaires victorieux de M. Robert de Souza n'ont pas ébranlé la conviction de M. Mauclair. L'auteur du *Soleil des Morts* s'obstine et ses paroles ne restent pas sans écho.

Déjà, en 1904, de jeunes écrivains s'étaient émus des prétendus errements symbolistes et, dans un manifeste (1), tentaient d'imprimer au mouvement poétique une orientation nouvelle basée sur la science et la vie.

M. Leonard semble s'être inspiré de ces idées encore confuses bien que déjà redoutables. Avec une belle hardiesse, il s'est hasardé à chercher l'union de la science et de la poésie. D'autres avant lui l'avaient tentée sans succès et je crains que, pas plus que ses devanciers, il n'y réussisse. Darwin, Shopenhaüer, Haeckel ont requis son attention. Ses préoccupations ont une indiscutable noblesse et il les exprime sous une forme maintes fois admirable. Malheureusement, sa sensibilité a disparu et son lyrisme, le seul qui importe au vrai poète, se perd au milieu du vain éclat des mots.

Parnassienne de forme et de fond, l'œuvre néanmoins remarquable de M. Leonard a tous les glorieux défauts des maîtres qu'elle évoque. Elle en possède aussi les qualités indiscutables

(1) *Revue Bleue*, du 16 janvier 1904.

d'extériorité et, tout en saluant avec respect l'austère penseur et l'écrivain hors de pair qu'elle révèle, on peut déplorer la belle âme qui semble s'y être immolée.

***

Émile VERHAEREN. — LES HÉROS.

(1 vol. Edmond Deman.)

C'est par une objectivité intense, en vérité assez inattendue pour qui se souvient de l'admirable lyrisme des derniers livres d'Emile Verhaeren, que se caractérise son second volume consacré à la Flandre.

La glorification de son pays natal y aboutit à l'exaltation de ses types représentatifs et l'on pourrait ne voir dans cette œuvre qu'un commentaire lyrique des idées de Carlyle.

« Nous avons entrepris de discourir ici un peu sur les Grands Hommes, dit l'écrivain anglais. Trop évidemment ceci est un ample sujet, qui mériterait d'être traité tout autrement que nous ne pouvons espérer le faire à présent. Un ample sujet, à vrai dire, illimité, vaste comme l'Histoire universelle elle-même. Car, comme je l'entends, l'histoire universelle, l'histoire de ce que l'homme a accompli en ce monde, c'est, au fond, l'Histoire des Grands Hommes qui ont travaillé ici-bas. Ils ont été les conducteurs des hommes, ces Grands Hommes ; les modeleurs, les patrons, et en un large sens les créateurs de tout ce que la masse générale des hommes a pu s'efforcer de faire ou d'atteindre ; toutes les choses que nous voyons accomplies dans le monde sont proprement le résultat matériel extérieur, la réalisation pratique et l'émanation des Pensées qui habitèrent dans les Grands Hommes envoyés dans le monde : l'âme de l'histoire du monde entier, on peut justement l'admettre, ce serait l'histoire de ceux-ci (1). »

Pour Emile Verhaeren aussi, l'âme de la Flandre résulte des aspects successifs que lui imprimèrent ses grands hommes. Tour à tour, il célèbre les ancêtres, saint Amand, Baudouin Bras de Fer, Guillaume de Juliers, les Communiers, Artevelde, le Téméraire, les Van Eyck, les Gueux, Vésale et Rubens et les hommes d'aujourd'hui. Héros anonymes et formidables,

(1) Thomas Carlyle, *Les héros, le culte des héros et l'héroïque dans l'histoire.*

artisans de splendeur et de fécondité, la Lys et l'Escaut apportent à ces Maîtres l'appui de leur force élémentaire.

Ce dernier livre du grand poète est curieux à plus d'un titre : sa parenté étroite avec les *Flamandes* et les *Moines* est évidente Son seulement par le choix des sujets traités, mais encore par son analogie de technique. On retrouve, entre autres détails typiques, dans le *Banquet des Gueux*, deux vers textuels empruntés aux *Moines*.

Elle apparaît comme la conclusion d'une œuvre et clot un cycle harmonieux. Après la prime exaltation de son pays natal, après les amers voyages intérieurs et les incursions aux contrées de fièvre et de folie, après les jours d'apaisement et, la maladie, enfin, vaincue, après les sublimes départs vers les mondes éclatants, le poète, ivre de repos, rentre dans sa patrie qui lui apparaît glorieuse et sereine.

Et c'est la Flandre magnifiée, la Flandre des héros qui accueille son illustre enfant, héros lui-même et des plus purs. Toutes les qualités du grand lyrique se retrouvent dans sa nouvelle œuvre et c'est précisément son lyrisme qui sauve de ce qu'elle pourrait avoir de conventionnel, la célébration de nos gloires nationales. Il est aisé, cependant, de surprendre quelquefois au cours de ces admirables poèmes d'indubitables défaillances et le génie d'Emile Verhaeren ne se retrouve palpitant et magnifique qu'au moment où, délivré des entraves inévitables, il se confie aux eaux sombres et glorieuses du fleuve énorme, frère de sa libre pensée et de son âme véhémente.

Aussi son poème *A l'Escaut* est-il un pur chef d'œuvre.

Ce livre est un monument de ferveur, hommage d'un grand homme à sa patrie. A ce titre seul, Verhaeren mériterait la reconnaissance de son pays. Mais depuis longtemps déjà son front s'est auréolé du laurier sacré et le Monde salue en Verhaeren une de ses gloires immortelles.

⁂

Albert BONJEAN. — BRUYÈRES ET CLARINES.

(1 vol. Léon Vanier.)

M. Albert Bonjean a exprimé son noble amour pour son coin de pays dans plusieurs volumes. Il le célèbre avec ivresse, simplement et de toute son âme. Son récent recueil renferme plusieurs poèmes qui tenteront les musiciens et séduiront les

âmes sentimentales. D'autres sont imprégnés de la bonne odeur des feuilles et de la terre. M. Bonjean n'a pas l'ambition des formes ni des termes rares. Mais son livre a un tel accent de sincérité que l'on excuse la facilité un peu trop grande parfois de son inspiration.

***

Léon-Marie THYLIENNE. — PASSIONNÉMENT.

(1 vol. Edition artistique.)

J'extrais de ce volume, publié par le plus intime ami de M. Léon Wauthy, cette charmant prose rimée :

Le vent souffle ; il fait frais. Le bois s'éveille à peine.
Dans le ciel, un nuage attardé meurt et traîne ;
Une vache, au lointain, pousse son cri profond,
Et de la ferme rose un chien noir lui répond.

Une fillette passe en robe courte et blanche,
Gagnant à petits pas l'église : c'est Dimanche.

***

Errata. — Ma négligence à corriger les épreuves de ma dernière chronique travestit deux phrases du compte rendu de *Kaatje*.

Page 113, il faut lire :

« ... Elles ne peuvent cependant que déformer nos pensées et, par cela même, troublent sans bénéfice notre vie. »

Page 114, il faut lire :

« Bien que M. Spaak se soit permis de considérables licences vis-à-vis du vers classique, il n'en est pas moins vrai que l'on doit toujours déplorer les profanations, heureusement peu nombreuses ici, de ce mode d'expression admirable entre tous. »

Page 117 (les *Symphonies voluptueuses*) il faut lire : « Les *gongorismes* et les chevilles s'y *enchevètrent* ».

GEORGES MARLOW.

QUELQUES CONSIDÉRATIONS POLITIQUES SUR LA RÉVOLTE DES PROVINCES BELGES EN 1789 et 1790.

(Un vol. in-8°. Goemaere, édit.)

Au moment où éclata en France la Révolution, qui eut son contre-coup en Belgique comme un peu partout en Europe,

François Gabriel de Bray, chevalier de Malte, était attaché à la légation de France près la Diète de Ratisbonne.

L'Electeur Palatin de Bavière le chargea de différentes missions diplomatiques auprès de l'empereur Paul Ier, auprès des Cours de Londres, de Berlin, de Saint-Pétersbourg, de Vienne. On devine quel rôle il eut souvent à jouer dans les événements mémorables de cette époque. On devine de quelles opérations politiques, de quelles combinaisons, de quels faits, il fut pour le moins spectateur.

C'est le comte de Bray que Joseph De Maistre fait, sous le nom du « chevalier » discourir avec lui-même et le sénateur russe dans les célèbres *Soirées de Saint-Pétersbourg*.

Le Lieutenant-Colonel d'Etat-Major de Bray, descendant de cet illustre diplomate, a eu en sa possession les lettres et mémoires essentiels dans lesquels sont commentés, et souvent même révélés ou éclairés, nombre d'événements historiques de ces années de sombre tragédie. Il en publie aujourd'hui les extraits relatifs aux affaires de nos provinces et aux négociations pouvant avoir eu quelque influence sur leur destinée.

C'est dire quel est le puissant intérêt de ce volume, de cette correspondance et de ces notes originales.

***

J. VAN DOOREN : ANTHOLOGIE ILLUSTRÉE DES POÈTES ET PROSATEURS FRANÇAIS

(Un vol. in-8° ill. à fr. 3.75. Herman, à Verviers.)

M. Van Dooren poursuit seul la publication de ces anthologies vraiment précieuses qu'il entreprit naguère avec M. I. Fonsny. Le volume actuel, que recommande chaleureusement M. Jules Claretie, dans une flatteuse préface, groupe tout ce qui a un nom dans les Lettres françaises ou belges depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours. Le choix des extraits est fait de façon que l'anthologie s'adresse aux élèves des écoles moyennes et des classes inférieures des collèges et des athénées. Il est judicieux, varié, nombreux.

L'auteur a, d'autre part, accru l'intérêt et doublé la portée de son ouvrage en ajoutant un commentaire illustré aux citations de poèmes et de proses. Soixante-quinze planches hors texte reproduisant les plus beaux tableaux des grands Maîtres de toutes les écoles anciennes et modernes, font que ce livre clas-

sique est un manuel de beauté, capable d'éveiller le goût esthétique des enfants, autant qu'il est l'herbier des plantes rares et choisies poussées pendant trois siècles dans le riche terreau de notre domaine littéraire.

***

A. SLUYS : LECTURES CHOISIES D'AUTEURS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

(Un vol. in-8° à 3 fr. Wesmael-Charlier.)

Ce n'est plus seulement une place à côté des Maîtres de la Littérature française que l'on réserve à nos écrivains nationaux dans les recueils et anthologies scolaires. Voici tout un ouvrage, admirablement ordonné, éclectiquement composé, qui leur est consacré sans partage.

Son auteur est le distingué Directeur de l'Ecole Normale de Bruxelles, à qui notre pays doit tant d'heureuses innovations dans les questions d'enseignement et de pédagogie.

M. A. Sluys a groupé en trois chapitres caractéristiques les extraits choisis par lui dans les œuvres des nôtres, des plus anciens aux plus récents : *La Famille et l'Ecole; La Patrie; L'Humanité.*

Il est certain que de telles entreprises sont admirables et dignes de la plus totale louange. Elles consacrent définitivement la valeur de toute une littérature nationale dont quelques envieux ou ratés attardés tentent encore vainement de contester aujourd'hui la superbe, l'irrésistible efflorescence et la merveilleuse originalité.

***

J. FLAMME : DANS LA BELGIQUE AFRICAINE

(Un vol. in-8° ill. chez Lesigne.)

Chaque jour, la bibliographie « africaine » s'enrichit de quelque contribution nouvelle à l'histoire, à l'économie, au pittoresque, à la science de notre future colonie. M. le lieutenant Flamme nous rapporte de son séjour au Congo un journal de voyage vraiment intéressant. En le publiant, l'auteur espère, avant tout, que de son expérience profiteront les colonisateurs de demain, ceux qui dans la leçon du passé, dans l'œuvre des prédécesseurs, voudront puiser les notions de leur propre valeur et découvrir la ligne de leur personnelle conduite.

Ce volume se lit avec un plaisir qui ne languit pas un instant, le charme descriptif s'y alliant heureusement à l'intérêt documentaire. De plus, l'éditeur le présente sous une parure artistique d'un luxe coquet plein de séduction.

***

Jules LECLERCQ : UNE LÉGISLATION COLONIALE.

(Un vol. in-8, Hayez, éditeur à Bruxelles.)

Au moment où notre pays va probablement avoir à se préoccuper de doter d'une organisation politique, administrative et économique judicieuse la colonie mise à sa disposition, M. Jules Leclercq a trouvé intéressant et édifiant d'exposer comment ont légiféré nos voisins néerlandais sur les possessions d'outre-mer auxquelles ils doivent le plus clair de leur prospérité et de leur prestige.

Il était logique de comparer ce qu'un petit pays comme le nôtre pouvait faire au Congo avec ce qu'a su réaliser aux Indes un petit pays comme la Hollande.

La clef de voûte du système colonial établi à Java, est la coopération des Européens avec les fonctionnaires indigènes. M. Leclercq démontre qu'il n'est pas utopique d'espérer arriver à un semblable résultat chez les noirs africains, ceux-ci constituant une race éminemment et rapidement perfectible.

Cette étude très documentée est pleine d'aperçus originaux et prend une place méritante auprès de toutes celles que l'heure présente voit paraître sur ces questions d'une actualité pressante.

Paul André.

LES THÉATRES

Monnaie : *Les Jumeaux de Bergame*, opéra-com. en 2 actes, paroles de M. M. Léna, mus. de M. Jaques-Dalcroze (30 mars).

Marie-Magdeleine, drame sacré en 4 actes, de Louis Gallet, mus. de M.-J. Massenet (16 avril).

PARC : *Les Deux Hommes*, com. en 4 actes, de M. Alfred Capus (26 mars).

Le Pardon, com. en 3 actes de M. J. Lemaître (31 mars).

Saül, tragédie en 5 actes de M. A. Poizat, d'après Alfiéri (24 avril).

OLYMPIA : *Paris-New-York*, com. en 4 actes, de MM. Emm. Arène et F. de Croisset (26 mars).

ALCAZAR : *Les Hannetons*, com. en 3 actes de M. Eug. Brieux (2 avril).

Le Cœur... et le reste ! com. en 3 actes de MM. Monnier et Montignac (21 avril).

MOLIÈRE : *L'Enlèvement de la Toledad*, opérette en 3 actes de F. Carré, mus. d'Audran (4 avril).

MEMENTO.

***

Les Jumeaux de Bergame. — Le même soir la Monnaie jouait le *Jongleur de Notre-Dame*, et l'opéra nouveau de M. Jaques Dalcroze; les livrets de ces deux œuvres sont de M. Maurice Léna.

M. Maurice Léna a été aussi maladroit pour l'un que pour l'autre ; il traite, ou plutôt il maltraite les légendes, la fable, les belles histoires touchantes et naïves avec une égale lourdeur. Le conte moyenâgeux, si adorablement rapporté par Anatole France, devient bien banal à la scène et l'apothéose, notamment, de la béatification de Jean, sur qui la douce Vierge attendrie devrait venir se pencher pour essuyer la sueur de son front et les larmes de ses yeux, perd tout son charme miraculeux et sa touchante grâce ingénue.

Mais que dire de l'aimable fable florianesque, découpée en scènes cahotées, allongée de quelques inutiles épisodes sans esprit, écrite surtout en une prose vulgaire et lourde, visant à du rythme et de l'harmonie par le seul moyen de quelques cadences et de quelques assonances imparfaites !

Les deux frères Arlequin, que rien ne distingue, semblables qu'ils sont par la taille, le visage et le costume, se retrouvent à Paris. L'un est aimé de Nérine, mais il aime Rosette et va l'épouser demain au mépris des pleurs et des menaces de la rivale jalouse. Arlequin cadet bénéficie, sans le vouloir, de l'erreur de Rosette qui lui donne une bourse, un portrait et un baiser destinés à son fiancé. Colère de l'aîné. Querelle. Explica-

tions. Raccommodements au clair de lune. Et Nérine pourra se consoler puisqu'un Arlequin en tout semblable à celui qui la dédaigne lui ouvre son cœur et sa maison.

M. Jaques Dalcroze est l'aimable auteur des mélodies naïves, des chansons enfantines d'une grâce frêle et pimpante, d'une facile inspiration, d'une facture sans prétention que nous avons tous appréciées. Il eût pu trouver dans le livret de M. Léna prétexte à mettre en valeur à la scène tout ce talent fait d'esprit, de verve, de simplicité coquette, d'enjouement que l'on prise en lui. Pourquoi n'a-t-il pas profité de l'occasion? Et quelle erreur inconcevable fut celle de ce musicien qui, ayant la très rare bonne fortune de rencontrer un sujet d'opéra et un texte de dialogue exactement à la mesure de ses moyens — moyens pas détestables du tout, ni inférieurs — s'est avisé de traiter ce sujet, de traiter ce dialogue par le commentaire d'une musique de complication torturée, de grandiloquence tonitruante vraiment ridicule dans sa disproportion.

Je n'ai pu, en écoutant, par exemple, l'intermezzo wagnérien, toutes batteries et tous cuivres déchaînés, qui relie le 2e au 1er acte des *Jumeaux de Bergame*, m'empêcher de me rappeler le temps, hélas ! lointain, où notre professeur de rhétorique nous faisait rimer, en pompeux alexandrins, sur un mode d'épique lyrisme la « Mort du petit serin dans sa cage » ou les « Impressions du sage écolier qui a donné dix sous au vieux pauvre ».

* * *

Marie-Magdeleine. — L'œuvre que viennent de monter MM. Kufferath et Guidé est trop connue pour que l'audition de cette partition, même dans les conditions brillantes de chant, de chœur et d'orchestre qui furent réalisées, constituât le véritable intérêt de cette entreprise. Cette musique, d'autre part, vieille déjà de trente-cinq ans — et trente-cinq ans, de nos jours, c'est un bel âge en musique !... — si elle nous rappelle le Massenet des débuts, tout exubérant de mélodique inspiration, adroit déjà aux trouvailles séduisantes, ne prête guère aux discussions, pas plus qu'elle ne peut ni soulever d'excessifs enthousiasmes, ni mériter d'acharnées critiques.

Mais, où la polémique a pris ses droits, c'est dans la question de l'opportunité de mettre à la scène ces quatre « tableaux » symphoniques, — on a même dit : orphéoniques. L'affabulation de l'épisode biblique de la rencontre de Jésus et de Myriem

de Magdala, du repentir de la courtisane, de la Cène chez celle-ci où se sont réunis les douze apôtres, du désespoir de la Magdeleine au pied de la croix, de l'apparition enfin de Christ ressuscité dans les jardins de Joseph d'Arimathie, a-t-elle la consistance, l'enchaînement, l'intérêt suffisants pour justifier la « représentation » théâtrale qu'on en a tentée ?

Pourquoi pas ? Le théâtre est une expression d'art que l'on ne parviendra jamais à affranchir de la convention. S'il faut y viser à donner l'illusion de reconstituer un peu de vie mouvementée, ardente, exacte, on peut lui demander aussi de n'être qu'un mode de reproduction de quelques impressions momentanées, celles-ci s'adressant aux yeux aussi bien qu'à l'esprit ou même simplement au cœur.

Marie-Magdeleine réalise ce tour de force de ne pas lasser un seul instant l'attention par le seul prestige de la musique et celui, admirablement apparié, de l'atmosphère décorative dans laquelle figurent les deux personnages des scènes successives : Jésus et la Magdeleine, entourés des apôtres, des femmes de Magdala et des foules hostiles d'Israël.

C'est Tschaïkowsky qui écrivait naguère à son frère qu'il avait été si profondément remué par la musique de cet oratorio, que l'Odéon venait de faire exécuter, qu'il en avait « versé des torrents de larmes ». Le duo entre le Christ et la Magdeleine, déclarait-il, est un chef-d'œuvre.

Il eût pu ajouter que les deux phrases en forme de romance, chantées au 1er acte, avec un charme souverain par Mme Pacary, au moment du passage du Christ parmi les gens réunis devant la fontaine de Magdala, que le Pater dit avec une onction très émouvante par le chœur des apôtres au moment de la Cène, que la tumultueuse grandeur des imprécations et des lamentations au pied du Golgotha sont des pages de tout premier ordre.

***

Les Deux Hommes. — Le ménage Champlin a vécu longtemps modeste et paisible à Dijon. Venu à Paris passer, avec sa femme, quelques jours chez une vieille parente, Paul Champlin s'y attarde ; l'ambition s'éveille en lui de n'être plus l'avocat uniquement réputé en son lointain barreau provincial. Le luxe, la vie ardente, la fortune aussi, la gloire peut-être de Paris lui suggèrent des désirs qu'un amour vite né pour une femme adroite et passionnée ne font qu'exalter encore. Paul consent à

des compromissions, éprouve la cruelle certitude de tout ce qu'il y a d'étranger, d'hostile entre sa femme et son passé d'une part, lui, son espoir orgueilleux et tout l'avenir, de l'autre.

Paul reste auprès de Jacqueline Evrard devenue sa maîtresse, reste parmi les financiers sans scrupules et les fêtards sans vergogne. Et Thérèse, douloureuse, retourne seule auprès de sa fille...

Le théâtre du Parc a représenté *Les Deux Hommes* peu de jours après qu'y fut, pour un soir, reprise la célèbre *Amoureuse* qui fut un des beaux succès de naguère de M. de Porto-Riche. C'est au même moment où je voyais ces deux pièces dans lesquelles souffre et pleure toute l'intime tragédie des époux mal assortis, que je lisais, en outre, *Les yeux qui s'ouvrent*, un récent roman de fort exacte et poignante émotion.

Tu m'aimes trop et c'est pour cela que tu m'aimes mal et que je ne t'aime plus, dit l'époux excédé de l'indiscret enveloppement de l'*Amoureuse* maladroite.

Nous n'avons pas la même conception de l'honneur, de la vie, du devoir, déclare Thérèse Champlin et elle s'enfuit en jetant à son mari le cri d'irrévocable détachement : « Tu es un lâche, va-t-en, que je ne te revoie plus jamais ! »

Le héros enfin de M. Henry Bordeaux, dans *Les yeux qui s'ouvrent*, connaît le même mal de n'être point compris de celle qu'il eût aimé associer à ses espoirs, à ses rêves, à ses travaux, à ses ambitions, à ses joies. Il rencontre, lui aussi, une âme mieux ouverte à tout ce qu'il a d'enthousiasme et de sentiment au cœur. Et, lui aussi, il rompt la chaîne devenue douloureuse et va vers sa vie au côté de la compagne qui a su le comprendre, — c'est-à-dire *véritablement* l'aimer. « Nous vivons côte à côte, dit-il, de la première ; elle ne sait rien de moi, et n'en saura jamais rien. Il n'y a entre nous ni difficulté, ni intimité. C'est la paix du ménage, de tant de ménages divisés en secret, sans même le savoir quelquefois. »

Bien entendu dans le mal comme dans le bien, dans la vilenie comme dans la beauté d'âme, le conflit, la souffrance, la rupture fatale sont logiques et l'écrivain qui se fait l'anatomiste des cœurs humains, est dans la vérité s'il les expose.

M. Alfred Capus est dans la vérité. Son Paul Champlin devait agir comme il agit. Il n'y a que Thérèse dont on trouvera moins authentique la trop facile résignation. Il est vrai que chez ces natures passives, inaptes à tout autre amour que celui qui ne se satisfait pas du « devoir », de l'honnêteté conjugale stricte, le

raisonnement qui tient lieu d'élan du cœur explique des attitudes dont se révoltent les natures d'exaltation, de ferveur, d'abandon instantané aux frémissantes suggestions voluptueuses.

Si Thérèse Champlin eût « aimé » son mari autrement qu'en épouse correcte et chaste, — sachant ce qu'elle savait, armée des armes qu'elle possédait, Thérèse Champlin n'eût jamais perdu celui qui l'abandonna.

Parce que psychologiquement elle est, dans ses traits essentiels, absolument vraie, la pièce de M. A. Capus est-elle sans défauts? Loin de là. Une preuve en est que j'ai pu vous parler d'elle, discuter sa donnée et sa portée, résumer son intrigue sans même citer un personnage qui, aux yeux de l'auteur, ne manque cependant pas d'importance puisqu'il a servi à donner leur titre à ces quatre actes dont le succès fut, au surplus, modéré à Paris, très froid à Bruxelles. Je veux parler de Marcel Delonge, le deuxième de ces *Deux Hommes* dont Paul Champlin est le premier. Marcel est une façon de confident souvent inutile qui fait la cour à Thérèse, mais est, bien entendu, rebuté : pensez donc, l'épouse chaste! — Delonge est antipathique au mari mais fait partie du cortège de soupirants empressés auprès de la belle Jacqueline de qui la vertu fut plusieurs fois attendrie au profit de l'un, au bénéfice de l'autre, — au grand dam d'un troisième.

Dans cette pièce, grave de ton plus que d'intentions, on sent que M. A. Capus s'est trouvé mal à l'aise. Il y a voulu dépouiller toute la philosophie optimiste qu'on se plut à découvrir au cœur futile et charmant de ses personnages d'autrefois et il a tenté, sans y réussir, de sonder des âmes emplies d'une amertume peut-être plus réelle, mais pour cela même plus difficile à étaler, tout à nu, sous nos yeux. Il y a plus d'aisance, en effet, à forger de l'idéal qu'à autopsier de la vie, de la vie décevante et trouble et douloureuse.

***

Le Pardon. — Bien que vieille d'une douzaine d'années déjà, cette pièce, si mes souvenirs sont fidèles, ne fut jamais jouée à Bruxelles. Le fait est d'autant plus étonnant qu'il s'agit d'une œuvre où la délicatesse de l'expression, la pénétrante vérité sentimentale atteignent peut-être la perfection. L'auteur de *Bertrade*, de l'*Age difficile*, de la *Massière* a toujours excellé

dans cet art minutieux de l'exacte analyse servie par une langue dramatique de la plus pure en même temps qu'élégante sobriété.

Et lorsque des interprètes tels que Mmes Bartet et Géniat et M. R. Duflos viennent jouer — mieux : viennent vivre — cette pièce merveilleusement vivante, ou plutôt vécue, ainsi que ce fut le cas au théâtre du Parc, l'impression, émouvante et ravissante à la fois, demeure inoubliable.

Pas de « tache », pas de faiblesse à craindre, au surplus, dans l'ensemble : les trois actes se passent dans un même décor de salon entre trois seuls personnages : le mari qui a pardonné, sa femme sincèrement repentante et l'amie frivole qui, après avoir été l'artisan de la réconciliation, s'oubliera dans les bras de l'époux torturé, rendu méchant et injuste par le souvenir, la hantise du passé coupable de celle autrefois adorée.

***

Saül. — A la veille de soumettre sa nouvelle œuvre au jugement du public parisien, M. Alfred Poizat a souhaité faire l'épreuve d'une représentation préalable. Souvent Bruxelles servit ainsi à des auteurs ou à des interprètes à s' « essayer » devant un auditoire sans préventions ni sans complaisances. Soyons flattés de cet hommage à notre goût comme à notre impartialité. Soyons surtout reconnaissants à M. Victor Reding qui, offrant son théâtre à l'auteur de *Saül*, nous a permis de connaître, avant tous autres, une œuvre incontestablement méritoire.

M. Poizat s'est fait, avec quelques autres poètes français, tels que le Moréas d'*Iphigénie*, le Jules Bois d'*Hippolyte*, le Samain de *Polyphème*, le Péladan de *Babylone* et de *Sémiramis*, le Hérold de *Prométhée*, le rénovateur de la tragédie. Mais il ne veut pas chercher dans les antiques la source unique de son inspiration. Après avoir refait *l'Electre* de Sophocle, c'est à Vittorio Alfieri qu'il a emprunté l'actuel *Saül*.

Il y a dans ces recommencements une loi fatale d'adaptation. Plus que tout autre peut être, M. Poizat semble s'y être conformé. Corneille et Racine reprenant des épisodes et des personnages antiques, les ont actualisés, dans leur psychologie comme dans leur langage, au goût de la Cour du grand Roi. Alfieri, admirateur du *Cid* et de *Cinna* et d'*Horace*, a écrit un *Philippe II*, un *Oreste*, une *Mérope*, faits pour plaire aux familiers des théâtres piémontais du XVIIIe siècle. Aujourd'hui

le *Saül* de M. Poizat se souvient que toute la tempête romantique a soufflé sur la somptuosité classique. Et, de même, probablement, le roi hagard et dément de M. Silvain est-il aussi éloigné de celui de Gustavo Modena ou de Tomasso Salvini que ceux-ci dans leurs créations le furent des acteurs de l'Hôtel de Bourgogne, lesquels à leur tour n'évoquaient que de très loin les protagonistes des théâtres d'Epidaure ou de Sicyone.

Au surplus, M. Alfred Poizat n'a fait qu'adapter à la scène française la tragédie d'Alfieri, c'est-à-dire qu'il en a souvent modifié la structure, qu'il en a développé ou réduit certaines scènes, ajoutant même ou supprimant des épisodes, voire introduisant un personnage nouveau. Je ne crois pas que tant de libertés prises aient été tout à fait heureuses. L'exaltation, au surplus, à quoi tend souvent le drame, l'outrance dans la passion ou l'horreur dépassent la mesure et il arrive que le tragique y voudrait faire prendre des cris pour de l'émotion sincère.

M. Poizat me paraît mieux réussir tels effets de charme enveloppant comme celui qui émane du duo de David et d'Abigaïl au premier acte, les stances valeureuses du pâtre héroïque, les paroles d'amour à Michol, fille du grand roi halluciné.

C'est, bien entendu, la figure de Saül qui prend le plus d'importance dans l'œuvre. Elle la domine de toute l'horreur de sa folie orgueilleuse. Et les cinq actes exposent l'angoise d'un conflit, malheureusement trop externe et matériel, entre l'influence politique et raisonneuse du farouche Abner et la suggestion religieuse des prêtres d'Israël. L'un et l'autre empire, le temporel et le spirituel, balancent leur autorité dans l'âme inquiète, méfiante, troublée du vieux roi ; ils l'amènent aux pires craintes ; lui dictent les plus affreuses cruautés. Après que dans le sang il a fait, par haine et par terreur des prêtres, noyer Nobbé la ville sainte, Saül voyant périr son fils, entendant le désespoir de son gendre David, cherche dans sa propre mort à échapper à l'épouvante de tant d'affres et d'horreurs.

De pareilles scènes, des éclats souvent d'une violence irrésistible secouent les nerfs du spectateur, mais n'atteignent guère son cœur. L'art de M. Silvain y est, du reste, pour beaucoup. Il apporte à la composition de ce personnage effarant de Saül un souci de détail fort curieux. Mais je ne sais s'il faut louer sans restrictions une interprétation qui cherche — avec une adresse admirable d'ailleurs — à humaniser un héros que l'on voudrait au contraire voir sortir de l'humanité, s'élever très haut au-dessus des conceptions physiques par trop absolument réelles. Le roi

Saül de M. Silvain est un fou, il n'y a pas à chercher d'autre mot. Est-ce qu'Alfieri n'a pas voulu en faire cependant — et M. Poizat de même, je n'en doute pas — un « possédé » biblique, tout comme le roi Lear ne doit et ne peut être que le possédé de l'ambition et de l'amour paternel déçus ?

En somme, l'œuvre nouvelle de M. Alfred Poizat ne manque ni de valeur ni d'intérêt. Son tort est de naître en un temps où l'art tragique ne peut plus vivre que de souvenirs...

Il faut louer la troupe qui nous la présenta. Bien que de toute l'ampleur de son renom et de son autorité M. Silvain les dominât, les autres interprètes, et notamment Mme Louise Silvain, une Michol de touchante grâce amoureuse et surtout M. Joube un David de juvénile ardeur, de sincère héroïsme très spontanés, aidèrent beaucoup au succès que *Saül* remporta sur la scène du Parc.



Paris-New-York. — Les auteurs de cette pièce essentiellement gaie ont pu, sans crainte d'être taxés de plagiat ou simplement de recommencement, utiliser avec une complète fidélité un thème exploité naguère dans une œuvre qui eut son heure de célébrité. Mais qu'est un canevas, qu'est même une idée, si l'expression et la manière diffèrent totalement? Or, peut-on assimiler la portée sociale des *Transatlantiques*, l'esprit mordant, l'observation ironique de M. Abel Hermant, à l'intention uniquement joyeuse, à l'aimable tour de main, à la saveur, piquante ainsi que celle de l' « extra dry » un peu brutal à la gorge, des trois actes de MM. Emm. Arène et F. de Croisset?

Ceux-ci n'ont évidemment voulu que faire rire aux dépens des Américains milliardaires et peu dégrossis, mais ambitieux d'authentique noblesse, aussi bien qu'à ceux des fils des preux de France qui bazardent sans vergogne leurs titres les plus aristocratiques. Et comme il ne s'agissait pas de moraliser ni de railler les uns plus que les autres, les auteurs ont fait un juste partage de verve, de ridicule, de cynisme ingénu, de jolie fantaisie capricieuse aussi, mais hélas ! également de propos inutilement grossiers, entre la famille Belroé de Cincinnati et la lignée des princes et ducs de Roncevaux, seigneurs de Ventadour et de Rulbeuf.

Certes, la langue française et surtout l'argot de Montmartre dans une bouche de jeune femme yankee, mal experte aux

finesses ou même aux exactes valeurs des mots, peut prendre des aspects inattendus, la reine de Silistrie nous en a donné les preuves désopilantes par la grâce de M. Maurice Donnay ; mais c'est un procédé trop facile, et les auteurs de *Paris-New-York* ont heureusement trouvé, à côté de ceux-là, de meilleurs moyens d'amuser.

La pièce a été admirablement montée et jouée à l'Olympia. Les auteurs s'étaient donné la peine d'en remanier tout le troisième acte auquel Paris n'avait fait qu'un mince succès. Ici, l'intrigue d'affaires s'achève en roman de sentimentalité entre le prince décavé et l'inflammable jeune veuve transatlantique richissime. Il ne déplut à personne qu'un peu d'amour, malgré tout, vînt se mêler à une aventure d'où on le pouvait craindre irrémédiablement banni.

***

Les Hannetons. — Nous venons de parler de M. A. Capus, auteur fantaisiste, philosophe à fleur de peau, transformant sa « manière » et écrivant à destination de la Comédie Française, et peut-être un peu de l'Académie « idem », ces *Deux Hommes* que la *Veine* ou les *Passagères* ne firent point présager. M. H. Lavedan ne chercha-t-il pas à effacer avec *Catherine* l'impression, funeste en certains milieux, qu'avaient laissée les dialogues bien lestes du *Nouveau Jeu* et du *Vieux Marcheur ?*

Il est plus rare de voir un auteur grave se lancer dans le genre léger. M. Brieux prétend cependant ne pas traîner immuablement après lui la trop austère réputation du moraliste social que *Maternité*, les *Remplaçantes*, les *Avariés* et la *Robe Rouge* lui ont assurée. Il fit déjà des incursions dans ce que j'appellerai la Satire sociale, avec l'*École des Belles-Mères* et la *Française*. Le voilà revenu aujourd'hui à la veine, plus humoristique encore, qui nous valut les *Trois filles de M. Dupont* avant ces *Hannetons* au titre trop énigmatique.

On pourrait dire de la nouvelle pièce de M. Brieux que nous devrons la montrer à nos fils quand ils auront vingt ans. Elle est, en effet, le tableau, d'une amère drôlerie, de ce « collage » dont Daudet se fit, avec plus de cruelle profondeur, l'historiographe fidèle. Evidemment la déplorable vie que mène le jeune professeur Pierre Cottrel en compagnie de Charlotte, une ouvrière qu'il a séduite, installée chez lui, aimée peut-être et conservée par habitude depuis cinq ans, n'est pas celle de tous les couples d'amants. Et elle peut en revanche très bien être

celle de bien des ménages réguliers. Je ne vois pas, en effet, que ce soit leur situation fausse qui soit la cause des tristesses, des querelles, des difficultés, des mensonges de tous genres dont souffrent Pierre et Charlotte ; en réalité, ils ne s'aiment pas, ou ils ne s'aiment plus, leurs caractères, leurs goûts, leurs plaisirs, leurs habitudes, tout étant opposé de l'un à l'autre. Le mariage, au lieu de dissiper ces malentendus, d'apaiser ces conflits ne ferait que les aiguiser encore parce qu'il les rendrait plus fatalement irrémédiables.

Au moins derrière le « collage » la porte est-elle toujours ouverte...

Cependant, et c'est peut-être ici la moralité qu'il faut trouver à la pièce gaie de M. Brieux, gaie, de cette gaîté amère, bien près souvent d'être cruelle et ricanante, la gaîté à la Courteline, à la Henri Monnier, à la Molière même ; — cependant Pierre et Charlotte n'usent pas de la latitude et leurs tentatives de séparation aboutissent toujours à des raccommodements. Et ce sont deux vies irrévocablement désenchantées et douloureuses.

Mais pourquoi *Les Hannetons ?* Ce titre zoologiquement symbolique déconcerte d'autant plus qu'il n'est pas expliqué dans la pièce, — ou si peu, — par cette simple phrase que lit dans un de ses manuels le jeune professeur de sciences naturelles au Lycée Lavoisier : « Chez les hannetons, les mœurs amoureuses sont particulièrement cruelles. » M. Emile Bergerat, quant il fit jouer le *Combat de Cerfs*, nous expliqua plus clairement au cours de l'action comment il assimilait les mœurs farouches des hommes se battant pour la possession d'une femme, à celles des dix-cors fonçant l'un sur l'autre au bénéfice de la femelle convoitée.

M. Brieux a retrouvé, pour écrire *Les Hannetons*, sa verve souvent heureuse dans une manière malheureusement lente et confuse. Il y fait à nouveau ses preuves de dramaturge adroit. Même en s'en défendant, il est toutefois demeuré l'écrivain à thèse que l'on célèbre en lui ; sa thèse est humaine cette fois et non plus sociale ; elle prête à un exposé joyeux et non plus sévère et solennel, voilà tout. Mais c'est une thèse quand même, à savoir que nous pratiquons des modes amoureux analogues à ceux des bruns coléoptères enlizés avec frénésie dans leurs appétits — ou leurs habitudes — sensuels.

Et, sur la scène de l'Alcazar, où s'affirme toujours un soin intelligent et attentif, la pièce fut enlevée excellemment.

***

Le Cœur... et le Reste ! — C'est évidemment du... reste qu'il est surtout question dans ce vaudeville, joyeux naturellement, mais leste plus qu'il n'est décent de l'être.

Il s'agit de l'une de ces farces sans rime ni raison, dans lesquelles l'auteur prend prétexte d'une escapade extraconjugale pour corser d'un imbroglio, qui s'évertue à de désopilantes surprises, le constat d'un adultère croustillant.

Frivole spectacle d'été déjà où s'en donnent à cœur joie les pensionnaires en belle humeur de M. Du Plessy que nous supplions de ne pas s'engager dans la voie funeste où, exceptionnellement, il fait cette fois un faux pas.

***

L'enlèvement de la Toledad. — Lorsque Simon-Girard, Huguenet (mais oui le prochain « sociétaire », parfaitement... Que le temps passe et que changent les gens et les choses, — et puis tout cela ne nous rajeunit pas, ainsi que disait le bon Alphonse Allais), lorsque Simon-Girard, Huguenet, et quelques autres « étoiles » de la moribonde opérette créèrent, il y a une quinzaine d'années, cette dernière des œuvres endiablées sorties de l'inspiration joyeuse et spirituelle de l'auteur de la *Mascotte*, des événements à sensation venaient de défrayer la chronique scandaleuse des clubs, des théâtres et du boulevard parisien.

Dans ce piment d'actualité autant que dans la gaîté très alerte de l'action et du dialogue, autant peut-être que dans la verve et le charme d'une musique gracieusement enjouée, l'*Enlèvement de la Toledad* puisa le meilleur de son succès.

Les aventures tapageuses que ces trois actes avaient transportées à la scène sont aujourd'hui loin de nos souvenirs. Aussi ne trouvons-nous plus un intérêt bien passionné à suivre les péripéties de l'enlèvement, par le « petit tonnelier », richissime fêtard, d'une étoile encore sage de la troupe de Gitanos, venue à Paris conquérir la gloire fructueuse du Café-Concert. Peu nous importe de savoir comment cette belle fille, qui chante et qui danse, roule de la prunelle, secoue les castagnettes et salue de son pied agile en découvrant sous les ors et les soies de ses riches costumes des dessous de dentelles et de gazes affriolants, abandonne bientôt le piteux cercleux à la pose pour revenir au brave Antonio, lequel la ramène au pays passionné des belles et franches amours, loin de la grande ville de péril, de mensonge et d'amertume.

Nous avons tous fredonné souvent quelques-uns des airs devenus gaîment populaires de cette partition colorée et pimpante. Nous les avons réentendus avec plaisir au Molière, où l'*Enlèvement de la Toledad* a été, lui aussi, « enlevé » avec un allègre brio, Mlle Jane Maubourg menant joyeusement la ronde.



Memento. — Après une saison d'une activité, d'une variété déconcertantes, les théâtres bruxellois clôturent en reprenant coup sur coup, dans une véritable fièvre, quelques-uns de leurs mémorables et fructueux succès de naguère ou bien en faisant appel à des artistes aimés de leur public fidèle. Jamais la consommation dramatique n'aura eu l'extraordinaire intensité qu'elle atteignit cet hiver. Et le « bouquet » que tous nos directeurs font flamber et tonitruer en ce moment, termine bruyamment, si pas toujours brillamment, le feu d'artifice des opéras, des comédies, des tragédies et des vaudevilles.

La Monnaie a profité de la présence de Mmes Mary Garden et Mazarin pour reprendre *Pelléas et Mélisande* et *La Tosca.* L'œuvre de De Bussy reparut avec une interprétation presqu'en tout semblable à celle de l'an dernier et retrouva son succès. Le drame de Puccini fut renouvelé dans les personnes de Mme Mazarin, M. Morati et M. Marcoux notamment, lesquels ne firent point oublier Mme Paquot, M. David et M. Albers.

Après nous avoir montré le gauche Capus amendé des *Deux Hommes*, le Parc nous rendit le sincère Capus joyeux des *Maris de Léontine.* Et l'on a ri, parce que Capus doit faire rire, et ne pas tenter d'aller excursionner dans un autre domaine de l'émotion, ou de la sagesse édifiante, ou de la moralité austère, ou de la psychologie authentique...

Mais, le lendemain, on rit aussi, au Parc, où M. et Mme Silvain, de la Comédie Française, assistés de quelques comparses disparates, parmi lesquels la toute jeunette et gracieuse et ingénument touchante Mlle Bovy, que la maison de Molière a prise à la maison de M. Gevaert, vinrent jouer *Athalie*, en spectacle austère de Jeudi-saint.

Oui, on a ri, ô sacrilège ! Mais que M. Silvain fut un « père noble » comme ils n'en ont pas à Carpentras ou à Dixmude, et, surtout, que les chœurs et l'orchestre désemparés maltraitèrent la partition, au demeurant bien inutile, de Mendelssohn !

Mme Georgette Leblanc parut, à l'Alcazar, dans deux spec-

tacles : le premier, qu'elle occupa presque seule, ce qui fut peut-être excessif, par une conférence sur les *Héroïnes de Maeterlinck*, coupée de lectures de fragments significatifs pris dans les drames célèbres du maître ; le deuxième consacré à *Monna Vanna*. L'effet de l'œuvre passionnée et rare de Maeterlinck emprunta son durable prestige au charme ému de son interprète autant qu'à la merveille de sa langue châtoyante. Il faut que l'on sache gré à M. Du Plessy d'avoir su, en cette première saison de son active et artistique direction, faire de son théâtre désormais bien vivant, l'asile de tant de manifestations variées et curieuses qui, des Siciliens à Colette Willy, de Polaire à Sada Yacco et de Jean Richepin à Georgette Leblanc, ne nous ménagea nulle surprise pas plus que nulle rareté.

Mlle de Monthabor, entretemps, sous les traits espiègles et le costume guilleret de Mlle Edmée Favart, bat ses *ra* et ses *fla* au théâtre Molière tout joyeux de faire résonner les flons-flons populaires d'Offenbach.

Et M. André Brûlé, enfant gâté de Bruxelles, fait des adieux, — momentanés, bien entendu, — à l'Olympia où fut repris pour lui, pendant quelques soirs, le charmant *Cœur de moineau*, puis ensuite aux Galeries où reparut triomphalement, sur l'affiche, le sentimental *Vieil Heidelberg*.

Enfin, le 25 avril, le théâtre du Parc clôturait sa saison, qui fut brillante comme ses devancières, et, à cette occasion, offrait en gala la cinquantième représentation de *Kaatje*. Fleurs, palmiers, drapeaux, lampions, tziganes. Salle archicomble, très enthousiaste, heureuse d'applaudir un succès sans précédent et de faire fête à l'auteur autant qu'à Victor Reding, parce que celui-ci conçut et réalisa cette superbe manifestation, — date grâce à lui mémorable dans l'histoire de nos lettres belges, de notre théâtre belge. Monde officiel en nombre, notre sympathique ministre des sciences et des arts en tête, foule d'artistes, d'écrivains, d'amis rayonnants.

Et Verhaeren fut acclamé quand il magnifia, comme il convient, ce que quelqu'un osa appeler l'autre jour, dans un quotidien gantois, le « mouvement avorté de 1880 » et qu'il baptise, lui, notre pur et grand poète, le superbe triomphe d'une jeune littérature, admirable d'être vraiment nationale et libérée de la contagion boulevardière parisienne.

Kaatje et la manifestation de l'autre soir, voilà de ces « avortements » que nous espérons voir se renouveler le plus souvent possible.

PAUL ANDRÉ.

LES SALONS

Au Cercle Artistique : Exposition des œuvres de *Mlle Marcotte* et de *MM. Gouweloos, Detilleux, H. Arden, Alfred Delaunois.*

A la Galerie Boute : *G. Flasschoen.*

Au Musée Moderne : IVe exposition du Cercle d'art « Vie et Lumière ».

A Anvers : Salon de l'Art contemporain et Exposition des œuvres de *Franz Courtens*

Alfred Delaunois se dit volontiers élève de Constantin Meunier. Si l'élève fait honneur au maître, le maître, lui, s'est montré protesseur original et l'enseignement qu'il donna s'adressait aussi bien aux professeurs de nos aca- démies qu'à l'élève lui même. Jugez-en :

Alfred Delaunois continuait avec persévérance à désespérer, par son inaltérable maladresse, le maître dont il suivait le cours. Ce dernier s'était convaincu à la longue, de l'absolue inaptitude de son élève et volontiers en eût béni le départ, si *Delaunois* ne s'était entêté à suivre ses leçons. Mais *Meunier* qui professait — à sa manière — en une salle voisine, s'était aperçu de la personnalité qui perçait, quand même, à travers les imperfections et les maladresses de *Delaunois*. Un jour que, par la porte entrebaillée, il eut constaté l'absence du professeur, il s'approcha de *Delaunois* et lui dit simplement :

— Vous ne pouvez plus rien apprendre ici : promenez-vous, allez voir la Nature et tâchez de rendre ce qu'elle vous aura dit.

Delaunois resta ahuri, mais suivit le conseil, passant des journées entières en pleine campagne, ou dans les rues tristes de Louvain, parfois dans les églises, et ne suivant plus les leçons de l'Académie qu'autant qu'il fallait pour ne point encourir la colère paternelle.

Ce fut une période de tâtonnements et d'essais infructueux. Le paysage n'allait guère, car Delaunois ne faisait encore que dessiner.

Les intérieurs d'église, les coins de chapelle, réussissaient mieux, mais sans le satisfaire.

Le blanc et le noir ne lui suffirent bientôt plus; il les releva d'un trait de pastel et ce fut ainsi qu'il se créa ce mode d'expression qui est bien ce qui convient à son art, qui est plus que le dessin, sans être cependant de la peinture et qui lui permet de prendre à l'un et à l'autre les avantages, les tours de mains, les aspects qui leur sont propres, de la couleur, la solidité et la matérialité du dessin, les effacements et les profondeurs.

C'est une des grandes forces de l'artiste que de posséder un métier qui soit adéquat à sa pensée. C'est aussi une part de son originalité. Combien n'en est-il point qui, leur vie durant, restent tributaires des formules classiques puisées dans l'éducation des écoles! Ne trouvant pas les mots qui exprimeraient clairement leur pensée, ils font l'effet de peindre par périphrases. J'en sais qui, sensibles seulement au sentiment de la ligne, mais obéissant malgré eux et par la force de l'habitude aux rites de l'enseignement, continuent à procéder par masses et par plans. Leur préoccupation se déplace dans le travail; la grâce d'un contour ou le sentiment d'une allure qui furent le motif même de leur émotion, s'émoussent et disparaissent sous la vérité et l'exactitude des tons et du modelé.

Heureux ceux qui peuvent, comme Delaunois, se soustraire aux traditions académiques, et la meilleure manière d'y arriver, c'est encore d'éviter de les connaître. L'école n'a jamais donné de métier qu'aux artistes qui feraient mieux de n'en pas tant avoir; les autres ne lui doivent que l'abri et le modèle gratuits, à moins qu'ils n'aient eu l'extraordinaire fortune d'y rencontrer le maître dont l'enseignement consiste à deviner leurs défauts, à les canaliser, à les développer, à les cultiver, jusqu'à l'éclosion qui sera toute leur originalité, attentif à la laborieuse évolution, comme le jardinier à l'éclosion d'une nouvelle variété florale.

Et quand la fleur inconnue se sera dégagée des espèces communes, comme Meunier le maître leur dira : « Vous n'avez plus rien à apprendre ici; recueillez-vous, regardez la nature, laissez-vous inspirer par elle et par votre sensibilité. »

Tout *Delaunois* est fait de défauts et d'exceptions à la tradition; aucun lien ne le rattache à la Doctrine; de là cette attention qu'il provoque chez tous les artistes, ses frères. De là aussi le

naissant engouement du public, car, malgré tout, malgré les apparences, en vertu d'une loi mystérieuse, l'originalité appelle, tôt ou tard, — souvent trop tard, malheureusement, — l'admiration générale ; j'entends de ceux qui voient et dont l'entendement n'est pas absolument fermé à toute réflexion.

Rien de plus misérablement dessiné, du moins en apparence ; rien de plus enfantinement construit que ces personnages informes qui se confondent avec les ombres des églises de *Delaunois*. Est-ce manquer de savoir ? Certes, non !

Si vous les remplaciez par une humanité plus vraie, plus chair et os, plus conforme, plus ferme de ligne et plus décisive de détails, que deviendrait le sentiment de recueillement, de grandeur triste et écrasante ; que deviendrait le silence monastique recherchés avant toute autre vérité ? Rien de ce qu'a voulu l'artiste ne subsisterait plus ; les personnages vivraient, bougeraient, chassant silence et recueillement ; l'opposition entre cette humanité vraie et l'immatérielle impression de ces scrupules bousculerait notre recueillement; la solitude et le silence de notre âme, nés de leur contemplation, s'évanouiraient et nous n'aurions plus, devant les yeux, que des lignes architecturales et des personnages dont notre œil détaillerait la plastique et l'exactitude. Tant il est vrai que l'artiste véritablement profond s'exprime parfois mieux par les sensations que par la forme et la couleur.

***

Vie et Lumière.

Il ne faudrait pas conclure de tout cela que la forme et la couleur sont des éléments négligeables. Loin de là !

Il en est qui trouvent en elles la totalité de leur valeur, mais encore une fois, à condition que cette forme et cette couleur leur soient personnelles, qu'elles aient passé par la vision qui leur est propre et pour autant qu'elles viennent rehausser, agrandir, intensifier leur compréhension de la Nature.

L'exposition de *Vie et Lumière* me paraît l'irréfutable démonstration du prix qu'il faut attacher aux qualités que je vantais à propos de l'œuvre de Delaunois. *Manet*, *Claude Monet*, *Pissaro*, *Renoir*, *Degas*, n'ont-ils pas, tous, un métier à eux, une couleur qu'eux seuls reconnaissent à la Nature et toute leur valeur ne consiste-t-elle pas uniquement dans l'aspect nouveau qu'ils nous ont donné de la matière et dans l'opposition où ils

se sont mis vis-à-vis de tout ce qui, avant eux, était sacré *règle* et *doctrine ?* Tandis que tous leurs contemporains qui se sont conformés à celles-ci, ont disparu dans l'oubli, ils restent debout et glorieux. On peut ne pas les aimer ; on les reconnaît et nul ne soustraira leur nom à l'immortalité.

Il est, dans ce Salon, deux artistes que les plus avertis ont, dès longtemps, reconnus comme leurs pairs : *Georges Lemmen* et *James Ensor.*

Le public s'attarde encore sur tous les chemins et les sentiers de Damas; il est lent, il muse et s'attarde en route ; il semble appréhender le moment où la vérité lui apparaîtra quand même. Il voudrait bien l'éviter et c'est pourquoi la gloire vient si lentement à la rencontre de ces deux artistes. Rien n'est mystérieux comme les lois qui conduisent la faveur publique. Pourquoi trouve-t-elle Delaunois, par exemple, plus accessible qu'*Ensor* et *Lemmen ?*

Voici deux artistes également originaux! Tous deux, ils se sont créé un métier qu'ils ne doivent à personne, et rigoureusement adéquat à leur vision ; ils ont une couleur à ce point spéciale qu'il faudrait être aveugle pour ne pas les distinguer aussitôt de tous leurs confrères. Si Delaunois désire ignorer le charme des belles tonalités, eux, ils sont coloristes et coloristes puissants.

Le dessin de *Lemmen* se confond avec l'application des couleurs; il ignore le coup de brosse et chaque touche dessine et modèle; sa mise en page est d'une hardiesse extrême et ce qui serait un danger pour tout autre, devient un attrait chez lui. Les tonalités les plus inattendues sont charmées par lui et il sait faire de leurs contrastes, grâce à sa puissance d'interprétation coloriste, des harmonies incomparables. Et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ces tonalités qui semblent recherchées et voulues sont d'une vérité, d'une exactitude saisissantes.

Mais *Lemmen* a une qualité exceptionnelle, extrêmement rare; il a du style, un style à lui ; son dessin se reconnaît à je ne sais quelle gracieuseté de la ligne et cette ligne lui est personnelle.

Ce métier très spécial, ce dessin personnel et traité comme une ligne décorative, cette harmonie de couleurs qui ne sont qu'à lui, font de *Georges Lemmen* un des artistes les plus complets et les plus originaux de notre pays. Chacune de ses œuvres est mieux signée que d'un nom et l'on se demande pourquoi un tel artiste tarde si longtemps à capter l'admiration de

tous. Certes, les peintres en général, le public très averti et Paris surtout, où sa réputation, depuis un an, commence sa trouée de gloire, l'ont reconnu pour l'un de nos grands peintres, mais faudra-t-il encore une fois que ce soit sa patrie qui vienne, la dernière, lui apporter son admiration?

Les mêmes qualités de spontanéité et d'originalité caractérisent son frère de lutte : *James Ensor*.

Encore un coloriste, mais tout autre; cruel, paradoxal, il ne recule devant aucune tonalité, quelqu'ingrate qu'elle soit. Il semble même s'attacher à cette lutte contre les couleurs les plus désagréables et les plus inharmoniques, mais il triomphe toujours, car il n'ignore aucun des secrets de la gamme des valeurs et de ce qu'en musique on appellerait le contrepoint.

Il sait l'art de convaincre l'œil et de lui faire admettre ses fantaisies les plus folles. Telle œuvre dont la tonalité cruelle semble, de prime abord, une faute de goût, devient une chose harmonique et captivante.

On dirait qu'*Ensor* s'attache à mettre à nu la vraie couleur des matières. Entre celle-ci et l'œil, aucun subterfuge pour harmoniser, aucun voile pour noyer dans l'espace. Les objets apparaissent brusquement comme en contact direct avec la rétine. C'est là, nous semble-t-il, l'une des principales caractéristiques de sa vision.

Il ne faudrait cependant pas passer sous silence ses admirables fantaisies, ces fêtes galantes transposées en temps de carnaval. L'on ne sait vraiment pas pourquoi, malgré toutes les dissemblances, elles font songer à Watteau, mais elles y font penser. Encore une fois, dans cette partie de son œuvre, il demeure unique, seul à tirer de la palette des fêtes de couleurs qui ne sont que de la couleur, mais qui nous satisfont amplement néanmoins.

Lemmen, *Ensor*, *Delaunois*, ces trois noms sont parmi les rares qui peuvent servir d'enseignement. Comme les peintres glorieux que je rappelais plus haut, ils ont une mission et une expression d'art très spéciales. N'est-ce pas exactement ce qu'il faut exiger d'un artiste?

***

L'Art contemporain.

G. Goemaere, les Franck et quelques intrépides de leurs amis, ont rêvé de faire pour Anvers ce que Maus fit pour

Bruxelles. Sans suivre le même programme, ils groupent annuellement quelques artistes dont ils exposent un ensemble d'œuvres assez complet pour que le public puisse en reconnaître les qualités et les caractéristiques.

Cette année, ils nous montrent *Stobbaerts*, *Jacob Smits, Fantin-Latour*, quelques autres glorieux encore.

Mais ils ne se contentent point d'une exposition quasi-rétrospective ; ils y adjoignent des nouveaux venus, les jeunes ou du moins ceux que nous pouvons tenir pour tels tant que leur nom demeure vierge de notoriété.

L'idée de créer un tel centre d'art à Anvers qui n'est pas précisément une nouvelle Athènes, mais bien la nouvelle Carthage des marchands de pétrole, de grains et de saindoux, était adorablement hardie et paradoxale. Ce qu'il y a de plus paradoxal, cependant, c'est qu'ils ont réussi. Les marchands sont venus au Temple, mais cette fois, non pour vendre mais pour acheter et, comme ils étaient restés vierges ou tout au moins célibataires de tout goût artistique, ils ont eu celui d'épouser le goût des organisateurs.

C'est Goemaere, les Franck et les marchands qui ont eu raison et c'est nous qui avons tort de désespérer d'Anvers.

Parmi les jeunes qui ont été appelés à grossir les rangs, il en est un qui se classe d'emblée hors pair. C'est *Hageman*, dans ses pastels, avant tout.

Son inspiration est puisée dans l'âme même d'Anvers, le long des quais d'embarquement, où son observation s'est émue à la vue des émigrants.

Si *Laermans*, auquel il ne s'apparente nullement, — il faut le dire de suite, — nous a montré le côté épique et douloureux des files interminables de gueux que la faim pousse vers l'Inconnu, *Hageman*, lui, s'est arrêté devant les groupes d'émigrants, assis sur les quais, dans l'attente du départ. Il a scruté les regrets et les craintes de leurs visages ; il y a lu les drames poignants qui ont amené finalement, là, sur ce ballot, ce groupe d'une mère avec son enfant.

Ce sont des juifs de Russie fuyant la mort, des parias au teint bronzé que la faim a chassés des bords du Danube ; ce sont des gueux de tous les pays, mais qui sortent de la même misère vers le même désespoir. Toute leur histoire est peinte dans leurs traits et, dans le bariolage de leurs hardes, l'on voit l'image de tous les déchets et de toutes les déchirures de sentiments dont leur poignante humanité est faite.

Hageman groupe et compose avec grandeur ses personnages; sans aller au delà de ce qu'il voit, il saisit les aspects qui résument l'épique synthèse; son métier, un peu lourd dans ses toiles ordinaires, devient chatoyant et grouillant dans ses pastels.

Il est étonnant que de tels talents aient pu rester si longtemps ignorés. Saluons, ici, cette future personnalité.

GRÉGOIRE LE ROY.

LES CONCERTS

LIBRE ESTHÉTIQUE : QUATRIÈME, CINQUIÈME ET SIXIÈME CONCERTS (24-27-31 mars). — Récital, *Mme Riss Arbeau* (2 avril). — SEPTIÈME CONCERT DURANT : BERLIOZ, CHOPIN et LISZT. *MM. Arthur De Greef* et *Léon Van Hout* (29 mars). — SÉANCE DE MUSIQUE VOCALE : GABRIEL FAURÉ : *Mme Marie Mockel* et *M. Stephane Austin* (30 mars). — CONCERT *Johann Kruse* (31 mars). — SIXIÈME CONCERT YSAYE : *M. Alex. Birnbaum, M. Emil Sauer* (5 avril). — CONCERT *G.-H.-G. von Brucken Fock* (8 avril).

***

Le *Salon jubilaire* de LA LIBRE ESTHÉTIQUE a tenu à mettre en vedette des noms cotés et d'autres surtout, tant de l'école belge que française, pour ne pas forfaire à ses principes, faisant marcher parallèlement les peintres et les musiciens, ouvrant des horizons inconnus pour le plus grand bien de l'Art en général et au grand honneur de l'initiateur que nous nous plaisons à saluer ici en la personne de M. Octave Maus. L'officiel, représenté par la Princesse Elisabeth, a tenu aussi, cette année, à consacrer par sa présence et sa délicate attention de musicienne et d'artiste, les longs et fructueux labeurs, les nombreuses luttes, les lents et vigoureux efforts aboutissant en auréole justement conquise sur les masses imbues d'ancestrals encroûtements, de banals envoûtements.

Dans ces multiples tentatives, tout ne peut évidemment pas être classé parmi les gloires de l'avenir, mais de cette loyale mise en lumière, dans les meilleures conditions, on peut espérer que pas mal d'œuvres, cette fois encore, se détacheront du groupe présenté par M. Octave Maus.

Disons donc un mot des trois auditions qui clôturèrent cet intéressant faisceau.

Une « Sonate » pour violon et piano de *G.-M. Witkowski*, dont les notes nombreuses expriment ou plutôt ajoutent peu à de jolis thèmes jetés çà et là comme un semblant de vouloir volontairement obscur.

Vincent d'Indy, en composant son « Choral Varié », pour violoncelle, m'a paru bien inspiré.

Mlle Marguerite Rollet, en disant merveilleusement une « Odelette » d'*Albert Roussel*, a fait valoir l'œuvrette dans toute son entièreté et les « Paysages belges : Chevaux de bois », poème de *P. Verlaine*, ont trouvé en *C. Debussy* un traducteur fidèle et intime.

M. *Léon Delcroix*, dans son « Trio en *si* mineur », pour violon, violoncelle et piano, émet des phrases bien venues mais assez courtes; il a le grand tort de forcer sa nature, de peur, semble-t-il, de n'être pas du dernier bateau; ne ferait il pas mieux d'être simplement romantique? En 1908! Et pourquoi pas, plutôt que de déplacer ses batteries pour tirer à faux sur l'ennemi embroussaillé.

On connaît la personnalité de *Paul Gilson*, elle se situe une fois de plus dans son « Andante et Scherzo », avec sa rondeur, sa chaleur, son coloris, sa puissance rythmique, sa simplicité de forme, sa structure mâle et grandiose, sans jamais la note emphatique.

Encore un art pur, classique, même, dirai-je, que celui de *A. De Boeck;* son « Menuet, Toccate et Impromptu », pour piano, sont construits avec une distinction et une sûreté admirables.

J'aime moins l' « Élégie », pour violoncelle, de *G. Fremolle*, qui d'habitude fait mieux que cela, en y apportant, outre une belle inspiration, un travail harmonique aussi consciencieux que personnel.

Le violoniste *Crickboom*, se reflète identique dans ses compositions : finesse de touche et délicatesse de tonalité, poésie et nervosité sentimentale, telles sont les caractéristiques de son « Andante expressivo et Un poco agitato », pour piano et violon.

M. Victor Buffin doit être félicité plutôt comme amateur, et nous ne voyons pas sans plaisir se diriger ses loisirs vers un but d'idéal hautement louable; sa sonate pour violon et piano ne manque pas d'être estimable ; ils y rencontre d'heureuses har-

monies, des thèmes peu banals, bien que laborieux dans leur développement.

Une débutante, *Mlle Raymonde Delaunois*, nous a révélé un tempérament dramatique de bon augure; elle dispose d'un organe généreux dans le bas de la voix avec quelques heurts dans le haut; elle a détaillé d'exquise façon : « La Chevelure », par *Claude Debussy* ; « Les grands Vents venus d'outre-mer », par *Maurice Ravel*, et « Musique sur l'eau », par *Léon Jongen*.

Enfin, signalons une « sonate », en *ré* mineur, pour violon et piano, due à *J. Guy Ropartz*, se recommandant par une forme irréprochable, une nervosité de rythmes heureusement rompus et neufs, étayés sur un fond classique; les résolutions finales sont curieusement construites sur un ton ténu, conservé par une pédale infiniment douce, se dégageant nimbée de couleurs irisées et chatoyantes.

***

L'audition intégrale des œuvres de Chopin, donnée à Londres et à Paris, attirait l'attention sur *Mme Riss-Arbeau*, qui s'est présentée au public belge, en pianiste de bonne école; son programme varié nous a permis de constater chez cette musicienne un certain style, de l'élégance, de la douceur, de la légèreté et de l'élasticité dans le jeu bien qu'un peu mou, mais clair; nous ne pouvons pas, chez une femme, reprocher le manque de force dans les pages d'éclat et de puissance.

***

Berlioz, *Chopin* et *Liszt* faisaient les frais du septième concert Durant.

Le collaborateur de Wagner, le mot n'est pas osé, est une figure trop oubliée pour la valeur de ses grandes pages orchestrales, et Liszt, l'abracadabrant pianiste, que tout le monde apprécie dans ses œuvres pianistiques, fort pittoresques, folkloriques, certes, mérite beaucoup mieux de l'art dans cette série de poèmes symphoniques où l'orchestration spéciale, savante, extraordinaire, rivalise avec la largeur d'idée expressive; cette puissance, cette majesté est extérieure, je l'admets, mais constitue une caractéristique d'exception, et les « Préludes » en ont été une preuve des plus apparentes.

Le formidable poids du « Concerto », en *la* majeur, pour piano et orchestre de *Liszt*, a été supporté avec une vaillance

merveilleuse par *Arthur De Greef ;* qu'il me pardonne de lui dire que son talent est encore en progrès et que les genres divers où il s'est produit cette année, l'ont mis à la tête des pianistes de l'époque.

L'art inégal de *Berlioz* me séduisit rarement aussi totalement que dans « Harold en Italie », notamment dans la deuxième et troisième partie de cette symphonie : l'inspiration y est fine, charmante et distinguée, et l'impression que l'Italie semble avoir faite sur Berlioz, se communique à l'auditoire aussi totalement que possible; l'alto solo, joué par le maître qu'est *Léon Van Hout*, chante les charmes passionnément doux de ce climat paradisiaque, si bien compris par l'auteur.

Quelques pièces de *Chopin* ont servi de prétexte à *Arthur De Greef*, pour nous faire admettre au rang des immortels de second plan cette figure intéressante de la musique, où le beau, il faut le reconnaître, le cède au joli, où l'inquiétude et la névrose remplacent l'amour et la vérité.

L'ouverture de *Benvenuto Cellini*, de *Berlioz*, qui terminait le concert, n'ajoutera rien à la gloire du musicien; là se remarquent bien vite le trou, le manque de ligne, le vide que Bach, Beethoven et Wagner ne laissent jamais entrevoir dans la plus minime de leurs créations.

***

Toute une séance se composant uniquement de mélodies d'un seul auteur nuit toujours à l'effet par une certaine monotonie, et il a fallu tout le charme de la musique de *Gabriel Fauré* pour échapper partiellement à cet écueil.

Fête d'art exquise, puisque l'auteur lui-même accompagnait au piano cette suite de longues phrases empreintes de la douceur du rêve, aristocratiques toujours, un peu planes et monochromes dans l'ensemble, mais où l'on retrouve l'idéale pureté d'inspiration encadrée par un accompagnement dont le rythme mélodique ne change jamais dans le même « lied », d'où unité dans la phrase serrant de près le texte du poète.

Il faudrait citer tous les numéros de ce quasi-récital, pour être sincère, parmi ces perles du plus bel Orient; quelques titres comme document : « Arpège », « Les Berceaux », « La Chanson du pêcheur », « Les Présents », « Après un rêve ».

Un des interprètes, Mme *Marie Mockel*, notre compatriote, si je ne me trompe, dit, sans l'extériorité qui serait déplorable

quand il s'agit de Fauré, d'une voix jeune et fraîche, excellant tout particulièrement dans la demi-teinte. L'autre, M. *Stéphane Austin*, n'a guère gagné depuis que nous ne l'avons plus entendu, il joint à une inintelligible diction, à une expression incolore un chevrottement exaspérant; le timbre est joli, bien qu'un peu guttural. On se demande pourquoi G. Fauré, directeur du Conservatoire de Paris, qui devait avoir le choix de ses exécutants, n'a pas élu un chanteur de tout premier ordre.

***

Johann Kruse est un violoniste de belle tenue, sans une virtuosité excessive et insupportable, possédant un jeu lié et un archet large, au fond un peu froid, impassible, pas assez d'émotivité et de l'eau de rose à jet continu.

Les « Concertos » de *Bach*, *Beethoven* et *Mendelssohn* faisaient les frais du programme, le tout avec accompagnement d'orchestre, sous la direction de *René Ortmans*, qui indique clairement, suit d'une façon très judicieuse, tout en restant très sévère pour le style.

***

On nous annonce pour le 10 mai un concert extraordinaire donné par Eugène Ysaye. Cela me réjouit fort, car depuis quelque temps, les concerts qui portent le nom du maître, ont avec ce dernier des rapports si ténus... Eugène Ysaye nous prive autant de son art de virtuose, que de son talent de chef d'orchestre; vraiment cette privation n'est pas si insignifiante, et l'on comprendra aisément, que, malgré ses efforts et son dévoûment pour nous être fidèles, nous nous plaignions un peu de l'absence de ce bel artiste.

Le capellmeister que nous avons pu apprécier au cours du dernier concert était M. *Birnbaum*, le directeur de l'orchestre symphonique de Lausanne; je ne sais si beaucoup d'entre les auditeurs eurent cette impression, mais il me semble que les gestes de M. Birnbaum rappellent assez bien ceux d'un directeur de masses chorales : il indique absolument tout à ses musiciens, ayant l'air de considérer ceux-ci comme des hommes sachant peu ou pas du tout de musique; par ses manières et son allure il m'a fait penser à celui auquel on avait donné à titre d'honneur ou avec une pointe d'ironie, le nom de « roi de la marche »; tout le monde le connaît, c'est Souza.

Dirons-nous que M. Birnbaum enlève par le menu la grandeur, qui ne manque pas pourtant dans la « Symphonie » de *Brahms*, qu'il énerve son orchestre, et l'épuise, de façon à ne plus laisser d'atmosphère; mais nous craignons que nos remarques semblent tendre à diminuer la valeur et le mérite de ce chef d'orchestre. « Les équipées de Thyl Eulenspiegel », le poëme symphonique de *R. Strauss*, lui va parfaitement : il le comprend, et le rend avec couleur, intelligence et sagacité.

Et puis ce personnage est si sympathique pour nous Belges qui y voyons la personne du savoureux et truculent De Coster, cette figure légèrement comique et profondément douloureuse de l'enfance de notre littérature. J'ose espérer, qu'il n'est pas un seul Belge, qui ne sente les larmes lui venir aux yeux en songeant à ce « zwanzeur » farouche, timide, tendre et sentimental. J'aime à contempler le petit monument qu'on a tant tardé à lui élever au bord des étangs d'Ixelles et de relire les touchantes paroles que lui adresse Camille Lemonnier dans *La Vie Belge*. Ce Camille Lemonnier dont le premier lien de sympathie avec De Coster, fut un petit billet d'admiration et d'amitié rédigé comme suit : « Bien rugi lion ! ». Pauvre De Coster qui fut méconnu durant sa vie entière, mais dont le nom restera éternellement gravé dans toutes les mémoires !

Le « Thyl Eulenspiegel » de *R. Strauss* est le modèle de l'instrumentation et de l'orchestration modernes, modelé par une âme qui ne paraît ni Allemande, ni Bavaroise : un mélange de franche bonhomie.

Nons sommes heureux de constater les progrès marquants de *M. Sauer*, cet artiste qui possède non seulement un poignet merveilleux, mais, ce qui vaut mieux, une compréhension de l'œuvre très juste et très personnelle; il ne se contente pas d'être virtuose mais il s'attache à la parfaite interprétation d'œuvres exigeant un style propre On ne joue pas indifférement du Liszt ou du Schumann, du Chopin ou du Mendelssohn, il faut savoir se plier aux exigences de l'auteur, de l'époque et de la nature de l'œuvre. Rarement l'orchestre, dirigé par M Birnbaum, a mieux accompagné un soliste. En fin de compte un concert fort varié, et disons-le sans ambages, du plus haut intérêt.

* * *

La *Société néerlandaise* a eu une bonne intention en essayant de faire connaître au public bruxellois un compositeur ignoré M. *G.-H.-G. von Brücken Fock*.

Je tiens à dire tout d'abord, combien il me paraît difficile et même présomptueux de porter un jugement sur un auteur, dont on entend jouer les œuvres les unes à la suite des autres en l'espace d'une même soirée. Ceci pour mettre nos critiques à l'abri de tout reproche d'absolutisme. M. *G.-H.-G. von Brücken Fock* a soumis à notre appréciation, une « Sonate » des « Impressions de la mer », une « Elégie » et de nombreux lieder. L' « allegro con brio » de cette sonate pour violon et piano rappelle avec trop d'insistance la manière de Grieg, surtout dans les chutes de phrase. Ces réminiscences sont d'ailleurs très fréquentes dans l'œuvre tout entier de M. *G.-H.-G. von Brücken Fock.*

L' « Andante serioso » est décousu et c'est regrettable, car en général les « andante » sont la pierre de touche des bonnes compositions. Il nous reste la dernière partie, qui malheureusement est filandreuse. Abordons les lieder qui semblent des improvisations de courte haleine. L' « Accusation » est écrite plutôt dans une note mélodramatique que profondément et sincèrement émotionnante.

Mme *van Wickevoort Crommelin* s'était chargée d'interpréter ces lieder; elle l'a fait en mettant à contribution sa jolie voix claire, qu'on qualifierait à tort d'insuffisante, pour nous faire comprendre ces petites œuvrettes musicales, où le trémolo tente avec désavantage de renforcer la note émotionnelle. Ses impressions de la mer sont de la musique imitative. M. *Henry Seguin* n'a pas épargné sa belle voix, lorsqu'il a dit avec chaleur et émotion : « Les Cigales », « Je ne sais pourquoi », « Le Chasseur noir », et « Fuite de centaures ». Le timbre est toujours mâle, sympathique et vibrant.

EUGÈNE GEORGES.

BIBLIOGRAPHIE

Chez Plon-Nourrit :

Paul Margueritte : *Les Jours s'allongent* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — M. Paul Margueritte aurait pu ajouter en sous-titre : La naissance d'une vocation. Ce volume, en effet, qui continue les souvenirs de jeunesse que nous conta déjà le délicat écrivain des *Pas sur le sable* et du *Jardin du Passé,* nous montre comment dans les mélancolies de son âme d'enfant reclus, de collégien sans enthousiasme pour l'étude, mais de jeune parisien épris des premiers romans qu'il lit, des merveilleuses pièces qu'il va admirer en même temps qu'il applaudit les acteurs triomphants, il a puisé le fervent désir, la volonté persévérante d'être à son tour un créateur de beauté, un diseur de chants mélodieux, un peintre de la vie multiple et passionnante.

L'auteur nous conte, avec le charme simple de l'émotion sincère, ses années de pénible séjour au Prytanée de la Flèche, la tâche aride de la préparation au baccalauréat, les débuts modestes dans les bureaux d'un ministère ; mais surtout il confesse ses émois et ses tendresses d'enfant affectueux, ses troubles de jouvenceau que travaillent les premiers appétits amoureux, et cela fait des pages touchantes, sincères, écrites en une belle langue harmonieuse et claire.

***

Edgy : *Couronne de Roses* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — L'Italie, ardente, passionnée, voluptueuse, fanatique. A Florence la petite ouvrière Gina aime de toute son âme le fleuriste Pietro, mais son amour de tout sentiment et de toute ferveur, elle le sacrifie à la folie de se donner dans une minute de sensuel égarement à un rival bellâtre. En somme, l'éternel, je dirai presqne le fatal conflit du cœur et de la chair ; le sort douloureux des plus belles amours ; l'idylle et la joie finissant dans la trahison méchante, le courroux meurtrier, le remords et les larmes.

M. Edgy, en même temps qu'il écrivait le roman d'émouvante vérité des amants méchamment trompés, faisait le tableau pittoresque de l'Italie populaire, vivante et passionnée.

***

F. Servian : *Magaud, l'artiste, le chef d'école, l'homme* (Un vol in-8 à 12 francs). — Voici un juste hommage rendu par M. Ferdinand Servian à l'un des meilleurs ouvriers de la décentralisation artistique en France. A la tête de l'École des Beaux-Arts de Marseille, Magaud ne se borna pas aux réalités concrètes de l'enseignement ; il fit de la vieille cité phocéenne un foyer d'idéal, prêcha par l'exemple et par la parole la supériorité de la vie ennoblie par la pensée dans les manifestations du crayon, de l'ébauchoir ou du pinceau.

Il laissa des œuvres considérables, qui continuent son apostolat et garantissent, avec le souvenir de son existence utile, la mémoire de ce probe artiste de l'oubli, cette seconde mort des justes méconnus.

Chez A. Lemerre :

Maurice Montégut : *Le Roi sans trône* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — Tout ce qui évoque la prestigieuse, tumultueuse, ardenre, héroïque et tragique France napoléonnienne est assuré de succès. La preuve en est dans l'accueil fait actuellement au roman si vivant, si pittoresque et attachant de M. Montégut.

Rien ne peut passionner plus que ce récit d'intrigues, d'amours, de batailles, de complots qui met aux prises d'un côté la jeune noblesse royaliste traquée, de l'autre l'Empereur autocrate et sa Cour éclatante et soumise.

Rien n'est plus piquant, en outre, que d'y rencontrer la belle Pauline Borghèse oublieuse de son auguste époux, de sa naissance, de son frère impérial, se donnant librement à l'ennemi de sa race, elle, une Bonaparte, à Louis le dernier Bourbon.

C'est tout un superbe tableau de cette époque sans seconde où « la France, folle d'elle-même, débordait des frontières, emplissait l'Univers de sa force étalée ».

***

Michel Vasson : *Le Cri du Néant* (Un vol. in-18 à 3 francs). — De nobles mais désanchantés poèmes, pour la plupart des sonnets, taillés dans l'impassible mais éclatant marbre du Parnasse.

L'auteur célèbre avec une grave solennité mélancolique la décevante vanité de vivre et souhaite mourir « ignorant à jamais que l'on vécut une heure... »

——

Au Mercure de France :

Emmanuel Signoret : *Poésies complètes* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — Une pensée pieuse a voulu que fussent enfin réunies les poésies jusqu'ici éparses du pur artiste qui mourut à 28 ans « dans la misère et la nuit ». M. André Gide dit, au seuil du livre, tout ce qu'il y eut d'étrange mais de sincère dans l'esprit de ce grand poète, mais aussi tout ce qu'il y eut de rare et de purement parfait dans son art.

***

Gabrielle Rosenthal : *L'Eveil* (Un vol. in-12 à 2 francs). — Le journal d'une jeune fille qui s'éveille à l'Amour. Douze mois de confidences intimes, ingénûment sincères, au gré de l'émoi que font naître dans ce cœur de 18 ans les tiédeurs du printemps, les parfums de l'été, les mélancolies de l'automne — et le premier soupçon de l'Amour au hasard du voisinage confident d'un musicien qui vient, passe, parle, charme et s'en va...

——

Chez P.-V. Stock :

Madol : *Journal d'un Mannequin* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — La baronne de Boissy, à la suite de revers de fortune, trouve pour ressource, tout en restant absolument honnête, de se faire, à l'insu même de son mari, mannequin chez un grand couturier. On devine les surprises, les difficultés, les rancœurs de cette courageuse, jetée dans un milieu dont il ne faut citer ni les conversations, ni les mœurs comme modèles d'édification.

L'œuvre est écrite d'alerte façon. Elle est amusante et de très fine observation. Tout finit au mieux évidemment, la fortune, le bonheur, la sincérité réciproque rentrant à la fois dans le jeune ménage reparti pour un nouveau bail, définitif, cette fois, de toutes les joies possibles.

***

Pierre Véber : *Les Belles Histoires* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — « Si Peau d'Ane m'était conté... » Il a paru à M. P. Véber qu'il n'était plus guère possible aujourd'hui de prendre le « plaisir extrême » promis aux lecteurs des contes de fées. Voilà pourquoi il a comblé cette lacune en écrivant les légendes, les *Belles Histoires* ou les enchanteurs et les magiciennes, les nains et les talismans tiennent une place merveilleuse.

***

Bakounine : *Œuvres complètes* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — Le tome III de ces œuvres, d'un intérêt très puissant, paraît et nous donne la fin de l'*Empire knouto-germanique et la Révolution sociale*, ce que, dès 1871, Bakounine déclarait être son « testament ».

***

Conan Doyle : *Mystères et Aventures* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — Ce roman, dont M. Albert Savine nous donne une excellente traduction, appartient à un groupe semblable, dans l'œuvre de l'écrivain anglais, à celui de la série de ses *Sherlock Holmès*. Ce sont, pour la plupart, des histoires de brigands de la brousse australienne. Conan Doyle, qui a beaucoup voyagé dans sa jeunesse, y raconte aussi *Une nuit chez les Nihilistes* et l'étrange récit de la *Hachette d'argent*.

***

A.-C. Lavauzelle : *Paillardises d'antan* (Un vol. in-18 à 2 francs). — Un mélange d'érudition, d'originalité et de gaîté gauloise, sous

forme de contes, dont la variété sait toujours tenir l'attention du lecteur en éveil, telle est l'œuvre curieuse que vient de publier M. A.-C. Lavauzelle. Le titre du volume, par son allure quelque peu rabelaisienne, suffit à donner une idée de son contenu ; il convient néanmoins de ne pas laisser s'effaroucher le lecteur et de lui assurer qu'il ne trouvera dans *Paillardises d'antan* rien qui soit en désaccord avec le bon ton et la saine gaîté de nos pères.

Chez Garnier :

Ernest Mérimée : *Précis de la littérature espagnole* (Un vol. in-18 à 4 francs). – L'auteur a voulu, et son titre l'indique, et sa préface l'affirme avant que son œuvre le prouve, écrire un « précis » destiné aux étudiants et aux élèves des établissements d'enseignement. Il ne faut donc point y chercher des considérations de subtile critique, des aperçus spécieux et rares, des controverses savantes, mais uniquement un exposé méthodique richement documenté du trésor littéraire d'une des races, d'une des langues les plus riches qui soient dans ce domaine.

* * *

Arnault : *Souvenirs d'un sexagénaire* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — Arnault, auteur tragique, historien, conteur et fabuliste, homme politique en un temps où l'Histoire enregistre chaque jour des événements mémorables, bonapartiste ardent au lendemain des horreurs de 89, émigré puis gracié, académicien et, plus que tout, observateur avisé et narrateur alerte, a laissé de copieux Mémoires dont on devine l'intérêt.

M. Aug. Drietrich en publie une édition nouvelle dont il fait précéder le premier volume d'une longue préface minutieusement explicative, biographique et critique.

Chez Sansot et Cie :

Henry de Bruchard : *La France au soleil* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). – M. Maur. Barrès devait aimer ce livre qui montre comment, avec grandeur, avec autorité, la France a repris en Afrique « l'œuvre de Rome ». Aussi, le dit-il à l'auteur dans une lettre préface qui loue excellemment M. H. de Bruchard d'avoir glorifié le travail matériel, et intellectuel, et moral aussi, victorieusement accompli en Algérie.

Chez Daragon :

Gaston Duchesme : *La Place de l'Etoile et l'Arc de Triomphe* (Un vol. in-8 ill. à 3 francs). — Nul plus que celui-là, parmi les monuments de Paris, n'évoque la gloire d'autrefois, les époques d'éclatante épopée. En en écrivant l'historique, en reconstituant les détails curieux de sa construction et de son ornementation, c'est un peu de l'histoire de la France que fait l'auteur et sa monographie est à sa place dans l'intéressante « Bibliothèque du vieux Paris ».

* * *

Gailly de Taurines : *Benvenuto Cellini à Paris* (Un vol. in-8° ill. à 6 francs). — De même cette étude à la fois archéologique et biographique évoque les cinq années pendant lesquelles, appelé auprès de François Ier, le grand Florentin vécut à Paris où il connut des aventures multiples et surtout des bonnes fortunes qu il a lui-même contées avec une verve toute méridionale.

Par la traduction qu'on nous offre de cette partie des amusants Mémoires de Cellini, nous connaissons tout un aspect curieux de la vie et du pittoresque de Paris, de Fontainebleau, de la cour, des salons, des ateliers et des... boudoirs du XVIe siècle.

Chez Louis Michaud :

Les plus jolis Vers de l'année (Un vol. in-18 à 1 franc). — C'est M. Alph. Séché qui s'est chargé de recueillir ces poèmes et il l'a fait avec un tact très éclectique et une adresse qu'il faut louer. L'idée de ce petit volume, en forme de palmarès anthologique, est originale et heureuse. Il est à souhaiter qu'elle se perpétue d'année en année.

* * *

LES SONNETS D'AMOUR (Un vol. in-18 à 1 franc). — C'est de même M. Alphonse Séché qui a pris dans l'œuvre de soixante-huit poètes des quatre derniers siècles quelque chose comme cent cinquante sonnets, c'est-à-dire ce qu'il appelle un « petit poème inventé tout spécialement pour célébrer l'amour et ses feux ».

Il dit encore dans sa jolie préface : « Les sonnets d'amour sont le pur miroir de l'âme des poètes et des amants. »

Aux Editions du Beffroi :

LOUIS DUMONT : *De l'Ombre et de la Solitude* (Un vol. in-18 à fr. 2.50). — Soixante-douze « sonnets familiers », délicates notations d'intimité, confidences émues, clairs tableaux dédiés à des amis de lettres et mis sous la significative égide de ce vers de Verhaeren : « J'apporte, ce soir, comme offrande, ma joie... »

Aux Editions de l'Abbaye :

JULES ROMAINS : *La Vie unanime* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — C'est un long poème de belle et forte inspiration. L'auteur transpose toute la modernité des choses et aussi la notion des pensers les plus ardents et personnels en des vers frappés dans un métal sonore.

Le titre est prometteur d'une façon de vaste épopée ; le poème tient la promesse.

Chez Germain, à Angers :

JOSEPH JOUBERT : *Le monument commémoratif de la Bataille des Éperons d'Or, à Courtrai* (Un vol. in-8°). — L'auteur, historien documenté et chercheur érudit, a profité de l'occasion de l'inauguration faite, il y a bientôt deux ans, du monument de Courtrai, pour évoquer en de minutieux détails puisés à de nombreuses sources autorisées la journée fameuse qui coûta cher à la noble chevalerie française.

L'étude est curieuse, intéressante, très fouillée et, ce qui est méritoire de la part d'un écrivain français en pareille matière, dépourvue de toute partialité.

A la Société nouvelle d'Éditions :

PIERRE PLESSIS : *Anxiété* (Un vol. in-8° à 2 francs). — L'auteur dédie à Mme Sarah Bernhardt ce « poème mélancolique écrit au bord d'une tombe oubliée » et qu'il déclare lui avoir coûté en tout et pour tout onze heures de travail, après lesquelles il livra à l'impression un manuscrit ne contenant ni rectification ni rature. *Time is money...*

Chez Ch. Bosse à Paris :

ALBERT NEUVILLE : *Haïkaïs et Tankas* (Un vol. in-18 à 5 francs). — Voici un délicieux petit livre. Je dirais volontiers : un livre d'images, quoiqu'en réalité nulle illustration, nul dessin ne l'orne. Mais ne sont-ce pas de véritables et bien gracieuses images que ces mignonnes esquisses, ces vignettes, ces impressions, en trois coups de crayons, en trois ou quatre notations brèves.

Les *Haïkaïs* et les *Tankas* sont de très courts poèmes japonais qui tiennent de l'épigramme, du croquis, de l'inscription pittoresque ou humoristique. M. Alb Neuville s'est pénétré de cet art de finesse habile, d'ingéniosité ravissante dans lequel excellèrent plus d'un poète oriental Et il s'est essayé avec un bonheur rare à transposer dans notre langue, avec notre vision et notre esprit particuliers ce qui est à la fois un original procédé littéraire et une difficile forme d'expression poétique. Près de deux cents brefs quatrains évoquent de la sorte une impression, un coin de paysage, un sentiment, un objet menu et rare.

LE SENS PRÉHISTORIQUE DE LA BEAUTÉ (1)

L'homme primitif a-t-il joui du sens de la beauté? C'est-à-dire : Dès que l'être humain eut conquis cette raison qui le différencie des autres terrestres créatures agissantes, connut-il le besoin de reproduire, pour sa personnelle délectation, l'image des choses qui l'attiraient ou le frappaient? A-t-il, en somme, tiré de la nature ambiante des interprétations graphiques répondant à une nécessité de répandre autour de lui l'illustration d'objets familiers, d'avoir constamment sous les yeux ce qu'il est convenu d'appeler de la beauté? Nous entendons cette beauté des choses rendue tangible et positive par des lignes, des formes et des couleurs et dont le spectacle de plus en plus magnifique et parfait a été à travers les âges un essentiel facteur d'évolution, de progrès, de solidarité, d'entr'aide, ainsi qu'on a accoutumé de dire aujourd'hui.

Cette question profonde, insoluble encore il y a quelques années, ne permet qu'une réponse affirmative. Elle est formulée par les faits qu'a acquis cette science toute nouvelle qualifiée d'archéologie préhistorique et qu'il conviendrait plutôt d'appeler : art préhistorique, en ce sens que la généralité des monu-

(1) Discours prononcé, le 17 mai dernier, à la distribution des prix de l'Académie royale des Beaux-Arts de Liége.

ments qui lui ont servi de fondation et d'argument, sont des œuvres d'art dans la véritable et nette acception du terme. On sait à présent que l'homme des cavernes, l'homme quaternaire a pratiqué les arts plastiques : il a gravé et il a peint ; et n'est-elle point émouvante et admirable cette constatation : avant de savoir fondre les métaux, avant de savoir polir ses ustensiles de silex, l'ancêtre humain sut dessiner et colorier, sut reproduire des êtres animés. Le premier outil de l'homme fut donc un burin ou un pinceau, et sa première vocation fut celle de l'art, preuve que, dès ses origines, l'homme eut les yeux tournés esthétiquement vers le monde extérieur tandis que sa pensée, nous le verrons plus loin, en se familiarisant avec des mobiles plus abstraits, suivait le chemin d'un idéalisme mythique et poétique.

Puisque la biologie a démontré que notre être est constitué par des cellules héritées de *tous* nos ancêtres et que nous avons, par conséquent, en nous-mêmes quelque chose de nos plus lointains ascendants, les premiers hommes eurent à certain degré, non encore sélectionné pas les phénomènes d'aptitude, le sens de la beauté, le sens de la splendeur. Les troglodytes qui vivaient il y a cent mille ans, peut-être, dans les grottes pyrénéennes de Combarelles et d'Altamira, sont déjà des lointains descendants de ces tout premiers hommes dont en nous les goûts et les penchants avec les chromosomes — « supports matériels de l'hérédité », ainsi que dit Auguste Lameere, — se perpétuent. Comment s'exprima leur instinct artistique? Ils n'ont pas exécuté de tableaux, ne sont pas parvenus à ce niveau supérieur d'éducation esthétique qui engendre la composition, la scène vécue et observée dans son action diverse. A Altamira, près de Santander, aux parois et aux plafonds des grottes découvertes en 1875, ils ont peint en ocre et en noir au moyen de teintes plates ou de larges raies, une trentaine de chevaux, de biches et de bisons. Leurs contemporains de la Dordogne et de l'Arriège s'avèrent plus savants, plus audacieux et plus pittoresques : Ainsi, au fond d'une grotte de cette dernière province pyrénéenne, explorée

en octobre 1906, aux murs d'une grandiose rotonde, ils ont dessiné en noir, une trentaine de figures de bouquetins, de cervidés, de bisons, de chevaux. Les flancs de sept de ces bisons sont percés de flèches noires ou rouges. Ailleurs, dans la grotte du Font-de-Gaume, ils peignent à l'ocre rouge et en noir, également à tons plats ou à larges traits, environ quatre-vingts animaux d'attitudes variées, en files ou affrontés : aurochs, cerfs, antilopes, rennes et mammouths.

Nous approchons donc de la fin de l'âge paléolithique, puisque la représentation de ces deux dernières espèces, disparues à l'âge suivant de nos contrées, est moins fréquente que la représentation des autres, beaucoup moins nombreuses aussi que les mammouths, gravés, ceux-ci, et plus anciens, découverts à Combarelles, près de Tarjac. Ici, la reproduction des animaux atteint une variété tout à fait étonnante; profondément tracés dans la paroi égale des cavernes, ces tout premiers artistes antiques les ont traduits dans beaucoup de poses, groupés ou en théories : des bouquetins, des bisons, des rennes, un ours, un lion, des mammouths. C'est l'apparition initiale dans l'art de ce mastodonte et de ce félin, celui-ci l'ancêtre reculé de cette figuration plus tard si énorme du *leo* dans les arts plastiques qu'une étude de cet objet unique permettrait un développement dont les proportions générales effrayeraient l'essayiste le plus entreprenant et le plus intrépide.

Les hommes de l'époque paléontologique ont-ils uniquement obéi à l'instinct esthétique quand ils gravaient et peignaient aux murs rocheux de leurs maisons rupestres ces bestiaires lointains? Un savant français d'une haute compétence, Salomon Reinach, a prétendu et a écrit que des considérations extrêmement matérielles n'ont pas été étrangères à la conception et à la réalisation de ces œuvres vénérables. Beaucoup des animaux copiés, remarque l'éminent professeur à l'Ecole du Louvre, sont comestibles. Et il en conclut que, par une sympathie figurée et magique, nos ancêtres voulaient attirer ces quadrupèdes, établir entre eux et ces derniers une « correspondance » dont le prestige mystérieux et obscur

devait leur faciliter la capture des animaux les plus nécessaires à leur subsistance. Le célèbre anthropologiste étaie sa séduisante proposition en remarquant que les grottes ornées de la manière que nous avons étudiée sont d'ordinaire ténébreuses, que le jour n'y pénètre jamais, que les œuvres peintes ou gravées ne s'y aperçoivent qu'à la lueur fumeuse des lampes.

Nous sommes disposé à souscrire à cette hypothèse ingénieuse, sans cependant vouloir en étendre la portée, comme l'ont fait certains écrivains trop impatients d'adopter, sans discussion approfondie, les conclusions de Salomon Reinach. Certes, la présence des flèches dessinées sur les flancs des bisons dans la grotte de l'Arriège peut s'expliquer par la pratique de l'envoûtement. Mais à ce compte, si l'on généralisait, il faudrait voir aussi un rôle magique joué par l'image, notamment, de la « lionne blessée » de la ninivite Koyoundjik, œuvre d'un peuple dont on sait positivement les attaches... magiciennes et la croyance à la sorcellerie... Dans cette caverne de l'Arriège, les bisons seuls sont percés de flèches ; pourquoi pas les bouquetins, tout aussi comestibles ? Nous ne parlons pas des chevaux, car l'hippophagie n'était pas encore de mode, supposons-nous, chez les paléolithiques !

Chez ces tribus primitives totalement inféodées aux forces du monde physique et soumises à tous les caprices des phénomènes pour eux incompréhensibles et inexplicables des éléments, la croyance au surnaturel a dû déterminer de bonne heure des pratiques dont l'ensemble aura constitué, en somme, le rituel d'une religion merveilleuse et panthéiste à la fois. Il y a trace de ce sentiment dans mainte œuvre d'art du temps, dont nous examinerons la signification plus loin. Rien ne s'oppose donc à l'admission de la thèse si nettement formulée par M. Salomon Reinach. Cependant, c'est là *une* des raisons qui ont engendré chez les préhistoriques le désir, le besoin de faire œuvre d'art. Nos ancêtres, incontestablement, se nourrissaient autant de fruits, de racines, de poissons, que de chair animale. Pourquoi n'ont-ils pas figuré des végétaux sur leurs bas-

reliefs, sur leurs fresques? On nous répondra : Les plantes ne doivent pas être poursuivies et ne se défendent point contre l'homme : Leurs fruits se laissent passivement cueillir.

Assurément. Mais en ces siècles lointains et brumeux, l'homme ignorant complètement la culture a eu des motifs de souhaiter de belles fructifications, aussi bien qu'il aspirait après des chasses abondantes. Et les poissons? Outillés comme l'étaient les prédécesseurs des néolithiques, ils étaient plus malaisés à saisir que le gibier des bois et des plaines. Toutefois, on ne les a reproduits qu'une fois, à notre connaissance, sur un os de renne avec une exactitude qui révèle la préoccupation de créer non pas une copie approximative, mais un véritable « décor » parlant. Et les oiseaux? Ceux-là sont complètement absents de l'iconographie préhistorique, si nous osons ainsi nous exprimer, tout au moins en Europe. Pourtant, leur chair devait être bien désirable; et plus les volatiles étaient inaccessibles à l'homme, plus celui-ci devait les désirer en vertu de cet instinct inéluctable et originel qui a donné naissance plus tard au mythe de Tantale...

Le fait qui induit certains à voir dans beaucoup de représentations des cavernes une « pratique » plutôt qu'une « esthétique », peut fournir des arguments à la proposition contraire. Pourquoi les préhistoriques, ceux de notre continent, n'ont-ils pas peint et gravé des sujets hors de leurs grottes, sur les flancs des montagnes? A la rigueur, on serait autorisé à supposer que les artistes d'alors n'ont pas voulu peindre dans ces conditions pour ne pas condamner leurs ouvrages à une destruction aussi fatale que rapide. Reste la gravure : l'usure de celle-ci affronte et défie les siècles. Pour s'assurer, par des liens magiques, la soumission des animaux comestibles, les troglodytes auraient dû multiplier leur figuration partout où ils vivaient, de manière à les envoûter complètement. Or, ces animaux comestibles sont en nombre relativement peu considérable.

A Font-de-Gaume, le rhinocéros à deux cornes, le lion, les mammouths; à Combarelles, l'ours, les

chevaux, les quatorze mammouths ; dans l'Arriège, les chevaux ne confirment en rien l'hypothèse que nous discutons. Leur présence est essentiellement décorative. Dans cette première grotte, les animaux peints ont eu leurs contours d'abord engravés profondément dans la pierre, bien que l'interprète ne dût pas craindre que la pluie les effaçât bientôt. Constatation tout aussi curieuse et significative : le peintre, après avoir achevé son œuvre, de façon à donner plus de relief à ses modèles, de façon à donner l'illusion que la lumière caressait certains endroits de la silhouette, en mainte de ces scènes a gratté la roche jaune au moyen de sa hache de silex éclaté ; il a obtenu ainsi des valeurs claires. Ce n'est pas là une intention magique, mais bien le reflet d'un tempérament de coloriste. Visiblement, le peintre a connu un plaisir profond en exécutant ces travaux patients et pleins d'une vie intensément comprise.

Il y a une identique vérité, un aussi haut souci de la forme, une pareille soif de rendre le mouvement dans ce mammouth gravé de Combarelles, sur la masse de poils très longs duquel on remarque les traits d'un harnachement aussi compliqué que solide et qui permet d'inférer que les individus de l'époque paléontologique ont domestiqué le mammouth, comme le font pour l'éléphant depuis des siècles les Asiatiques et comme tentent de le faire maintenant les Africains. Toutes ces gravures ornent donc l'intérieur des grottes pyrénéennes d'Espagne et de France. Ceux qui s'y abritaient y allumaient des feux ; il leur a fallu une lumière artificielle pour permettre l'accomplissement du long labeur entrepris pour le plaisir de tous par les membres les plus artistes de la famille. Ces œuvres constituaient un authentique décor et remplissaient alors l'office réservé aux cadres dans nos appartements modernes.

Pendant les longs jours d'intempérie ou de danger extérieur, ces images égayaient les yeux de nos ancêtres, les consolaient de ne pouvoir aller au dehors en leur donnant l'illusion de retrouver autour d'eux les habitants les plus divers de cette nature au milieu de laquelle ils naissaient, grandissaient et

solidairement luttaient pour vivre, soit avec l'aide de certains de ces animaux gravés ou peints aux murailles rocheuses de leurs chambres profondes et souterraines, soit en s'attaquant aux bêtes féroces aux yeux desquelles ils constituaient eux-mêmes une proie désirable. Le danger de cette faune ennemie devait les obséder autant que l'utilité indispensable de la faune amie ; constamment, la vue du lion, de l'ours les rappelait à une incessante vigilance.

Si certaines de ces grottes, en même temps que des demeures ont été des tombeaux, ces vastes « détrempes », ces énormes gravures n'ont-elles pas joué auprès de l'âme du mort appelé à se réveiller un jour, le même rôle que, dans les tombeaux de la vallée du Nil aussi bien que dans ceux de la vallée de l'Arno, rempliraient un jour les fresques professionnelles et familières des Pharaons ou des Étrusques : Entretenir autour du défunt l'illusion de sa vie coutumière et des inquiétudes et des plaisirs qu'elle comportait ? Tout cela révèle chez l'homme primitif un sens considérable de la beauté. Les hommes de Combarelles, de Font-de-Gaume et d'Altamira étaient les produits d'une évolution déjà énorme et lointaine ; il a fallu des successions de siècles d'apprentissage et d'observation fidèle pour arriver à ce degré de culture esthétique qui les particularise. Les cellules ancestrales s'étaient multipliées, intensifiant à chaque génération cette nécessité d'approcher le plus près possible de la forme parfaite, c'est-à-dire du caractère, c'est-à-dire du style, du style paléolithique, comme on a accoutumé d'écrire maintenant.

Ces artistes superbes, modestes et candides conduisent l'art à un niveau supérieur : après eux, il entre en décadence et s'obscurcit soudain ; des milliers d'années apporteront, avec des conditions d'existence inédites, un art hésitant et grossier qui, étant un vrai recommencement, sera l'image du tâtonnement des propres ancêtres quaternaires. La curiosité de ces derniers, le besoin de varier leur art est dans ce fait qu'ils ont reproduit les choses rares qu'ils rencontraient : Notamment ce type de singe à longue queue et cet éléphant trouvés en 1905 dans les

cavernes proches de Santander, et ce rhinocéros à deux cornes, déjà une curiosité de leur temps, relevé dans le Font-de-Gaume. Le talent de ces préhistoriques est déjà considérable ; il est même plus original, moins conventionnel que celui des peuples du vieil Orient classique, dont les civilisations devaient s'épanouir des milliers d'années plus tard. Les Egyptiens, les Ninivites, les Perses, les Phéniciens s'appliqueraient aussi à la traduction plastique des animaux, mais ils n'ajouteraient presque rien à l'acquit de individus primitifs puisqu'ils figureraient leurs modèles quadrupèdes également de profil mais, à de magnifiques exceptions près, sans une intelligence aussi intime, aussi souple des attitudes vraies et naturelles.

Car c'est là l'apanage extraordinaire de ces rares tribus isolés qui ont vécu au sud de la France et au nord de l'Espagne : En toutes leurs œuvres on sent la tenace volonté d'arriver à une expression à la fois exacte et subjective en traduisant le caractère *personnel* de la bête. Le dessin est nerveux, net et non hésitant. Le mouvement est juste, mais d'une justesse étonnamment active, et l'habitude de différencier les poses en montrant les modèles au repos, au pas ou à la course, prouve éloquemment que l'artiste avait appris à regarder ces modèles, que son œil sans cesse les suivait dans leurs mouvements et qu'il s'était tellement familiarisé avec leurs gestes et leurs attitudes qu'il en avait la diversité bougeante inscrite dans son esprit attentif. A la réalisation effective de ses observations se mêlait une *émotion* communiquée par son impatience même de fournir une extériorisation tangible à ses projets. Les animaux qu'il a dessinés, entaillés et peints sont admirablement mouvants et ont comme une ambiance de l'époque.

L'artiste alliait donc à son instinct esthétique le sentiment intime des choses. Cela se remarque davantage dans l'ornementation de ses ustensiles ; un outil sans beauté, un objet sans décor lui répugnent. Et ici se découvre intensément ce sens de la beauté dont le tout premier homme avait en lui les immaté-

riels molécules : A quel autre mobile a-t-il pu obéir en façonnant si précieusement ses haches, ses pointes de flèches de silex? Regardez la splendide symétrie de celles-ci et la sobre régularité de celles-là. On dirait même qu'il s'efforçait que, selon la disposition et le jeu des fossettes, l'une moitié de l'instrument fût l'exacte réplique de l'autre. Déjà la discordance des lignes, la confusion des formes produisant aussi la discordance des clairs et des ombres, l'asymétrie des plans blessaient les prunelles de cet homme conquis tout à fait par le rythme et l'harmonie. Cette nécessité de l'équilibre ressort encore aussi bien de l'habitude fréquente d'affronter régulièrement des bêtes — principe que retrouveraient plus tard les sculpteurs Elamites — que de la nécessité de donner la même importance à l'ornementation des deux parois principales de la grotte.

L'œil de l'habitant préhistorique aimait de se poser sur une chose agréable de forme, agréable de décor et attestant d'un travail basé sur le goût et le savoir. Sur un caillou roulé, en roche cristalline, servant sans doute de massue, trouvé dans la grotte de Massat (Arriège), il a gravé d'un trait précis un grand ours de caverne; ici, probablement, l'image figurée sur l'arme a aussi une intention magique. Sur un autre ustensile, fait d'un os de renne, et trouvé à Thaïngen, dans une caverne non loin du lac de Constance, on voit un majestueux renne broutant, tellement saisi, tellement compris, que les animaliers modernes ne pourraient mieux faire. Un bâton de commandement offre sur sa surface arrondie un homme entouré d'animaux... Les êtres qui exécutaient ces œuvres minuscules avaient du goût, de la science et du sentiment. Les grands animaliers de tous les âges suivants ont hérité de quelques-uns de leurs chromosomes.

La faune représentée par les préhistoriques a toujours, et cela est logique, un caractère local, cette représentation étant le résultat d'une observation directe. Nous avons vu les espèces de la faune européenne en Suisse, en France, en Espagne. Elle varie sensiblement en Afrique où, dans des provinces

situées à des centaines de lieues les unes des autres, on a également découvert des travaux d'art de l'époque paléontologique et qui proclament qu'alors déjà l'homme connaissait le charme et la puissance d'une solidarité que lui facilitait l'extériorisation de son sens de la beauté : En effet, il entreprenait l'exécution, sur le flanc des montagnes, de scènes presque pareilles à celles que ses frères inconnus traçaient vers les mêmes temps de l'autre côté de la mer qui devait s'appeler Méditerranée. Preuve, encore une fois, que le sens esthétique est inné en l'homme, les Africains et les Européens n'ayant pu à cette époque se connaître et mutuellement s'influencer.

Depuis 1847 on savait l'existence, dans le sud de l'Algérie, depuis les frontières de la Tripolitaine et du Sahara jusqu'au Maroc, de figures taillées profondément dans les parois verticales d'énormes rochers de grès rouge. En 1900 on s'est mis à les étudier avec minutie : Ce sont des animaux comestibles : autruches, antilopes, cerfs; puis des quadrumanes, des pachydermes, des amphibies, des ruminants : girafes, hippopotames, rhinocéros, éléphants, singes. On le constate, c'est la première figuration de l'oiseau que l'on rencontre dans l'art préhistorique, et il est presque sûr que l'autruche devait être domestiquée par ces tribus vivant en concorde à l'entrée du désert. Mais ce qui est surtout intéressant à signaler, c'est l'apparition de l'homme dans ces vastes scènes rupestres. En Egypte, sur les versants des montagnes de Silsitch, l'homme paraît aussi à côté des animaux locaux : veaux, vaches, ibis, celui-ci une nouvelle apparition de l'oiseau dans l'iconographie préhistorique.

Chose curieuse, ces bêtes sont beaucoup moins adroitement dessinées et comprises que celles de l'Algérie et surtout que celles des grottes pyrénéennes. Ceux qui les exécutèrent sont pourtant les ancêtres et les distants instituteurs de ces artistes qui devaient exceller dans l'interprétation plastique des ruminants. Ils sont aux antipodes, par leur gaucherie et par leur immobilité, des incomparables artistes préhistoriques de l'Europe; et pourtant, l'action de

ceux-ci est restée isolée et de leur effort, après eux enseveli à jamais dans l'oubli, rien n'est sorti dans la suite. Cette action a été dans les âges reculés un éphémère rayonnement de beauté sans lendemain.

Cependant ces hommes n'étaient pas seulement animés de préoccupations matérielles et positives; ils avaient des croyances et leur idéal, il est permis de le supposer, a engendré des mythes dont la trace est transparente en maint de leurs ouvrages parfaits et méticuleux. On conserve au musée de Saint-Germain un fragment de bâton de commandement en bois de renne, auquel nous faisions allusion tantôt; un homme est gravé sur cet emblème de la puissance du chef, un homme portant un bâton sur l'épaule et entouré d'animaux : reptile et mammifères. Les individus de l'âge paléontologigue auraient-ils connu le mythe du futur Orphée grec soumettant les bêtes à ses caprices? Ce fragment d'os est comme une claire et évidente illustration d'une fable analogue. Ne peut-on pas chercher un autre témoignage préhistorique de préoccupations idéales dans la figuration de bateaux sur ces mêmes rochers de Silsitch dont nous nous occupions il y a quelques instants? Ces barques élégantes, aux voiles légères gonflées par le vent, évoquent les plus anciennes entreprises de navigation de l'homme. En les gravant du bout de leurs ciseaux de silex péniblement dégrossis, les ancêtres des Pharaons ont senti battre leur cœur à la pensée du voyage peut-être long, peut-être aventureux et infortuné que certains des leurs avaient commencé pour le bien, pour de l'intérêt de la communauté.

Ici de nouveau on peut relever une intention magique, la protection divine sollicitée en faveur des pêcheurs plutôt que des conquérants, car alors la possession de la terre, trop vaste aux yeux de ceux qui l'habitaient, ne pouvait engendrer des contestations ni des convoitises. Et ces images sont comme le reflet des sentiments poétiques des ancêtres quaternaires. Elles disent aussi l'affection qui unissait ceux qui étaient partis à ceux qui restaient et fournissent de ce chef un témoignage de la solidarité humaine aux âges les plus reculés du monde. Sentiment

poétique, sentiment plastique, n'est-ce point là l'association des mobiles constituant le plus réel total esthétique? L'homme des cavernes a donc possédé à un haut degré le sens du beau, aussi bien en Europe qu'en Afrique, cette Afrique où il a figuré ses sujets préférés à l'extérieur, le climat lui permettant de vivre plus généralement au dehors et le ciel étoilé ou ensoleillé étant son véritable toit...

Mais les efforts des familles paléontologiques sont, sur notre continent, vaines et sans conséquences. Cet art admirable, venu des lointaines et neigeuses régions septentrionnales en même temps que ce renne et que ce mammouth qui devaient disparaître de nos contrées et n'y laisser que leurs effigies pour nous convaincre de leur court passage dans l'Europe occidentale, cet art admirable n'étonnera plus jamais personne, n'inspirera plus jamais personne, n'aura plus jamais de puissance d'exemple, jusqu'à notre génération... La dernière révolution géologique du globe met fin à l'époque paléontologique. Sur la terre modifiée, transformée, une humanité nouvelle et peu consciente va, par la puissance de son instinct et de sa raison, tenter de recommencer l'œuvre détruite ou perdue des prédécesseurs. Des milliers d'années après ceux-ci elle entre dans la vie comme y étaient entrés les ascendants de la première période préhistorique.

Mais cette humanité est plus pratique, plus industrieuse, si pas plus positive que l'autre, et elle possède à un degré beaucoup moindre le sens du beau. Elle a conservé cependant le sens de l'harmonie, très manifeste dans la plupart des monuments mégalithiques : régularité des cercles concentriques des cromlechs, des alignements dont les menhirs insensiblement grandissent vers l'hémycycle constituant le sanctuaire; précision symétrique de leurs silex polis, forme grave notamment de leurs haches. De leur longue évolution, du développement successif de leur acquit sortent les essais les plus anciens de l'architecture. Car la fin de l'époque néolithique voit débuter l'art de construire, art qui se confond parfois avec la statuaire : Le menhir sculpté, monument commémoratif, est aussi une statue grossière, qui démontre

que l'homme de la seconde époque préhistorique, au temps de sa plus haute culture, de son plus parfait développement moral, ne savait pas allier son tenace désir de donner une forme à ses intentions plastiques avec le rendu, même approximatif, de cette forme très barbare.

La vague apparence humaine du menhir sculpté de Saint-Sernin (Aveyron) proclame l'incapacité matérielle et professionnelle du néolithique en même temps que son besoin de pratiquer l'art. On se convainc qu'il s'est acharné sur l'exécution de cette effigie grossière et puérile qui reflète la maladresse de son outil et le manque d'éducation de son œil. Cependant il oblige son esthétique à s'exercer à la notation des moindres détails : les poils de la moustache, la séparation des doigts, des orteils, l'indication de la ceinture, des rangs du collier, le creusement des prunelles — un des éléments de la décadence du *portrait* romain au IIIe siècle, — l'indication des pectoraux. Cela est plus indéfini encore sur cette dalle verticale de l'allée couverte du dolmen de Locqmariaquer, dans le Morbihan, un travail reposant sur un pareil principe de reproduction linéaire et sans relief.

Non seulement le « second préhistorien » s'avoue impuissant à transposer la figure humaine, mais aussi à copier la figure animale. A l'intérieur du tumulus de Mané-Er-H'roeck, en ce même bourg maritime de Locqmariaquer, il a incisé dans la pierre, au milieu d'un cartouche qui a la forme d'un étrier, une sorte de cheval au pas, bête vague et impersonnelle et sans caractère. Mais son instinct le force à sacrifier malgré tout à la beauté ; pour satisfaire à ses penchants esthétiques, il lui reste un domaine où s'est réfugié le goût tâtonnant et timide de tous les primitifs : L'ornement géométrique. Dans le dolmen de Baden, en la presqu'île de Gavrinis, il a couvert de gravures vingt-sept des vingt-neuf pesants monolithes debout qui constituent les murailles du tombeau. Ce sont des linéaments parallèles, ovales ou semi-circulaires, des vermiculations arrondies, des zigzags, des méandres, « grecques » antérieures aux autres, et où

certains érudits veulent voir des serpents et des coins ou haches sans manches. La surface d'un de ces monolithes ressemble au dos d'un gigantesque poisson; des deux côtés d'une arête verticale, des ovales, des cercles concentriques, se succèdent et donnent l'illusion de vastes écailles. A Carnac, à l'intérieur du dolmen de Mané-Kérioned, ce sont des simples ornements semblables aux premiers.

Les néolithiques de Bretagne font entrer la représentation végétale dans la préhistoire de l'art : sous l'allée couverte du dolmen des Pierres Plates, à Locqmariaquer, on a relevé d'énormes feuilles lancéolées, dont les nervures sont indiquées avec une superbe symétrie et qui révèlent un don vif de l'observation de la nature. L'endroit que ces gravures décorent induisent le penseur à y reconnaître le reflet des sentiments intimes et des croyances des individus néolithiques. La religion a été de tout temps un levier principal du sens esthétique, qu'elle a aidé généralement à développer : L'esprit du divin ne va pas sans l'esprit de la beauté. Toutes les sculptures de ce temps se découvrent à *l'intérieur* des dolmens; ceux-ci étant des tombeaux, ces sculptures servaient donc à rendre plus riante, plus belle, plus familière, la demeure du mort

Comme pour les grottes paléontologiques, nous croyons tenir ici la preuve de la survivance, à travers les cataclismes finals de l'époque quaternaire, de la croyance en l'immortalité de l'âme. Si les néolithiques ont donné à l'intérieur de leurs chambres funéraires une décoration et notamment une décoration animale et végétale, n'est-ce pas dans l'intention d'offrir au défunt, en attendant le *réveil* qui le ferait entrer dans la vie éternelle, l'illusion qu'il se trouvait dans son logis coutumier ou au milieu de cette nature qu'il aimait et l'avait fait matériellement vivre? Le stage indéfini qui séparait la mort de l'être périssable de l'existence définitive et « céleste » nécessitait le même cadre familier pour qu'il parût un prolongement... Mais le sens esthétique n'a pas été assez puissant chez l'homme de l'âge de la pierre polie pour qu'il pût faire de ses principes religieux un

tremplin à son invention et à sa réalisation artistiques. Et pourtant il a eu des croyances plus nettes que ses ancêtres de l'âge de la pierre taillée; il a eu un système religieux basé surtout sur l'observation des astres et savait donc mesurer le temps.

Rien ne nous dit que les hommes de l'âge de la pierre taillée aient deviné ces doctrines et répandu l'usage de ces mêmes observations planétaires et stellaires. Par contre, tout nous démontre qu'ils eurent à un degré incomparablement supérieur le sens de la beauté. Tout ceci établit nettement que sans les bouleversements géologiques qui précédèrent la deuxième période préhistorique, l'évolution n'étant point rompue et suivant sa marche ascendante, nous aurions eu en Europe, bien avant les temps égyptiens et grecs, une civilisation dont les œuvres, embryonnaires dans la conception des individus paléontologiques, eussent possédé cette intensité de vie et cette splendeur de formes pures et actives que nous admirons chez les peuples les plus policés des époques classiques. Et les Hellades auraient pu n'être considérés alors que comme des Renaissants!...

L'expression esthétique de ces êtres des deux âges successifs de la pierre nous permet d'affirmer que ces populations ont existé dans la quiétude et ont, en aimant leurs semblables, joui du calme que procurent le commerce affectueux et le soutien mutuel. De leur temps déjà on peut déclarer que les arts sont la floraison idéale et supérieure de la paix. Si les préhistoriques avaient vécu en mauvaise intelligence, s'ils avaient constamment dû se considérer comme des ennemis, ils n'auraient pas eu le loisir inspiré de sacrifier à la culture régulière de l'art, absorbés qu'ils eussent été par la nécessité de constamment se défendre contre les attaques de leurs pareils.

A l'époque donc où on croyait que l'être humain ne devait songer qu'à se nourrir et à se garantir contre les intempéries, à l'époque où son existence était une longue lutte infatigable contre les éléments déchaînés et contre la férocité des animaux sauvages, à l'époque enfin où il luttait farouchement et obstinément pour la vie, il luttait aussi pour la beauté.

Les préoccupations matérielles ne l'empêchaient pas de connaître des préoccupations spéculatives et morales. Et n'est-ce point la plus touchante attestation de la volonté de l'homme, du souci de son salut, de sa solidarité, que la constatation qu'il a mêlé son sens esthétique à son instinct de la conservation? Et cela dès le moment qu'il fût homme, c'est-à-dire doué de la raison, c'est-à-dire en sortant de l'animalité. La pratique de l'art, le charme de la beauté réalisée autour de lui, ont répandu dans le cœur de l'homme primitif une clarté qui a embelli ses jours de la joie idéale et positive à la fois que l'art dispense à tous ceux qui l'entendent et l'aiment. Notre émotion à nous n'est en somme que l'émotion multipliée ayant animé ces ancêtres qui ont cultivé l'art avant même de posséder des mots et des signes capables de le désigner

SANDER PIERRON.

L'HUMBLE EFFORT

A Grégoire Le Roy.

Péniblement, Piet Amaele leva son buste et étira ses bras. Ses genoux cuisaient et ses mains étaient toutes calleuses et souillées ; le dos aussi lui faisait mal, car toute la journée, il avait vécu courbé sur ce champ, et le soleil avait tapé dur. Il sentait encore dans ses membres le picotement brûlant des rayons et lourdement la lassitude de sa pose fatigante abattait son énergie dernière.

Le soir, heureusement, apportait le baume de sa quiétude et de son odorante fraîcheur ; avec des mains tendres de femme aimante, il caressait les fronts des travailleurs exténués et sur leurs bouches sèches, collait la verdeur de ses aromatiques lèvres.

Effeuillant des roses opulentes à l'horizon pâle, le crépuscule choyait, et sur les champs, dans cette brume lumineuse, les derniers chevaux et les hommes attardés se mouvaient, très nets et très grands.

Piet laissa errer ses yeux, le corps figé, la tête vide de pensées, dans la béatitude éphémère de ce repos et de cette fraîcheur.

Devant lui, du côté du village, les terres de labour vallonnaient en bandes larges, chargées de la moisson blonde ou de la verdure jeune des fourrages et des pommes de terre. De l'autre côté, c'était la bruyère : une débauche de végétation violette, épanchée en nappe immobile et chaudement nuancée, jusqu'au delà de l'horizon.

2*bis*

Les derniers faisceaux de la lumière agonisante — très fine et très pure, ombrant les jardins du lointain d'une frissonnante poudre d'or — se décomposaient dans les mares, éparses dans cette pourpre comme des grands miroirs d'argent fluide, et l'ombre des pins se balançait sur l'eau fumante.

Amaele bailla de fatigue.

Par la sente, un paysan s'en retournait. Ses lèvres fortes serraient la pipe de buis et des volutes de fumée bleuâtre filaient autour de sa tête grise. Une bêche luisait sur son épaule, comme un morceau de lune blanche.

— Bonsoir, Piet!

— Bonsoir, Kees!

— Quel beau temps pour la moisson!

— Ah oui!

— Quand commencez-vous?

— Bien, si le temps se maintient, la semaine prochaine.

— Allons, bonne nuit!

— Jusque demain!

Et Piet regarda le vieil homme, las aussi, le corps ployé et les bras inertes, marcher vers le village, où déjà le soir bivouaquait.

Puis avec plaisir, il lorgna les longues tranchées du blé, tout mûr déjà, d'un blond d'or, aux épis pesants et gras, et il se dit que dans quelques jours, la plaine serait couverte de faucheurs et qu'alors toutes ces souples tiges seraient liées en gerbes lourdes et étagées en hautes meules.

Un autre paysan approchait, également sur la voie du retour.

— Quel beau soir! dit Piet.

— Regardez les nuages; ça ne dit rien de bon après cette journée chaude.

— Ah bah! Le blé se vendra cher cette année.

— Probablement!

Il s'en alla aussi et Piet vit décroître son dandinement lourd dans le soir grossissant; seuls, les sabots du rustre heurtaient la terre sonore, à petits coups. Mais, peu à peu, ce bruit menu s'éteignit aussi. Alors Piet préféra s'en aller à son tour; il se leva, tout

perclus, ramassa sa casquette et ses outils. Au loin, sur la bruyère, il vit l'ombre de deux amoureux s'enlacer et le vent lui apporta un rire perlé de jeune fille et puis un claquement glouton de baisers. Piet sourit. Il était heureux ce samedi soir : la moisson était riche, le blé de qualité première; le soir embaumait; ses pigeons étaient partis au concours et demain c'était dimanche.

Il se mit à siffler, l'âme apaisée. Le vent du soir et l'ombre de la nuit passèrent sur son visage. Puis il disparut derrière la porte de sa petite ferme et sur la plaine immense, il n'y eut que les flammes vacillantes des lampes et des lanternes, qui vivaient dans la nuit des champs.

La lune était absente de sa garde nocturne et le ciel pesait tout noir, océan houleux où commençaient à cingler des flottes de nuages sombres, sur l'humble chose qu'est la terre dans la nuit.

. . . .

Les ombres s'épaissirent : il avait fait trop chaud ce jour, une torride atmosphère de canicule : la terre en fumait. Les nues étaient chargées de foudre et d'éclairs, de pluie et de grêle. L'orage se préparait fatalement à déchaîner le grand combat de nuit des armadas formidables.

Dans leurs maisons closes, les paysans et les fermiers ronflaient, masses inertes que le travail du long jour avait abattues et qui s'armaient, par ce sommeil profond de brutes, au labeur du long jour de demain et d'après-demain et des journées suivantes, tout le cours durant de l'été. Ils couchaient presque nus, à cause de la chaleur veule, où leurs respirations rances soufflaient...

Au dehors, le vent hurlait et un grand soupir agitait parfois les bruyères. Le ciel était devenu d'un noir sale et opaque.

Vers le matin, l'orage creva : les grêlons dévalèrent en galop enragé, crépitant sur le sol et tapant comme une volée de balles contre les vitres, sabrant le blé, renversant les tiges, aplatissant les feuilles. A travers cette charge roulante, appuyant cette rafale de cailloux, passaient l'ouragan du vent, le gémissement

sourd des arbres et les éclats cassés des tuiles. Constamment, des glacières colossales d'en haut, des paquets nouveaux de grêlons tombaient, dévastant les moissons. Les fèves étaient lourdes et aiguës, bien faites pour leur besogne de destruction. En masses serrées, elles se déversaient, arrivant avec un bruit de batterie en charge. La terre en était blanche.

Les paysans, dans leurs lits défaits, s'étaient éveillés. Mais ils n'osaient se lever ni bouger, saisis d'une épouvante muette. Ils ne voulaient pas réfléchir, ne voulaient pas songer au désastre et, pour tromper leur angoisse, ils regardaient, les yeux stupides et le cerveau abêti, le ciel bas de leur alcôve. Quelques-uns s'étaient levés et écarquillaient leurs yeux pour percer l'obscurité angoissante et impénétrable. L'idée de la débâcle, de la ruine les obséda toute la nuit.

Alors vint l'aube : elle pointa toute douce, rosée, annonçant un jour chaud, un beau dominical. L'orage avait cessé. Un soleil frais, lavé aux eaux bleues, filait de l'or sur la campagne. Là-bas, le village sortait des arbres tout étincelant, les volets verts et blancs, les façades propres, échaudées aux dernières pâques, enluminées comme des pastels. Toute la campagne avait été vernissée par la grêle et la pluie et, dans le creux des sentiers, une fumée bleue dormait.

Amaele, contrairement à ses habitudes, restait blotti sous les draps, sentant un grand vide dans son âme, une poignante anxiété, en même temps qu'un féroce désir et une peur maladive de savoir, d'aller contempler le massacre des moissons. Il en était certain : la grêle avait abattu tous les épis, froissé toutes les verdures. L'avenir s'ouvrait comme carte du destin, plein de désespérant inconnu et d'inquiétant mystère. La moisson détruite, comment payer les fermages, les semences, les gages ?

D'autre part, il n'avait rien à se reprocher : les labours et les semailles avaient été faits à temps, avec soin et avec méthode, le blé avait levé tout dru, bien pur et très lourd, en rangs serrés, plus épais que les

années précédentes, et l'épi était bien plein. Le paysan se sentait sans aucune faute et donc il se résignait, car il était impuissant contre l'orage et la grêle, contre les éléments majeurs. La révolte était impossible et inutile, ridiculement vaine.

Dans un coin du lit, la femme pleurait, mais elle avait enfoncé sa figure dans le traversin, pour que l'homme n'entendît point ses hoquets.

Ils restèrent ainsi tous deux, ruminant leur pensée. La grêle avait fait rage ; c'était la pauvreté, la misère, la ruine. La ruine, la ruine...

Les heures du matin montèrent en lumière et en soleil. Il devenait temps d'aller soigner les bêtes et de se préparer pour la messe. Les bêtes doivent manger et Dieu doit être servi, même lorsque les hommes pleurent.

La femme se glissa hors du lit et prépara le café. Le fumet aromatique de la boisson pénétra dans la chambrette à coucher. Alors seulement, Amaele, rappelé aux contingences premières, se leva, s'habilla, distrait, avala une tasse de café et une tranche de pain et sortit.

La cloche sonnait messe. Par les sentiers, des ombres convergeaient autour du village, les habits noirs des hommes se mouvant entre les bonnets blancs aux larges ailes papillottantes des femmes, vers les portes ouvertes de l'église.

Ce jour-là, leur prière fut plus consciente et plus sincère, moins machinale que les autres dimanches. Leur orgueil céda ; ils avouèrent à Dieu leur impuissance et implorèrent sa miséricorde.

Au-dessus de l'autel, le grand Christ exsangue, aux yeux éteints, cloué de ses membres sanglants sur la noire croix d'opprobre, les dominait de la pâleur de son corps supplicié. Etant malheureux eux-mêmes, ils en eurent une pitié plus ardente.

Après la messe, ils envahirent les auberges et ce fut une lamentation infinie et poignante. Quelques-uns avaient déjà été voir avant la messe : deux d'entre eux étaient saoûls et bavards ; les autres se taisaient tristes et résignés ; en quelques paroles sobres, ils avaient dépeint les champs saccagés.

Alors Amaele ne put se tenir davantage ; il s'échappa de l'estaminet et s'en alla tout seul, vers sa terre.

Le dimanche était clair. Des petits nuages légers et blancs pommelaient le ciel bleu, enluminé de nuances délicates. C'était doucement — en cet août brûlant — un petit matin comme de mai sur les terres. Les arbres agitaient leurs feuilles fraîches. Par-dessus les haies, Amaele apercevait, derrière les fenêtres, des femmes occupées au travail du ménage. Dans les étables, meuglaient les vaches. La bruyère était toute violette, lumineusement pourprée et odorante comme une plaine de lilas.

Il avait marché vite; sur son champ, les tiges étaient couchées, entremêlées comme des lianes et les épis pendaient cassés; le sol suintait l'eau abondante. Les fourrages gisaient aplatis et noyés.

Autour de lui, la campagne était déserte. Il y faisait bon, l'air était très doux. Dans les mares en fleur, les petits canards barbottaient.

Le soleil monta et Amaele resta à regarder sa moisson ravagée par la grêle.

Ses mains bourrées dans sa poche, il demeurait là à contempler son blé haché et il n'avait pas conscience du temps. Il n'avait conscience que de sa ruine et du poids et de la puissance de l'aveugle force, qui en était la cause. Il regardait, muet, sans rien dire, sans pleurer et personne ne pouvait savoir ce qu'il pensait.

Vers onze heures, un pigeon fendit l'air bleu et Amaele le suivit des yeux : c'était son beau mâle, qui rentrait du concours.

— Jan le prendra bien, murmura-t-il.

Il se remit à regarder son champ, repris de l'anxiété tenace. Puis brusquement l'idée du pigeon repassa par sa cervelle et il se dit : Tiens, est-ce que d'autres pigeons ont déjà passé? Il ne se souvenait pas en avoir vu. Et si par hasard son noir arrivait premier, avant le strié bleu de son concurrent Vanacker, avant la femelle rouge du boulanger? S'il gagnait le prix d'honneur? Un sourire d'espoir illumina sa face; il se rappela tous les exploits de son noir : premier prix d'Angoulême, premier prix de Chartres, prix

d'honneur de Chateauroux, prix d'honneur de Bordeaux, douzième prix de Dax. La grande chambre de la ferme était toute parée de ses trophées glorieux : médailles, timbales, régulateurs, diplômes conquis par les ailes dures de son beau mâle. Avant-hier soir, il avait parié que son noir serait parmi les cinq gagnants. Maintenant il avait la chance d'arriver bon premier ?

Cette pensée le poussa. A petits pas d'abord, il s'en retourna à la maison et puis, pris d'une curiosité orgueilleuse, distrait de sa grande peine par ce petit événement heureux, il accéléra son pas...

— Ah, ah, quel gaillard ce mâle noir !...

Le beau mâle gagna le premier prix. L'après-midi, Amaele fêta ce triomphe au village, et ainsi il oublia presque son malheur; ses succès de colombophile consolèrent un peu sa peine. Le soir, quand il rentra se coucher, il était un tantinet ivre.

La nuit de nouveau déploya son royal baldaquin, semé d'étoiles, comme le sont de lys les armes de France ; ce fut une nuit claire et chaude et silencieuse. Les petites mares luisaient comme des miroirs dans l'ombre violette de la bruyère; la lune ressemblait à une cerise jaune.

Ensuite l'aube déferla et le coq, aussitôt, brailla son appel enroué.

Alors Amaele rejeta les couvertures et prit ses habits. Il appela son fils. Dans l'étable, il prit la faulx et la bêche et à grands pas, à travers la brume effilochée du matin, il marcha vers son lopin. Les lames étaient rouges de soleil.

D'un coup fort, il plongea sa faulx dans les jonchées du froment roux.

Derrière lui, le garçon ramassait les gerbes et ensuite il enfonçait la bêche dans la terre libre.

Obstinément, en puissants efforts de bras et de jambes, ils besognaient, remis au grand labeur sans trêve, comme si rien n'était arrivé.

L'aube annonçait de nouveau les beaux jours et le soleil ferait mûrir de nouvelles moissons en Flandre !

ANDRÉ DE RIDDER.

DIALÉGOMÈNES PHILOSOPHIQUES (1)

PHILOSOPHIE DES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX

Croyez-vous au Progrès? Moi, je crois surtout au changement, au *perpetuum mobile*, à la transformation incessante et volubile de la Nature, tant dans les détails infinis en petitesse que dans l'ensemble infini en grandeur. Que de fois une invention correspond à une suppression de beauté!

Le moderne cinématographe a révélé la prodigieuse minutie et la prodigieuse vitesse de cette universelle et inlassable transformation, puisque pour rendre avec vérité la vie de n'importe quoi, il faut multiplier sur la bande pelliculaire les images à raison d'une quinzaine par seconde, ce qui suppose que nos moindres mouvements changent au moins autant de fois. Rien ne dure même un moment, si l'on entend par là un intervalle pour nous appréciable. Je ne sais plus quel philosophe, de préférence allemand, a dit avec raison cette apparente sottise : « L'être équivaut au non-être! » Tout, en effet, est ce qui n'est plus et ce qui n'est pas encore.

Quelle chance que cette agitation accélérée ne fasse pas de bruit ou que notre très grossière ouïe ne

(1) Voir nos livraisons précédentes : PHILOSOPHIE DE L'A-PEU-PRÈS (décembre 1907). — PHILOSOPHIE DE L'EXTRAVAGANCE (janvier 1908). — PHILOSOPHIE DE L'ANTAGONISME (février 1908). — PHILOSOPHIE DE L'INCONSCIENCE (mars 1908). — PHILOSOPHIE DU REMPLISSAGE (avril 1908). — PHILOSOPHIE DE L'IRRÉEL (mai 1908).

perçoive pas le bruit qu'elle fait! Nous en serions assourdis. On l'a déjà dit pour le phénomène léger, charmant et, en apparence seulement, taciturne de la vaporisation d'une goutte de rosée aux rayons du soleil levant

Ne généralisons pourtant pas trop et essayons de nous entendre sur le sens à donner à ce mot caoutchouc : le Progrès.

Certes, ce qu'on nomme la Science pénètre de plus en plus dans l'inconnu matériel des choses. C'est ce qui se passe, au moins, pour l'humanité européo-américaine dont on peut dire qu'elle est essentiellement progressive, indéfiniment éducable, incompressiblement inventive, instinctivement novatrice, incorrigiblement colonisatrice. Sans que, toutefois, ses inépuisables conquêtes fragmentaires lui donnent l'impression qu'elle approche de la conquête totale. Au contraire, comme l'explorateur imaginaire de Tite-Live descendant du rivage dans les abîmes de la mer, plus cette humanité avance et découvre, plus semblent s'élargir les espaces qu'elle a à parcourir pour posséder la connaissance totale.

Augmenter les richesses scientifiques, par exemple capter et utiliser la vapeur et l'électricité, ces caractéristiques énormes du XIXe et du XXe siècle; être à cet égard « en progrès » d'après le sens usuel du mot, enfoncer dans l'obscurité du monde des sondes de plus en plus nombreuses, de plus en plus agiles et de plus en plus pénétrantes, n'implique malheureusement pas un progrès moral parallèle des âmes et des caractères.

Ceux-ci semblent grevés d'une fâcheuse permanence dans les éléments constitutifs de leur psychologie, voire de leur physiologie, au moins pendant la durée historique qu'il nous est permis de considérer.

Je conviens que cette durée est peu de chose en comparaison du total de l'évolution humaine et que, peut-être, par la longueur du temps, des améliorations consolantes se produiront. Mais comme la vie de chacun de nous est fort limitée, et que chacun de nous n'existe que pour ce minime tronçon, force est bien, lorsqu'on s'occupe, comme je le fais en ces

études, de rechercher les considérations de nature à rendre plus acceptable notre sort terrestre, de ne pas envisager les trop lointaines éventualités. Que me fait ce qui se passe dans les sept étoiles de la Grande Ourse? Que me fait ce qui arrivera dans quelques siècles, en supposant que cela arrive? Distance d'espace, distance de temps s'équivalent.

Arrêtons-nous à ces âmes et à ces caractères.

Les principales catégories qui les affectent ont été assez bien concentrées et spécifiées dans ce que la scolastique catholique a nommé les Sept Péchés Capitaux : l'Avarice, la Colère, l'Orgueil, l'Envie, la Luxure, la Paresse, la Gourmandise, ces célébrités.

Et tout de suite je pose cette question : Est-ce que, depuis les temps historiques, et en prenant non pas quelques individualités de choix, mais la masse sociale, ces gros péchés ont diminué, soit comme intensité dans leur pratique, soit comme diffusion dans la masse humaine?

Il est opportun de se le demander pour atténuer l'impression décourageante qui résulte de la constatation de leur singulière persistance et de leur perverse fatalité, et d'en accepter dès lors les inconvénients comme ceux de tant d'autres nécessités déjà mises par moi en relief dans les successives philosophies qui montrent « l'A-peu-près » partout régnant. C'est ce qui relie ce chapitre, malgré son titre à première vue incohérent, à ceux que j'ai précédemment proposés au lecteur amateur de méditations austères.

Non, vraiment, les hommes, les pauvres hommes que nous sommes, ne sont pas moins gourmands, paresseux, érotiques, envieux, orgueilleux, colériques, avares, que du temps de Jules César ou des Croisades. Avec une monotonie qui fait enrager quiconque ne tient pas cette invariabilité pour une loi naturelle insurmontable et pour un ingrédient de l'universelle harmonie dont nous ne connaissons pas le secret, ces Vices se comportent avec une santé indémontable.

Des Vices, disais-je; oui, telle est leur réputation; et, pourtant, j'entendis un raffiné, un efféminé, un cynique, comme il vous plaira, dire qu'il les connais-

sait tous les sept et qu'il regrettait qu'il n'y en eut que sept. Mais sept est un nombre bibliquement fatidique depuis les sept jours à la Genèse jusqu'au chandelier à sept branches.

On peut faire la contre-partie de cette constatation en prenant les Vertus qui correspondent à chacune des étiquettes de ces graves infirmités que, sans succès, des mentalités confiantes ont tenté de corriger, ou espèrent corriger, à force de soins, de bons conseils et de « rationnelle » éducation, sans s'apercevoir que, d'après la brutalité des faits, il semble que ce sont des éléments d'une telle idiosyncrasie que, sans eux, et sauf la variété des dosages, un homme ne serait plus un homme, comme sans sa trompe un éléphant ne serait plus un éléphant, et sans sa carapace une tortue ne serait plus une tortue. Au point de vue de la beauté et de l'élégance, ces derniers organes ne sont, eux aussi, que d'une convenance fort approximative. Pourquoi la Nature les a-t-elle imposés?

De même, pourquoi lui fallut-il nos excès? Quelles catastrophes, quels cataclysmes surgiraient, apparemment, si on supprimait ce ferment spécial qu'ils mettent dans la vie. Quel est l'être, quelle est la chose auxquels il ne faut pas un peu d'argile vulgaire pour qu'ils accomplissent leur prédestination?

L'Eglise catholique, en son organisme destiné à faire régner la Morale, a préféré, en dressant le catalogue des péchés capitaux, considérer le côté pécheur plutôt que le côté vertu. Elle a, par une curieuse ironie, ou par une vision plus pratique de la réalité, cru qu'il était plus expédient de combattre le Mal que de prêcher le Bien.

Car pourquoi, au lieu de conspuer la gourmandise, ne pas recommander la Sobriété; au lieu de la paresse, le Travail; au lieu de la luxure, la Chasteté; au lieu de l'orgueil, la Modestie; au lieu de l'envie, la Charité; au lieu de la colère, la Modération; au lieu de l'avarice, la Générosité?

Ou bien encore, pourquoi ne pas les mener deux à deux, chaque vice avec son envers de vertu, chaque vertu avec son envers de vice?

Le relief, de part et d'autre, en eût été plus saisis-

sant. Ce serait à recommander pour les cours de morale dans les écoles.

Et l'on peut même (ne serait-ce pas la sagesse, la salutaire moyenne mesure?) considérer une étape à mi-chemin des deux extrêmes : ni libidineux, ni prude, mais galant; ni goulu, ni frugal, mais gourmet; ni rageur, ni molasse, mais ferme; ni acharné, ni indolent, mais actif; ni rapiat, ni prodigue, mais libéral; ni curieux, ni bonasse, mais émulateur; ni insolent, ni humble, mais digne.

Cette célèbre Heptarchie du Diable fait fuser sans interruption de fort désagréables inconvénients dans les agglomérations sociales et commande, pour ne pas trop en souffrir et ne pas trop s'insurger inutilement contre elle, que nous ayons le sentiment de son inévitabilité.

Autour d'elle, vraiment, se polarisent les portions principales de nos misères et on ne s'est pas trompé en donnant aux sept rayons de cette étoile apocalyptique cette qualification « capitaux ».

Non pas que les mots usuels en rendent la complète amplitude.

L'Avarice, par exemple, n'est pas seulement la banale manie d'Harpagnon le thésauriseur, assez rare, en somme, à toute époque. Elle implique, au delà de la conservation jalouse de la monnaie, la rage d'acquérir la richesse qui est autrement répandue parmi les hommes et est autrement perfide et funeste que le plaisir matériel de contempler des écus empilés ou de plonger les doigts dans leur amas et d'en entendre le ruissellement.

La Colère n'est pas seulement le tapage, la bruyance, les gestes désordonnés, les invectives, les coups, l'afflux congestionnant du sang au visage. C'est aussi la brutalité, la cruauté, les représailles, la vengeance, la mise en fonctionnement de tous ces réflexes qui, jadis, trouvaient leur expression rudimentaire dans le Talion dont le juriste Ihering disait ingénieusement qu'on en retrouve des traces résiduaires dans la redoutable mauvaise humeur instinctive des juges à l'égard des accusés. « Pourquoi des gendarmes aux audiences correctionnelles » demandait

un visiteur du Palais de Justice? — « Pour protéger les prévenus contre les magistrats », répondit un loustic.

La Paresse n'est pas seulement celle du dormeur qui se lève tard. Elle comprend toutes les nonchalances, toutes les indifférences, toutes les lâchetés. Elle s'applique à tous ces moments de veulerie qui sont « des accès de non-valeur » et que nous éprouvons tous comme reprises d'haleine préparant un nouvel élan.

Au passif de l'Envie, on peut inscrire tout ce qui blesse la Fraternité, puisque c'est actuellement le mot sentimental par lequel on exprime ce qui n'est pas l'Egoïsme; ou, si l'on veut user d'un raffinement de langage, ce qui n'est pas cet égoïsme supérieur et édulcoré qui fait trouver la joie dans la joie procurée à nos semblables. Distinction subtilement vraie qui montre que la meilleure maxime de la sociabilité humaine n'est pas : Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fît, — mais tout simplement : Fais plaisir à autrui. Oui, fais-lui plaisir, dût-il t'en coûter quelque peine; que cette peine soit ton plaisir.

Que le lecteur, de lui-même et de même, fasse les prolongements de l'Orgueil, de la Gourmandise, de la Luxure, celle-ci toujours la plus grosse affaire, soit qu'elle excite la curiosité, soit qu'elle réalise la volupté. Si l'œil nous met en communication avec les couleurs et les lignes, le nez avec les odeurs, la langue avec les saveurs, l'oreille avec les sons, la peau avec les surfaces, — ces grandes entités en lesquelles se réalise l'Univers, sans compter celles pour lesquelles nous manquons d'appareil enregistreur, — il est un autre organe qui nous met en communication avec « le vaste érotisme diffus dans le Monde ». Je l'ai nommé le sixième sens. Mais chut! il est décent de n'y point insister.

Ces imposants péchés capitaux règnent donc imperturbablement dans les sociétés humaines! Ils y sont immémorialement comme les serpents dans les jungles et ne semblent pas près de finir leurs mau-

vais tours. Qui ne les pratique peu ou prou ? On peut dire de chacun d'eux comme de l'amour :

> Qui que tu sois voici ton maître !
> Il l'est, le fut ou le doit être.

N'en ayons donc pas de mécontentement jusqu'à la mélancolie. Quand nous en rencontrons les manifestations, ne nous usons pas en d'inutiles irritations ou de stériles combats. C'est la Destinée ! Prenons, si possible, le monde tel qu'il est, et la société telle qu'elle est faite, avec la compensation de leur curiosité immense. Ne déplorons pas nos connaissances trop bornées, nos affections insuffisantes, nos appétits mal rassasiés, nos voisins (ou nous-mêmes) envieux, gourmands, colères, orgueilleux, paresseux, avares, luxurieux. Quand çà leur arrive, contemplons-les en très intéressant et très naturel spectacle.

Ou, plus exactement, mécontentons-nous, usons-nous, combattons, déplorons, querellons. Ces explosions de mauvaise humeur et de résistance sont probablement, elles aussi, des nécessités avantageuses de l'Enigme universelle et un très intéressant et très naturel spectacle.

Notre tort est de ne pas le comprendre : voilà, peut-être, le plus capital de nos péchés !

EDMOND PICARD.

A la prochaine livraison : *Philosophie Cosmique.*

LA BARQUE AMARRÉE

(*Suite et fin*)

XIV

Dans la seconde quinzaine d'août, durant la semaine de la kermesse de Bruinisse, Kees dut accorder un congé à Stoffel De Koning.

Pour rien au monde, Frans et Willem n'auraient consenti à se priver des plaisirs de la fête.

Willem y trouvait l'occasion de faire des déclarations, toujours plus pressantes, à une jeune personne dont il était fort amoureux.

Quant à Frans, il ne rentrait pas à la maison pendant trois jours, ne dormait point, et, mangeant copieusement, ne buvait que du vin. Les bouteilles se suivaient de près. Quelquefois, lorsqu'il n'en pouvait venir à bout, il cassait le goulot de la dernière au bord d'une table, et en répandait le contenu à terre, afin que l'on ne servît pas ce reste à d'autres, déclarait-il.

Tout cela se passait dignement, et Frans ne quittait point la compagnie de sa *meisje*, qui s'abandonnait au rêve caressant de ces heures, trop courtes, hélas! où l'on pourrait s'imaginer que les yeux ont plus de passion, les lèvres plus de frissons et les bras plus d'étreintes.

Kees s'étant ouvert à Hendrik de l'embarras où le mettaient toutes ces défections, celui-ci s'offrit à accompagner son frère. Il n'avait précisément rien à

préparer et désirait, depuis longtemps, refaire ce trajet.

Un assez beau temps favorisa leur voyage, à l'aller. Hendrik y retrouva certaines impressions d'antan, mais non plus cette résistance à la fatigue, qui lui avait fait aimer le dur métier de pêcheur. Au reste, il se sentait gauche, à présent, incertain, hésitant, et surtout abattu. Bien des choses, dont il avait gardé, croyait-il, une exacte notion, lui apparaissaient très différentes, comme embrumées.

Est-ce que, avec le temps et les peines qu'il apporte, tout ainsi se transformait? Notre œil percevait donc les formes, la beauté ou la laideur des sites, des êtres et des objets suivant les dispositions de notre esprit?

Effectivement, le pont de Laeken, près duquel ils s'amarrèrent, lui parut être un déplaisant endroit, et les gens que l'on y voit flâner, des individus peu recommandables. Il avait comme la sensation de se sentir entouré d'antipathies, d'inimitiés, et, par suite, une tristesse indéfinie s'insinuait dans ses pensées, y portait le souci et les regrets. Cette mélancolie ne le quitta pas de la journée ; puis, quand le soir eut succédé aux merveilles du couchant, un désir grandit en lui.

Il n'avait pas cessé, depuis le matin, de songer à Lisa Martens. Pourquoi? Pour cette raison, probablement, que Lisa et lui se parlèrent pour la première fois devant les rougeurs d'un ciel crépusculaire du mois d'août.

Le hasard d'une promenade avait amené la jolie fille, dans la huitaine qui avait précédé cette entrevue, à passer sur le pont de Laeken, tout juste comme le *Bru 12* partait pour les Trois-Fontaines, où il attendait généralement le premier remorqueur du lendemain. Des gens avaient regardé la barque s'éloigner dans la lumière blonde teintée de rose, que les dernières clartés du soleil épandaient sur l'eau et les lointains. Kees était debout, à la barre. Hendrik, l'air très grave, planté à côté de l'écoutille, observait, mais sans voir personne, ce monde qui venait d'accourir et de s'accouder au garde-fou.

Tout de suite, elle avait aimé ce garçon qui ne souriait pas, et dont la pose était si naturellement belle et assuré.

Quelqu'un avait dit, à côté de Lisa :

— Ils retournent en Zélande.

Le nom de ce pays lui avait paru étrange. Elle ne savait pas du tout où il se pouvait bien trouver ; ce devait être, sûrement, au milieu des mers. Et ces deux hommes s'en allaient vers « là-bas », sur ce petit bateau !

Puis, un autre badaud avait ajouté :

— C'est une rude existence.

A quoi celui qui avait parlé en premier lieu répondit :

Et dangereuse.

Alors, Lisa n'avait plus détaché son regard de la barque et des pêcheurs, surtout de Hendrik appuyé sur une gaffe, droit et ferme dans le calme de l'heure vespérale. Et elle était restée à la même place, jusqu'à ce que la flamme du mât se fût perdue derrière le pont du chemin de fer.

Tout cela, elle l'avait raconté à Hendrik, huit jours plus tard ; car, dans l'espoir de les voir de plus près, ces Zélandais, elle était revenue, pareille à une petite fille curieuse et admirative.

Et ils s'étaient aimés.

Or, durant toute la journée, Hendrik avait pensé à ces bonheurs envolés, à ces ivresses passées, à son oubli à elle. C'était une obsession dont il n'avait pu s'affranchir et qui l'avait gardé silencieux. Mais, quand la nuit fut complètement tombée, allumant partout des lumières, il descendit dans la cabine, où le thé chantait sur un réchaud, et changea de vêtements. Ensuite, ayant dit à Kees qu'il allait faire un tour en ville, il s'enfonça sous le dôme du feuillage de l'Allée-Verte. La fatigue ne l'accablait plus. Il marchait d'un petit pas rapide, comme s'il eût eu quelque rendez-vous.

En somme, il ne savait pas très bien ce qu'il voulait ou comptait faire à Bruxelles. C'est-à-dire qu'il n'avait point arrêté d'autre projet que celui de traverser la rue du Lombard, où Elle avait habité, et

de revoir les deux fenêtres étroites de sa chambre. Rien de plus.

Il faisait très doux. Les feuilles avaient des frissonnements étouffés. A droite, l'eau du canal, noire et dormante, réfléchissait longuement la lueur des réverbères. Sous les hauts arbres de l'Allée-Verte, Hendrik croisa des couples enlacés et silencieux à son passage.

« L'amour est éternel, pensa-t-il. Qu'importe qu'il meurt ici ou là ; il revit partout. Pour une fleur fanée, cent autres s'épanouissent. »

Il longea, peu après, les quais du port, puis les vieilles rues populeuses, déboucha à la Bourse et gagna la rue du Midi. Là, son cœur se prit à battre, comme s'il allait retrouver celle dont il espérait, tout simplement, évoquer, avec plus de précision, le souvenir délicieusement cruel. Une angoisse indicible l'oppressa au moment où il tournait le coin de la rue du Lombard, qui était tranquille, comme à l'ordinaire, déjà prête au repos. Quelques femmes prenaient le frais sur le pas de leurs portes. Une chanson monotone sortait, par bouffées, d'un petit estaminet. Tout était morne, en dépit de la sérénité de cette nuit d'été pleine d'étoiles.

Hendrik s'arrêta en face de la maison, des deux fenêtres où Lisa ne pencherait jamais plus son visage mutin. Il y avait, comme autrefois, de la lumière, de petits rideaux très blancs, et l'on eût pu croire que rien n'avait changé, qu'Elle attendait toujours son pêcheur, et qu'il n'aurait qu'à monter l'escalier pour qu'elle vînt lui ouvrir, toute souriante, amoureuse et câline.

Oui, sans doute, on s'embrassait encore dans la chambrette, on se faisait des serments, peut-être ; qui sait, on y était très heureux ; mais... « ce n'était plus Elle, ce n'était plus Lui ».

Comme il s'abandonnait à ses réflexions, la silhouette d'un homme et d'une femme se dessinèrent devant la clarté de la lampe.

Alors, tout à coup, le charme du passé se rompit. Il ne demeura, pour Hendrik, que la banalité de cette rue; la laideur de la maison qu'il voyait pour la

première fois sous son véritable aspect, avec sa vieille façade quelconque, ses boiseries dont la couleur s'écaillait, ses mauvaises vitres, sa médiocrité et son insignifiance. Comment avait-il donc fait pour trouver belles ces vilaines choses ?

Ne suffit-il pas qu'une jolie fille entr'ouvre une fenêtre, ou en écarte le rideau, pour que le rayonnement de sa jeunesse se répande sur tout ce qui l'entoure, l'enveloppe et la touche ?

Hendrik détourna les yeux, baissa la tête, et, à pas lents, s'éloigna sans se retourner.

Il ne laissa pas de penser, pendant le retour, à la force de l'amour qu'il avait eu pour Lisa. Il comprenait, de plus en plus, qu'elle avait eu le meilleur de son cœur, le premier feu, dont nous ne retrouvons, par la suite, généralement du moins, que des étincelles. Et c'est cela qu'il avait donné à Helena. Il le sut à ce moment, pour s'étonner des jeux auxquels se plaît le Destin impitoyable et capricieux.

Hendrik était si las quand il arriva au bateau, qu'il descendit immédiatement dans la cabine, se coucha et s'endormit profondément, au point de n'entendre pas Kees rentrer puis s'étendre à côté de lui.

Le *Bru 12* démarra le lendemain, vers le soir. Le retour fut moins agréable que l'aller, car un orage et une grosse pluie persistante leur firent compagnie. Aussi Hendrik se sentit-il très fatigué en débarquant et se plaignit-il de douleurs rhumatismales. Fort heureusement, il fut débarrassé de celles-ci après quelques jours. Il eût voulu en pouvoir dire autant de certain sobriquet dont l'affublèrent, à Laeken, plusieurs mauvais garçons, de cette espèce que l'on nomme crapule dans le langage vulgaire.

Tout Bruinisse sut, la semaine suivante, que l'on avait surnommé Hendrik Saudemont *de kromme*.

Si la chose amusa les pêcheurs, elle affecta singulièrement Hendrik. Et il se décida, une fois de plus, à rester, pour toujours, comme une barque amarrée dans ce petit port de Bruinisse.

Alors, également, il prit la ferme décision de subir sans plainte sa destinée et d'user, désormais, de toute la nécessaire résignation.

Sans doute, il ignorait la sagesse savante et prétentieuse des philosophes; mais, en s'efforçant d'obéir à la raison simple, il montrait le profit de la souffrance, lequel est à la portée de tous.

La douleur, n'est-ce point un peu comme une science, qui a ceci de particulier que l'esprit la reçoit par contre-coup?

XV

Le temps devait ajouter considérablement à ces résolutions. Avec les années, le caractère de Hendrik se transforma, comme il est juste. S'il demeurait, au physique, voûté et digne de son sobriquet *de kromme* — et il était à présent le premier à rire de ce surnom — cela ne l'empêchait pas de se bien porter.

De ses voyages à Bruxelles, il avait tiré certaines opinions, dont l'une était la beauté de la moustache. Il se décida donc à laisser pousser la sienne; ceci le distinguait de ses frères et de la plupart des gens de Bruinisse.

A la longue, sa susceptibilité s'était émoussée. Insensiblement on le sentait glisser à des considérations plus positives, et incliner même à l'humour. Ce revirement pouvait être imputable, pour une bonne part, à ses lectures; car il s'était pris d'admiration pour les livres, au point d'en acheter de fois à autres. Il ne les lâchait qu'après s'être persuadé qu'il en avait pénétré l'esprit, à force de les lire et les relire. Cela n'allait pas sans mal ni erreurs. En effet, les auteurs que lui avait recommandés un professeur de Zierikzee étaient parmi ceux dont les Pays-Bas ont quelque raison de s'enorgueillir. Il y avait Jacob Cats, Joost Van Vondel, Hugo De Groot, Multatuli. Un tel aliment devait éveiller des réflexions et produire des pensées. Ses hautes préoccupations, néanmoins, ne retenaient pas Hendrik de s'intéresser aux bons propos que Kees rapportait de Bruxelles le samedi. Qui est plus, il avait souvent le mot drôle pour résumer une situation, et ne se privait pas de le servir au moment opportun. Il prenait, dans ces cir-

constances, une figure très grave, que démentait pourtant l'expression railleuse de ses yeux ; puis, comprimant son nez entre le pouce et l'index, faisait descendre ces deux doigts jusqu'à la commissure des lèvres, semblant lisser soigneusement sa moustache blonde, et de là les poussait au bord du menton où ils s'arrêtaient un instant. C'était sa manière de ponctuer les plaisanteries et de souligner les bonnes histoires.

Petit à petit, le souvenir des tourments de sa vingtième année s'effaça. Ses décisions tombèrent dans l'oubli ; sa résignation ne fut plus qu'un mot. Il se complut en cette vie telle que la lui avait faite le sort. Quels regrets eût-il accordé aux bonheurs problématiques de l'amour ? Il savait ce que promet tout d'abord la passion, et n'ignorait pas ce qu'elle se plaît à refuser ensuite.

Ne trouvait-il pas à s'édifier partout autour de lui ? Ses frères seuls suffisaient pour lui fournir de profitables et concluants exemples.

Frans avait eu des mésaventures, naturellement, et était devenu exigeant à l'endroit des femmes. Il les voulait jeunes, belles, vertueuses, ne leur passant ni les défauts ou les travers qui leur sont propres et qu'il excellait à découvrir. Du reste, elles se lassaient de lui aussi promptement qu'il le faisait d'elles. N'ayant plus les appétits de leurs vingt ans, il s'étonnait de les voir si « folles ». Elles, par contre, ignorant encore les réflexions, les raisonnements de l'âge mûr, le déclaraient morose et ennuyeux. Elles aimaient le rire, il souriait à peine et rarement ; elles raffolaient de la danse, il la réprouvait avec acerbité et la traitait comme un plaisir dégoûtant ; elles étaient friandes de chatteries, il n'entendait que la simplicité des sentiments ; enfin, leurs inclinations respectives ne se rencontraient en aucun point, et cela ne laissait pas de le surprendre malgré tout.

Il ne lui resta qu'à se détacher de ses « amies ». Pas un instant la pensée ne lui vint de se tourner vers la femme de trente ans ; il n'appréciait que les attraits en bourgeons.

En définitive, il ne gardait point bonne mémoire à

ces personnes frivoles, et se reléguait dans un mutisme qui paraissait s'inspirer du proverbe arabe contestant la possibilité de parler d'or.

Kees, en dépit des exhortations et des conseils, avait épousé une veuve plus âgée que lui de plusieurs années. Il reconnaissait un peu tard sa méprise, et avouait qu'Adam devait avoir vu le jour avant Eve, suivant le principe de l'Ecriture.

On s'était demandé ce qui avait pu amener ce joyeux garçon, aimant les filles, à s'éprendre de cette femme peu aimable, d'esprit étroit, d'opinions inflexibles, et qui avait rendu la vie très dure à son premier mari, la chose était notoire. De plus, ses fermes croyances religieuses s'opposaient à tous les principes de Kees. Et cependant il l'avait prise parce qu'elle lui plaisait. Ce n'est pas qu'il fût entiché de sa figure, mais la beauté opulente de son corps était unique, déclarait-il, et le timbre de sa voix le charmait. Puis elle résumait toutes ses préférences et semblait la définition vivante de son goût. Au surplus, il se sentait las de courir les aventures.

Mme Kees Saudemont possédait également du bien. Il faut dire qu'elle reçut de son mieux l'hommage de cet amour aux intentions honnêtes. Elle se mit en frais même de quelques coquetteries, fit violence à son absolutisme, parla avec toute la douceur possible à son ton autoritaire, et attrapa cet excellent Kees dans les propres mailles du filet qu'il avait jeté pour la prendre. Tout cela ne se passa pas sans que le galant eût quelque fierté de son facile triomphe, car il ne s'aperçut point qu'on le jouait.

Ce fut un beau jour que celui où il entra chez elle en maître; du moins se l'imagina-t-il. Toutefois il ne se put leurrer bien longtemps. La dissimulation n'excéda guère les noces; la vérité, en conséquence, se révéla à lui tout d'un coup. Ceci lui fut une surprise, puis un souci. Mais quoi, sa femme ne gardait-elle pas cette plastique généreuse et consolante? C'était là, il se l'avouait, une piètre satisfaction. Aussi ne tarda-t-il pas à déchanter, sentant la domination s'étendre sur lui, sur ses actes, sur ses idées. Il connut le poids d'une volonté qui s'impose. On alla

jusqu'à lui défendre la fréquentation de vieux amis. Comme il prétendait être un homme libre, il en arriva à leur faire visite en catamini.

Or, si sa femme lui avait apporté, avec les avantages de sa robuste constitution, ce caractère irascible que l'on a pu voir, elle y ajouta la précieuse charge de trois enfants. Il est bien vrai que cette charmante créature possédait un peu d'argent. Elle veillait à ce qu'il ne fût pas entamé, mais fructifiât pour le plus grand profit de ses deux filles et de son garçon.

Kees passait donc en sa compagnie de dures heures d'épreuve. Il usait de patience, trouvait des ressources dans l'espoir, ou se consolait par la brièveté de ses séjours à Bruinisse. Au bout du compte, tous ces déboires n'avaient pas tué ses sentiments. Il faut croire qu'il avait la persévérance chevillée à la passion. C'est ainsi qu'il prétendait. sans forfanterie ni détours, craindre cette personne et l'aimer quand même.

Au fond, tout cela était déplorable et devait finir par une rupture, pensait Mme Saudemont, la mère, qui commençait à se faire vieille, et ne sortait plus guère.

Quant à Willem, après de longues fiançailles, il touchait, enfin, au parfait bonheur. Rien ne semblait pouvoir troubler la félicité de ces deux êtres unis par un amour profond et ardent. Pourtant, ils ne goûtèrent que quelques mois d'ivresse. La jeune femme tomba malade et languit. Elle était jolie et bonne, celle-là ; mais voilà, comme le faisait observer Frans, qu'eût-elle été si elle avait dû vivre ? D'ailleurs, il l'avait toujours trouvée un peu mièvre, trop travailleuse, et le charme de son visage était fait, selon lui, d'une douceur triste qui imposait le respect plutôt qu'elle n'inspirait le désir. Pour tout dire : elle n'avait pas grand'chose de ce qui caractérise la fantasque compagne de l'homme. S'il convenait, dans le sens moral, de s'en réjouir, du côté physique il y avait lieu de le déplorer. En attendant, la pauvre âme s'étiolait.

Ceci, bien entendu, ne changeait point les opinions

établies. Au contraire, l'exception confirmait précisément la règle.

Avec quantité d'autres, les frères Saudemont étaient d'accord pour déclarer à propos de ce beau sexe, dont l'empire est délicieux et despotique tour à tour :

« *T' is 'n onmisbaar kwaad.* »

Vraiment Hendrik ne se sentait pas enclin à regretter quelque chose. Il lui arrivait de reporter, parfois, ses souvenirs vers des heures lumineuses, et de réveiller des impressions d'amour. Lisa Martens continuait, plus souvent qu'Héléna, à en être l'inspiratrice. Mais c'était là des accès intermittents, qu'un lendemain avait effacé déjà.

Au surplus, Hendrik avait eu l'occasion de s'initier aux plaisirs des grandes villes et, plus spécialement, à ceux de Bruxelles. Il y était invité chaque année, aux environs de la Noël, par son ami Morren, et ne s'y privait, croyait-il, d'aucune satisfaction. Aussi entretenait-il la prétention de connaître les moindres « coins où l'on s'amuse » de la capitale brabançonne. Il ne dédaignait pas d'en détailler les détours. Sur ce chapitre, il se montrait volontiers intarissable, et, invariablement, au bout de son dithyrambe, affirmait, d'un air entendu :

Brussel is de stad van liefde en van lambic.

A moins qu'il ne certifiât que c'était le ciel.

Naturellement, Hendrik n'était pas sans avoir pris, à la longue, des habitudes. Il tenait à se bien vêtir, à porter des pantoufles brodées, des cravates, une chaîne de montre, dont les breloques représentaient des ancres. Il s'était également accoutumé à laisser ouvert le dernier bouton de son gilet, ayant entendu rapporter que le plus « grand lord » du Royaume-Uni se distinguait par là.

Une question pourtant le chiffonnait, et sa résignation ne suffisait pas pour la lui faire accepter : c'était la médiocrité de son gain. De ce fait, ses principes hollandais éprouvaient maintes mortifications. Dans les Pays-Bas l'argent a plus de valeur peut-être que partout ailleurs. Cela tient, sans doute, pour une part, à la fierté de caste, qui n'a pas désarmé dans

ce pays, et, surtout, à ce goût du bien-être imposé par la rigueur du climat et passé dans les mœurs. L'âpre lutte de l'homme contte la nature y a développé le sens positif des choses. Conséquemment, Hendrik ne cessait pas de se préoccuper d'augmenter son revenu. S'il s'évertuait à chercher les moyens de satisfaire ce désir, il ne découvrait point les voies qui devaient lui rendre accessible quelque nouveau profit, dont l'envie était, en vérité, plus forte que le besoin. Les exigences de l'âge mûr se proposaient à lui avant leur temps. Aussi bien, il avait prématurément vieilli.

Kees, seul, au sujet de ces considérations pécuniaires, montrait une plus grande indépendance. Son estime pour la fortune était moins marquée. Il est vrai qu'il gagnait largement de quoi pourvoir à ses besoins ; mais il eût pu prétendre à plus, et sa femme ne se privait pas de lui faire un grief de cette insouciance. Elle ne lui devait certainement point pardonner sa générosité, qui se répandait en pourboires et libéralités multiples. Comme il était affligé d'une soif qui ne manquait pas de grandeur, il comprenait celle d'autrui et, noblement, la soulageait de son mieux. Le fait est que, s'il ne mangeait pas beaucoup, il buvait, par contre, au point de n'en garder pas toujours une nette perception des choses. Il ne s'occupait que rarement de vendre sa pêche, mais chargeait de ce soin Stoffel de Koning et un vieux bonhomme. Ce dernier était trop heureux de se procurer, de cette manière, quelques francs dont il eût été fort en peine de se passer. Les opinions de Kees le faisaient abonder dans le sens de ce pauvre diable qui déclarait, sans ambages, ne se pouvoir priver du pain quotidien.

« Ne convient-il pas que l'on s'entr'aide ici-bas ? » demandait Kees.

Tout n'était pas de se dire « social-démocrate », et de prétendre avoir eu des sentiments chrétiens, encore importait-il de le prouver par ses actes. Kees s'y essayait.

Il se distinguait encore de ses frères par un véritable mépris de la toilette. C'est un point qu'il avait

de commun avec Spinoza, tout en gardant le mérite de l'ignorer.

Mais, d'autre part, les agréments que Kees se créait, ou prenait délibérément au hasard, n'étaient ni à la portée, ni du goût de Hendrik. Celui-ci espérait plus de la vie ; c'est-à-dire qu'il aspirait aux douceurs du confort, à une aisance véritable. Un travail facile et rémunérateur aurait dû lui en assurer les bénéfices. Mais comment dénicher cela dans ce Bruinisse où tout argent vient de la pêche ?

XVI

Vers ce temps-là, un vieil homme de Bruinisse rendit l'âme. Il était riche et possédait des biens, les uns dans l'île, les autres voguant sur l'eau. Ce fut une personne mûre, Mlle Clara Van Sand, nièce du défunt, qui hérita de sa fortune. Elle vint habiter le village, afin de s'occuper du commerce qu'y avait exploité, avec fruit, M. son oncle.

Le disparu s'était montré âpre à la curée et, par suite, impitoyable à l'égard des pêcheurs qu'il employait à bord de ses deux bâteaux; Mlle Van Sand, de prime abord, affirma ses attaches familiales par une attention scrupuleuse pour tout ce qui touchait à ses intérêts. On eût été poussé à croire, en écoutant ses propos, que feu son parent s'était laissé dépouiller avec complaisance; mais elle donnait à entendre qu'il n'en serait plus de même désormais, et qu'il importait de ne pas se bercer d'illusions. Elle se méfiait par principe; aussi veilla-t-elle à ce que rien ne lui glissât entre les doigts. C'était une femme de tête et d'argent, s'il est permis de s'exprimer ainsi. On ne réglait point de compte avec elle sans démêlés, dont on sortait plus ou moins sali.

Sa maison, qui était spacieuse, comprenait, d'un côté, l'habitation ; de l'autre, le magasin. Mlle Van Sand, comme M. son oncle, vendait des denrées coloniales et du poisson fumé.

Dès ses débuts, on acheta beaucoup chez elle, car, lorsqu'il s'agissait de sa boutique, la chose fut bien-

tôt connue, c'était la meilleure personne du monde, aimable, prévenante, affable : une âme qui eût débité des épices ou servi des quartiers de morue.

Après quelques mois, on s'habitua à ses manières, et à ses prix qui étaient moins élevés que ceux de la concurrence.

Mlle Van Sand fut diversement appréciée. M. le pasteur lui témoigna de l'estime pour son assiduité à l'église et le recueillement dont elle faisait preuve durant le prêche.

Enfin, elle sut augmenter sa clientèle.

Ceci lui valut la considération des gens raisonnables et honnêtes.

Or, il advint qu'un beau jour, passant devant la maison de Mlle Van Sand, Hendrik reçut d'elle, avant de lui avoir pu donner le bonjour, un salut très gracieux, souligné d'un sourire tout à fait engageant. Il se tourna pour voir si cette attention, par hasard, ne s'adressait pas à quelque autre promeneur. Mais ayant acquis la certitude qu'il était seul dans la rue, il fut amené à réfléchir. Il se dirigeait vers le port, et y arriva, se demandant encore le motif de la civilité dont il venait d'être l'objet.

« C'est une charmante personne », pensa-t-il de Mlle Van Sand.

Le lendemain, ils se croisèrent comme Hendrik se disposait à rentrer et qu'elle revenait de chez la tailleuse.

Il s'empressa de la saluer et de lui parler du temps.

Penchant la tête sur une épaule, très à son aise, elle répondit par quelques considérations empruntées au même sujet.

Il lui trouva la voix agréable. Elle y mettait tout ce qui lui était possible de douceur, presque d'émotion.

Hendrik n'avait pas encore rencontré de spécimen de ce genre.

Il fut conquis par l'extrême gentillesse, le ton caressant, les attitudes inclinées, l'expression pénétrante et particulière du regard de Mlle Van Sand. Puis elle s'exprimait en termes choisis dans leur simplicité. Elle devait connaître les bons auteurs et avoir

butiné les fleurs de leurs meilleures pages. C'était quelqu'un à fréquenter.

Elle ne tarda pas à monter les deux marches menant à sa porte et l'ouvrit, disant :

— J'aurais un conseil à vous demander, Monsieur Saudemont... Voulez-vous me faire le plaisir d'entrer un moment?

Hendrik se mit à sa disposition et la suivit dans une pièce meublée avec beaucoup de bon goût, estima-t-il. C'était le salon. On devinait, tout de suite, qu'il avait été acheté dans une grande ville, à Rotterdam ou à Amsterdam, probablement.

Mlle Van Sand priait déjà son visiteur de lui faire la grâce de l'excuser pour une minute. Elle désirait lui soumettre certaines affaires auxquelles elle ne voyait que du feu, et qu'il n'aurait pas de peine, lui, à débrouiller immédiatement. En toute hâte, elle sortit, et revint après avoir donné à Hendrik le temps de se retourner dans le fauteuil qu'elle lui avait avancé auprès de la table. Elle y déposa plusieurs livres et en ouvrit un. C'était celui où elle tenait les comptes relatifs à ses deux barques de pêche. Mlle Van Sand se déclarait mécontente du gain, par trop insignifiant, qu'elle en retirait. Il y avait du coulage; mais son inexpérience de « pauvre femme » la laissait à la merci de gens sans dévouement et, peut-être, sans grands scrupules.

Elle murmura ces dernières paroles, comme à regret, penchée sur Hendrik, et s'arrangeant de manière à lui effleurer le front de ses cheveux.

Ils alignèrent ensuite des chiffres, examinèrent de près les opérations, et, pour conclure, Hendrik avoua que l'ensemble lui paraissait être exact. Le bénéfice que laissait la pêche n'était pas bien important. Le parc à moules, que l'État donnait à location; la place d'amarrage dans le port, dont la commune tirait un bon prix; les frais annuels de radoub et ceux du remorquage en Belgique, engloutissaient l'argent.

Mlle Van Sand se confondit en remerciements et aborda, aussitôt, d'autres sujets. Elle l'entretint du calme que l'on trouvait à Bruinisse, de la pureté de

l'air et de plusieurs choses semblables, lesquelles formaient, tout uniment, un prélude indécis à des intentions mieux arrêtées.

Elle ne tarda pas à s'occuper de la famille Saudemont, dont elle avait entendu dire infiniment de bien, et particulièrement de lui, Hendrik.

Il eut un petit sourire satisfait, n'ayant pas eu l'occasion, jusque-là, de recevoir ainsi le compliment en face.

— Oui, continua-t-elle, je suis au courant des malheurs qui vous ont accablé, et, spontanément, ma sympathie vous a été acquise.

Affirmant ceci, elle penchait la tête et tentait de définir la mesure de cette sympathie par l'expression tendre de ses yeux.

Il n'y prit pas autrement garde.

Mlle Van Sand parla donc des lectures sérieuses auxquelles s'appliquait Hendrik, suivant ce qu'on lui avait rapporté. Cela, surtout, l'avait rapprochée de lui, par la pensée. Elle manifesta son admiration pour les grands écrivains, son enthousiasme à l'endroit de la poésie, son culte des nobles sentiments et des belles phrases. On sentait qu'elle avait beaucoup lu, et qu'elle était au fait des tournures d'esprit propres à la littérature.

Ils échangèrent les noms de leurs auteurs favoris. Mlle Van Sand, qui en cita un nombre imposant, finit par déclarer, avec un sourire d'extase :

— Les anciens, oui ! mais de grâce, Monsieur Saudemont, soyons de notre temps !... Ah ! Frederik Van Eeden !... Quoi, vous ne connaissez pas *De Kleine Johannes* et *Ellen?* Est-il possible ! Je vais vous les prêter ; car il n'est pas permis à un être intelligent d'ignorer la beauté incomparable de ces œuvres !

Elle se leva et quitta la pièce, laissant Hendrik quelque peu dérouté.

Ces mines, ces exclamations, ces petits cris de ravissement, provenaient vraisemblablement d'une surexcitation quelconque, à moins qu'ils ne fussent de mauvaises manières adoptées dans un milieu peu choisi.

« Quel être singulier », pensa-t-il.

Mlle Van Sand rentra, en coup de vent, portant deux volumes joliment reliés, dont elle vanta les pages exquises, l'élévation du style et la profondeur des concepts. Les tendant à Hendrik, elle le supplia de les lire lentement, de les « approfondir », de rechercher patiemment la signification exacte des images, de s'évertuer à suivre les idées précises et l'intention définitive de l'auteur. Au surplus, elle était là pour l'aider ou l'éclairer dans le doute.

Ah ! elle leur devait tant à ces deux livres ! Tant ! il ne le pouvait ni comprendre ni croire !... Mais oui, elle n'était qu'une pauvre chose, si faible ! élevée dans une grande ville brumeuse...

Il demanda laquelle.

Avec un haussement d'épaules, et comme à regret, elle avoua :

— Amsterdam...

Elle n'était qu'une pauvre chose, si faible ! reprenait-elle déjà, n'entendant point perdre son sujet. Il ne pouvait s'imaginer combien elle avait été accoutumée au confort, au bien-être, au luxe, aux plaisirs ; car elle avait toujours vécu dans la haute société. Et voilà : elle s'était détachée de ces vanités, grâce à ces deux livres. A proprement parler, elle avait reçu d'eux une âme en leur abandonnant la sienne.

« Quel singulier être », se redit Hendrik.

Mais une voix, dans le corridor, réclama Mlle Van Sand au magasin.

Elle eut une moue. Il s'empressa de profiter de la circonstance pour abréger sa visite. Dehors, il se fit la remarque que jamais il n'avait rien rencontré de plus bizarre que cette femme-là. C'était un vrai phénomène. Que lui voulait-elle, au juste ?

Il eut l'occasion de se poser différentes fois encore cette question intéressante.

Et la maison de Mlle Van Sand continuait à prospérer. Elle veillait à ce que l'on fût satisfait d'elle, et, visiblement, se donnait du mal. Lorsque Hendrik venait la voir, répondant par là au désir qu'elle lui en avait exprimé, Mlle Van Sand se montrait tantôt aimable, tantôt piquée, ou revêche même. Mais

aussi, il n'avait pas la moindre notion de ce qu'est la délicatesse, la susceptibilité merveilleuse de certains nerfs. Ceux de Mlle Van Sand avaient des écarts déroutants pour Hendrik; ils traduisaient leurs impatiences ou leur agacement par toutes sortes de fantaisies plus ou moins biscornues. Toutefois, comme cette personne sensible lui avait, dès le début, paru étrange, rien ne le surprenait plus, venant d'elle. Il lui eût passé des caprices plus extraordinaires que ceux de son humeur changeante.

Tout cela eût pu se prolonger indéfiniment, si Hendrik ne se fût avisé de lui faire visite un après-midi où Mlle Van Sand était particulièrement sensible et irritable.

Il lui rapportait les deux livres de Van Eeden, dont ils causèrent d'abord. Malheureusement pour lui, Hendrik ne dit point les mots qu'il eût fallu.

Elle s'en impatienta et lui certifia :

— Vous n'y avez pas vu l'âme, mon Dieu!... Comment voulez-vous que nous parlions de mes « amis » !

Un silence demeura entre eux après cette sortie. Mlle Van Sand tracassait cruellement son mouchoir, qu'elle mordillait et étirait sans relâche.

— C'est vrai, dit-elle enfin, j'oubliais que vous êtes homme et sentez autrement. Ah! vous ne pouvez savoir jusqu'où nous descendons dans les pensées, lorsqu'elles nous touchent au cœur.

Il se contenta de sourire.

— Vous êtes toujours calme, vous? lui demanda-t-elle, soudain, presque agressive.

Il fit signe que oui.

Elle s'acharna sur son mouchoir, de toute la force de ses dix doigts, et grinça :

— Oh! ce que c'est énervant votre placidité!

Elle commençait à l'amuser. Il la trouvait très drôle, avec les rides que la colère lui creusait profondément au front, tandis qu'elle accentuait aussi le réseau de celles dont était composée la patte-d'oie. Il observait pour la première fois la boursouflure qui, dessinée par les plis de la peau, s'arrondissait, en forme de poche, sous les yeux, dont l'expression était

méchante à ce moment. Il ne pouvait plus être question d'attraits. D'autre part, ses cheveux clairsemés voltigeaient, dans un vilain désordre, autour de sa tête minuscule où le nez, seul, maigre et busqué, étonnait par sa grandeur.

Sans doute sentit-elle qu'il la détaillait et que, sous son air railleur, il cachait des réflexions. Ceci l'amena à s'écrier :

— Je vous prie de ne pas sourire ainsi ! entendez-vous ?... D'ailleurs, vous n'avez pas le droit de vous moquer. — Elle continua aussitôt, sur un ton moins aigu : — Mais vous ne comprenez donc rien ? Il faut que l'on vous dise tout, platement. N'avez-vous pas un peu d'intuition, mon Dieu ! C'est désespérant.

Dans son impatience, elle opéra une poussée sur son mouchoir que retenaient ses dents par un coin. Elle connaissait les moindres jeux des petites personnes vaporeuses. Ce qui devait se produire arriva : la batiste se déchira, et Hendrik affirma sans sourciller :

— Il ne vous agacera plus, celui-là.

Elle n'en put supporter davantage. Cette dernière ironie fit déborder la mesure. C'est-à-dire que Mlle Van Sand s'essuya les paupières, comme si elle eût pleuré.

Il resta ébahi. Elle le vit, lui déclara doucement qu'il n'avait pas d'âme, et mit toute la sienne dans ce reproche à peine murmuré.

Entre temps, comme il s'était rapproché, elle chercha sa main, l'attrapa et la serra longuement, avec une effusion inquiétante.

Hendrik, dans cette posture, se sentait fort ennuyé et eût cédé sa place bien volontiers. Il comprenait, tout à coup... un peu tard, en effet. Heureusement qu'il garda la présence d'esprit de se tenir coi sous l'étreinte. Ses doigts furent « muets ». Cette suprême et inqualifiable indifférence provoqua une détente de la part de Mlle Van Sand indignée. Hendrik en profita pour prendre promptement congé et gagner la porte, où il respira.

En somme, il se sentait mortifié de la prétention que cette vieille fille avait pu entretenir. Certes,

l'argent dont elle disposait n'était pas une quantité négligeable ; mais cela ne suffisait pas pour effacer ses rides et le désenchantement de sa figure fripée. Cette conquête-là lui apparaissait bonnement comme un affront. Rien ne lui aurait manqué. Il était vrai que cette aventure ajoutait à son expérience, et il n'est pas mauvais que l'homme en ait, de toutes les espèces.

Il prit la résolution de ne lâcher mot à personne de la défaite de Mlle Van Sand. Ce serait là un secret entre elle et lui. Tôt ou tard, il y comptait, quelque honorable occasion se présenterait à lui d'améliorer sa situation. Il attendrait jusque-là, simplement.

Quant à Mlle Van Sand, à dater de ce jour, elle travailla à édifier la paroisse. On la vit à tous les offices, et elle fit en sorte de répandre autour de ses actes le parfum discret de ses vertus.

XVII

A la suite d'un rigoureux hiver, il arriva, vers la fin d'un mois de mars, que plusieurs tempêtes se succédèrent, démolirent la digue en trois endroits, escaladèrent le quai, inondèrent les abris, et mirent le vieux maître de port sur les dents ; tant et si bien, qu'il prit un gros froid, rentra chez lui, grelottant de fièvre, et ne sortit de son lit que pour être étendu dans la caisse de sapin où finissent la plupart des hommes.

Le matin du jour qui vit trépasser le vieux *havenmeester*, Hendrik et quelques pêcheurs trouvèrent sur le *dam*, raide mort, parmi les piquets, ce chat que l'on y avait toujours rencontré. Il était devenu abominablement maigre et très laid avec l'âge, peut-être un peu galeux.

— Il s'en est allé dans la compagnie de son collègue, fit remarquer Karel Koor, parlant ainsi du maître de port décédé et du chat.

Un gamin prit la bête par la queue, la fit tournoyer, puis la jeta au flot.

La marée montait et grondait. Le ciel était trouble et épandait sur la houle des clartés livides. Au loin flottaient de longues écharpes de brouillard. Elles

étaient grises, d'un bleu sale par places, et, vers le bas, d'une teinte de plomb. Continuellement, de gros paquets d'eau et de bave venaient, avec fracas, s'éclabousser contre la digue et rejaillir, en poussières blanches, jusque sur les barques amarrées.

Quatre pêcheurs, devant ce spectacle, éprouvèrent le besoin de se communiquer leurs impressions :

— *'t water staat toch lastig.*

— *Nou.*

— *Slecht weer, hoor.*

— *Slecht weer.*

Ce fut tout.

Les lames se suivaient avec une hâte et une fureur terribles, battant le *dam* et s'élevant à chaque fois. Elles hurlaient et sifflaient, soutenues par un continuel et prodigieux halètement qui était la voix épouvantable du flux.

Tout à coup, quelqu'un signala une voile. Poussée par le vent et par la marée, elle grandissait rapidement, courant vers Bruinisse. On eut tôt fait de distinguer le *Bru 195*, appartenant à Wolfert Van Hollen, un homme de qui la ladrerie et la piété étaient proverbiales.

Il amassait en vue d'acheter sa part de paradis, avait prétendu Hendrik.

Mais Karel Koor assura que Van Hollen, par suite d'une indisposition de son fils aîné, avait embauché Beekhond. Ceci fut mis en doute. Toutefois il fallut se rendre à l'évidence, car différents pêcheurs, les plus jeunes, déclarèrent, bientôt, reconnaître le Beekhond à ses cheveux blancs ébouriffés et à son instabilité manifeste.

La barque était furieusement assaillie par les vagues; elle disparaissait par moment, puis se dégageait et poursuivait sa route en dépit des attaques. La bise devenait plus forte, grossissait sa voix, beuglait au large avec la houle, et gémissait effroyablement le long de la côte.

Presque tous les bateaux étant rentrés, le port se remplit de monde. La tempête attirait ces oiseaux de mer.

Le *195* se rapprochait. On aperçut le patron et le pauvre Beekhond. Ils ruisselaient d'eau et semblaient être en désaccord. On croyait les voir se défier du geste. Soudain, comme le premier s'était emparé d'une gaffe, ils se perdirent sous une grande vague qui prit par l'avant et sauta par tribord.

Quand la barque ressortit de dessous cette masse d'eau jaune ourlée d'écume, il n'y avait plus que Van Hollen à son bord. Il se répandit en signes désespérés, accroché à la barre, puis, après une nouvelle rafale, le nœud de l'écoute s'étant probablement relâché, il dut brusquement interrompre sa mimique pour s'occuper de la manœuvre. Ceci fait, ayant jeté une corde, comme pour venir en aide au vieux Beekhond qui ne savait pas nager, il recommença à exprimer, à l'aide des bras, sa désolation.

La tempête continuait de se déchaîner, portant la barque à terre avec une rapidité qui tenait du vol. Déjà le bateau de sauvetage s'apprêtait à sortir, lorsque le *Bru 195*, toujours poussé par le vent, se présenta à l'entrée du port. A la première tentative, miraculeusement, il y pénétra, sans encombre, n'ayant pas même éprouvé une avarie.

On constata immédiatement que la figure de Van Hollen était en sang, ce qui donna à supposer qu'il avait bien pu se battre avec Beekhond.

Il affirma que son aide venait d'être enlevé par une lame, pendant qu'il avait été, lui, projeté contre le mât. En tombant à l'eau, Beekhond avait dû, vraisemblablement, couler à pic, car il n'était pas revenu une seule fois à la surface.

Van Hollen se dépêcha, ensuite, d'aller faire sa déclaration à la maison communale, appréhendant des ennuis.

Il n'en fut rien.

Bien que personne ne crût devoir regretter Beekhond, on ne se priva pas de plaisanter, à mots couverts, la dévotion de Wolfert Van Hollen. Sans doute le disparu s'était-il permis de toucher à l'argent du saint homme.

Et la mer ne rendit pas ce pêcheur qui avait plus d'un péché sur la conscience.

XVIII

Oui, en vérité, il se présentait là, pour Hendrik, une modeste place, une petite chance. C'était quelque chose qui semblait fait pour lui, cet emploi de *havenmeester* tout à coup vacant.

Mais d'autres, certainement, briguaient cette charge. Ils étaient assez nombreux, les pêcheurs fatigués de leur rude vie pleine de risques et dont les profits ne laissaient pas d'être très minces.

Deux jeunes hommes venaient, tout dernièrement encore, de vendre leur bateau pour aller travailler dans une usine, près de La Haye. Cependant, il y avait lieu de considérer que ces gens-là étaient bien portants et forts; ils pouvaient ne plus, ou ne pas aimer le métier que leur avaient laissé leurs pères, cela ne les empêchait pas, s'ils l'abandonnaient, d'être aptes à se mettre à d'autres besognes. Mais lui, Hendrik, que s'en irait-il tenter ailleurs ; quels efforts serait-il capable de fournir?

Son cas était véritablement exceptionnel et digne de quelque égard. Puis, surtout, il avait acquis plus d'instruction que ces pêcheurs toujours en route ou à l'ouvrage, et qui n'avaient lu jamais d'autre livre que la Bible, dont ils ne soupçonnaient même pas la véritable grandeur, dont ils ne comprenaient point les beautés. Comment, du reste, auraient-ils pénétré celles-ci et pressenti celle-là ?

Les frères de Hendrik partageaient ces opinions et Karel Koor lui avait dit, sans compliments, sur la digue :

Hendrik, est-ce que vous ne pensez pas que la casquette galonnée du *havenmeester*... est-ce que vous ne pensez pas qu'elle vous irait, tout juste, sur la tête, Hendrik?... Elle vous revient de droit. Vous êtes un garçon instruit; il faut vous occuper de faire valoir vos capacités, il faut vous en occuper.

Hendrik avait apprécié la justesse des observations de ce Karel Koor, à qui il fut certain d'avoir accordé, depuis l'âge de raison, un excellent jugement et infiniment de bon sens. La logique, en termes simples et répétitions fréquentes, s'alliait sans défaillance à

ses idées, ou s'exprimait, on l'eût pu imaginer, dans chacune de ses paroles.

Plusieurs autres personnes semblèrent, également, trouver Hendrik tout désigné pour ces fonctions qu'il aspirait à remplir.

Il importait donc, se dit-il, fortifié dans ses résolutions par ces divers avis, de ne point différer quelques visites, et de recourir, notamment, à l'influence du docteur qui ne se ferait pas faute de l'aider en cette occurence.

Il posa sa candidature sans plus tarder. Peu de temps après, grâce à des démarches, et beaucoup en considération des titres que lui donnait son état physique, il fut investi de la dignité de maître de port.

Ceci ne fut pas précisément du goût de tout le monde. On vit des sourires jaunes et des mines sournoises assurer que c'était, en effet, la seule tâche à laquelle on pût employer encore ce Hendrik Saudemont, qui n'avait jamais été bon à grand'chose. D'ailleurs, il s'agissait d'attendre pour juger s'il serait à la hauteur de sa mission. Ce n'était pas tout d'entrer dans une place, il fallait s'y maintenir et donner des preuves que l'on était l'homme de la situation.

On verrait bien, concluaient-ils, avec l'air de gens qui comptent sûr la justice du ciel et les revirements de la fortune d'autrui.

Quant à Hendrik, cette réussite lui procura, dans le moment, toutes les satisfactions morales et matérielles. Désormais, il saurait considérer l'existence avec plus d'indulgence et de sérénité qu'il n'avait pu le faire jusque-là.

Du jour au lendemain, la vie, qui lui avait paru acceptable, lui devint bonne. Peut-être avait-il souffert autrefois; mais c'était si loin déjà, qu'il n'en gardait qu'un souvenir confus où dormait un vague reste de mélancolie effacée. Il ne lui demeurait qu'à goûter le charme délicieux d'un calme que l'humeur capricieuse d'une femme ne viendrait point troubler. Il éprouvait une véritable satisfaction à démontrer que cette jolie compagne de l'homme n'est pas, comme on le prétendait si unanimement à Bruinisse : « un indispensable mal ».

Au fond, il lui eût importé médiocrement de

découvrir de l'égoïsme dans la paix de son âme et la quiétude de son esprit.

Lorsque Willem perdit sa femme, et que Kees parla de divorcer d'avec la sienne, Hendrik comprit le prix de sa sagesse et la reconnaissance qu'il devait au Destin. Il se serait déclaré parfaitement heureux, si la charge de maître de port eût été un peu mieux rétribuée. Puis, elle le soumettait, parfois, à de véritables corvées.

Enfin, pour avoir goûté à ce qu'il appelait les « enchantements » de la grande ville, il entretenait l'ambition d'y vivre un jour, malgré tout. Savait-on? Les femmes y étaient plus coquettes, plus excitantes, et, pour ne rien cacher, leur sourire l'avait maintes fois charmé. On en rencontrait qui avaient de l'argent. Une maison bien achalandée, comme celle de son ami Morren, eût fait son affaire. Il s'y voyait, quelquefois, en imagination, avec une de ces accortes Bruxelloises, de qui les yeux ont des langueurs significatives que rien n'égale, si ce n'est la caresse subtile dont leurs lèvres ont le magique secret.

« Oui, pensait-il, alors, oui!... Il est vrai, par contre, qu'elles ont beaucoup de tempérament. »

Cette constatation ne manquait pas de le refroidir. Les exigences qu'il prêtait à l'ardeur des belles filles étaient faites pour l'effrayer. Et il songeait à autre chose.

En homme qui s'intéresse aux découvertes, aux productions du présent, à l'activité débordante des grands centres entrevus, Hendrik ne cessait pas de s'étendre sur ces sujets. Il se plaisait à les ressasser en lui-même. Il glorifiait le bourdonnement grandiose des métropoles, leur tumulte, leurs richesses.

La statistique n'était pas pour lui déplaire. S'il avait eu un faible, elle l'eût inspiré. Il ne pouvait se défendre complètement de prôner cette science qui est en état de citer des chiffres dont les proportions ne laissent pas d'en imposer. Pour son contentement et sa tranquillité, il avait la joie de les accepter aveuglément, ce qui est encore la meilleure manière de croire que l'on connaisse.

Bref, tout cela composait ses satisfactions, et, grâce à elles, il stimulait ses forces, créait sa con-

fiance. Il faut aux êtres cet enthousiasme qui les élève et leur communique une certaine foi dans l'avenir. Si les alouettes ne se faisaient point prendre au miroir, il y aurait quelque motif de les envier. Mais voilà, nous cherchons à faire des réalités de nos illusions, et c'est dommage, souvent.

En attendant, Hendrik effaçait le faux éclat de la ville par les pures et saines splendeurs de la nature. Il n'avait pas, pour s'émerveiller, la magnificence des édifices, l'éclat des décorations, l'éblouissement des lumières que créent les hommes; mais il était pénétré d'admiration devant le spectacle des ciels de la Zélande, avec leurs nuages neigeux ou gris troués d'azur, et qui reproduisent, dans l'immense étendue où voguent les voiles, le prodigieux caprice de leurs formes. Cela le consolait et lui suffisait aussi, au point qu'il s'en était fait une sorte de culte simple, où la contemplation pouvait passer pour la prière.

Quand les cités étaient tristes, et que le soleil n'y luisait qu'à travers un voile épais de poussières, la belle saison, faisant se mirer dans le Grevelingen les nuées chaotiques, évoquait tout soudain quelque féerie sublime composée par le ciel. L'Orient, avec ses palais prestigieux, blancs sur la douceur infinie de la voûte bleue, semblait se refléter dans le calme des eaux qui dominent ces terres zélandaises. Les mouvants nuages, pour défiler lentement au-dessus de l'onde, que la brise ridait à peine, y composaient ces architectures claires et idéales qui conviennent à l'illustration des contes arabes.

Et Hendrik se complaisait à évoquer, alors, les héros des *Mille et une nuits* parmi le dédale de ces châteaux chimériques.

Cependant, il est des heures où l'on voudrait plus que la fantaisie et le rêve. Parfois, le cœur s'éveille à la fraîcheur d'une aurore, à la mélancolie d'un crépuscule, et appelle d'autres délices plus réelles et plus tendres.

Mais les années usent toutes ces aspirations qui sont pareilles à de dernières amies, à de fidèles compagnes que n'aurait pu entraîner avec elle, dans sa fuite, notre jeunesse.

1907 VICTOR CLAIRVAUX.

L'AME PRISONNIÈRE

Le Poète a senti son âme prisonnière.
Il a fixé le ciel lointain, comme Jason.
C'est l'heure où, dépliant l'or chaud de sa toison,
Le soleil fait claquer les vermeilles bannières
Sur le sommet des tours du Rêve, à l'horizon.

Le soleil qui se meurt a des appels de gloire,
Ses gestes solennels emplissent l'occident,
Il baise l'infini de ses baisers ardents ;
Les quatre anges du ciel entonnent sa victoire
Et les clairons du soir vibrent entre leurs dents.

Les vents du crépuscule ont déchiré les nues
Et, par la brèche, ils ont amené du ciel bleu
Des fantômes de flamme et des formes de feu
Qui voguent lentement vers les mers inconnues
Pour s'y fondre à jamais dans la splendeur de Dieu :

Des poissons fabuleux, de rouges crocodiles,
Des navires ouvrant leurs deux voiles au vent,
Des châteaux de mensonge aux crénaux triomphants,
Des rochers merveilleux, des bois d'or, et des îles
Egrenant dans le ciel leur archipel mouvant.

Les voix, les voix du soir royales et câlines
Appelaient le Poète aux calmes voluptés;
Il voyait se dresser l'éternelle Beauté,
Tandis que, jusqu'à lui, les lumières divines
Traçaient immensément des routes de clarté.

Le Poète a voulu vers les cités du rêve
S'en aller en suivant les chemins non pareils,
Les bannières claquaient sous les souffles vermeils...
Mais le Destin cloua ses deux pieds à la grève,
Son immobilité ruissela de soleil!

Quand les songes passaient, îlots frangés de cuivre,
A travers l'air limpide, en leur voyage lent,
Il a senti l'appel de l'Inconnu troublant,
Et sa chimère osée a rêvé de les suivre —
Mais le froid de la mort a brisé son élan.

Et quand il a voulu atteindre dans l'espace
La Beauté, solennelle et grande vision,
Le Visage paisible et rêveur, tout au fond,
Regardait son effort et son attente lasse,
De son sourire étrange, impassible et profond.

Toutes les passions ont glissé sur sa tête,
Tous les souffles du soir ont levé ses cheveux ;
Il a bu leur tempête, il a crié : « Je veux
Ouvrir mes ailes d'or à leur course inquiète » —
Mais les vents ne l'ont point emporté dans les cieux !

Il a brandi ses bras dans la fuite éternelle
Des brises qui partaient vers les grands horizons ;
Son âme frémissait au seuil de sa prison ;
La vision de gloire allumait ses prunelles,
Le désir trop ardent consumait sa raison.

Car, lui qui s'enivrait des divines tempêtes,
Lui que l'or des couchants avait transfiguré,
Il sentait malgré tout en son cœur altéré
L'invincible besoin d'impossibles conquêtes —
O l'espoir renaissant d'un cœur désespéré !

Il a souffert l'horreur des tourments de l'attente,
Comme Moïse, il est resté les bras tendus,
Il a crié vers Dieu qui n'a point répondu.
— Au moins s'il avait vu la féerie éclatante
Sombrer parmi la nuit dans un geste éperdu ! —

Toujours la Vision qui l'appelle et qui brûle
S'étend au fond du ciel, trop splendide et trop loin,
Et lui, qui chante et crie, est le fatal témoin
Qui restera devant l'éternel crépuscule
En aspirant le vent qui ne le prendra point.

Au bord de l'Infini ses bras sont une lyre,
Chacun de ses sanglots s'éperd dans la clarté...
Et, cependant, le soir est si plein de beauté
Que, bien que maudissant dans son fatal délire
La splendeur du ciel d'or, il la lui faut chanter!

Mais il saigne, s'il vibre, et son âme enfermée
A des élans si hauts qu'elle pense en mourir,
Elle goûte en riant l'ivresse de souffrir,
Appelant sans espoir une nuit bien-aimée
Qui n'est point née encore et ne veut pas venir!...

PIERRE NOTHOMB.

LE MODERNE MOUVEMENT PROSAÏQUE ET DRAMATIQUE FLAMAND

Il m'a été reproché d'avoir brossé dans la *Belgique artistique et littéraire* un tableau trop superficiel de la moderne Renaissance poétique flamande (1). Je l'accorde volontiers, néanmoins avec la réserve que je n'ai point prétendu décomposer, partie par partie, la mosaïque littéraire flamande de cette époque. Je me suis efforcé d'en tracer simplement un dessin schématique, synthétisant l'essentiel des écrivains les plus représentatifs de la nouvelle expression d'une sensibilité régionale de notre pays.

D'ailleurs, je pense qu'il serait prématuré d'essayer une étude complète du moderne mouvement des lettres belges d'expression flamande, de le juger dans ses principes et dans ses résultats, d'en fixer la signification historique, attendu que les littérateurs flamands de cette génération n'ont pas achevé l'œuvre entreprise, demeurent à l'époque des évolutions décisives, travaillent en plein « devenir ».

Ceci posé en prémices, il me reste à présenter aux lecteurs de la *Belgique artistique et littéraire* et les modernes prosateurs et les dramaturges flamands d'aujourd'hui.

***

(1) Revue : *Vlaanderen*, no d'août.

Je me suis imposé le devoir de lire les livres flamands les plus importants parus pendant les sept premières années de ce siècle (1). Tâche ardue s'il en fut, car les lettres flamandes nouvelles constituent une espèce de domaine ésotérique dont le lecteur, tout flamand qu'il soit, a besoin de pénétrer les arcanes. Aussi n'ai-je pu me défendre d'imputer l'engouement des Hollandais pour ces écrivains flamands de la nouvelle école (2) à un certain snobisme mélangé du dilettantisme louangeant *a priori*, sans examen approfondi, les productions artistiques de l'étranger.

Faut-il en conclure que parmi ces nouvelles œuvres il n'y en ait pas s'imposant par leurs mérites?

Certes non.

Tous ces livres nouveaux sont pleins de qualités, témoignent d'une haute vitalité littéraire, attestent une préoccupation d'idéalisme, des efforts vers une nouvelle esthétique, rompant délibérément avec les normes traditionnelles, rejetant les formules enseignées et les clichés ancestraux.

Oh! que je me sens « vieux » quand, après la lecture de ces écrits modernes, je me rappelle mon juvénile enthousiasme pour les livres de Conscience! Et pourtant en leur simplicité uniforme, leur *gemütlichkeit*, ils savent dégager de l'émoi. C'est que Henri Conscience écrivait « avec du cœur ». Avec trop de cœur, je l'accorde. Cette outrance est un travers. Or, les modernes prosateurs flamands sont tombés dans l'excès contraire. Presque tous affectent de l'impassibilité devant les personnages qu'ils mettent en scène.

Leur vie affective, même chez beaucoup la vie intellectuelle, est absente de leur œuvre. Ces écrivains ne semblent vivre que par les yeux.

A l'exception du transcendant Auguste Vermeylen,

(1) La Renaissance littéraire flamande ne commence véritablement qu'à partir de 1900.

(2) La plupart des œuvres de nos modernes écrivains flamands sont éditées en Hollande, et y trouvent des débouchés fort enviables.

l'écrivain flamand dont les œuvres accusent une haute culture et manifestent un souci d'intellectualité — j'en parlerai plus loin —, ne cherchez dans leurs livres aucune complication psychologique.

Des descriptifs lyriques, voilà ce qu'en général ils restent; tous trahissent leur descendance des lignées de peintres glorieux, « de grands « petits maîtres » des Pays-Bas d'autrefois » selon l'expression de M. Louis Dumont-Wilden (1).

Comme eux ils possèdent une rétine sensuelle présidant à l'ordonnance de leurs ouvrages, subordonnant leurs moyens expressifs.

« Spontanément, sans la secousse des nerfs et sans nulle retouche, le peintre flamand fait jaillir les tons, dans leur valeur définitive, éparpille les points brillants, avance les clairs, recule les fonds, arrondit les contours, allonge des taches multicolores d'une notation si rapide qu'on la croirait capricieuse; et ces taches cependant expriment les choses avec un tel réalisme qu'on n'y a jamais atteint d'ailleurs que par le trompe-l'œil, le calcul et le procédé (2). »

Relisez cette citation et remplacez « le peintre flamand » par le prosateur flamand d'aujourd'hui, et vous aurez ainsi exactement défini l'essentiel des œuvres capitales des deux écrivains flamands les plus marquants après Aug. Vermeylen, de MM. Styn Streuvels et Hermann Teirlinck.

Au risque d'être taxé de rigorisme, je pourrais y ajouter, visant les clichés romantiques de quelques imitateurs irréfléchis de ces deux maîtres-écrivains, ces paroles excessives de l'hyperbolique Léon Bloy, mises dans la bouche d'un de ses personnages, à propos de ce qu'il qualifie de « la bonne blague lyrique (3) »:

— C'est comme « l'or des blés » que j'ai toujours vus couleur de rouille ou encore comme les abeilles du doux Virgile, ces « chastes buveuses de rosée » qui se posent quelquefois, dit-on, sur des charognes ou

(1) *Notre Pays* (La Sensibilité belge).
(2) Eugène Baie : *L'Épopée flamande*.
(3) *La Femme pauvre*, par Léon Bloy.

des excréments, — une vieille panne romantique rapetassée par les rimailleurs et les romanciers de l'heure actuelle! »

*
* *

Het Uitzicht der Dingen (L'Aspect des Choses), de Styn Streuvels est jusqu'aujourd'hui l'œuvre la plus significative du plus fécond de nos écrivains flamands modernes. C'est un recueil de trois contes, plutôt de descriptions représentant en leur ensemble une énorme fresque d'une partie de la West-Flandre, de cette contrée que la palette géniale de Claus a immortalisée. A travers « ce coin » Styn Streuvels nous figure les quatre saisons, à commencer par l'Automne pour finir par l'Eté (*De Ommegang*. Le Pèlerinage), conte occupant à lui seul 120 pages sur les 195 du livre; ce détail importe puisqu'il démontre l'amour de l'artiste pour le coloris vibrant, les paysages haut en couleurs, rutilants sous l'azur estival; c'est ici que bat réellement le pouls de sa race et que l'expression des dominantes de sa sensibilité s'accusent : particularisme, réalisme et panthéisme.

Pourtant des critiques déductifs pensent découvrir dans ce conte une exaltation de la religion catholique, les biographes de Styn Streuvels nous ayant informé que cet enfant génial des Flandres, cet artiste *self-made-man* est un catholique pratiquant.

Selon moi, l'art de Styn Streuvels n'est pas un art religieux. Il reste un art réaliste-panthéiste, deux choses distinctes, cela étant la façon dont il s'exprime, ceci ce qu'il exprime c'est-à-dire la beauté de la nature, le miroir où se reflète l'infini de Dieu.

Quant à son particularisme, il serait superflu d'y insister : son domaine d'observation directe est délimité par un coin de la West-Flandre; il n'en sort pas et sa fécondité d'écrivain égale celle des champs édéniques de cette partie de la Flandre, son énergie active vaut celle de la collectivité de ses concitoyens, pataudes frustes dont il veut identiques et leur façon de sentir et leur façon d'exprimer. Il ne peut, du

reste, se passer d'émailler son écriture de mots de leur idiome.

Cette faiblesse est déplorable, il faut en convenir; elle oblige à une initiation préalable et empêche donc la communion directe à la beauté de l'Œuvre.

Toutefois, puisque le moyen fondamental de l'écrivain est la description, le lecteur non philologue ou préalablement informé des expressions caractéristiques du patois west-flandrin peut aisément se suggérer les objets représentés, car le verbe de Styn Streuvels possède un don d'incantation rythmique intraduisible.

Je me souviens d'avoir lu des pages entières consacrées à l'évocation du vent; sans songer à me rendre précisément compte des mots, je subissais littéralement les effets du vent, frissonnais sous les rafales automnales, et j'entendais craquer le bois mort...

Ce n'était plus de la littérature, c'était de la musique; c'est sans doute cette qualité qui constitue l'impérieuse séduction, voire la personnalité de l'œuvre styn-streuvelien.

Je ne connais à lui comparer que certaines descriptions de Camille Lemonnier ou de Georges Eekhoud; mais chez ces maîtres l'on sent toujours le souci de l'action des personnages; ils les veulent en chair et en os, naturels, tels qu'ils sont et non comme leur imagination les idéalise.

Or, pour Styn Streuvels ses personnages ne constituent qu'un détail, une dépendance de l'éternelle action de la Nature, de la Fatalité, du *Fatum* auquel leurs actes sont subordonnés. Il les place à l'arrière-plan et les compose parfois de toutes pièces. C'est lui-même d'ailleurs qui convient de l'emploi de ce procédé.

« Je ne connais personne, écrit-il (1), qui m'ait servi comme modèle, parce que les gens, comme ils sont, ne se montrent jamais conséquents en leurs actions; à les observer, ils ne sont jamais ni assez

(1) *Styn Streuvels* (Sa vie et son œuvre), par André de Ridder, chez Veen, Amsterdam, p. 103.

bons ni assez mauvais que pour les prendre comme des types.

» *Je crée mes personnages*; ils m'appartiennent, ils agissent, évoluent, souffrent, se révoltent, vivent et meurent toujours selon des lois éternellement immuables. (Sentez-vous ici le fatalisme de cet écrivain soi-disant catholique?) Le paysage qui encadre leurs actions, les horizons qui bornent leurs aspirations, le milieu où ils se rencontrent et se combattent mutuellement, est expressément créé pour eux. Je suis un idéaliste, comme nos maîtres flamands étaient des idéalistes. »

Styn Streuvels est un idéaliste à l'instar de Rubens, cherchant avant tout le décor grandiloquent. De là peut-être son mépris des tendances psychologiques des écrivains français. Il le déclare lui-même (1).

« Je n'écris pas des romans psychologiques de ville, mais j'écris des simples nouvelles de paysans. Si l'on ne me considère pas comme un psychologue, c'est parce que je ne veux pas décrire directement.

« Mon principe est que la psychologie doit apparaître des faits des gens, se cacher derrière leurs actions. Quand je rencontre quelqu'un dans la rue, alors cet humain n'ouvre pas la porte de l'armoire de son âme (?) (*zielekast*), ou de la mécanique de son cerveau, et encore moins il me dit : Je pense ceci... et comme je pense de telle façon, j'agirai comme ça ; mais je dois démêler de la physionomie de cet homme, de ses faits et gestes, quelles pensées, vu l'ambiance, le temps et les circonstances, le font agir. Ainsi je comprends la psychologie (2). Les patelinages de psychologues patentés comme Bourget ressortent du métier et non de l'art. Selon moi, l'artisan doit autant que possible être proscrit de l'artiste, et c'est

(1) Autre lettre à M. André de Ridder, colligée dans l'ouvrage : *Styn Streuvels*.

(2) Or, n'y a-t-il pas une différence entre une apparence extérieure, un fait tangible et la vie psychique ? Les faits, chez les personnes les plus frustes ne sont pas toujours le résultat d'un travail psychique, la physiologie y joue très souvent un grand rôle.

un défaut d'immerger les sentiments humains dans un pathos de mots scientifiques et pédants... »

Quoique ces paroles soient quelque peu irrévérencieuses à l'endroit de certains auteurs notabes, elles accusent la probité d'un artiste uniquement préoccupé de s'exprimer en beauté. Le manque d'analyse psychologique dans les œuvres de Styn Streuvels peut trouver son excuse dans le naturel fruste, tout d'instinct et d'impulsion des personnages que cet écrivain décrit.

Dans tous les cas, je persiste à croire avec J. Lhoneux que « l'agencement des actions » est un point faible dans les œuvres des écrivains flamands de l'heure actuelle (1).

Styn Streuvels s'est essayé un jour dans l'art dramatique avec *Soldaten leven* (Vies de soldats.) Vu la réputation de l'auteur la pièce a été jouée, mais sans succès.

Cette uniformité de l'œuvre de Styn Streuvels est imputable à son milieu. Il ne peut, n'ose sans doute pas le quitter. M'est avis que si cet écrivain de race devait se déraciner, venir vivre à Bruxelles, à Paris ou à Amsterdam, il serait frappé de stérilité et ne pourrait jamais produire des œuvres fortes comme ce soi-disant déraciné, M. Cyrille Buysse, l'auteur célèbre de *Bolleken*, lequel, tout comme son concitoyen et ami, l'illustre gantois Maurice Maeterlinck, a choisi sa résidence dans un pays étranger (2).

Tous les lettrés flamands se désolent de cette spécialisation sempiternelle de l'auteur moderne dont en vain depuis des années ils espèrent l'œuvre définitive, le *Standaardwerk* comme ils la dénomment.

Il manque à Styn Streuvels le souci d'intellectualité dont Aug. Vermeylen imprime tous ses travaux.

*
* *

(1) Je devrai confirmer cette observation quand je ferai ressortir tantôt l'indigence des œuvres dramatiques flamandes.

(2) M. Cyrille Buysse, un des avants-coureurs de cette renaissance littéraire flamande, comme je le signalais dans les précédents articles (*La Belgique Artistique et Littéraire*, mois de juillet et de septembre) habite La Haye et est compté parmi les plus grands des prosateurs hollandais.

Auguste Vermeylen reste jusqu'aujourd'hui le seul écrivain flamand dont l'œuvre dénote un souci de culture large, universelle.

La profondeur de sa philosophie égale celle de l'auteur du *Trésor des Humbles* dont il a la langue simple et pourtant riche en coloris.

Son dernier livre, *De Wandelende Jood* (Le Juif errant) marquera une date dans la moderne littérature flamande et précisément parce que jusqu'à ce jour elle ne possédait aucune œuvre imprégnée de spéculation philosophique et de profondeur psychologique.

— Tu seras errant jusqu'à ce que je vienne! et le juif Ahasvérus, l'ex-cordonnier de Jérusalem, erre toujours parmi nous.

Je n'insisterai pas davantage, la vieille légende étant par trop connue; seulement Vermeylen l'a élargie jusqu'au symbole, comprenant par symbole « la plus parfaite et la plus complète figuration de l'idée (1) ».

Cet errant est l'homme inquiet de nos temps modernes cherchant en vain la Beauté et la Vérité, et qui, ne trouvant nulle part de la satisfaction à son rêve insatiable, se révolte quelque temps, puis se laisse vivre, devient terre-à-terre, et, par manque de volonté, devient la proie de l'éternel féminin..

Les scènes se déroulent dans les décors des Primitifs flamands, sont figurés avec un brio incomparable et une sûreté de touche inégalable.

C'est un chef-d'œuvre de la nouvelle littérature flamande, une œuvre durable parce qu'elle situe des aspirations communes à une époque, à une collectivité, synthétise un état d'âme universel.

Et c'est pourquoi il faut placer Auguste Vermeylen, malgré qu'il n'a pas produit encore la dixième partie de ce que Styn Streuvels a lancé dans le monde, sur le même pinacle que son confrère de la West-Flandre.

Ces deux écrivains réunis forment l'astre rayonnant au firmament littéraire flamand de ce siècle.

(1) Henri de Régnier (Figures et Caractères).

Autour de leur halo de gloire luisent avec des clartés diverses des satellites. Ils sont nombreux et les examiner minutieusement, les analyser afin de les classer selon une stricte hiérarchie dépasserait le cadre de cet article de revue.

Je tâcherai seulement de fixer leur substrat.

***

Sans conteste, parmi ceux-ci Hermann Teirlinck est le plus marquant. Il est jeune encore et déjà son œuvreest considérable. Son dernier recueil de descriptions, intitulé : *Zon*, atteste ses magistrales capacités de peintre, mais d'un peintre de l'école des pointillistes, s'attardant de préférence à des détails lumineux.

Chez cet écrivain le décor parfois mange littéralement les personnages selon un terme d'atelier de peintre. Cependant il s'est essayé au roman d'analyse : *'t Bedryf van den Kwade* (L'acte du mauvais) dans lequel des types sont fermement campés.

Le moyen expressif de cet auteur rebute parfois à cause de sa préciosité. Les expressions dialectiques ou les néologismes empêchent très souvent de participer à l'émotivité de ce prosateur doublé d'un poète intimiste. Bref, Hermann Teirlinck est un grand talent qui a subi le frottement de la vie internationale des grands centres ; dans ses écrits, l'on sent un souffle vers le large ; il ne se spécialise pas obstinément comme Stijn Streuvels et varie ses sujets. Les plus légitimes espoirs sont fondés sur Hermann Teirlinck, et avec raison.

De par son souci de réalisme, il réfrène le « démon du naturalisme » tandis que Lode Baekelmans lui laisse plus de brides et ne l'arrête qu'au moment de vouloir émoustiller la sensualité des lecteurs.

Lode Baekelmans choisit ses personnages parmi les ouvriers des bassins anversois. En lisant sa prose cahotante, l'on songe à celle de Georges Eekhoud (1).

(1) Lode Baekelmans a traduit plusieurs contes de l'auteur du *Cycle patibulaire*.

Les coucheurs des galetas de notre métropole sont décrits avec un brio juste et savoureux, et leurs exploits narrés avec une verve croustillante, une riche documentation de mœurs. Au surplus, il est doué d'une roublardise humoristique qui, dès l'apparition de son premier livre, lui fit une réputation de belle personnalité ; cette qualité d'ironie est manifeste dans ses deux derniers livres, *Zonnekloppers* et *Dwaze Tronies* (Trognes d'abrutis). Il est regrettable que çà et là ces œuvres pêchent par superficialité ; l'on dirait que l'esprit d'observation de Lode Baekelmans le presse constamment ; il ne se donne pas la peine de finir ses personnages, ils passent dans ses livres comme des images cinématographiques ; le lecteur reste avide de les connaître plus profondément.

Tout à l'encontre de ce fougueux naturaliste, que le côté patibulaire des hors-la-loi, des débardeurs, des « brutes » attire, Maurits Sabbe choisit les doucereux parmi les frustes réfléchis, les philosophes qu'il figure dans un cadre idyllique avec une pointe de compassion communicative. Son dernier livre, *De Filosoof van 't Sas* (Le Philosophe de l'Ecluse), constitue dans ce genre un véritable petit chef-d'œuvre. Voici comment un critique d'art hollandais juge le charme captivant de cet ouvrage (1) :

« Un petit livre savoureux comme un verre de lambic frais et irritant que vous finissez en trois lampées ; vous vous êtes reposé, puis vous partez et personne n'exige, pas même le patron de « l'estaminet excellent », de vous ressouvenir encore de ce « spécial » une demi-heure plus tard. »

Maurits Sabbe a l'écriture sobrement élégante ; chez lui, vous ne trouverez aucune tendance sociale comme chez cet autre prosateur de belle envergure : M. Gustaaf Vermeersch, dont *Mannenwetten* (Lois d'hommes) et *De Last* (Le Fardeau) sont des épisodes de vies ouvrières racontés dans une langue âpre, parfois rude, dépourvue de nuances et néanmoins impressionnante en ses teintes de grisaille. La

(1) G. Scharten, revue *De Gids* (numéro d'octobre).

remarque relative à l'impassibilité de l'artiste devant les personnages mis en scène, que je faisais plus haut, trouve de nouveau son application ici.

Il en est de même du livre de Léo Meert, *Van jongere geslachten* (De récentes générations). Cet écrivain y dépeint également le monde ouvrier; il annote son « amoralisme », mais le fait d'une manière sommaire, sans exprimer un jugement, je dirai « sans âme »; de là une sécheresse de facture.

J'estime qu'un réalisme tendancieux ainsi compris est une erreur. Afin de faire sentir toutes les tribulations des êtres que l'artiste étudie, il faut qu'il trempe son cœur dans ses types et le communique ensuite aux moules littéraires, sans trop se soucier de l'exactitude photographique du milieu dans lequel ils se meuvent.

Et pourtant nos romanciers flamands de l'heure actuelle peuvent aisément dégager les prodromes du « roman social » dans les œuvres : *Arm Vlaanderen* (La pauvre Flandre); *Arme Menschen* (Pauvres gens) et *Hard Labeur* du défunt romancier Reimond Styns.

Celui-ci mourut en 1906 et sa mort demeure une perte irréparable pour les lettres flamandes d'aujourd'hui. Car, selon les prévisions des critiques les plus autorisés, Reimond Styns serait devenu le plus puissant de nos romanciers flamands. Il possédait bien l'art d'agencer les actions et de faire vivre ses personnages autant physiquement que psychiquement. C'était une vraie nature d'artiste, une figure à part dans ce moderne mouvement prosaïque flamand, dont ses livres resteront les illustrations caractéristiques.

Pour ces raisons j'ai tenu à finir cet examen sommaire (1) du renouveau de la prose flamande, dont,

(1) J'aurais encore pu citer MM. Emmanuel De Bom, Lambrecht-Lambrechts, Gustave d'Hondt, Victor De Meyere, André de Ridder et bien d'autres; mais je n'entends établir ni hiérarchie ni classement définitifs, d'ailleurs impossible pour les motifs indiqués au début de cette étude.

Les lecteurs de la *Belgique artitisque et littéraire* curieux de se renseigner plus amplement consulteront avec profit l'anthologie : *Vlaamsche Oogst.*

(*Proza en Poésie*, Amsterdam, S.-L. Van Looy, 1904.)

vu la richesse de l'efflorescence, l'on peut augurer une moisson rivale de la magnificence de celle des lettres belges d'expression française.

* * *

Cependant la moderne littérature dramatique flamande reste inférieure.

Certes, j'opine avec M. Louis Dumont-Wilden (1) :

« C'est un phénomène constant dans l'histoire des lettres que la naissance tardive du théâtre — au moins du théâtre tel que nous le concevons aujourd'hui. En dehors des drames religieux, expression lyrique des légendes sacrées ou des fastes d'un culte municipal, l'art dramatique apparaît comme une des formes dernières de l'Art. La comédie de mœurs et la comédie de caractères ne se développent que dans une civilisation perfectionnée et dans une littérature déjà savante. Quoi d'étonnant qu'une jeune école dont les origines ne remontent pas beaucoup au delà de 1880, et qui se complut d'abord, avec une ivresse barbare, dans les singularités de la décadence, ait longtemps dirigé d'un autre côté ses efforts ? »

Mais n'oubliez pas que M. Louis Dumont-Wilden vise le théâtre belge d'expression française et tout spécialement l'école littéraire dont les origines ne remontent pas beaucoup au delà de 1880.

Or, depuis le commencement de l'autre siècle, le théâtre flamand a eu ses dramaturges (2).

Avec infiniment de raisons l'on peut se demander donc :

— Qu'est-il advenu, en définitive, de ces Chambres de Rhétorique qui, au XVIe siècle se propageaient par toute la Flandre? Nous ont-elles légué le chef-d'œuvre à la composition duquel s'adonnaient tant d'efforts ?

Oui, des rhapsodies de mots, des rhapsodies de

(1) Rapport présenté au nom du jury du concours dramatique d'Ostende-Centre-d'Art.

(2) H. Van Peene le plus fécond des dramaturges flamands est né à Caprycke (Flandre orientale) en 1811.

notes, mais un cri, un seul cri profond d'allégresse, non pas! Aussi doit-on concevoir une haute idée du génie de la Flandre qui s'affirme malgré des conditions contraires à la production intellectuelle, malgré le draînage des corporations et leur inéluctable gaspillage de talents. C'est, en somme, par la voie trop exiguë de la famille ou de l'association que se répandirent dans le monde les jaillissements de ses facultés maîtresses (1).

Et n'est pas dans ce travers de la race à penser et à se réjouir en groupe que réside précisément la cause de cette indigence d'un art, sans conteste le plus capable de discipliner la sensibilité des masses.

Car à côté de ces fameuses Chambres de Rhétorique virtuellement dissoutes par un décret de la République du 22 mai 1796, mais dont plusieurs se perpétuent actuellement sous leur ancienne dénomination :

De Ongeleerden van Lier (Les Illettrés de Lierre), 425 années d'existence;

De Catharinisten, d'Alost, 800 années d'existence, etc.;

les sociétés dramatiques abondent à notre époque. Dans la moindre bourgade l'on en compte deux au moins, respectivement représentatives des opinions politiques. Il y en a qui comprennent leur rôle et travaillent au relèvement de l'art théâtral flamand, mais leurs efforts isolés se heurtent à bien des entraves.

Celles des grands centres, notamment *De Vlamingen*, *De Morgendstar*, etc., de Bruxelles, organisent des concours d'art et de littérature dramatiques et imposent aux sociétés participantes d'interpréter les œuvres primées au concours. Mais ces « pseudo » nouvelles pièces, qui, très souvent, sont les moins médiocres parmi les médiocres, parce qu'elles sont toutes écrites pour des amateurs et engendrées selon les traditions du théâtre de Scribe, ne sont plus que rarement représentées.

En l'espèce les statistiques dressées par M. Jean

(1) Eugène Baie, *L'Épopée flamande*.

Bruylants, dans *Le Lucifer* (1), sont significatives.

Ainsi *Jezus de Nazarener*, de Raphaël Verhulst; *Een Nieuw Leven*, de Hubert Melis, deux des meilleurs morceaux du répertoire flamand moderne, ne sont représentés que trois ou quatre fois au cours d'une saison théâtrale, tandis que *De Kilometervreter* (Le Dévoreur de kilomètres) a été joué plus de quatorze fois; et M. Jean Bruylants conclut :

« L'obligation devrait être : représenter sur nos scènes flamandes des pièces d'art, n'importe de quelles littératures elles proviennent. »

Je voudrais supprimer la dernière partie de ce vœu, car le théâtre flamand nous rabâche trop de pièces qui, réputées fameuses dans d'autres pays, ressemblent en leurs tronçons déformés sur la scène flamande à des médiocrités quelconques.

Encourager efficacement mais intelligemment les pièces belges, voilà un moyen de relever la littérature dramatique flamande (2).

Albert Rodenbach doit être considéré comme l'avant-coureur des tendances nouvelles dans la littérature dramatique flamande.

Gudrun, ce drame lyrique, dont seuls les trois premiers actes ont été retravaillés et achevés dans une version définitive, marque une date dans l'histoire de notre littérature, parce qu'il constitue la grande œuvre de l'école de Gezelle, celle qui, pour la génération nouvelle, a joué le rôle qu'avait rempli, pour les artistes de la première période, *Le Lion de Flandre*. Si le roman de Conscience a réveillé l'âme nationale d'un peuple assoupi, la pièce de Rodenbach a brusquement surgi sur la grève comme un phare, et elle a guidé les nefs incertaines dans les grands courants des littératures européennes. Gudrun est une fusion ingénieuse de la légende germanique

(1) *Lucifer*, organe du mouvement dramatique flamand. — Anvers.

(2) Il me faut rendre hommage ici au Gouvernement d'avoir accordé le prix gouvernemental de littérature dramatique à M. Rafaël Verhulst pour son drame en vers : *Jezus de Nazarener*.

et de la conquête romaine, une œuvre de jeunesse audacieuse, fraîche, éclatante (1).

Starkadd, le poème épique de Ad. Hegenscheidt (2), publié dans la revue *Van nu en straks* fait curieusement penser à *Gudrun*.

Malheureusement ces deux pièces en vers présentent des difficultés quasi-insurmontables de représentation.

A ce point de vue, la tragédie de Rafaël Verhults, *Jésus le Nazaréen*, quoique d'une moindre expression poétique, reste supérieure aux œuvres précitées. La valeur de *Jésus le Nazaréen* a provoqué de vives controverses.

Il importe néanmoins de considérer ce dramaturge comme un des plus marquants du moderne mouvement dramatique flamand.

Il vient de remporter de nouveau le prix gouvernemental pour son drame *Semini's kinderen* et la ville d'Anvers a primé sa nouvelle pièce *Telamon en Myrtalee*.

Ce sont — relativement parlant — des œuvres de haute pensée, tandis que *De Bruid der Zee* (La Fiancée de la mer), *Herbergprinces* (La Princesse d'auberge), pièces lyriques de Nestor de Tière, évoquent des scènes épiques qui acquièrent tout leur attrait d'art par une musique suggestive.

Jane Shore et *Parasina*, de Frans Gittens, comptent aussi parmi les meilleures pièces de cette époque.

Hubert Mélis, charpente des comédies de mœurs bourgeoises. *Nieuw Leven* est un effort très méritoire, malgré l'analyse faible des personnages quelque peu naïfs.

Louis Scheltjens, de Rupelmonde, est un dramaturge d'une âpre puissance d'évocation ; il nous traduit des scènes de la vie des écumeurs de rivières, des briquetiers, des vagabonds ; il lui manque malheureusement une touche nuancée.

(1) Littérature flamande (La Patrie belge), Cam. Huysmans.
(2) Voir, *La Belgique artistique et littéraire* août 1907. Le moderne mouvement poétique flamand.

Récemment, un de nos bons poètes, Jef Mennekens, s'est essayé à la tragédie historique avec *De Kroon* (La Couronne), représentée au Théâtre Flamand de Bruxelles et remarquée surtout pour l'impeccabilité de sa facture.

Et il serait malaisé, maintenant, de nommer encore des dramaturges flamands d'aujourd'hui qui ne travaillent pas selon la routine, s'inspirant de l'art secondaire des confrères d'autrefois (H. van Peene ; Em. Rosseels ; J. Roeland ; Félix Vande Sande; Napoléon Destanberg; Em. Van Driesche, etc., etc.). Leurs pièces périmées sont toujours jouées avec le même succès, ce qui prouve manifestement le manque de culture esthétique de notre public flamand et éclaire sur sa sensibilité non disciplinée...

JEAN LAENEN.

JOURNAL D'UNE IGNORANTE EN ITALIE (LETTRES ROMAINES)

Les Pèlerins

A Edmond Picard.

Depuis quelques semaines, les bords du Tibre, les alentours du Vatican, la place sévère de Saint-Jean-Lateranense, les beaux degrés de Sainte-Marie-Majeure, la solitude de Saint-Paul hors les murs, offrent un aspect nouveau. Il semble que l'on se sente un peu plus dans Rome, dans cette Rome dont quelques vivants gardent encore mémoire, et dont les écrivains nous ont laissé si fière image.

Non que les pèlerins de « l'Annos anto » nous aient offert des visions pareilles à celle que dut évoquer l'aspect de la Piazza del Popolo en 1300, alors que plusieurs milliers de pèlerins à cheval, à pied, en carrosses, en litières remplissaient la via Flaminienne, et franchissant le Ponte Molle, entraient dans la ville des papes par cette baie grandiose de la « Porta del Popolo ». Je ne crois pas non plus que cette cinématographie vivante, nous fût-elle rendue effectivement, il y aurait pour accueillir ces cortèges, la curiosité, l'empressement et l'enthousiasme d'antan. Certes, l'arrivée des pèlerins contemporains manque de grandeur qui se fait à la gare centrale de Rome; les voyageurs ont moins fière allure, et nous aussi. Moins exigeants nous sommes, lorsque dans les rues de la Rome à essais modernes, nous voyons quelques nuances d'un impressionnalisme italien; cela nous sort de la banalité cosmopolite et de l'égalitaire costume que laisse dans nos grandes villes l'unique trace d'un snobisme monotone.

J'ai suivi ces pèlerins jusqu'à Saint-Pierre : ils venaient des Abruzzes, dans une majorité considérable de l'élément populaire et campagnard. Quelques petits bourgeois çà et là ; mais ce sont ceux-là mêmes qui travaillent, qui peinent de leurs mains, qui ont interrompu leur labeur, en même temps que sup-

primé quelques jours, le gain quotidien. C'est une occasion unique sans doute, pour ces pauvres gens, de voir Rome à bon marché, mobile secret du voyage. Il est clair que le facteur de la curiosité est entré pour quelque chose dans l'intention ; mais à les voir dans la basilique, ou admis à la réception pontificale, je pense qu'à ce charme du déplacement, à cet éveil intellectuel de quelques jours, gagné par le labeur de l'année, je pense qu'il se joint très sûrement autre chose.

Le soleil qui obstinément, cet hiver, refusa une visite un peu longue aux Romains, nous fit ce jour-là sa première salutation ; et, s'aidant de la cruelle « Tramontana », souffla sur le Château-Saint-Ange, et dans les ondes éclatantes des fontaines, un beau rayon de lumière...

Dès 10 heures du matin, l'hémicycle de la vaste place est rempli, des groupes y stationnent avec ce plaisir méridional d'être dehors ; les allants, venants, montent et descendent, durant qu'omnibus et tramways lilliputiens déversent la foule indigène, étrangère, polyglotte. Et les mantilles noires sur la tête des « Signore » n'ont point autant de grâce que les fichus de laine, à guirlandes, aux couleurs délicieusement osées, dont les « Donne » couvrent leurs chevelures en désordre, pour entrer dans la Basilique. On n'y entre aujourd'hui qu'avec des cartes ; Saint-Pierre est grand, les étrangers sont curieux, et le Maître de Chambre a la main généreuse.

Les pèlerins, plusieurs milliers, sont depuis longtemps placés au fond du vaste temple, devant un autel préparé pour le Souverain Pontife.

Deux heures d'attente debout ! mais combien suggestives, sous la radieuse coupole. La Basilique vaticane serait-elle remplie, que la proportion des lignes y paraîtrait harmonieuse, et l'on n'y aura jamais l'impression d'un étouffement, tant circulent partout, en dominateurs, et l'air et le jour, à travers les piliers blancs, les plafonds d'ors, les tombeaux grandioses, les chapelles profondes, les baies géantes. Bramante et Michel-Ange ont été les vrais initiateurs du *Pleinairisme*.

Les bannières des corporations pélégrinantes

pénètrent à leur tour, se rangent à droite du siège papal. De loin en loin, des « Monsignori » en manteau violet, des messieurs en habit noir et extrêmement décorés, des garde-nobles, traversent l'espace réservé, lorsque le fort Saint-Ange lance le « Mezzogiorno » par la voix canonnière. Aussitôt, du point lointain où je suis placée, j'entends au seuil de la profonde nef, un premier cri suivi spontanément d'exclamations joyeuses : « Viva, Evviva » et des battements de mains, formidable roulement qui gagne et s'approche. C'est Léon XIII, soulevé sur la Sedia.

La cérémonie est d'ailleurs simple, presque intime. Ainsi, plus touchante ; le vieillard-pontife ne porte ni tiare, ni vêtements solennels, ni insignes de souveraineté.

Le pape est vêtu de la soutane blanche unie, vaste cape de souple lin, d'un rouge admirable et doux : ni broderie, ni dentelles.

Sur les cheveux d'un argent diamanté, la petite calotte de laine blanche, et sous cette auréole immaculée, le visage émacié sans raideur, la tête petite et le corps frêle, la main ascétique et bénissante. — Aucun orgue, aucune fanfare ; de sonores voix ultramontaines qui clament : *Viva il papa Leo.*

Les litanies liturgiques, entonnées par les chantres, auxquelles tous les pèlerins répondent, et beaucoup d'autres, — hommes, femmes, enfants, — avec tous les accents de l'univers.

Tout blanc, tout diaphane, le pape élève le bras et prononce la bénédiction apostolique sur les pèlerins, sur la foule, jusqu'au seuil lointain du temple immense.

On l'enveloppe du manteau rouge, doublé de rouge, sonnant une fanfare éclatante sur la toge blanche. Commence alors devant le pape le défilé des principaux pèlerins. Son blanc visage sourit, et sa blanche tête s'incline pour chacun ; et la courte et paternelle visite s'achève dans le même ordre, le cortège remplit le même parcours.

D'aussi près que possible, le caractère austère de la physionomie de Léon XIII. me frappe de plus en plus, — marqué par les ans, dans le génie qui l'anime.

Plus que jamais, il rappelle le mot d'Amiel : « C'est

une âme qui a rencontré un corps. » — Et, malgré la transparence, malgré l'affinement de la matière, le nez et la bouche positifs sont d'un dessin si accusé, si net, que tout le visage garde une vie extraordinaire. L'œil entouré de cette pâleur de cire blanche et de cette auréole de neige est d'une intensité de noir diamant, et cette description ne sert de rien, parce que ce qui est indescriptible, c'est l'expression spiritualisée; c'est tout ce qu'elle explique, tout ce qu'elle éclaire, en passant devant vous, la main levée, la tête inclinée vers tous.

Evviva! Viva il papa Leo! Les gardes suisses enferment le cortège, la large porte s'ouvre, la vision disparaît...

La gente cosmopolite, la foule bourgeoise indigène, le clergé, les séminaristes, tout se disperse dans la vastitude de Saint-Pierre; le brouhaha, le va-et-vient, le rire, la causerie à voix haute, se dédommagent. Aussi bien le silence est chose inconnue dans une église italienne, le silence, et bien d'autres choses encore...

Mais j'observe les pèlerins. Ceux-là, qui sont des « signori », le patron, le bourgeois, l'employé, — s'en vont plus ou moins flânant, la cérémonie achevée; pour la plupart, les « contadine » restent.

Est-ce pour contempler les merveilles de l'église, toutes éblouissantes à leurs yeux? Suivons-les.

Ces vieillards aux vieilles capes sordides et au méridional petit bonnet abruzzien en coton bigarré rouge et vert; ces « contadine » brûlées de soleil, avec les corsets sombres, enfermant le fichu blanc brodé; la jupe de bure à fins plis, et courte; les châles de grosse laine si majestueusement ployés sur la chevelure noire et frisée; les longues boucles d'oreilles battant sur le cou hâlé; la veuve et la mère en deuil, toute en laine mate, noire, avec — pour tache blanche seulement le fichu croisé; et en signe d'austérité ni collier ni pendant d'oreilles. — Ces ouvriers, aussi, tristement modernisés dans le complet à carreaux, et la « ragazza » aux mains rouges, ayant sacrifié à la jaquette tailleur et à la jupe longue, — toute la plèbe demeure dans l'église, pour prier.

Par groupes de quelques-uns, avec leur curé, agenouillés deci-delà sur les belles dalles ou devant les chapelles, — je vois leurs visages où le travail n'a enlevé ni l'énergie ni la placidité, se revêtir d'un recueillement primitif, d'une concentration naturelle, d'une élévation tranquille. Les uns priaient comme on prie dans leur pays, — certes, des lèvres et presque tout haut; mais leurs lèvres voulaient assurément traduire quelque chose de leur cœur; les autres suivaient attentivement ce que le « parrocchio » lisait tout haut. D'autres, qui renfermaient en leur être toute la couleur locale italienne, baisaient la pierre, prosternés sur le marbre, invoquaient avec de grands gestes méridionaux; d'autres encore conversaient familièrement avec le bon Dieu, mêlant le ton le plus hâtif et le plus distrait, à la posture la plus suppliante, tous surtout étaient absorbés, et inconsciemment sans doute, par le sentiment de leur vie intérieure.

Ce spectacle est à peu près introuvable aujourd'hui, de voir réaliser en tableaux vivants, ces étonnantes expressions des temps, qu'il faut chercher aux salles des musées!

Peuple vraiment curieux, attirant, d'autant plus qu'on le voit résumant en lui le plus de sensualisme superstitieux et le plus de tendance au mysticisme. Mysticisme toujours passionnel, il est vrai, devant passer par l'intermédiaire des sens, caractéristique de la race latine — mais prenant sa source, cependant, au domaine intérieur des rapports de l'homme avec l'Idéal Divin. Peuple, surtout, qui malgré les efforts des classes bourgeoises envahissantes, en reste si loin, si différent.

En sortant de cette fastueuse basilique, que peuplait seulement alors le peuple de pèlerins paysans à genoux sur les marbres rares — je songeais à cette parole de l'Evangile : « Je vous loue, mon Père, Seigneur du Ciel et de la Terre, de ce que vous ayez caché ces vérités aux sages et aux prudents, et les ayez révélées aux petits. »

JACQUELINE HERMANN.

YMNIS ET NUMAINE

Pièce en 4 actes et 5 tableaux

ACTE QUATRIÈME

TABLEAU PREMIER

Décor du premier acte : Le Palais du Roi.

(*Numaine et Ludwige sont amenées par des gardes qui se retirent silencieusement.*)

NUMAINE, *à Ludwige.*

Je te plains, pauvre fille... Tu partages mon sort, iniquité aussi inouïe que ma captivité elle-même.

LUDWIGE

Oh! ces journées dans la tour... les soirs lugubres et sans lumière.

NUMAINE

J'ai vainement sollicité l'espace pour toi.

LUDWIGE

Et ce bouffon qui se glisse en notre intimité... Il agrandit notre tourment.

NUMAINE

Consens à l'épouser... la cage s'ouvrira.

LUDWIGE

Je préfère ne pas vous quitter.

NUMAINE, *l'embrassant.*

Sainte fille!

LUDWIGE, *écoutant.*

Le Roi?... Non.

NUMAINE

Un nouvel interrogatoire. Ma résolution s'affirme, inexorable.

LUDWIGE

Nous n'échapperons pas, vivantes, de ce tombeau.

NUMAINE

Ai-je tort à tes yeux? (*La suivante ne répond pas.*) Ymnis! Ymnis!

LUDWIGE

Vers quelle catastrophe nous acheminons-nous?

NUMAINE, *soulevant la tenture du fond.*

Tiens, évade-toi!

LUDWIGE

En une heure les soldats et les chiens me happeraient.

NUMAINE

Résignons-nous.

LUDWIGE

Oh! barbarie.

NUMAINE, *écoutant à son tour.*

Le voici, cette fois.

(*Entrée du Roi, le chef branlant. Il s'assied. Le bouffon se couche à ses pieds.*)

LE ROI

Numaine, approchez... Chaque matin témoigne de votre entêtement, mais il témoigne aussi de ma ténacité. Je brusquerai les événements si votre volonté ne se rompt pas devant la mienne.

NUMAINE

Féconde est votre imagination.

LE ROI

Elle vous oppresse et vous harcèle.

NUMAINE

Je n'ai pas peur.

(*Ernof ricane.*)

NUMAINE

Sarcasme! crachat de ce gnome. Chassez-le!

LE ROI

Soit ! Sans témoins, sans témoins.

(*Il montre la gauche à Ludwige et au bouffon. Celui-ci s'empresse de rejoindre Ludwige.*)

NUMAINE

Pas ainsi, pas ainsi. (*Elle guide Ernof vers la gauche. Ludwige sort par la droite.*) Le contact de ces deux êtres... Quelle joie maligne éprouvez-vous de le voir, à chaque crépuscule, faire l'ascension de la tour ?

LE ROI

Il épouvante Ludwige. Et pour que cesse une telle répulsion, votre cœur abdiquera en ma faveur. Ne détestez-vous pas les murs de cette prison ?

NUMAINE

Le mot est prononcé ; c'est donc une prison ?

LE ROI

Pas encore...

NUMAINE

Pressez les événements, car vous n'obtiendrez rien, Seigneur.

LE ROI

Rien ! Toujours farouche et, moi, toujours leurré ! Je mets à tes genoux mon or, mes joyaux, ma couronne. Je t'élève si haut que le murmure approbateur des foules compose les flocons des nues où repose ta majesté.

NUMAINE

Insistance coupable à laquelle je proteste.

LE ROI

Reine, belle, enviée et sur un trône resplendissant. Les plis de ton manteau formant une ombre gigantesque où mes sujets s'abriteront.

(*Un silence.*)

LE ROI *de voix presque basse.*

Ymnis...

NUMAINE

Ces syllabes sur vos lèvres... Je tremble...

LE ROI

Et vous avez raison.

NUMAINE, *anxieuse.*

Enfin, je vais savoir! Quel refuge le cache. Quelle ombre s'empara de lui.

LE ROI

Je ne pouvais agir autrement.

NUMAINE

Descellez le caveau! Que je me penche sur la terre ! Est-il mort?

On découvre le page, au fond, sur l'esplanade. Il s'éclipse... Rapide et émouvante apparition qui ne frappe ni le Roi, ni Numaine.)

LE ROI

Il est mort!

NUMAINE *pantelante.*

Où? Quand? Comment?

LE ROI

Je l'ai sacrifié.

NUMAINE

Assassin!

LE ROI

Numaine !

NUMAINE

Assassin, vous dis-je... Jeunesse fauchée par un vieillard jaloux.

LE ROI

Numaine!

NUMAINE

Ah ! je n'ai plus de contenance. Je suis déchaînée, haletante. Je suis à bout. Je déchire ma robe, je vous griffe, je vous hais!

LE ROI

De la modération.

NUMAINE

Chacune de vos paroles distille un cauchemar. Je me tords dans ma douleur. (*Elle le secoue.)* Roi, roi néfaste... Guenille misérable... Gueux, gueux, roi des gueux!

LE ROI

Vous vous repentirez...

NUMAINE

Ah! rendez-moi son corps, je l'ensevelirai dans mes étoffes rares. Que le cachot soit ma maison, s'il m'est permis de le revoir. (*Gémissante.*) Le revoir! le revoir! nos vies étaient liées... Roi redoutable, levez-vous! Assemblez votre armée. Que le sol soit fouillé, la poussière enlevée. Que le monde entier s'attache au travail... Son corps, son corps, je veux son corps!

LE ROI

Hallucinée!...

NUMAINE

Oui, oui, d'amour, de fureur, de délire! Je... je...

(*Elle se tait, tourne sur elle-même et tombe.*)

LE ROI (*courant à elle*).

Évanouie... A moi! à moi!

(*Entrée de Ludwige et des gardes, puis du bouffon. Sur un signe du Roi, on emporte Numaine qu'accompagne la suivante éplorée. Le Roi s'assied. Ernof s'accroupit.*)

ERNOF

Ha! ha! ha!... Vous avez la main preste.

(*Silence du Roi.*)

ERNOF

Vous l'avez souffletée? (*Dénégation du Roi.*) Ne battons pas les femmes, même pour les corriger. (*Une pause.*) Nous ne rions pas aujourd'hui? Bigre, l'humeur est grise et le ciel est morose. Philosophons, mon frère... (*Le mutisme du Roi se prolonge.*) Ma gaîté s'est noyée non dans mon verre, mais dans mes soucis. La divine Ludwige règle les battements de mon pouls. Et de ma régulière escapade à la tour, je sors confus, rouge; j'étouffe. L'ingrate ne m'expose que son dos... Comment l'apprivoiser?...

(*Des hum! hum! légers s'annoncent dans la pièce à gauche*).

ERNOF

L'astrologie! la médecine! (*Du regard, il prend l'avis du Roi.*) Nous sommes bien délabrés. (*Ouvrant*

la porte.) Triomphe de la purge et des astres bavards!

(*Courroux vite dompté du médecin et du chiromancien. Tous deux sont porteurs d'une imposante décoration.*)

ERNOF

Ces médailles rutilent comme des éclats de vitre...

(*Gonflés de suffisance, les savants se courbent devant le Roi.*)

LE MÉDECIN

Votre santé?

LE CHIROMANCIEN

Vos songes?

LE MÉDECIN

Puis-je ausculter?

LE CHIROMANCIEN

Et moi prédire?

LE ROI

Arrière!

(*Ils reculent terrorisés, puis essai d'un nouvel effort.*)

LE CHIROMANCIEN

Le page est ici.

LE MÉDECIN

Nous l'avons surpris au jardin.

LE CHIROMANCIEN

Il se cachait parmi les arbres,

LE MEDECIN

Il se jeta dans un buisson.

LE CHIROMANCIEN

S'évapora...

LE MÉDECIN

Malgré notre sagacité.

LE ROI

Ce page se nomme?...

LE MÉDECIN ET LE CHIROMANCIEN

Ymnis!

(*Le Roi debout, terrible, l'œil mauvais, chuchote à l'oreille du bouffon. Celui-ci disparaît par la*

gauche. Au dehors, frôlant presque la draperie, on aperçoit un instant Ymnis à même d'entendre la pluralité des voix...)

LE ROI

Vendeurs de duperies!

LE MÉDECIN, *vaguement inquiet.*

Nous vous avons déplu?

LE CHIROMANCIEN, *même jeu.*

Chimère, vision de nos sens!

LE MÉDECIN, *de moins en moins rassuré.*

Je gage que dans le parc, il n'y avait personne.

(*Entrée de serviteurs que précède le bouffon.*)

LE ROI, *aux savants.*

Je vous ménage une leçon, ô coquins maladroits! J'ai horreur des fantômes... Ymnis n'est pas ressuscité. (*Aux serviteurs.*) A chacun cent coups de fouet.

LE MÉDECIN ET LE CHIROMANCIEN

Grâce!

ERNOF

Et ce n'est qu'un début.

LE ROI

Faquins! (*On les cerne.*) Je m'amuse de leurs simagrées et je m'offrirai le spectacle affreux de leurs grimaces. (*Il sort par la gauche escorté de ses valets qui houspillent les deux confrères.*) Les lanières! les lanières!

ERNOF, *seul.*

Que les bourreaux pratiquent leur métier... Je monte à la tour avec le bouquet tiède de mes soupirs.

(*Par la tenture entrebaillée glisse le page. Ernof, sur le point de sortir, grogne des exclamations.*)

YMNIS

Chut! D'un cri vous me perdez. Je suis sous votre dépendance.

ERNOF

Ymnis!

YMNIS

Je rôde depuis quatre jours... de ci de là, cherchant Numaine. Je devine un malheur. Je n'ose questionner. (*En proie à un étourdissement.*) La faim... j'ai maraudé quelques fruits. (*Navrant.*) Je me livre à l'ennemi si la charité est néant... Mieux vaut la tombe !

ERNOF, *dont la stupéfaction diminue peu à peu.*

Vous ! vous ! chair et os !

YMNIS

Par un prodige.

ERNOF

Miséricorde !

YMNIS

Et Numaine ?

ERNOF

Dans la tour.

YMNIS

Et Ludwige ?

ERNOF

Avec elle. (*Un temps.*) Vous irez pourrir dans les souterrains.

YMNIS

Rien d'humain ne palpite en vous?... Avant d'ameuter les gens, avant qu'on écartèle mes membres, ayez un semblant de commisération. Pour la dernière fois, ne puis-je voir Numaine ?

ERNOF, *se rengorgeant.*

Je pénètre en sa chambre.

YMNIS

O privilège unique !

ERNOF

Le Roi, jamais, ne m'accompagne. Son asthme le suffoque et l'étreint.

YMNIS

Oh ! je tombe en prière et vous supplie, Ernof !

ERNOF

J'assisterais à vos transports ! Vous n'auriez que des bras pour vous serrer la taille et vos lèvres unies rythmeraient le même souffle... tandis que, moi, je serais là, avide, assoiffé, rebuté de Ludwige.

YMNIS

De Ludwige?

ERNOF

Elle me repousse âprement, durement. Ah ! si je possédais vos jambes droites et pleines. Mais un bossu, un bouffon...

YMNIS, *illuminé d'une brusque idée.*

Je plaiderai, heureux intermédiaire. Son caractère s'amollira. Je lui démontrerai que la fuite est possible.

ERNOF

La fuite !

YMNIS

Par quelle rigueur vous opposeriez-vous à ce projet qui renferme à lui seul toute notre félicité !... Numaine me suivra, je crois, sans résistance. A vous de délivrer Ludwige.

ERNOF

Vraiment?...

YMNIS

Pesez les conséquences : isolée, sans aide, à la merci du Roi, quel serait son destin?

ERNOF, *songeur.*

Oui... oui...

YMNIS

Par votre adresse et par sang-froid, vous vous haussez dans son esprit et vous prenez qualité d'homme.

ERNOF, *résolu.*

A ravir ! Je vous retrouverai tantôt sous les remparts.

(*Ils se séparent prudemment.*)

TABLEAU II

Cellule dans la tour. Un jour terne est donné par d'étroites fenêtres, simples ouvertures grillées, que le bras, même tendu, n'atteindrait pas. Lourde porte au fond garnie d'une énorme serrure dont on aperçoit la ferraille. — Porte à gauche, escabeaux. — Numaine est assise et, après une longue rêverie, fredonne comme un murmure :

NUMAINE

Trois sœurs dans le jardin
dansent et dansent la main dans la main.

Voici qu'un jour, enguirlandé de lierre,
vint à la grille
Celui qui ne pouvait passer sans s'arrêter
et les trois filles
d'un geste même
ouvrirent la grille à l'Etranger.
Il fit des ronds pendant des heures
et puis la première embrassa,
mit une rose en ses cheveux
et l'emmena.

(*Ludwige entre par la gauche.*)

LUDWIGE

Maîtresse, j'ai dressé la table.

NUMAINE

La table?

LUDWIGE

Oui, pour notre repas... Du lait, du pain.

NUMAINE

Je n'ai pas faim.

LUDWIGE

Vous vous soutenez à peine.

NUMAINE

Je me nourris de ma douleur.

LUDWIGE

Hélas ! condamnées à périr sous ces voûtes...

NUMAINE

Pauvre Ludwige !

LUDWIGE

Pauvre Numaine !

NUMAINE

Si loin du monde... Nous sommes comme deux sœurs.

LUDWIGE, *insistant.*

Acceptez quelque nourriture.

NUMAINE

A quoi sert de prolonger une existence inutile?

LUDWIGE

Je rumine et je pense. Je trouverai la clef de notre liberté... C'est l'unique moyen sur lequel je m'acharne.

NUMAINE

Et la liberté, qu'en ferais-je?

LUDWIGE

Je la considère comme un bien sans égal.

NUMAINE

Pour toi ! pour toi !

LUDWIGE, *allant vers la gauche.*

Nous mangerons, princesse...

NUMAINE

Non, non, Ludwige... Laisse, dans ma solitude, s'envoler mes noirs papillons.

(*La suivante, navrée se retire et Numaine continue sa chanson, sorte de mélopée.*)

NUMAINE

Voici qu'un jour, pourpoint lourd de poussière
vint à la grille
Celui qui ne pouvait passer sans s'arrêter
et les deux filles
d'un geste même
ouvrirent la grille à l'Etranger.
Vite, la deuxième embrassa
et puis alors il l'emmena
sur le chemin, que nul ne sait, derrière la grille.

Quand il reparut en l'hiver,
il avait des cheveux tout blancs;
il vint s'asseoir dans le jardin,
montra faiblement dans sa main
le dernier pétale d une rose pâle...
La fille attendait à la grille
tournée vers le chemin encore,
pour accomplir, joyeuse, l'étape du destin
mais l'Etranger dormait, dormait... il était mort.

(*La clef est tournée dans la serrure. Numaine écoute, frémissante... Ymnis paraît.*)

NUMAINE, *hors d'elle.*

Mes yeux ! mes yeux !

YMNIS

C'est votre page.

NUMAINE

De quel inconnu surgit-il ?

YMNIS

Ma voix, mon allure, mes cheveux... Suis-je à ce point changé ?

(*Numaine rentre dans la réalité.*)

NUMAINE

Vous ! vous !

YMNIS

Qu'un miracle ramène.

NUMAINE, *s'écroulant sur sa poitrine.*

Ymnis !

YMNIS

Mon idole !... mon dieu !...

(Ils s'étreigent convulsivement.)

NUMAINE

Que je bénis l'heure, le jour et ma prison qui me jettent dans tes bras !

YMNIS

Te tenir palpitante... enroulé dans ta robe.

NUMAINE

Le soleil du dehors s'introduit jusqu'ici.

YMNIS

La chaleur du soleil me pénètre à mon tour.

NUMAINE

Ymnis !

YMNIS

Numaine !

NUMAINE

Les mots sont incapables de chanter sur mes lèvres.

YMNIS

Je suis muet devant ce bonheur trop complet.

(*Un temps. De leurs regards, ils semblent se percer, se posséder.*)

YMNIS

Etre à nous ! Etre à nous ! Moment d'éternité !

NUMAINE

Mon page ! (*Puis front contre front.*) Ah ! je bois ton haleine... respire un peu plus fort. Ne parle pas. Je suis la plus aimante. Qui veut mesurer nos tendresses ?... Non, n'appelons personne. Je te presse. je te presse... C'est la forêt que je presse, les arbres, le ciel, l'univers. Je suis reine, je suis reine !... Ymnis !

YMNIS

Je m'anéantis tout en toi. Je me sens fondre à ce brasier, mon corps devient léger... Non, je n'ai plus de corps ; une âme qui voltige à côté de ton âme. Je plane... Ouvrez-vous, sphères supérieures. On ne voit plus la terre. Numaine, je délire... Numaine !

(*Ils s'embrassent longuement.*)

LUDWIGE, *entrant, d'un ton humble.*

Princesse... le repas... Je n'y goûterai pas sans vous... Quel intrus ?... (*Reconnaissant Ymnis.*) Un revenant !

YMNIS

Oui, oui, mais plein de fermeté. Un ami qui fouille l'action, qui vous emportera vers la sécurité.

NUMAINE

Tombez barreaux, murailles solides ! O parfum grisant des saisons !

LUDWIGE

Et la marche sans contrainte dans les rues, sur les places, frôler la foule, admirer des cortèges, posséder un champ, une maison !

YMNIS

Je vous présente ces trésors. Le bouffon, dans les corridors, sert d'intelligente vigie. Il a facilité ma tâche. Sans lui, le dénouement n'aboutit pas. La réponse de Ludwige contiendra seule notre avenir. Un oui d'elle, c'est pour nous comme le sacrement libérateur.

(*Numaine, les doigts croisés l'implore en silence.*)

LUDWIGE

Alors?

YMNIS

Ernof exige le prix de sa complicité.

LUDWIGE

Lequel?

YMNIS

Votre main.

LUDWIGE, *laconique, après une courte hésitation.*

Soit.

NUMAINE ET YMNIS, *d'un élan spontané.*

Merci, merci!

YMNIS, *sortant vivement.*

Je le convie aux dernières instructions.

NUMAINE, *à Ludwige.*

Il n'y a plus de titres vains, plus de barrières entre nos cœurs.

LUDWIGE

La liberté d'abord.

NUMAINE

Et ton engagement?

LUDWIGE

Nécessité de la situation... Au grand air, je renie un serment sans valeur.

(*Entrée d'Ymnis et du Bouffon.*)

ERNOF, *aux genoux de Ludwige dont il palpe la robe.*

Merveille! Chanterelle de ma lyre! Noble Ludwige!

LUDWIGE

Aimable fiancé!

ERNOF

Dans les prés et les bois, nous déclamerons mieux.

YMNIS

Dépêchons... Procure-toi des chevaux, au relai sur la route.

ERNOF

Du côté des étangs... L'heure?

NUMAINE

Au soir tombant.

ERNOF

J'aurai du pain, du vin.

YMNIS, *la voix altérée.*

Du pain !

NUMAINE, *le recevant contre elle.*

Ymnis ! Cette pâleur... Ymnis !

(*Elle pose sa bouche contre la sienne.*)

YMNIS, *avec une sorte de plainte.*

J'ai faim !

NUMAINE

Seigneur !

LUDWIGE, *indiquant la gauche.*

Là, là, des aliments.

NUMAINE, *l'entraînant.*

De la frugalité. Pour nous, festin royal. Vous conterez, Ymnis, vos aventures.

YMNIS, *au bouffon.*

Accepte mon poignard... On ne sait quel obstacle il te faudrait abattre.

(*Il sort avec Numaine.*)

ERNOF, *à Ludwige.*

Mon front ! mon cœur !

LUDWIGE

Eh bien ?

ERNOF

Des étoiles me regardent.

LUDWIGE

Poésie !

ERNOF

Elles s'allument dans vos yeux.

LUDWIGE

Partez !

ERNOF

Votre main...

(Il s'accroche à ses doigts qu'il baise fébrilement. Pas pesants sur le palier. Peu à peu, l'obscurité.)

LUDWIGE

Oh !

ERNOF

Un garde... un geôlier...

LUDWIGE, *sourdement.*

Au secours !

ERNOF

Attention !

(*La porte est poussée. Le Roi paraît.*)

LE ROI, *s'asseyant.*

Un peu d'essoufflement... Quelle raideur l'escalier de pierre! (*Coup d'œil circulaire.*) Scène de séduction... Bouffon, tes affaires ne sont pas prospères... Or, ça, couche à mes pieds.

ERNOF, *catégorique.*

Non!

LE ROI

De la mauvaise humeur... Le cas s'aggrave. (*A Ludwige.*) Et ta maîtresse?

LUDWIGE

Elle repose, Seigneur.

LE ROI

Visite insolite... Votre consternation le prouve avec abondance. (*Une pause.*) On ne multiplie pas le luxe dans les cachots. Et, pourtant, celui-ci est encore habitable. Plus haut, le toit crevé arrose de pluie les planchers, et les rats, dit-on, s'associent aux transes des coupables. Joli réduit pour vous, Ludwige, et pour Numaine. (*Mouvement irrité d'Ernof qui n'échappe pas au Roi — raillant.*) Bouffon, cent marches de plus à grimper.

ERNOF

On s'en abstiendra.

LE ROI

A cause de tes jambes boîteuses.

ERNOF

La nature ne nous fut pas magnanime.

LE ROI

Ce ton grince et me choque aujourd'hui. Je possède, il est vrai, des instruments charmants qui trans-

forment les caractères... Mon médecin leur a légué ses os.

LUDWIGE

Mort!

LE ROI

Et mon devin n'est guère mieux, je vous certifie. Mal bâtis, ces savants. (*Une pause. A Ludwige.*) Et votre maîtresse?

LUDWIGE

Elle dort, Seigneur.

LE ROI

Ah! la vieillesse perd aisément le fil qui rattache les mots. (*Un temps.*) Endormie! Endormie! Voilà bien la jeunesse oublieuse de l'adversité. (*Ernof s'esquive.*) Ma démarche est solennelle et flattera Numaine; mais plus de résistance, sinon je vous enferme à jamais au haut de la tour.

(*Il se dirige vers la gauche.*)

LUDWIGE

N'entrez pas!

LE ROI

Bah! je l'éveillerai doucement.

LUDWIGE, *contre la porte.*

N'entrez pas!

LE ROI, *l'écartant violemment.*

Place!

(*Il pousse la porte... Ymnis paraît; derrière lui, Numaine.*)

LE ROI, *livide, reculant, avançant.*

Ymnis!... Le sorcier traverse les airs... Et pendant que je divaguais, ils s'enlaçaient, m'éclaboussant de leurs risées. (*Il brandit une épée qu'il cachait sous son manteau.*) Larve, retourne au néant!

(*Il s'introduit dans la pièce. Cris. Meubles renversés. Râles. Silence*)

LE ROI, *réapparaissant, à Ludwige.*

Il n'y a plus que des cadavres.

(*Il s'effondre sur un siège, hébété.*)

(*Ludwige s'élance vers le fond où elle rencontre Ernof qui rentre.*)

ERNOF

Malédiction ! Les issues barrées...

(*La suivante disparaît sans l'écouter. Le bouffon regarde à gauche, se rejette en arrière, horrifié, puis il secoue le Roi.*)

ERNOF

Vous, vous... Assassin !

LE ROI *debout.*

Tu m'appelles ?... Oui, du sang, du sang, des flaques, des torrents de sang !

(*Alors, n'ajoutant plus un mot, comme un automate, il ferme, de l'intérieur, la porte du fond, puis lance la clef au dehors par la lucarne.*)

LE ROI

Vivons ensemble... dans un sépulcre... Nous ferons bon ménage avec eux.

(*Il rit, égaré.*)

ERNOF

C'est de la folie !

LE ROI

Fou, fou... Ah ! que le métier est facile.

(*Il s'assied — tassé, cassé en deux.*)

ERNOF

Je ne veux pas mourir... Non, non... et Ludwige, ma promise... J'avais le ciel dans mes dix doigts.

(*Des trompettes retentissent au loin.*)

ERNOF

Comme un chant de gloire ! (*Il ébranle vainement la porte. Au Roi :*) Redressez-vous ! (*Le Roi reste inerte. La musique martiale se rapproche.*) Une telle vie qui m'inonde... et nulle, impuissante, stérile. (*Il monte sur un escabeau, se hisse jusqu'à la fenêtre*) A moi ! A moi !

(*On entend à l'extérieur comme une énorme galopade... Une masse se rue contre la porte qui bouge, cède, s'écroule. Entrée de soldats, de porteurs de torches. Au premier plan, Frédéric et Muccio guidés par Ludwige.*)

LE ROI, *allant vers le cortège, les bras étendus.*

La fin du monde! La fin du monde!

FRÉDÉRIC

Mon père !

LE ROI

Assassin !

FRÉDÉRIC

Mon père !... Je vous rapporte la victoire.

LE ROI *désignant la chambre tragique.*

La mienne est là !

FRÉDÉRIC

Mon père !

ERNOF

Il est fou, fou... Les rôles sont changés... Ha ! ha ! ha !

(*Tous se précipitent vers la gauche. — Le rideau tombe vivement.*)

RICHARD LEDENT.

AME BLANCHE

Histoire d'une Petite Fille

(Suite.)

XVII

A partir de ce moment, les événements se succédèrent dans la maison de la rue Marcq avec une précipitation, avec une abondance tellement vertigineuses, qu'il va m'être bien difficile de les narrer tous dans leur ordre et en leur restituant leur physionomie particulière : le drame qui la faisait veuve impressionna Me Edouard Veydt si profondément que, quelque ménagement qu'on eût mis à le lui apprendre, elle tomba raide en une nouvelle et plus violente attaque d'apoplexie, aussitôt qu'elle eût compris l'étendue de son malheur. L'hémiplégie avec paralysie de la langue, fut la suite de cette crise, à laquelle la vieille dame ne devait pas survivre. Six semaines après le suicide du docteur, ma grand-mère, assise dans le fauteuil mécanique qu'elle ne quittait plus, eut une sorte de convulsion, de contraction de la face, à la suite desquelles elle recouvra momentanément l'usage de la parole. Et elle nous dit, à ma tante Josine et à moi, qui la veillions ensemble :

— Ayez toujours du respect pour la mémoire du docteur; c'était un grand homme, un savant de génie.

Et la vieille dame mourut, fidèle au culte de toute sa longue vie, exclusivement attachée à la piété, à la

vénération du dieu dont la chute venait de la tuer.
Mlle Josine, dans la constance de la même foi déçue, eut une énergie plus endurante, plus active : quelle que fût l'immensité de son désespoir, le désarroi de son âme, désormais semblable à un autel en ruines, à un temple désaffecté, elle ne mourut point : elle ne voulait pas mourir. Un devoir lui restait à accomplir auquel elle allait se vouer tout entière, et elle fut sublime d'ardeur, de persévérance, de ténacité dans cette tâche au but, hélas ! inaccessible et chimérique.

Elle, sa sœur, la religieuse augustine, et moi-même par l'intervention de M. Lorentz, mon subrogé tuteur, gagné à cette cause sainte, nous abandonnâmes tout ce qui pouvait encore subsister de l'héritage de Me Edouard Veydt, aux créanciers du docteur. Ils étaient innombrables, mais le premier coup d'autorité de la saisie mobilière et immobilière exécuté, ne se montrèrent ni intraitables ni, même, bien exigeants.

— Nous ne voulions pousser personne aux extrémités, avait coutume de dire M. Feuaubois, un riche financier, leur représentant, curateur à la faillite, en faisant allusion à la mort tragique de mon grand-père, dont il éprouvait une contrariété vive.

Et il avait fait nommer officiellement Mlle Josine Veydt, gardienne des scellés, avec la rémunération de deux francs par jour que comporte cette fonction temporaire. Nous en vivions toutes trois : ma tante, Wantje — qui n'avait pas voulu nous quitter — et moi-même, qui ne voulais pas quitter ma tante.

Son héroïsme mâle et fort avait développé en mon cœur une espèce de sentiment qui n'était pas précisément de la tendresse, mais, plutôt, de l'admiration pour une vertu si haute. La liquidation devant durer fort longtemps, car les affaires du docteur étaient prodigieusement embrouillées, l'existence reprit, chez nous, à peu près comme elle était avant cette série de catastrophes ; notre quartier-général était dans la cuisine et dans tout le sous-sol, laissés libres de scel judiciaire ainsi que nos chambres à coucher, et nous n'avions qu'un souci : dépenser le moins d'argent

possible afin de ne point augmenter les charges de la succession.

— Line, me disait parfois ma tante, la vie est bien sévère ici pour une petite fille de votre âge, pourquoi n'iriez-vous pas retrouver M. et Me Lorentz à Anvers, ou, votre ami Jacques, auprès de Flup? de l'un comme de l'autre côté, vous seriez bien accueillie, et ce serait un moyen d'échapper aux tristesses présentes de cette maison, à celles, pires, qui l'attendent pour bientôt.

— Oh! répliquais-je, la tristesse me suivrait.

Informé de tout ce qui était survenu chez nous Jacques m'avait écrit :

« Line, ma chère petite âme blanche, qu'importe que je sois ruiné et vous aussi! Nous sommes jeunes; je suis fort. L'avenir est devant nous. Obtenez de votre tuteur que Flup et Stanceke soient choisis comme fermiers locataires de votre modeste domaine de la Flandre occidentale, ce lopin de terre qui appartient toujours à votre maman et dont j'apprends qu'il est aujourd'hui sans cultivateurs. Les Flup laisseraient leur exploitation de Tronchiennes à leurs enfants; eux deux, qui prennent des rhumatismes, commencent à en avoir assez du cabotage. Ils feraient, aux *Tilleuls*, de la culture intensive et de l'élevage; je les y aiderais, tout en suivant les cours de l'école de Gembloux : mon nouveau tuteur consent à ce que j'entre comme élève à cet institut agricole dès à présent. Et vous verrez que, grâce à tous nos efforts réunis, nous parviendons à réédifier un jour votre foyer détruit, à faire à votre pauvre mère, voire à Me Josine, une vieillesse paisible et heureuse.

» En attendant, je vous embrasse tendrement, Line.

» JACQUES HOLSTEIN. »

Cette proposition si sage fut admise sans balancer par le conseil de famille, qui s'assemblait afin de délibérer sur notre sort. J'avais repris mon banc d'écolière au couvent des Dames de la Miséricorde et je continuai d'aller visiter régulièrement ma malade

chez le professeur Oppelt qui, vu la modicité actuelle de nos ressources, avait dû la transférer dans un service de second ordre, d'un prix inférieur à celui qu'on avait toujours payé pour elle. Ce fut la douleur la plus sensible à mon âme que de voir la pauvre inconsciente privée, soudain, de ces jolies toilettes souples et diaphanes qui lui donnaient l'air d'une apparition; de découvrir que ses chaussures n'étaient plus du grand cordonnier; qu'on privait son appartement des fleurs qui, naguère, en avaient fait la grâce, l'intimité, le luxe, et qu'elle aimait par-dessus tout!.. enfin, que son ordinaire avait été réduit, qu'on lui servait plus souvent qu'il n'était nécessaire à son régime du bœuf et des légumes cuits à l'eau; des potages maigres, peu ou point de dessert...

Rien du matériel de ces réformes ne parut la toucher très vivement; elle eut, toutefois un singulier froncement de sourcil, devant ses vases vides de bouquets..., et la première fois que sa main toucha l'étoffe rugueuse de sa robe de burre, elle eut un brusque mouvement de retrait qui était explicite.

— Vous avez du chagrin, *maman!* me dit-elle, un jeudi, à la visite, comme je la serrais dans mes bras.

Et, de constater qu'elle s'était rendu compte de cela, me causa, à la fois, une joie profonde et une peine cruelle : joie de voir que la faculté d'observer se réinstallait en ce cerveau si longtemps plein de ténèbres ; douleur parce que cette première observation avait dû être pénible.

— Oh! priais-je, ce jour-là, m'adressant au Ciel avec ferveur, en sortant de l'asile, Dieu tout-puissant, faites que le rêve de mon ami Jacques se réalise bientôt, et qu'il nous soit permis d'entourer ma mère de tant d'affection, de bien-être et de sérénité qu'elle en recouvre la raison!

C'est à cela que, dans notre candeur enfantine, nous tendions tous deux, et notre correspondance, bien supérieure à notre âge par le sérieux des sentiments exprimés, n'était remplie que de cet espoir romanesque.

XVIII

Une année passa ainsi pour nous, dans un deuil et et une tristesse légèrement tempérés par l'espoir d'une chance indéfinie qui nous ferait, à tous, un sort meilleur, dans un avenir indéterminé. Mlle Josine était devenue, tout d'un coup, une vieille, une très vieille femme : en une nuit — la nuit qui suivit la mort de son père et où elle le veilla — ses cheveux avaient blanchi et elle avait contracté une espèce de tremblement spasmodique des mains, de clignottement des paupières, qui dénonçaient une sénilité précoce et lamentable. Néanmoins, son énergie pour tout ce qui concernait la réhabilitation du docteur demeurait vigoureuse; elle n'était occupée que de cela. Les scellés levés, à sa demande, elle s'était mise à la recherche du fameux travail d'Edouard Veydt sur les maladies nerveuses, mais, hélas! ne trouva rien qui valût seulement une minute d'attention. Ce fut un nouveau désastre ajouté à tous les autres, et ma tante Josine s'écriait parfois :

— Serait-il possible que mon père eût, avant de mourir, brûlé ce manuscrit!

Toute hypothèse, fût-ce la plus inadmissible et la plus folle, lui était préférable à l'horreur d'une réalité qui, si durement, anéantissait le prestige de son amour filial illusionné.

Notre vie, dans le sous-sol, était chiche et presque misérable, mais ni ma tante, ni la bonne, ni moi-même ne souffrions véritablement de cela : l'économie la plus parcimonieuse avait toujours été la règle de la maison; nous y étions accoutumées; aussi, peu nous importait de ne manger guère de viande, de boire de l'eau, de nous priver de beurre sur notre pain! Ce qui, pour ma part, me soutenait, c'était l'idée de l'avenir grand ouvert devant ma jeunesse, et l'espoir, que les lettres de Jacques contribuaient à entretenir en moi, de la conquête prochaine d'un foyer qui nous fût commun et qui, si humble fût-il, nous appartiendrait sans conteste.

Oh! l'amertume d'habiter dans cette maison de la

rue Marcq, où plus rien n'était à nous, que nous savions vouée, avec tout son contenu, aux hasards des enchères publiques ! C'est là, certainement, ce qui nous fut le plus cruel. Nous usions des quelques meubles de nos habitudes avec réserve et circonspection, comme on fait dans la demeure d'autrui, et, même les ustensiles de cuisine n'étaient employés, par les mains honnêtes de Wantje, qu'avec un scrupule excessif et comme une crainte de les détériorer.

Ma tante, en contemplant toutes ces choses léguées à ses parents par un lointain passé et qui devaient posséder pour elle l'inestimable valeur du souvenir, avait, parfois, un regard attendri, qu'elle cherchait à me dissimuler, que je faisais semblant de ne point voir, mais qui me navrait. Et, peu à peu, par le spectacle de cette douleur que même les objets matériels, le milieu ambiant contribuaient à aviver, j'en arrivais à pénétrer jusqu'au fond la raison de l'invincible de l'anormale tristesse de mes années d'enfance : ce dont j'avais souffert le plus ardemment en ce logis aujourd'hui condamné à la dispersion, c'était de n'y être point *chez moi*, de m'y sentir étrangère et seule. Les événements récents donnaient à cette impression un peu plus d'acuité, voilà tout ; mais je n'en comprenais que mieux ce qu'elle devait faire de ravages en l'âme de Mlle Veydt, pour qui elle était nouvelle à un âge où les impressions sont bien plus fortes et plus tyranniques.

Ma tante, en effet, souffrait affreusement ; jamais elle ne se plaignit, toutefois ; jamais un mot ne sortit de ses lèvres qui pût ressembler à un aveu de souffrance. Elle allait à son devoir, tout droit, sans récriminations contre le sort ni contre ceux qui le lui avaient fait si pitoyable.

Elle sortait beaucoup, semblait préoccupée d'un projet dont elle évitait de me parler, recevait une nombreuse et copieuse correspondance et, parfois, des missives à tournure officielle.

Or, par un radieux matin de septembre, quand

nous fûmes à la veille du jour fatal de la vente judiciaire, elle me dit seulement :

— Line, le moment est venu de nous séparer, mon enfant.

— Quoi, fis-je, stupéfaite, nous allons nous séparer, ma tante?

— Oui, nous allons nous séparer On commencera demain la vente de ce que contient cette maison, pour, ensuite, vendre la maison elle-même. Il est temps de la quitter. Mettez votre chapeau, rassemblez les hardes qui vous appartiennent; je vais vous conduire à la gare où vous prendrez, avec Véronique, le train pour Anvers. Votre oncle Lorentz, prévenu, doit vous attendre à la descente du wagon...

— Mais vous..., vous, ma tante, l'interrompis-je, que comptez-vous faire si vous ne m'accompagnez point?

— Oh! soyez sans inquiétude pour moi-même ni pour Wantje; celle-ci va entrer à l'hospice Sainte-Gertrude : j'ai obtenu cela pour elle; elle y achèvera sa vieillesse, et c'était son désir. — Quant à moi, poursuivit Mlle Veydt avec un pâle sourire, une intonation presque gaie, vous savez, ma fille, que je suis assez bonne garde-malade...

J'acquiesçai, de la tête.

— Eh bien! conclut-elle, je vais partir pour le Transvaal où des infirmières sont réclamées..., car, vous savez ce que la guerre anglo-boer y a produit de misères physiques; j'y soignerai les blessés et les malades. C'est là une tâche que votre petit cœur tendre, votre jolie âme blanche approuvent, n'est-ce pas, Line?

Je tombai dans les bras de ma tante Josine et, à ce moment, je l'aimai véritablement de toutes mes forces. Elle eut, dans ses yeux las, deux larmes brillantes comme des diamants et qui me révélèrent quelque chose de l'affection qu'elle-même éprouvait pour moi.

La nuit suivante, je couchais à Anvers.

XIX

Le ménage Lorentz n'avait jamais eu d'enfant. Il habitait en vue du Parc, le quartier riche de la Métropole. C'était un vaste hôtel somptueusement meublé; mon oncle ayant ses bureaux près du port, aucun écho de ses grandes affaires ne pénétrait ici. Ma tante Hélène, sa femme, n'avait pas trente-cinq ans; elle était d'humeur joyeuse, de physionomie avenante, de caractère léger, folle de plaisir et privée de toute espèce d'esprit pratique.

Elle me fit, ainsi qu'à Véronique, qui devait rester attachée à mon service, une réception flatteuse :

— Ma petite, vous avez embelli, vous êtes gentille à croquer, aujourd'hui; vous serez, dans un an ou deux, une très jolie jeune personne. Mais, pour Dieu! quel accoutrement!... Ce chapeau de crêpe roux, cette robe de mérinos noir trop longue... cela sent le goût de Josine à dix lieues! D'abord, ce deuil n'a plus de raison d'être : un deuil d'aïeul, cela se porte six mois et voilà un an passé que le docteur et sa femme sont morts. Nous allons changer tout cela! Eh! mon enfant, ce que vous avez dû vous morfondre parmi toutes ces vieilles gens! Mais c'est fini, c'est moi, désormais, qui vais m'occuper de vous..., vous serez notre petite fille et je vous gâterai!

— Ma tante, ma tante, que vous êtes bonne! m'écriais-je, séduite par tant d'enjouement, par un accueil si chaleureux.

— Vous ne pouvez rester fagotée comme vous voilà, Line; je n'oserais vous montrer à personne, poursuivit-elle.

Et, sur-le-champ, elle décida un voyage à Bruxelles pour l'achat de toutes les choses qu'elle jugeait indispensables à ma toilette. Déjà, elle feuilletait l'*Indicateur* :

— Tant pis, vous allez retourner d'où vous venez, fit-elle. Il est onze heures ; mangez un morceau sur le pouce si vous en avez envie, puis nous reprenons ensemble le train de douze heures cinquante et nous courons les boutiques de la capitale. Nous avons tout le temps de faire cela et d'être de retour à Anvers ce

soir, pour le dîner. Ici, je ne trouverais rien d'acceptable... C'est la province !

Intimidée par ce flux de paroles, je ne savais comment protester, comment dire ma pensée qui était que, dans ma position de fortune, devenue si précaire, une petite fille n'avait guère besoin d'élégantes toilettes.

— Ma tante, balbutiais-je enfin, ma tante, n'oubliez pas combien les temps sont changés : je suis pauvre...

— Ta, ta, ta, interrompit-elle, qu'importe ! Vous êtes bien trop jolie pour rester mal vêtue.

Ce fut son seul argument et elle n'en voulut pas démordre. Je n'osais guère insister. Et puis, l'avouerais-je?... Ces flatteries, ce souci de ma parure, m'étaient doux, réveillaient en moi ce qui y sommeillait de coquetterie, d'aspirations féminines et frivoles. Un moment, j'oubliai mes préoccupations sérieuses, tout le grave, l'austère et le douloureux de ma vie, prise par tant de devoirs supérieurs à mon âge, pour n'être plus qu'une vaine et puérile adolescente, dont les quatorze ans étaient tout proches de la nubilité et s'en apercevaient.

Je mangeai à la hâte une aile de poulet froid et des confitures; ma tante en fit autant, et une voiture nous menait bientôt à la gare de l'Est. Nous étions à Bruxelles au bout d'une heure.

— Compter que ma couturière habituelle pourrait rien vous confectionner avant six semaines, serait absurde, m'avait expliqué ma tante Hélène. Aussi, nous n'irons pas chez elle : il ne faut point exiger l'impossible de ses fournisseurs. Nous nous contenterons, pour cette fois, de vous faire habiller par quelque bonne maison de nouveautés.

Nous les visitâmes toutes, je crois. Des vêtements tout faits. à ma taille, qui n'était plus celle d'une petite fille, qui n'était pas encore celle d'une femme, c'était la chose du monde la plus difficile à découvrir; partout, on nons montrait ou des robes de bébé ou des robes de douairière, et ma tante, qui avait du goût. ne prétendait s'accommoder ni des unes ni des autres. Enfin, un *pour compte* exécuté sur mesure

et sur commande pour une jeune personne exotique puis, refusé par sa maman sous un prétexte, fit notre affaire. C'était, d'abord, je m'en souviens, un « complet » de cheviotte grise, fort simple, mais bien coupé, et une toilette plus élégante, pour les galas, en voile de soie bleu de ciel, décolettée sur une guimpe de fine mousseline plissée. Un grand manteau gris, pour les jours frais et les pluies de l'automne à son début, complétait ma garde-robe, dont il se trouva que les diverses pièces m'allaient à ravir. Mme Lorentz battait des mains, disant à chaque nouvel essayage :

— Rien à retoucher à ce vêtement. C'est miraculeux ; on jurerait qu'il a été taillé exprès pour le corps de ma nièce !

Elle exigea que je gardasse sur moi le complet de cheviotte, se fit envoyer le reste par express, paya la facture à la caisse du magasin et m'entraîna chez sa modiste où une vaste capote de soie plissée, couleur de lin mûr, remplaçait bientôt, sur mes cheveux blonds, mon vieux petit chapeau d'écolière ; d'autres coiffures allaient encore être commandées là à mon intention. Puis, ce fut le cordonnier qui eut notre visite ; le marchand de bonneteries et la lingère suivirent. Ma tante m'acheta des gants de peau, un parapluie, un porte-monnaie, des rubans pour les cheveux..., enfin, tant et tant de choses si différentes, comme genre et comme prix, de celles portant le même nom, que j'étais accoutumée d'avoir à mon usage, que je n'en revenais pas. Eh ! bon Dieu ! Voilà comment s'habillaient les autres jeunes bourgeoises de ma condition et de mon âge ; voilà les étoffes dont elles se vêtaient ; voilà les objets qu'elles employaient couramment ; — mais, alors, en vérité, oui, l'exclamation de ma tante était juste et j'avais dû lui paraître bien fagôt !

Grâce à ce changement de toilette, je me sentais moi-même changée : je n'étais plus la Line réfléchie et triste qui avait grandi seule, dans l'ombre maussade d'une vieille maison, parmi des vieilles femmes parcimonieuses et austères ; une âme nouvelle fleurissait en mon cœur, et la pensée d'un retour à la

mise étriquée et pauvre de mon enfance m'était pénible. Pour tout dire, je me trouvais bien mieux, bien plus à mon aise et à mon goût dans mon second avatar, et, en passant devant les glaces ornant les boutiques que nous visitions, je me mirais longuement, avec complaisance. La petite demoiselle qui m'apparaissait ainsi était, pourtant, à l'âge ingrat, avec des jambes et des bras trop longs, un buste trop court, des épaules trop grêles..., mais les cheveux d'un blond cendré presque châtain, mais les yeux bleus aux longs cils noirs, mais le front candide extrêmement blanc, mais les dents éclatantes dans le sourire d'une bouche trop largement fendue n'étaient pas désagréables à voir et il me semblait que je les voyais pour la première fois. Des rappels de ma petite enfance s'évoquaient à cette vision et je me faisais l'effet d'être bien plus près de cette époque où je vivais avec ma mère, place du Béguinage, que de celle où ma tante Josine m'imposait les tabliers de lustrine noire et les gros gants de futaine :

« Oh ! maman, maman, songeais-je, si vous voyiez votre fille maintenant, vous la reconnaîtriez ! »

A Anvers, j'eus bientôt une chambre à coucher dont le meuble était en laqué blanc relevé d'un mince filet vert d'eau, dont les tentures étaient de pékin blanc à raies vert d'eau, fleuries de bouquets roses. Ma tante Hélène montrait un vrai bonheur à m'entourer de tant de jolies choses.

Après une villégiature à Ostende, où elle avait laissé beaucoup de ses amies, j'imagine que son intérieur lui aurait paru bien morose sans la diversion qu'y apportait le soin de mon installation. Septembre, c'est encore le mois des vacances et la ville, dans ces quartiers aristocratiques, était déserte : ma tante recevait une abondante correspondance venue de tous les points de la Belgique et de l'étranger, mais il ne pouvait être question pour elle de visites ni de réceptions. Grâce à ces circonstances propices, elle put s'occuper de moi tout à loisir : elle le fit avec un entrain, une fougue, une passion qui étaient excessifs et ne devaient avoir rien de très durable. L'état de mes cheveux, de mes dents, de mes ongles lui fut

une préoccupation grave et, après s'être décidée pour moi à la coiffure dite « à la Vierge », elle m'imposa la *Poudre des Chartreux* pour l'entretien de la bouche et une manicure suédoise pour me faire les mains belles. Déjà, elle s'était entendue avec un professeur de danse qui venait, deux fois par semaine, m'initier aux mystères du maintien correct et des bonnes façons.

Parfois, devant tant de peines dépensées pour faire de moi une élégante, mon oncle haussait les épaules ; il disait :

— C'est peut-être un bien mauvais service que vous rendez à cette petite, ma chère, de l'habituer ainsi au luxe, de lui inculquer, bon gré, mal gré, le goût de la dépense, l'amour du superflu. Vous savez qu'elle ne sera guère riche plus tard...

— Et notre succession ? protestait Me Lorentz, d'un ton qui m'eût fait illusion sans le sourire muet de son mari, sans la manière qu'avait alors celui-ci de me dire :

— Line, dans la vie, il ne faut compter que sur soi-même et, jamais, sur les bonnes volontés incertaines, variables et fugaces des autres.

Là-dessus je courais me jeter dans les bras de ma tante, visiblement blessée, et qui insistait sur sa résolution de me laisser, plus tard, toute sa fortune personnelle.

Je gagnai ainsi le commencement de l'hiver, entre la tendresse expansive et, sans doute, un peu superficielle de ma tante Hélène, et la tendresse plus taciturne de mon oncle, lequel était, d'ailleurs, constamment absorbé par le souci des affaires et que nous n'apercevions guère qu'aux heures de repas.

J'allais, chaque semaine, voir ma mère à Uccle, malgré la désapprobation de Me Lorentz, qui trouvait cela bien inutile et, réellement, trop fréquent. Jamais, à mon retour, ni l'un ni l'autre ne s'informèrent auprès de moi de la malade ; mon oncle, dont l'esprit pourrait bien avoir été frappé de l'idée d'une hérédité des affections mentales dans sa famille, évitait de parler de sa sœur. Cette hypothèse, que je crois juste, expliquerait qu'il ne fût pas intervenu —

lui qui gagnait tant d'argent! — quand il apprit que Me Veydt avait dû être placée, par mesure d'économie, dans un service de seconde classe, inférieur à celui qu'elle avait toujours occupé chez Oppelt. Le nom de l'infortunée, prononcé devant lui, le mettait mal à l'aise et il changeait vite la conversation. Je n'avais donc que Véronique pour m'accompagner dans ces pèlerinages et parler d'elle; la bonne fille, élevée à la dignité de lingère chez les Lorentz, se trouvait au comble de la félicité et envoyait aux siens à peu près tous ses gages, sans compter les cadeaux dont ma tante, généreuse jusqu'à la prodigalité, accablait mon humble amie comme toutes les autres personnes de son service.

Me Lorentz semblait vraiment m'avoir prise en vive affection; elle ne pouvait plus se passer de moi; je l'accompagnais à la promenade, chez ses fournisseurs, dans les rares visites qu'elle avait à faire. Elle me présentait à tout le monde de la façon la plus charmante, la plus flatteuse :

— Ma nièce, Mlle Evangéline Veydt, qui va demeurer auprès de moi désormais, qui ne me quittera que le jour de son mariage.

On la félicitait; on lui disait que ma présence allait certainement donner de la gaîté à sa maison, de l'activité à sa vie, que je serais, pour elle, comme une fille déjà grandelette et qui lui arrivait tout élevée. Et elle répondait :

— Justement : Line est le soleil, elle est la lumière de notre logis, et je me demande comment nous avons pu nous passer d'elle si longtemps!

L'excellente créature était sincère à ce moment : elle m'aimait de tout son cœur, prenait plaisir à voir ma joie, à entendre mes réparties d'enfant, à constater le changement que la toilette de son choix et les leçons du maître à danser avaient apporté dans ma tournure, dans mon aspect général. Elle-même avait prétendu m'apprendre le piano et elle affirmait que mes progrès étaient considérables et que je possédais le don de l'harmonie. Le fait est que je me livrais à l'étude de la musique avec une vraie passion et que jamais élève ne fut aussi docile.

— Que vont dire mes amies? s'écriait parfois ma tante Hélène, en me considérant de l'air satisfait de l'artiste devant son œuvre la plus chère. C'est que ce sera une vraie surprise; la plupart sont absentes et je ne leur ai point parlé de vous dans mes lettres. A la fin du mois d'octobre, je vais reprendre mon jour de réception et nous les verrons accourir l'une après l'autre. Elles seront bien étonnées!

Elles ne le furent pas tant que cela, et Mme Lorentz en eut une déception.

Quand, dans le grand salon Louis XVI, où un domestique en culottes et bas de soie introduisait les arrivants, ces dames virent aux côtés de la maîtresse de la maison une grande gamine vêtue à ravir par la bonne faiseuse, et qui saluait selon les règles du parfait savoir-vivre, elles y firent à peine attention : leurs filles étaient toutes pareilles ou, dans le même genre, et elles jugeaient, sans doute, que c'est plutôt gênant, une demoiselle de quatorze ans dans un appartement où se réunissent des femmes qui ont tant de choses à se dire!

— Hélène, vous allez garder cette petite auprès de vous toujours? demanda à Me Lorentz sa meilleure amie, Me Dilley, en braquant sur moi les verres mobiles de son face-à-main.

— Parfaitement, chère, je la garderai ici jusqu'à son mariage.

— Eh bien! en voilà une responsabilité qu'il ne me plairait pas d'assumer! Mais vous en reviendrez, vous verrez vous-même. Vous en aurez vite assez et vous la mettrez en pension.

Ma tante était devenue rouge d'indignation à l'idée qu'on pouvait la croire capable de se séparer de moi. Elle m'envoya au bout de la pièce, en m'intimant l'ordre d'y aller prendre la corbeille à biscuits sur un guéridon, mais, comme je m'éloignais, j'entendis Me Dilley, impitoyable, qui poursuivait :

— Et vous la trouvez si jolie? En vérité, moi pas : la bouche est trop grande, le front trop haut, le menton trop court. Il n'y a de bien que les yeux : ils

ont un regard de candeur et de rêverie tout à fait particulier.

— C'est un Tanegra, vous dis-je, affirmait Me Lorentz d'un petit ton vexé; elle sera délicieuse à dix-huit ans.

Et je songeai : « Mon Dieu, que ma tante a pris un air méchant pour dire cela! Faut-il qu'elle m'aime pour défendre ainsi jusqu'à ma forme physique, jusqu'à mon visage et mes traits! »

Hélas! comme si les sentiments qu'elle m'avait témoignés jusqu'alors eussent été basés sur ce qu'elle attendait du sentiment des autres à mon égard, elle parut m'aimer moins à compter de ce moment-là. Elle négligea, d'abord, mes leçons de musique sous le prétexte qu'elles la fatiguaient et finit par décider que j'aurais, pour cette branche d'éducation comme pour les autres, un professeur spécialiste.

Peu à peu, ma présence continuelle ne lui fut plus indispensable : la « saison » battait son plein et les salons, après les théâtres, s'étaient tous rouverts. Ma tante, qui avait sa loge à la Monnaie, aux concerts du Conservatoire et aux *Populaires*, lesquels réalisent ce qu'il y a de moins populaire au monde, ma tante se rendait à Bruxelles deux et, souvent, trois fois par semaine. Il lui arriva de me prendre avec elle un soir qu'on jouait *Joli Gilles* et le *Châlet*, des pièces qu'une fillette peut voir sans danger. J'y pris un plaisir extrême et mon oncle, qui nous accompagnait, éprouva une si évidente jouissance de mon enthousiasme que j'en fus émue de reconnaissance.

— Line, tenez-vous bien; n'oubliez pas que vous êtes ici très en vue, observait à chaque instant Me Lorentz, inquiète de la sincérité peut-être incongrue de mon ravissement.

Elle resta jusqu'à la fin du spectacle extrêmement irritable, et cette partie à trois ne fut pas renouvelée de tout l'hiver. Mille soucis mondains absorbaient ma tante, ce qui l'amenait à me négliger de plus en plus. J'en vins à passer la plus grande partie de mon temps seule dans la pièce qui m'était réservée, à côté de ma chambre, et qu'on avait disposée pour que j'y pusse travailler, lire, faire de la musique, voire

prendre mes repas, quand les maîtres de la maison dînaient dehors ou donnaient, eux-mêmes, de grands dîners où la présence d'une jeune personne de quinze ans n'eût pas été convenable.

C'était dans un cadre nouveau et combien différent! ma vie solitaire d'autrefois qui recommençait..., mais avec une conscience bien plus cruelle de ce qu'un tel sort offrait d'anormal et de désolant, à mon âge.

« Oh! songeais-je parfois, comme le temps me dure, et quel bonheur j'aurais si le rêve de Jacques se réalisait enfin et si, réunis là-bas, à la campagne, nous pouvions avoir, comme tous les autres enfants, comme tout le monde, fût-ce les plus humbles des humbles, un logis si étroit, si modeste fût-il, qui pût nous tenir lieu de chez-soi ! »

J'associai mon ami à tous mes projets d'avenir, comme lui-même faisait pour moi. Nous trouvions cela simple, naturel, indiqué, sans cependant que rien, jamais, eût fixé d'une manière positive ce que serait, dans cet avenir que nous devions partager, nos situations l'un vis-à-vis de l'autre. Une sympathie profonde, une mystérieuse et complète entente unissaient nos pensées et nous étions, tous deux, si neufs et si ingénus que l'idée qu'il pût régner dans ce sentiment d'ardente fraternité éprouvé par deux adolescents, qui n'étaient point le frère et la sœur, une anomalie quelconque ne nous avait jamais effleurés.

Ma tante Hélène, en m'ordonnant un jour de rompre toute correspondance familière avec Jacques Holstein, m'étonna singulièrement.

— Pourquoi voulez-vous que nous cessions de nous écrire? lui demandais-je presque insurgée, tellement, de me conformer à cette défense, me semblait pénible.

Et quand elle eut répondu d'un air péremptoire :

— Parce que ce n'est pas convenable..., vous êtes aujourd'hui trop grands, tous les deux, pour garder ensemble ce ton d'intimité...

Je restai interdite ; j'avais rougi jusqu'aux cheveux et j'eus, aussitôt j'eus, pour la première fois, le senti-

ment des obligations de mon âge véritable et de n'être plus une enfant.

— C'est bien, ma tante, vous avez raison; je n'écrirai plus à Jacques, dis-je, subitement vaincue, dans une prescience qui devançait le temps et les événements, qui me faisait m'effrayer, presque, d'une tendresse qu'on venait de me montrer difficilement admissible dès qu'elle n'était plus puérile.

— Je ne vous en demande pas tant, m'interrompit Me Lorentz. Pourvu que vos lettres soient moins fréquentes et que je les puisse contrôler, c'est toute mon exigence.

Mais le charme était rompu et, soit que Jacques eût été, comme moi, averti d'avoir à m'écrire moins souvent et avec moins d'effusion, soit qu'il subit là une impression purement personnelle, ou, encore, que ses études à Gembloux l'absorbassent trop, de part et d'autre cette correspondance perdit toute grâce expansive, devint morne, froide, compassée. J'en fus très malheureuse, sans, toutefois, me rendre exactement compte d'où venait mon malheur; et, excessive, comme le sont les enfants, je devins, soudain, fort peu épistolière. Cela arriva au point que Me Lorentz dut me dire, elle-même :

— Eh bien! vous n'écrivez plus du tout à Jacques? C'est mal; il en aura du chagrin.

J'avais laissé la dernière lettre de mon ami trois mois sans réponse, et quand, enfin, il fallut m'y mettre, je ne savais comment m'y prendre : les mots ne venaient pas sous ma plume et je ne trouvais rien à raconter à Jacques. Quelque chose avait passé sur nos relations d'enfance, qui les glaçait en les transformant.

Des mois, de longs mois formant deux années pleines, passèrent; et nous eûmes des hivers très dissipés, des étés de villégiature à Ostende, mais je restai peu sensible aux charmes de la vie mondaine : je lisais beaucoup et, seules, la musique et la lecture me procuraient des jouissances véritables.

J'avais goûté aux vanités du monde et, bien qu'elles m'eussent d'abord séduite, j'en arrivais à juger qu'elles ne m'avaient apporté que déception et lassi-

tude. De plus en plus, je me croyais différente de ce milieu de parade, d'artifice et d'hypocrisie où évoluait Me Lorentz : je ne pus jamais me lier avec aucune jeune fille de ses relations et, comme je n'en connaissais pas d'autre, je n'eus ni confidente ni compagne : j'étais trop simple, je restai trop franche, trop expansive, trop rustique et, vraiment, je ne respirais à l'aise, je ne sentais mes poumons se dilater, mes artères battre et mon sang courir vif et chaud dans mes veines que quand je me trouvais au plein air des champs, parmi les herbes souples des prés, sous l'ombre verte et embaumée des bois. L'hiver, la promenade pédestre par les routes gelées, blanchies de neige, de la banlieue anversoise où l'on me permettait d'aller parfois sous l'égide de Véronique, avait pour moi un attrait irrésistible.

Trop de choses douloureuses et cruelles m'étaient venues de l'existence citadine : elle m'excédait et j'enviais presque le sort de ma tante Josine, si héroïquement utile, là-bas, sur la terre transvalienne dans la détresse des ambulances et des camps de reconcentration !

(*A suivre.*)

MARGUERITE VAN DE WIELE.

LES LIVRES

Pierre BROODCOORENS. — LE ROI AVEUGLE.

(1 vol. : Édit. de la *Belgique artistique et littéraire.*)

Sous prétexte de rénovation esthétique, les derniers admirateurs de Boileau, applaudis en l'occurence par certains pénitents notoires du symbolisme, tentent une résurrection de la tragédie et, de complicité avec l'alexandrin bénévole, revêtent d'une pourpre économique de vagues fantoches audacieusement affublés de noms illustres. De combien d'Hécube, d'Achille, de Velléda, d'Hippolyte, l'admirable amphithéâtre d'Orange ne subit-il point les tièdes colères et les conventionnelles lamentations?

Ici même, nous connûmes quelques-uns de ces héros revus, corrigés et amoindris : *L'Iphigénie* de Moréas exceptée, quel souvenir gardons-nous des autres, sinon celui de vains simulacres et de hautaines effigies profanées ?

L'un des plus graves magisters de cette école d'iconoclastes M. Poizat ne poussa-t-il point l'outrecuidance jusqu'à nous offrir une version améliorée du *Saül*, d'Alfieri dont pourront s'inspirer les prochains « modernisateurs » des chefs-d'œuvre ? Déjà les *Ménechmes* de Plaute trouvèrent en M. Tristan Bernard un traducteur boulevardier qui, au moins, sut rester divertissant et je gage que M. Claude Terrasse, las des livrets de Franc Nohain et d'Alphonse Allais, n'attend que le moment propice et le poète complaisant pour égayer de ses accords les fureurs d'Oreste et les plaintes de Prométhée. Ombres de Meilhac et d'Halévy faites que le poète ne soit pas Jules Dubois !

En vérité et quoiqu'en prétendent les zélateurs les plus ardents de cette littérature incolore, il ne peut être question aujourd'hui

de renaissance classique. Tout au plus, s'agit-il d'un recommencement désastreux de l'histoire.

Vers la fin du XVIIIe siècle, celui qui fut le bon et n'est resté que l'ennuyeux Ducis, entreprit avec une semblable désinvolture la traduction *ad usum Delphini* de l'œuvre shakespearienne. Par ses soins, Hamlet, Othello, Machbeth, Roméo et Juliette connurent d'extravagants avatars.

L'auteur de *Saül* succède à Ducis. C'est un titre. Malheureusement, il est de valeur discutable. D'autres aspirants tragiques, troublés par la gloire racinienne, rappellent à peine Campistron, d'autres encore, moins téméraires, font la risette à Voltaire qui les renvoie à Ponsard. Mais le caractère commun à tous ces croque-morts de la gloire, de Ducis à M. Poizat, est une monstrueuse hypertrophie du moi qui n'attendit pas M. Barrès pour se manifester. Il y aurait une curieuse étude à tenter sur Sophocle, Shakespeare et Racine considérés comme facteurs d'arrivisme.

Jules Destrée dans le pastiche exquis du *Journal des Goncourt* qu'il fit paraître il y a une quinzaine d'années, terminait ainsi la description d'un site :

« D'après cette donnée, faire une nouvelle dans le genre des *Diaboliques*, mais plus belle. »

J'ai fait sur ce thème une tragédie dans le genre de celles de Racine mais plus sublime, s'écrient nos pseudo classiques.

Si ces puériles tentatives trahissaient une sensibilité quelconque, si à travers l'âme de ces Hypathie et de ces Phèdre inlassées, on percevait autre chose que l'image défigurée des Maîtres d'autrefois, il y aurait lieu peut-être de s'y attarder avec plus d'attention. Hélas, la veulerie de l'affabulation n'a d'égale que la banalité de la langue.

Certains types, personnifications des pensées et des sentiments universels, gardent un implacable caractère d'éternité : Ils se dressent à l'horizon des âges, nimbés d'orgueil, de gloire ou de mystère et leur pouvoir de séduction est tel qu'ils défient la variabilité des races et se retrouvent à travers les siècles et les peuples, flèvreusement commentés par le drame, la musique, la peinture et la statuaire. Le monde a la hantise de leur splendeur et tous les rimeurs viennent s'y brûler les ailes.

A quoi bon recommencer Phèdre, Cinna, Iphigénie alors que depuis de longs jours, mieux que par l'histoire ou la légende, ils ont été commémorés par un verbe souverain? A quoi bon, puisque leur résurrection n'éclaire la pensée d'au-

cune lueur nouvelle, puisque leur voix ne profère aucune parole inouïe ?

Quel sculpteur tenterait une redite de la Vénus de Milo ?

Ces types d'humanité héroïque, transportés du monde antique à la Cour du Grand Roi, ne connurent une nouvelle jeunesse que grâce à leur parfaite adaptation au milieu fastueux qui leur fut imposé.

Racine, entre autres, les imprégna de sa divine sensibilité et leur âme, soudain mêlée à la sienne, fut traversée par le grand souffle janséniste.

Ces mêmes figures apparaissent dans les tragédies actuelles comme des fantômes inconsistants. Leur héroïsme sonne faux parmi la veulerie des pensées d'aujourd'hui. Elles ne reflètent qu'un peu du néant sonore de nos esprits alanguis : ces dieux et ces héros sont de pitoyables exilés vêtus encore d'opulentes défroques que vient ensanglanter l'agonie d'un suprême crépuscule.

Phidias et Praxitèle se sont écartés de leur route. David, Canova, Flaxman et Thorwaldsen leur suffisent.

Les David et les Canova de nos lettres ne sont, en définitive, que d'entêtés sacrilèges, esclaves d'une foi morte, incapables d'un effort et ignorants de la vie.

Sans doute, Mallarmé éclaira d'une splendeur insolite le masque équivoque et séduisant d'Hérodiade et nous verrons, demain, Verhaeren immortaliser de son prodigieux lyrisme l'éternelle amante que fut Hélène de Troie. Les maîtres seuls possèdent le don de ressusciter les morts.

Mais les pèlerins naïfs qui, sourds aux appels désespérés de leur âme, cherchent à franchir le seuil des sanctuaires en se signant au nom de Racine, de Moréas et de Ducis, père, fils et Saint-Esprit de leur bizarre Paradis, n'ont pas été sans goûter, au cours de leur pénible route, les séductions d'un tentateur imprévu : Hugo les arrête au passage : Aussi, entend-on se mêler à leurs vagissements raciniens les confuses rumeurs et les apocalyptiques tirades romantiques.

A propos d'une pièce récemment représentée à Orange, M. Louis Piérard, dans une intéressante étude publiée par la *Société Nouvelle* de septembre 1907, relevait cette curieuse particularité.

Et c'est ce mélange hybride que l'on oppose aux œuvres de l'école symboliste, c'est en invoquant ces drames médiocres « renouvelés des anciens » que l'on proclame la déchéance du lyrisme.

L'admirable poète de l'*Amour sacré*, dont l'œuvre tragique s'honore de ce *Phocas le Jardinier*, qui est l'une des manifestations les plus éclatantes de l'art libre, mène contre le prétendu réveil du classicisme une campagne louable en apparence, superflue en réalité.

C'est accorder à un incident une importance dont les Racine de sous-préfecture ne peuvent que tirer profit.

Ces tragédies, outrages à d'illustres mânes, auront-elles un sort différent de celui qui fut réservé aux œuvres dramatiques du Premier Empire ?

Si le merveilleux décor d'Orange leur prête quelque faste, si le chant des cigales et la clameur des foules rythment glorieusement l'emphatique déroulement de leurs périodes, la lecture, sournoise inquisitrice, a tôt fait de les dépouiller de leur factice beauté.

Quelquefois, cependant, au milieu du fatras des tirades, surgit, royal et pur, quelque impérieux alexandrin.

Et l'on se demande alors si, parmi ces démarqueurs de chefs-d'œuvre, n'existe pas un grand poète, hésitant encore et qui s'applique à se découvrir.

Peut-être le chantre ingénu de cette Hypathie ou de cette Electre, conscient enfin de son génie, fera-t-il retentir demain, à travers le monde, l'hymne sublime qui chante en lui ! Et l'on verrait ainsi — o paradoxale évolution ! — surgir de la filandreuse tragédie le poème divin qui fait s'agenouiller les hommes...

La chose, au reste, ne serait nouvelle qu'en apparence puisque les maîtres incontestés du lyrisme français, les Vielé-Griffin, les Régnier et les Verhaeren ne doivent le triomphe de leur libre métrique qu'à leur parfaite connaissance du métier classique.

Leurs si intéressantes recherches prosodiques qui aboutirent chez Vielé-Griffin et Henri de Régnier à ce vers fluide et aérien, fleur musicale de la pensée latine, chez Verhaeren à l'expression plastique d'un grand rêve inquiet, ravirent au glorieux alexandrin le sens secret de l'harmonie.

Sans les *Cygnes* et *Cueille d'avril*, sans les *Épisodes* et les *Lendemains*, sans les *Moines*, tous poèmes d'une coupe classique irréprochable et attestant la possession d'un admirable métier, Vielé-Griffin, Henri de Régnier et Verhaeren seraient-ils parvenus à imprégner leurs vers libres de cette musique prestigieuse et de ce charme subtil qui apportèrent au fin parler de France une splendeur inattendue ?

Que l'on compare à leurs poèmes ceux d'autres écrivains novateurs, apôtres exaspérés d'une religion encore mal connue, apparus au milieu de l'anarchie littéraire suscitée par les tentatives rythmiques nouvelles. La désaffectation des anciens temples fut l'origine d'une fièvre verbale qui se traduisit par de prodigieuses folies dont, vers 1885, mille revuettes éphémères devinrent les moniteurs. Presque seuls, Vielé-Griffin, Régnier et Verhaeren parvinrent à s'imposer et cela non seulement grâce à leur étonnant lyrisme, mais encore à cause de l'heureuse influence exercée sur leur mode d'expression poétique verbale par la persistance de leurs souvenirs classiques. Et l'on peut affirmer, par l'exemple de ces maîtres, que la technique du vers libre implique le culte fervent de l'alexandrin et que les vrais écrivains classiques d'aujourd'hui, les seuls qui maintiennent haut et ferme les traditions lyriques du génie français, en renouvelant les sources de son inspiration, sont précisément ceux que l'on traite en révolutionnaires.

Un jeune écrivain, M. Pierre Broodcoorens, qui, par une œuvre abondante, variée et remplie de promesses, a requis l'attention des lettrés, vient, à son tour, de faire amende honorable au drame cornélien. Sa pièce, le *Roi aveugle*, forme la première partie d'une trilogie symbolique.

L'œuvre est écrite en alexandrins; les trois unités y sont farouchement observées. Les personnages s'expriment avec la pompe et la solennité du grand siècle : c'est une tragédie conçue selon les canons des plus pointilleux professeurs de rhétorique.

Est-ce précisément son désir de ne pas déroger, quoiqu'il advienne, aux lois barbares édictées par les régents du Parnasse, est-ce la sourde révolte de son esprit libre vis-à-vis de ces mêmes lois, ou bien la hâte qu'il mit à réaliser son œuvre, abondante en négligences de toute espèce, qui trahit M. Broodcoorens? Ces divers facteurs contribuent à l'échec du *Roi aveugle* bien que la faute primordiale de M. Broodcoorens me semble résider dans le choix d'une forme surannée.

M. Broodcoorens a 23 ans. Sa mémoire est encombrée de souvenirs fraîchement épanouis. D'aveugles admirations se partagent son esprit et son drame les reflète par moments avec une fidélité presque cynique. Corneille, Racine, Shakespeare, Hugo, Wagner, sans parler de Gœthe, se mirent à cette jeune pensée éprise d'absolu. Malheureusement, ses admirations sont exprimées dans une langue peu châtiée, bourrée de barbarismes et qui enlève à son œuvre son unique chance de beauté.

L'action est peu compliquée et possède quelque grandeur.

Payllighann, roi de Transvalie et d'Orangée, las d'un pouvoir dont il a connu les amertumes et la vanité, veut abdiquer au profit de son peuple qu'il aime, et rêve de faire proclamer la république dans ses états. Il frustre ainsi de la couronne son fils Orlando en qui survivent les ambitions du monarque absolu. Le prince Errembaut, héritier de l'empire d'Icarie, s'est vu refuser la main de Flourdelys, fille duvieux roi. Outré de son échec et inquiet des velléités démocratiques de Payllighann, le prétendant évincé fomente, de complicité avec Orlando et le premier ministre Basilimaz, une révolte en Transvalie : Le mouvement doit aboutir à la dépossession du roi. Payllighann, averti du complot, mande son fils, s'efforce de lui faire partager ses convictions, mais Orlando reste inflexible. Bientôt, le roi lui apparaissant comme un danger public, il cherche à l'assassiner. Le roi se défend et, bien qu'aveuglé, parvient à tuer son fils criminel. Errembaut survient suivi de Basilimaz. Tous deux s'étonnent de retrouver le roi vivant. En guise de réponse, Paylighann envoie son ministre rejoindre Orlando au domaine des ombres et, appuyé à l'épaule de Flourdelys, sa confidente bien-aimée, s'éloigne vers une île clémente, non sans avoir classiquement maudit Errembaut qui ceint la couronne d'Orangée et de Transvalie.

On le voit, l'œuvre de M. Broodcoorens, malgré un évident souci de symbolisme qui apparait déjà dans les noms de ses personnages, a des allures vaguement mélodramatiques. Elle est historiée de solennelles ou véhémentes tirades, gâtées, malheureusement, par d'impardonnables faiblesses.

L'apôtre qu'est M. Broodcoorens a renié l'artiste qu'il se doit d'être et nous n'avons pas à examiner ici le rôle de l'apôtre.

Victime de cette irrésistible fougue qu'en diverses occasions il épancha avec succès dans plusieurs de ses écrits, M. Broodcoorens, par cette œuvre d'une psychologie rudimentaire et d'une brutalité sauvage d'exécution, s'apparente à M. H. Bernstein que l'on est très étonné de découvrir en cette affaire.

Mais le *Roi aveugle* ne rappelle pas que *Samson* : Il a plus d'ambition. Cinna, le Cid, le Roi Lear, Ruy Blas et même Tristan et Isolde y projettent leur tyrannique influence.

L'auteur d'*Égalité ou la Mort*, ravi de les connaître, leur a généreusement cédé sa place.

Je ne veux pas lui faire l'injure de ne lui attribuer que la paternité de la langue dont il s'est servi. Il a donné déjà tant de

preuves de son talent que l'on reste surpris et désolé de le découvrir plus qu'inférieur à lui-même.

Comment admettre, par exemple, des vers comme ceux-ci :

Prince, si sur ceci nos sentiments diffèrent,

Je n'aimais qu'une femme et voir une Bas-bleu,

Et je respecte trop vos droits autocratiques
Pour vouloir, moi, ministre, en faire la critique.

Il n'est plus temps pour nous, Madame, de vagir,

Je l'aime follement, pource qu'elle est bien belle,

Sonde le présomptif et dans sa main princière
Tâche...

Le tout est de souffrir, purement, noblement,
Par égoïsme non, mais par dévouement.

Et l'on en découvre de pareils à chaque page. Eh bien, si la campagne de la *Jeune Belgique* aboutissait à la résurrection des Potvin et des Quinet, il faudrait approuver le journal gantois qui récemment parlait du Mouvement avorté de 1884.

Les récentes œuvres de Verhaeren, Mockel, Grégoire Le Roy, André Ruyters, Isi Collin, Georges Ramaekers, Bossi, Speak, Dumont-Wilden, Léonard et les vers que Fernand Severin, l'un des plus admirables poètes du temps présent, vient de faire paraître au *Mercure de France,* démentent fort heureusement ce propos chagrin.

Cependant, quelques scènes du *Roi aveugle* s'illuminent de très beaux vers : Le poète y parvient, parfois à faire oublier le rhéteur. Le deuxième acte, le mieux venu du reste, compte un dialogue d'une belle envolée lyrique. Mais l'aventure de M. Broodcoorens reste typique. Elle prouve la nécessité de rompre une fois pour toutes avec les formules surannées du drame et consacre la banqueroute de cette antique tragédie qui, pour les poètes d'aujourd'hui, ne peut rester qu'un précieux document d'histoire.

La pensée de M. Broodcoorens s'est trouvée à l'étroit dans ces vêtements d'un autre âge, et j'avouerai m'être réjoui de cet échec qui permettra au jeune écrivain de dégager de leurs vaines entraves et d'affirmer dans la plénitude de leur indépendance, les grandes idées et les hautains problèmes qui l'obsèdent. M. Broodcoorens, l'un des écrivains les mieux doués de sa

génération, ne peut manquer de prendre une éclatante revanche, et c'est précisément parce que je la sais prochaine que je me suis cru autorisé de le mettre en garde contre les redoutables embûches qu'il brave avec un dédain souvent mal récompensé et dont la route de tous les poètes, ardents et enthousiastes comme lui, est éternellement encombrée.

Georges Marlow.

Abel TORCY. — A L'OMBRE DES SAULES.

(1 vol. de 263 pages, Bruxelles, Oscar Lamberty, éditeur.)

Voici un livre de début à beaucoup de titres remarquables; bien que la fabulation de ce roman soit peu nouvelle et rappelle un chef-d'œuvre familier entre tous les chefs-d'œuvre, le livre séduit le lecteur par le développement de l'intrigue et par les cadres successifs où elle se déroule et où l'auteur fait naître, grandir et mourir ses personnages. Ce qu'il y a de tout à fait personnel dans cette étude amoureuse, ce sont les premiers chapitres, tout remplis de la fraîcheur humide enveloppant les îles de la Hollande mosane aux environs de Dordrecht, chapitres qui évoquent avec un charme si mélancolique la jeunesse de l'héroïne principale dont la figure exquise, inquiète et fantasque se dessine nettement et légèrement à la fois sur le fond d'un paysage aux couleurs harmonieuses et délicatement estompées.

Dès que Torcy « déracine » sa Louise et, pour le besoin de son action dramatique, la conduit à Bruxelles et ensuite à Wervicq, on dirait qu'il arrache aussi son inspiration à son sol le plus favorable et, en la transplantant, appauvrit la claire abondance de sa source. Pourquoi ne pas avoir choisi La Haye ou Amsterdam plutôt que la capitale belge, et une calme cité zélandaise plutôt que cette obscure et triste petite cité frontière west-flamande? Cela eût constitué un triptyque mieux entendu, de tonalités d'avantage mariées et d'une ambiance plus logique.

Cela eût permis aussi à l'auteur d'étendre son histoire avec le sens subtil des nuances pittoresques et morales qui nous plaisent tant dans le début de son joli roman, si simplement écrit en une langue où les trouvailles de style et les heureuses images sont nombreuses. N'est-ce pas qu'elle est charmante la délicieuse et jeune Hollandaise quand, penchée sur l'eau, elle y trempe « une

main nonchalente et, songeuse, regardait les bagues de lumière que le courant lui glissait aux doigts? » Plus loin, le conteur dit poétiquement : « Je ramais avec lenteur, écoutant sa voix musicale et la beauté du silence. » Et cette constatation originale : « On voit, au loin, des cultures de lin qui frissonnent au vent et que l'on dirait sensibles même à l'ombre d'un nuage... »

Maintenant, il nous reste un grand reproche à faire à notre ami Abel Torcy : celui de trop penser à Gustave Flaubert, le Flaubert de *Madame Bovary*... Sa Louise Sabin est une parente évidente d'Emma Rouault et cette épouse infidèle du directeur d'école de Wervicq, prétextant des consultations médicales pour venir à Bruxelles se donner à son amant le médecin Maurice Carpentier, fait tout de suite penser à la non moins fidèle épouse du docteur d'Yonville venant retrouver chaque semaine à Rouen son adorateur Léon Dupuis, sous le prétexte également fallacieux de prendre des leçons de piano...

Toutes deux, ces femmes ont un tempérament excessif jamais satisfait et décevant ; et la façon dont l'héroïne de Torcy affectionne ses enfants est tout aussi singulière que le sentiment de celle qui fut l'amie de Rodolphe pour sa petite Berthe. Selon nous, la ressemblance des deux figures, l'analogie des situations, dont nous n'indiquons ici que les lignes générales, sont trop péremptoires pour qu'il ne faille pas le regretter. Abel Torcy prouve assez de talent pour qu'il lui eût été facile d'éviter un rapprochement aussi fâcheux. Il n'est point douteux qu'il suffira de le lui avoir signalé pour qu'il évite à l'avenir de laisser ses influences littéraires se manifester avec tant de puissance positive dans ses romans futurs.

***

Sylvain BONMARIAGE. — LES AVENTURES MERVEILLEUSES DE L'ABBÉ DE LASSUS.

(1 vol. petit in-12, Liége, Société Belge d'Editions.)

Voici un titre bien considérable et bien ronflant pour un petit livre qu'on lit en vingt minutes et dont le titre ne vise que la première nouvelle. Il y en a quatre ; les autres s'appellent : *L'Amour à trois*, *La Tristesse de Georges Alien*, *A fleur de Peau*. Ce qui les particularise également, c'est la perversité ostensible et d'ailleurs inoffensive que l'auteur y a mise et qui, à ses yeux, doit corser davantage les situations anormales de ses

héros, ou plutôt de ses fantoches, car Bonmariage a voulu tellement compliquer leur psychologie qu'ils n'ont plus rien de naturel... Toutes les liaisons sont permises, voire les plus « dangereuses », toutes les amours sont belles et respectables, mais il faut qu'elles soient sincères, *pures* et pudiques ; mais les dillettantes de la passion sont les plus dédaignables ennemis des attachements instinctifs et mutuels. Bonmariage est un très jeune Sylvain ; il croit de bon ton d'aborder avec une désinvolture gracieuse des théories extrêmes et de les faire servir à son imagination fantasque. Ce n'est qu'un exercice. Il ne le prolongera pas ; car, lorsque sera venu l'âge de l'expérience, celle de la vie et non celle des livres, des causeries et des cancans snobiques, il mettra l'authentique talent qu'il possède au service de conceptions ayant une portée plus émouvante dans leur réalisation simplement profonde et logique. Les grands écrivains « immoralistes » ont mêlé toujours leurs joies et leurs souffrances, et le mariage de celles-ci a alimenté leur génie. C'est ce que Bonmariage ne semble pas encore supposer, et nous le comprenons.

SANDER PIERRON.

LES THÉATRES

Vous verrez que nous finirons par ne plus connaître le repos des « clôtures annuelles ». Chaque année, dans les théâtres bruxellois, la saison d'hiver se prolonge un peu plus tard et recommence un peu plus tôt. Il est vrai qu'il y a harmonie entre cette durée et l'état déconcertant de l'atmosphère...

Et lorsque la direction se décide à afficher « relâche », c'est pour, le lendemain, passer la main à un successeur estival : et celui ci n'est pas toujours un montreur de cinématographe.

La Monnaie, le Parc, les Galeries, l'Alcazar, le Molière n'ont fermé leurs portes, il y a un mois, que pour les rouvrir plus ou moins régulièrement aussitôt après.

Nous avons eu, de la sorte, la « Semaine Coquelin » suivie aussitôt de la « Semaine Sarah » et le voilà bien le moment où Bruxelles-Attractions eût dû organiser sa « Grande Quinzaine ».

Le comique fit tort à la tragique : le panache l'emporta sur le rêve et l'idéal. L'*Affaire des Poisons* et *Cyrano* surtout réunirent à la Monnaie des chambrées complètes et enthousiastes. La *Belle au Bois Dormant*, la *Courtisane de Corinthe*, se jouèrent devant des auditoires gelés et clairsemés. L'éternelle *Dame aux Camélias* seule fit florès et l'*Aiglon* trouva grâce...

Cette *Affaire des Poisons* est bien la plus déconcertante des gageures dramatiques. Chaque fois que je vois une pièce nouvelle de ce prestidigitateur, adroit comme pas un, qu'est Sardou, je me demande s'il faut plus admirer la dextérité du manieur endiablé de tous les truquages, doubles-fonds, jeux de passe-passe et ficelles scéniques ou l'enfantine candeur du public séduit malgré tout et malgré lui-même par tant de clinquant et d'invraisemblable. Il est vrai que le brio du grand Coq fait oublier que les tirades sont en toc : de même un grand seigneur peut faire passer une pièce fausse, mais un pauvre diable n'y réussirait pas.

Je suis plus attristé par l'injustice, je dirai même l'ingratitude témoignée à Sarah la magicienne. Pourquoi, voyant et entendant ce qu'elle vient nous offrir encore de son art prestigieux et de sa voix délicieuse, oublie-t-on ce qu'elle nous en a prodigué jadis ? Pourquoi, vis-à-vis d'elle, que je considère comme un « vieillard prodige » sans égal, n'éprouvons-nous pas l'émerveillement que provoquent la vue et l'audition d'une « enfant prodige »? Nous devrions même ajouter à notre surprise et à notre admiration pas mal de respect et d'émotion...

Mais l'homme est ingrat et la grande Sarah vieillit d'au moins douze mois tous les ans...

Aussi les splendeurs des décors et des costumes, le charme des mises en scène opulentes de la *Belle au Bois Dormant*, féerie où Richepin sema de ravissantes trouvailles de poète — ou bien l'évocation fastueuse que firent, d'une Antiquité galante, fantaisiste d'ailleurs, passionnée et tragique, MM. Michel Carré et Paul Bilhaud, autres habiles pinceurs de lyre, appelèrent quelques applaudissements. Très rarement ceux-ci furent décernés a l'interprète ; de même la magnificence des costumes et du décor séduisirent bien plus que tels hurlements outrés de M. de Max.

Entretemps, après une tentative éphémère d'incursion dans le drame, le théâtre des Galeries faisait de *Mademoiselle Josette*

ma femme une reprise qui tournait au triomphe. Rien à cela d'étonnant, cette délicieuse pièce de si humaine, douce, attendrissante sentimentalité comme aussi d'esprit le plus délicat étant jouée par ses parfaits créateurs à Bruxelles : M[lle] Delmar et M. Tréville à qui était venu se joindre M. Jean Laurent, le plus élégant, sobre st sympathique des transfuges du Parc.

M. Du Plessy, lui, ménageant une adroite transition entre son répertoire de comédie et celui de turbulent vaudeville que son suppléant de l'été. M. Théo, vient d'aborder, faisait applaudir la *Jalouse* maintes fois centenaire, de J. Leclercq (un auteur belge, Monsieur !) et Bisson et l'inénarrable *Anglais tel qu'on le parle*, de Tristan Bernard.

En écho à la cinquantième de *Kaatje*, M. Parys, qui prend momentanément la succession de M. Munié, célébra avec la solennité simple, mais cordiale, qui convenait la centième du *Mort*, de Camille Lemonnier. Le prince Albert vint applaudir le drame impressionnant que nous connaissons tous depuis que les Martinetti le créèrent à Bruxelles. Maurice des Ombiaux salua chaleureusement le Maître et ce fut une familiale fête d'art et de sympathie.

Sur ce, le Molière entama l'habituelle campagne consciencieuse... et fructueuse au cours de laquelle le *Bossu*, *La Reine Margot*, le *Batard rouge*, etc., feront frémir, rire et pleurer des foules haletantes.

Mais l'événement théâtral sensationnel de ces derniers jours fut l'unique représentation de gala de la revue d'actualité à grand spectacle, en trois épisodes : *Polichinelle-Peintre* ou *le Triomphe d'Arlequin-critique*.

C'est à l'occasion de la fermeture du fameux salon des Écrivains-Peintres, autrement dit les « Violons d'Ingres », que quelques-uns de nos plus joyeux porte plumes avaient organisé cette amusante séance. Sur le guignol de MM. H. Fierens-Gevaert et Delescluze, des marionnettes de M. Godefroid Devreese, interprétèrent cette bouffonnerie inénarrable et piquante que M. Maurice Kufferath avait mise luxueusement en scène, tandis qu'il prêtait en outre l'appui de l'orchestre de la Monnaie représenté par un de ses plus sonores instruments vigoureusement manié à la cantonade.

Des voix de ténors insoupçonnés, des talents imprévus de

mimes, des habiletés savantes d'accessoiristes, des verves irrésistibles de parodistes se révélèrent : un succès, en somme, — que dis-je ? un triomphe, un délire...

Et voilà un théâtre de plus et un théâtre bien belge qui plus est. Enfin !!! Mais surtout voilà une jolie entreprise fantaisiste qui rapporta le coquet denier de plus de vingt-cinq louis à la souscription pour le monument Van Lerberghe.

PAUL ANDRÉ.

LES CONCERTS

SILVANO ISALBERTI (22 avril). — SCOLA MUSICÆ (24 avril). — 8e CONCERT DURANT : BRAHMS et FRANCK. *Mathieu Crickboom*, *Elsa Rueger* (26 avril). — 9e CONCERT DURANT : GRIEG, SVENDSEN, DVORAK, *Arthur De Greef* (8 mai). — CONCERT YSAYE : *Eugène Ysaye* (10 mai). — 10e CONCERT DURANT : *La Musique Russe* (22 mai).

Le succès remporté par le ténor Isalberti, au Waux-Hall, à l'issue de la saison dernière fut trop retentissant pour avoir fait oublier cet exceptionnel chanteur, rompu aux traditions du « bel canto » italien. *Sylvano Isalberti* nous est donc revenu pour la plus grande joie des piccinistes et, avec lui, des effluves de sa ravissante Italie, actuellement bouillonnante de sève se sont répandus sous notre ciel indéfiniment maussade.

Une voix fraîche, fougueuse, vibrante et colorée, le jeu d'une physionomie sur laquelle se reflètent jusqu'aux plus imperceptibles remous d'une âme ardente et passionnée, exprimant avec une égale intensité, parfois sans transition, les sentiments d'amour, de haine ou de douleur qui tour à tour l'agitent ; en fallait-il plus pour déchaîner l'enthousiasme et faire passer par moments dans les cœurs ce petit frémissement qu'aucun dilettante, réellement épris d'art, ne peut se défendre d'avoir ressenti ?

Le programme était sensiblement le même que celui de l'an passé : airs de la « Bohème », de « Manon », de « Rigoletto », une romance de Leoncavallo et l' « Etoile d'or », de Denza.

L'air de « Paillasse » et la romance de la « Tosca » furent les deux fleurs les plus élancées de cette luxueuse gerbe.

M. Isalberti s'était adjoint comme accompagnateur le pianiste *G. Lauweryns* dont le tact et la discrétion ont prouvé qu'il n'était pas possible de faire un meilleur choix.

Le violoniste *Silvio Floresco* prêtait son concours à ce brillant concert. Virtuose accompli, M. Floresco s'est montré de plus technicien à toute épreuve dans la très ardue « Chaconne » pour violon solo, de Bach. Mais, quoi qu'il joue, les traits de cet artiste restent d'une impassibilité marmoréenne, contrastant singulièrement avec la mobilité faciale d'Isalberti.

* * *

Le 24 avril, à la « Scola musicæ », septième séance avec le concours de la Société de musique de chambre, de Bruxelles.

Un « Sextuor » de M. Lunssens contient des phrases d'une heureuse inspiration, quelquefois non sans grandeur. A signaler son curieux « Scherzo », bien guilleret.

De Gilson, les pimpantes « Humoresques » aux rythmes si entraînants et variés, sont deux pastels délicieux.

Un « andante » d'une savante structure classique ainsi qu'un « scherzo » pétillant de grâce légère soulignent le pittoresque « Quintette » de Lefebvre.

Les excellents artistes de la Société de musique de chambre, *M. Strauwen* en tête, sont tous à féliciter pour la belle tenue artistique de leur interprétation.

Quelques mélodies furent gentiment détaillées par *M. A. La Rose* qui possède une agréable voix de ténor de demi-caractère.

* * *

Le huitième concert historique, consacré à Brahms et à notre sublime César Franck, fut le calme reposant succédant à un tempétueux déchaînement de polyphonies berlioziennes.

Brahms fut le dernier champion du classicisme. Son œuvre annonce plus les modernes qu'elle ne se rattache aux classiques. Le rythme s'affine, ondoie gracieusement comme ces vastes champs de blé s'infléchissant sous les caresses de la brise, la mesure perd sa régularité métronomique pour s'assouplir aux doux balancements de la réserve.

Mozart, puis Beethoven préparèrent la nouvelle école,

Brahms riva le chaînon qui la rattache à l'art classique. La troisième symphonie, en « fa », a laissé le public assez froid. Peut-être le sentiment contenu dont déborde cette composition n'est-il pas suffisamment apparu à la majorité plus habituée à l'impression directe et trop facile des grands effets. Il y a dans cette symphonie un « andante » enveloppant, en style élégiaque; il semble l'expression d'une idéale contemplation.

Le double concerto pour violon et violoncelle, de Brahms, fournissait la matière du numéro « solistes »; *M. Crickboom* est le violoniste charmeur que l'on écoute avec un plaisir toujours plus grand. *Mlle Elsa Rueger,* avec une sûreté d'attaque, une pureté et une justesse de son peu ordinaires, lui fut une très digne partenaire.

Il faut savoir gré à M. Durant, d'avoir inscrit au programme les deux premiers épisodes de la « Psyché », de César Franck. Quel dommage de n'avoir pu donner le poème complet ; son exécution intégrale était onéreuse à cause des chœurs inséparables de la troisième partie.

Néanmoins, cette audition fragmentaire a su nous transporter dans les régions supraterrestres du sublime et de la mysticité.

L'orchestre de M. Durant fut d'une fluidité diaphane ; ses violons chantèrent admirablement.

Le deuxième épisode du poème, fourni par la rencontre d'Eros et de Psyché, se termine par une large conclusion symphonique, traduisant en une voluptueuse mélodie les élans passionnés de deux âmes éperdues d'amour, de surhumaine ivresse.

Bénies soyez-vous, ô mânes de César Franck dont le génie nous emporte bien au delà de la vie réelle et de sa ravalante matérialité.

***

Grieg-Svendsen-Dvorak, représentaient les écoles scandinave et tchèque dans le cours, en exemple si intéressant, que continue M. F. Durant, et auquel s'ajoutent les notices concises et sincères, merveilles de science et d'idées nouvelles de deux de ses fidèles et artistes collaborateurs : *MM. Closson* et *Vanden Borren;* en l'espace de quelques mois, la jeune génération aura eu une idée d'ensemble de l'évolution de l'art musical. Quant à nous, tout en nous remémorant nos connaissances, nous avouons que nous avons appris pas mal de choses utiles et nouvelles, telles certaines appréciations personnelles, docu-

mentées sur les différents genres musicaux, sur les époques et les caractères distinctifs des nombreuses pages proposées à l'attention par la direction des concerts historiques.

La « Deuxième symphonie », en *ré* mineur, de Dvorak, débute par un *allegro maestoso*, d'une ligne irréprochable; le *poco adagio*, est d'inspiration plus petite, les phrases de résolution banale sont encadrées d'orchestrations recherchées, qui fait parfois passer la pauvreté et le vieillot de la mélodie. L'allegro final, creux et vide, d'un rythme contrarié, n'est pas assez panharmonique.

Outre les deux morceaux lyriques, « Le Soir sur les montagnes », empreint d'une poésie toute terrienne et spéciale, « Au Berceau », bijou ciselé et modelé sans mièvrerie, pour orchestre, Grieg nous montre, dans ses « Danses symphoniques », que le caractère scandinave se prête à la forme populaire de la ronde dansée, et cette personnalité nous plaît particulièrement, parce qu'elle nous complète ; avez-vous remarqué que nous chantons souvent, mais ne dansons que très rarement, le Belge a le choral plane où s'exprime sa grande joie ; on ne retrouve la danse en expression de réjouissance ou de bonheur, dans les villes, que devant un cortège où le peuple jeune saute et gambade au son d'une fanfare. Certains thèmes se rapprochent de l'âme flamande, et je n'en veux comme exemple que le nº 1 des dites danses symphoniques où se retrouve fortuitement une analogie frappante avec l'entrée des masques dans la « Princesse d'Auberge », de notre Jan Blockx.

Nouveau triomphe pour *Arthur De Greef* qui, avec son autorité habituelle, sa fougue, sa souplesse, sa douceur de toucher, a transporté la salle entière, lui faisant partager son enthousiasme pour l'œuvre de Grieg, dont il est à la fois un des meilleurs interprètes et l'initiateur en Belgique. Il y a déjà longtemps qu'il faisait applaudir ce vivant « Concerto » pour piano, ces « Feuilles d'album » et autres piécettes toutes de charme et de fraîcheur, naïves et prenantes, dues au maître norwégien.

***

Le 10 mai, *Eugène Ysaye*, revenu de ses tournées triomphales dans le monde entier, se faisait entendre à la salle Patria, devant un public qui lui était du reste on ne peut plus sympathique et déjà tout acquis. Avant de parler de cette audition où Eugène Ysaye semble s'être surpassé, je ne puis m'empêcher de faire quelques remarques à propos de la gloire de cet artiste.

Depuis quelque temps, il en est qui se sont mis en tête de vouloir diminuer son mérite.

Vous entendrez à tous moments formuler mille reproches à son égard, il n'y en aura que trop pour lui trouver une infinité de défauts, et pour le comparer à d'autres violonistes qui devraient désespérer d'arriver à sa cheville. J'attribue cela, à l'ignorance des uns, à la méchanceté des autres, à la jalousie des petits et des faibles, se sentant terrassés par un tel Titan. C'est le rôle du critique de s'insurger parfois contre ces sottises. Que l'artiste lui-même ne le fasse jamais, ce serait manquer de dignité et descendre volontairement du piédestal où l'ont placé l'estime et l'amitié du public. Imaginez-vous la colonne du Congrès s'ébranlant parce qu'un chat dans sa ronde nocturne, aurait soufflé sur une de ses pierres, quelle folie !

Lorsque parut E. Ysaye, entouré de tous les musiciens dont il semblait être à la fois, le père, le professeur et l'ami, tous les murmures cessèrent, et ce fut au milieu d'un silence religieux que l'orchestre entama le *Concerto Grosso* nº VIII de Corelli. Le style était parfait. C'est tout dire. MM. E. Ysaye, Edouard Deru, Léon Van Hout et Emile Doehaerd ont contribué à cet ensemble impeccable et majestueux. A l'œuvre plutôt grave de Corelli, succédait le « troisième Concerto (sol majeur) » pour violon, de W.-A. Mozart, composition tantôt, légère, joyeuse, spirituelle, tantôt s'attardant en des thèmes plus réfléchis, plus profonds, plus inquiets.

M. Ysaye possède la jeunesse, la fougue, la délicatesse, l'émotion nécessaires à l'interprétation de telles œuvres.

Le concerto (en *ré*) de L. Van Beethoven, un peu plus sombre, un peu plus romantique et par conséquent, plus tumultueux, plus troublé, n'est pas moins beau que le précédent ; E. Ysaye se montra encore une fois à la hauteur de l'œuvre et la rendit avec science et passion.

Ce beau programme se terminait par l' « Introduction » du premier acte de Fervaal de V. d'Indy, et le « Scherzo » bien connu de Dukas : L'*Apprenti sorcier* qui abonde en ingénieuses trouvailles d'harmonie imitative, et de musique descriptive, depuis les notes grotesques du basson, jusqu'aux chevauchées échevelées des violons.

M. Théo Ysaye, le pianiste distingué et le compositeur de talent, dirigeait l'orchestre, et accompagna le soliste avec tout le tact, l'habileté et la discrétion désirables.

* * *

Qui dit école russe, veut parler de la musique brillante, descriptive et à programme, tandis que quelques jeunes, suivant l'enseignement de Moscou, s'efforcent de se rapprocher de la musique pure.

C'est la caractéristique nationale, inspirée des mélodies populaires sous la forme et la couleur orientales, qui a fait les frais du dixième concert Durant.

En entendant la « Grande Pâque Russe » de *N. Rimsky-Korsakow*, on pense, malgré soi, aux icones chargées d'or, richement colorées, éblouissantes et précieuses de l'Eglise russe. C'est aussi un souvenir des débuts lointains des concerts Ysaye, alors que la mode allait à la pléiade dite des Cinq, composée de MM. Balakirew, Moussorgsky, César Cui, Rimsky-Korsakow et Borodine.

On connaît la deuxième symphonie en *si mineur* de A. Borodine; le rythme énergique de commandement s'adapte bien au tempérament du chef décidé et valeureux qu'est M. Durant; le « scherzo » manquait de légèreté et de souplesse, on eût dit une bourrée. L'ensemble avait l'allure pompeuse et fantasque, doucement rêveuse que réclame l'œuvre.

Des vides d'orchestration et des pauvretés d'inspiration entachent l'œuvre de Glazounow : « A la mémoire d'un héros » en est une preuve flagrante. Son « Cortège solennel » est bien venu, avec des impressions wagnériennes, inéluctables parfois, il faut le reconnaître, et dont le maître allemand a imprégné de sa patte fatale le genre souvent et magnifiquement traité par lui.

On pourrait demander, dans nos grands concerts, des solistes d'une renommée plus universelle, entourés d'une auréole et d'une autorité plus lumineuse que celle d'un tout jeune homme, *M. Eugène Dubois*, qui, au pied levé, a bien voulu jouer le terrible « Concerto » pour violon, de Tschaïkowsky ; mais il faut, sans restriction, féliciter très sincèrement ce parfait violoniste, tant au point de vue technique que de la sonate. La vie formera sans doute cette nouvelle étoile violonistique qui vibrera plus émotionnellement lorsque la grande évocatrice d'art et son réflexe, la douleur et l'amour, auront entamé cette âme très intéressante, espérons-nous. Le succès ne lui a pas été ménagé, malgré tout le désir que formulaient déjà tant d'auditeurs d'entendre, à très court intervalle, César Thomson, empêché pour cause de maladie, après Eugène Ysaye, les deux gloires belges dont nous sommes si jalousement fiers.

Eugène Georges.

LES SALONS

Les journaux avaient annoncé que la critique du Salon des Violons d'Ingres serait faite par James Ensor pour la Belgique Artistique et Littéraire. *La chose était exacte. Malheureusement, le manuscrit fut volé à son auteur, comme un simple tableau de Delaunois, et communiqué à la presse. Ayant pour règle de ne publier que des études rigoureusement inédites, nous nous sommes adressés à l'une des gloires de notre enseignement artistique, qui n'est pas Blanc-Garin : Vu sa haute personnalité, notre critique désire garder l'incognito et demeurer caché sous le pseudonyme qu'il s'est choisi.*

Les Violons d'Ingres

Ou le Salon des Écrivains-Peintres, organisé au profit de la souscription ouverte pour ériger un monument au poète Charles Van Lerberghe.

Exposants : Marcel Angenot. — E. Bacha. — Maurice des Ombiaux. — L. Dumont-Wilden. — Max Elskamp. — H. Fierens-Gevaert. — Maurice Kufferath. — Camille Lemonnier. — Grégoire Le Roy. — Octave Maus. — Sander Pierron. — G. Ramaekers. — Marius Renard. — Robert Sand. — Fernand Severin. — Auguste Vierset. — Léon Wéry.

« *La suffisance matamoresque appelle*
» *la finale crevaison grenouillère.*

» James Ensor. »

C'est par ces mots mémorables de l'un des plus grands d'entre nous que je veux définitivement stigmatiser la prétentieuse gageure de ceux qui ont organisé cette farce nauséabonde.

Pour qu'on leur pardonne de jouer du violon, encore fau-

drait-il que nos écrivaillons nationaux en jouent supérieurement. Or, il n'en est rien et l'on peut affirmer, sans crainte de se tromper, qu'ils viennent de se perdre à tout jamais dans l'opinion des vrais peintres. Leur prestige, leur petite auréole de penseurs et de poètes sont foutus!

Pour qu'il en fût autrement, il leur eût fallu montrer mieux que ces inepties rampantes; je dirai même qu'ils devaient se montrer supérieurs aux professionnels, sous peine d'être ravalés au rang de ceux-ci. Car, il est profondément vrai que tout autre qu'un peintre nous semble naturellement apte à nous dépasser, du moment qu'il empoigne une palette pour la première fois.

Mon confrère, Georges Lemmen, ne l'a pas suffisamment démontré quoiqu'il ait été le premier à le proclamer. J'irai donc plus loin et, comme Blanc-Garin et Vauthier dont l'œuvre picturale fait des autorités irréfutables, je dirai qu'il est surprenant et absurde de voir nos écrivains mettre si peu de littérature dans leur peinture.

Pourquoi lâcher la plume, pourquoi changer d'instrument ou de métier si ce n'était pas pour faire la même chose?

Pas la moindre petite pensée philosophique dans leur couleur ou leur dessin! Pas l'ombre d'une démonstration d'un de ces grands problèmes psychiques qui nous tiennent tant à cœur et que la brosse de Delville, par exemple, commente avec tant d'éloquence!

Non! les écrivains se contentent d'aimer veulement la Nature et d'admirer sa couleur comme le premier venu! Ils trouvent de l'intérêt, les pauvres! et même de la poésie, les brutes! dans ces matérialités que le paysan le moins lettré peut voir quotidiennement autour de lui!

Mais assez de considérations générales. Les peintres m'ont compris et je ne veux pas traiter la critique d'art comme le font vulgairement les écrivains qui ont la morgue de nous juger!

Passons la revue et démontrons, par l'analyse des œuvres, combien nous avions raison de déplorer cette absence absolue d'idée fondamentale.

J'excepte tout d'abord le grand poète C. Van Lerberghe. Ses dessins sont le reflet de son œuvre littéraire, qu'au reste je n'ai jamais lue.

Mais *Angenot!* Pourquoi cette pâte et ce brio tout flamands de ses paysages? Que ne s'en tenait-il à son « Androgyne » et à la « Petite fille » qui attend, devant une boutique de sucreries, le vieux monsieur qui les lui offrira! Voilà du moins des problèmes

humains d'actualité et l'on devine immédiatement la relation intime qu'il y a entre la poésie et la peinture de ce peintre-poète !

Mais *Sander Pierron !* Ah ! s'il s'était contenté, comme dans « Songeuse », cette belle allégorie, de nous dévoiler les petits endroits mystérieux de la forêt de Soignes, plutôt que de s'attarder à faire mieux qu'Alfred Verhaeren !

Et *Camille Lemonnier !* Ces pastels veloutés, visions exactes des matins de printemps, ne rappellent guère le rouge et robuste écrivain du « Mâle » et du « Mort ». Pas même une tête mal guillotinée, comme les décrit si bien Fernand Khnopff.

Quant à *Des Ombiaux*, c'est la misère ! Il aurait pu symboliser à jamais ses luttes épiques avec les vieux membres du Cercle Artistique ; c'eût été une page homérique ajoutée à ses nombreuses nouvelles ! Ah ! bien, oui ! Il préfère s'asseoir devant un paysage et en pastelliser la couleur et la ligne. Pourquoi, dès lors, voulez-vous que ce soit mieux que du Corot ? Je vous le dis, ses coins de nature manquent totalement d'enseignement et du sens de la composition.

Kufferath ! Quelle belle page de peinture wagnérienne il nous eût donnée, s'il avait simplement peint le Walhalla. Mais non ! cet imbécile jette son casque wagnérien par-dessus tous les moulins de Toutevoie de Seine-et-Oise.

Et que penser de *Ramaekers*, le porte-drapeau des Plastiques idéologiques ?... Mais réfléchissons-y ! Son Barrès nu, traité comme une simple académie, symbolise peut-être quelque chose. L'artiste verrait-il une relation entre Barrès académicien et Barrès académisé ? Quoi qu'il en soit le symbole nous semble insuffisamment exprimé.

Nous saisissons mieux l'allégorie de *Max Elskamp*.

Les temps sont durs ; la vertu ne court pas les rues et l'on ne trouve plus guère de vierges si ce n'est en bois sculpté.

A la bonne heure ! Quelle profondeur de pensée ! Et quelle leçon pour Séverin, Le Roy, Sand, Vierset et Wéry, vulgaires rapins dépourvus de toute intellectualité !

Faut-il en excepter *Dumont-Wilden* ? Son coup de brosse ardent et lumineux rappelle-t-il assez les grands classiques qui doivent être le sang même de toute éducation forte ?

Il y a certes quelque chose de racinien dans la délicatesse de sa mise en page ; son sens de la composition et son doigté philosophique, sont manifestes ; mais encore ?... Il ne se dégage guère de l'influence d'Artan et je préfèrerais plus de préraphaëlisme dans sa « Dune » et dans son « Impression de mars ».

Que dire d'*Octave Maus*? C'est l'être assoiffé de réclame ! Il passe sa vie à couper le chien de la queue d'Alcibiade ! Sa peinture est la démonstration même de la stupidité du pointillé. Qu'attendre, au surplus, d'un individu assez plat pour écarter obstinément des Salons qu'il organise, toute peinture qui n'est pas que de la peinture.

Il y a plus d'un rapport entre les dessins de *Max Elskamp* et le guignol de *Fierens-Gevaert*. Leurs philosophies se complètent. Le premier nous dit : il faut demander au passé ce que notre époque n'est plus à même de nous donner. *Fierens-Gevaert* lui répond : Soit, mais il faut appliquer aux choses anciennes encore en usage les perfectionnements de nos jours.

L'architecture nouvelle n'a pas donné de résultats très heureux ; appliquée en grand, elle fait de nos maisons des guignols peu sympathiques et peu pratiques; en proportions plus modestes, elle donne au guignol quelque grandeur, voire même un petit air de palais de justice, de théâtre ou de conservatoire, où les fantoches rappellent assez fidèlement ceux qui manœuvrent et gesticulent dans nos grands.

Pour me résumer : Absence totale de principe directeur ! Point de règles immuables dont la seule et stricte observation peut engendrer le chef-d'œuvre, car il n'est pas admissible que Rubens, Velasquez, de Vinci, tous les grands, en un mot, aient ignoré la philosophie et les lois que nos modernes esthéticiens ont si habilement déduites de leurs créations.

Les écrivains-peintres ne sont que peintres quand ils peignent et — comme Rembrandt l'a dit — la peinture qui n'est que de la peinture, n'est pas de la peinture.

INGRES.

Salon de Printemps, au Parc du Cinquantenaire, du 2 mai au 14 juin.

Le Salon de Printemps fait honneur à ses organisateurs ; sans être cérémonieux et froid comme la plupart de nos musées, il a de la tenue, tout en conservant l'intimité d'un éclairage doucement tamisé. Les œuvres, distancées avec soin et compétence, se font universellement valoir et le décor très chaud — peut-

être un peu trop ! — communique à toutes, je ne sais quel air de toiles définitives.

Si c'est à son président que le Salon de Printemps doit cet air d'apparat, il est manifeste que le marquis de Beauffort a un goût très prononcé pour la décoration et celle-ci ne manque pas de doter certaines personnalités, d'une apparence de valeur qui ne leur est pas autrement intrinsèque.

Mais n'oublions pas le secrétaire dévoué, Jean de Mot, sur qui, dit-on, le président se décharge volontiers des besognes moins somptuaires, celles, par exemple, de l'organisation et du soin de réunir les œuvres les plus marquantes de quelques artistes consacrés, à qui le Comité réserve l'honneur d'une sorte d'exposition générale et rétrospective.

Faisons comme les organisateurs du Salon. Négligeons, pour le moment, l'admirable ensemble de *Constant Montald*, dont, au surplus, nous fîmes l'éloge dans une précédente chronique; oublions ou passons sous silence, tant d'autres artistes, dont les toiles sont riches de promesses ou d'efforts, tel, entre autres, le groupe d'amis de *G.-M. Stevens*, et ne mentionnons aujourd'hui que les noms déjà célèbres de *Stobbaerts*, *Alfred Verhaeren*, *Bauer*, *Breitner*, *Sausser*, *James Ensor*, *Ménard*, *Grovenor*, *Piot*, *Bugatti et Marcette*.

Bauer et *Breitner* représentent la Hollande.

Bauer, moins direct, plus intellectuel, plus cosmopolite, pourrait-on dire. Il se complaît aux compositions d'allure impressionnante et dramatique. Il a l'âme du Hollandais qui a voyagé et porte en lui le souvenir ou l'intuition des pays exotiques. Cette nostalgie à l'envers est commune à plus d'un peintre hollandais et nous savons tous que Rembrandt affectionnait d'orner ses personnages d'étoffes ou d'accessoires rares et même barbares.

Breitner, lui, se rattache plus directement aux Hollandais modernes, amoureux de leur sol et de leur milieu; il est de la lignée des Israëls, des Mauve et des Maris.

Moins lourd que le premier, plus serré que ces derniers, nous lui reprocherons cependant d'être assez matériel, trop peu sensible à l'atmosphère et au sentiment des paysages.

Peintre parfait, il rend la nature avec fidélité et conscience, mais ne semble guère sensible à sa poésie.

Tout autres sont les Anglais *Grosvenor* et *Sausser*. Mais si *Grosvenor* est sensible à la beauté du site, il semble, par contre, négliger la subtilité et les recherches qui sont la préoccupation

des paysagistes modernes. Son art est très serré, son métier simple et savoureux, sans lourdeur et sans trop d'habileté, mais sa conception du paysage ne date-t-elle pas un peu d'antan?

Sausser a pour lui l'attrait d'un métier, fort rare chez nous et que mit en honneur *Wistler*, le maître du genre. Léger, adroit, multiple, utilisant tous les moyens sans laisser paraître la recherche, ce métier séduit, mais il a le défaut de dissimuler la faute sous la séduction et sous le charme.

Ménard, c'est le poète. Que lui importe la vue directe du paysage? C'est son impression profondément ressentie : sa beauté romantique et dramatisée; c'est l'heure de ce paysage surtout, l'heure de solitude et de recueillement où les souvenirs classiques et païens viennent affleurer l'âme. Art entièrement intellectuel, dans le beau et le bon sens du mot. Ce n'est pas l'explication d'une pensée, c'est la transcription d'une impression pénétrante; l'heure de ses paysages est divine et leur sentiment est à ce point grandiose qu'il semble tout naturel que les dieux y paraissent soudain.

Opposée, moins apaisée, plus inquiète et tourmentée est la conception d'art de *Piot*. A cause de cela même, il nous requiert et nous intéresse.

L'anomalie d'un éclairage imprévu, le reflet d'une couleur invisible sur un objet qui en est soudain et paradoxalement illuminé, la rareté et la crudité même de certains tons juxtaposés, voilà les capricieux phénomènes qui sollicitent l'œil extrêmement peintre de Piot. Il en résulte que son art nous laisse hésitants, insatisfaits, mais il nous intéresse et nous y retournons volontiers. Artiste d'exception par excellence, *Piot* ne peut prétendre à l'attention du public et il faut que le sentiment de la couleur soit développé jusqu'à la passion pour que l'on puisse goûter pleinement les essais de ce coloriste.

Tout autre nous apparaît *Marcette*. Pour lui, c'est le mouvement, la danse désordonnée des vagues et la course des nuages qui le sollicitent avant tout et, chose heureuse, ce mouvement même s'est emparé de sa brosse. Il est l'impressionniste, plus que tout autre, de cette vision éminemment fugitive qu'est le mouvement. Pourvu qu'il l'ait fidèlement restitué et qu'il en ait communiqué la sensation, il se déclare satisfait et sa main s'abandonne aux charmes des couleurs les plus fantaisistes et les plus dramatiques si elles viennent ajouter au caractère et à l'envolée de ce mouvement.

Le Grand prix du Salon a été décerné à *Jan Stobbaerts ;* c'est

assez dire que tous les honneurs de cette exposition devaient, dans l'esprit des organisateurs, aller à lui. Sa longue et dure carrière, d'un travail âpre et obstiné, méritait un tel hommage.

Coloriste avant tout, amoureux, fervent et fidèle des tonalités chaudes et savoureuses, amant exclusif de la matière colorée, Flamand jusqu'à porter à l'excès le culte de la pâte grasse et émaillée, il était impossible qu'il ne devînt par trop épris de matérialité. Ne lui demandons ni poésie, ni sentiment. C'est *une admirable bête*, a dit quelqu'un, sans nulle intention de le diminuer et c'est bien là le mot qui caractérise le mieux l'œuvre de *Jan Stobbaerts*. Oui, c'est une admirable bête, il reste à jamais insensible à la poésie des choses ; il n'aime la matière que parce que sa pulpe et sa couleur réjouissent ses yeux ; mais, tel qu'il est, par certaines de ses œuvres — car toutes ne sont pas rayonnantes de cette belle matérialité — il demeure un coloriste étonnant et un exemple de tout ce qu'on peut tirer d'art de la couleur que, de nos jours, on tend généralement à ravaler au rôle de moyen secondaire ou même négligeable.

Que tout l'art ne soit pas dans l'œuvre de *Jan Stobbaerts*, nul ne le contredira, mais une part de sa gloire, la pourpre de son manteau ou les émaux de sa couronne y ont laissé leurs reflets et leur joie.

Grégoire Le Roy.

L'art belge au Salon de Paris.

Il ne semble pas que les artistes de chez nous aient une idée bien nette de l'importance universelle que présentent chaque année les deux salons de Paris, réunis dans les vastes locaux du grand Palais. C'est là une manifestation périodique où les écoles étrangères rivalisent de vitalité, aux yeux attentifs de la critique et du mécénisme mondiaux, pour témoigner de leur développement. Dans beaucoup de pays on comprend l'intérêt de ces expositions et le rôle qu'il est possible, voire nécessaire d'y jouer, pour la renommée même des différentes collectivités nationales. Les nôtres sont parmi ceux qui attachent maintenant un prix tout relatif à l'éclat que pourrait faire rayonner sur eux l'envoi d'importants ensembles choisis.

Depuis quelques années, aussi bien à la Société des artistes français qu'à la Société nationale, la collaboration des peintres, des sculpteurs, des artisans belges devient de moins en moins

notable. Les visiteurs des salons de Paris pourraient induire de leur absence que notre activité artistique s'alentit, alors que, au contraire, nous avons chez nous un mouvement d'une magnificence qui n'a rien à envier à celui des autres contrées du globe. Nous avons tort de ne pas prouver en toute occasion cette magnificence, car cette expansion qu'on prône tant et que célèbre un chant nouveau quasi-national, ne vise pas uniquement, pensons-nous, le domaine industriel et commercial...

Extrêmement rares sont aujourd'hui, aux Salons parisiens, les travaux de nos aînés, de nos compatriotes célèbres, eux qui jadis tenaient presque jalousement, et avec tant de raison, à briller aux Champs-Élysées ou « en face ». A présent, ils laissent à des jeunes, parfois à de très jeunes, souvent de talent contestable, la lourde tâche de représenter seuls notre école. Cela est excessif et dangereux, et il serait à souhaiter que l'on en revînt à des allures plus intrépides, dût-on faire appel au gouvernement pour lui endosser chaque printemps les frais d'envoi, là-bas, des ouvrages appartenant à des auteurs trop peu fortunés.

Croirait-on, par exemple, qu'au Salon des Artistes français, vénérable sanctuaire des traditions officielles, la statuaire belge est représentée par un médiocre buste en plâtre dû à un Gantois qui a fait ses études à Reims et est établi dans le Calvados : Oscar d'Haese ; par une statuette en bronze assez insignifiante : *Le vieux bison mâle*, de l'Anversois Edgard Joris ; et par un aimable buste en marbre de cet autre déraciné, Georges Vanderstraeten, le plus Gantois des Parisiens !... Quant à notre peinture, il est difficile de s'assurer de son orientation moderne en regardant le *Tambour*, aussi dix-huitième siècle qu'opéra-comique, de Théophile Lybaert, le froid et méticuleux *Homme à la loupe*, d'Emile Motte, et les chiens proprement peignés d'Alice Léotard... Par bonheur, il y a là, pour corriger cette impression peu favorable, des morceaux plus significatifs, — bien qu'ils ne constituent pas tous des œuvres bien originales,— signés par Pierre Dierckx, Julien Célos, André Cluysenaer, Dolf Van Roy, Armand Jamar, Charles Michel, Emile Rommelaere, Fernand Toussaint, Charles Watelet, Tony Van Os (un débutant), Frans Van Damme, Marie Marcotte et Angelina Drumaux. Puis un coin du vieux *Béguinage à Bruges*, assez craïeux, mais bien établi et savoureusement truellé par un Anversois : Félix Eyskens, devenu Français par ses études chez Fernand Sabatié et sa vie à Paris ; et une *Dame aux roses*, de François Paulus, un jeune Brugeois, né aux États-Unis, élève

de Bonnat, mais qui, domicilié en West-Flandre, participe régulièrement depuis quelques années à nos expositions.

Dans le compartiment des ouvrages mineurs, on rencontre deux jolies miniatures de Marguerite Bernier, une Bruxelloise parisianisée ; un beau et sobre fusain : *Nuit de Noël à Bruges,* exécuté par le Brugeois Charles Rousseau, toujours Belge celui-ci et digne continuateur d'Alexandre Hannotiau ; et un aimable pastel : *Rosine au soleil*, du Gantois Georges Van den Bosch, lui aussi resté raciné... La section de la gravure ne nous offre que peu de chose au point de vue national. Le plus bel ensemble est dû au jeune maître Charles Bernier, et comprend six belles effigies serrées et attentives à l'eau-forte. Julien Celos, d'Anvers, a une eau-forte à la manière de Baertsoen reproduisant un quartier de vieille ville animé par deux figures de femmes en mante. Emile Renard, de Boussu, a gravé patiemment la *Vieille femme en prière*, de Maes ; et Charles Tichon, Montois établi depuis des années à Paris, autre propagateur des œuvres picturales célèbres, montre une fidèle planche d'après le *Toton*, de Siméon Chardin.

Maintenant, si vous voulez explorer les fatigantes galeries interminablement encombrées de l'art décoratif, vous aurez la chance de découvrir, et de revoir avec plaisir, les beaux bijoux élégants et originaux qu'exposa naguère, au Cercle artistique de Bruxelles, Maurice Collard ; plus loin, d'apprécier de gracieux cuivres repoussés de notre concitoyenne Mlle Lorand, fille du député radical de Virton-Bastogne ; et enfin des projets pour milieu de table et éventail en broderie et dentelle dessinés et gouachés par le Liégeois Edmond Pierard, maintenant naturalisé Français, nous apprend le catalogue. Comment se faire la moindre idée, d'après ces quelques pièces, aussi curieuses soient-elles, de nos arts décoratifs si transcendants dans les genres les plus variés !...

Quand on visite les salles de l'autre aile du grand palais, on sent sa mauvaise humeur... chauvine s'évanouir insensiblement, en constatant que, à la Société Nationale, on rencontre une représentation plus considérable et plus complète — toutes proportions gardées — de notre école moderne. Voici Emile Claus et ses disciples : Georges Buysse, Jenny Montigny, Alfred Hazledine... Plus loin est un *Canal brabançon*, de Victor Gilsoul, fort mal placé, mais qui proclame la saine évolution luministe de ce maître, qui a évoqué avec subtilité, dans sa toile nouvelle, la blondeur transparente d'une matinée de juin

autour des hauts arbres des rives. Ici ce sont des paysages largement brossés de René de Baugnies, de Georges Bärwolf, de Charles Houben, de Marcel Jefferys, d'Edmond Verstraeten, de Willaert, dont l'envoi est magnifique et divers ; ceux plus méticuleux, plus précis et moins emballés de Lucien Jottrand, de Rose Leigh, de Léon Houyoux, qui expose aussi une *Baigneuse* étendue au bord d'une eau qui prête sa fraîcheur à la puissante végétation d'un jardin traduit avec un vaste sens naturiste.

D'ailleurs, il y a d'autres figuristes, et des plus prestigieux, depuis Léon Frédéric jusqu'à Edgar Farasyn et Camille Lambert, en passant par Maurice Wagemans (lourd et peu distingué cette fois dans sa *Femme à l'orange*), Georges Van Zevenberghen, Henri Thomas (de qui la *Symphonie* et *Comparaison* sont d'une coloration raffinée, mais d'une plasticité sans élévation), Frans Smeers, Auguste Oleffe, de qui la *Dame en gris*, reste une œuvre de sobre beauté émue. Quelques portraits : Celui, par lui-même, de Jef Leempoels, très ressemblant, très vivant et presque religieusement réalisé, tant il est poussé dans le détail ; d'autres, moins psychologiques, de Herman Richir, de Vanden Acker. Dans des salles prochaines, nous apercevrons des pastels excellents de Berthe Art, de Léon Bartholomé, de la baronne Lambert, un dessin de Smeers, des estampes en couleur de Victor Mignot, et des colliers et des boucles, exécutés par Alice Holbach Chanal, une Anversoise de Clamart.

La sculpture est plus honorable que dans l'autre salon, bien que peu nombreuse aussi. Au moins est-elle due à de vrais Belges, à part deux exceptions. En effet, Mme Ochsé-Mayer, qui participe aux expositions de la Libre Esthétique, en qualité de Bruxelloise domiciliée à Bruxelles, se porte là-bas au catalogue comme Française, et sous le nom de Louise Ochsé tout court, et dit demeurer en Seine-et-Oise. Cela n'empêche que son buste de Mlle G. O..., dont un second exemplaire en plâtre est visible au Salon de Printemps du Cinquantenaire, soit un portrait d'une pittoresque élégance. Une œuvrette tout à fait ravissante, c'est le buste d'enfant, en marbre, d'Émile de Tombay, Français né à Liége, dont nous ignorons le degré de parenté avec notre authentique compatriote Alphonse de Tombay. Cette tête est charmante et le sourire, exquisement et joliment, éclaire ce petit visage onctueusement, fervemment taillé dans la matière blanche et dure.

Les quatre groupes de bronze, constituant le « surtout de

table » d'Yvonne Serruys, définitivement fixée à Paris, comprennent chacun deux figurines de femmes, mariant leur allure dans le mouvement élégant et rythmique de danses lentes et cadencées. Les corps ont des proportions heureuses et flexibles. De Louis Mascré, nous avons revu sa curieuse évocation préhistorique : *Age de la pierre*, et d'Eugène De Bremaecker, son vigoureux et singulier buste de bronze : *Rancune*. Enfin, deux bustes, féminin et masculin, d'Hippolyte Le Roy, de caractère décoratif réussi, complètent ce compartiment de notre statuaire au Salon de la Société Nationale ; le peu d'importance de ce compartiment donnera plus de poids et plus de logique, pensons-nous, aux considérations générales que nous avons formulées au commencement de ce rapide article.

SANDER PIERRON.

MEMENTO

Nos Éditions. — Pour paraître prochainement dans notre collection in-18 à 3 fr. 50 : *Le Puison*, roman, par GEORGES WILLAME ;

La Beauté triomphante, poèmes, par JULES SOTTIAUX ;

Par la Vie, poèmes, par MARIE VAN ELEGEM.

***

IVe Congrès de la Presse périodique. — Il se tiendra cette année, du 6 au 9 septembre, à Namur, sous la présidence de M. Jules Lejeune, Ministre d'État et Président d'honneur de l'*Union de la Presse périodique*. La ville de Namur recevra officiellement les congressistes et leur offrira de nombreuses fêtes et excursions.

***

La Reine Vasthi. — Des difficultés d'organisation ont rendu impossibles les représentations, que nous avions annoncées, de l'opéra inédit de M. ÉMILE MATHIEU.

Ces représentations auront lieu, au printemps de 1910, à la Monnaie.

***

Les Indépendants. — Le 5e Salon annuel des *Indépendants* s'ouvrira, au Musée moderne, le 6 juin, à 2 heures, et sera fermé le 27. Parmi les invités : MM. Hugonnet, Paterson, Rommelaere, Theunissen, Van Os, Paulus, etc.

***

Conférence internationale de Bibliographie. — Les 9 et 10 juillet prochains se tiendra, à Bruxelles, une Conférence internationale de Bibliographie et de Documentation. L'Institut international de Bibliographie, si savamment dirigé par M. Paul Otlet, en a pris l'initiative. Il y sera traité toutes les questions relatives notamment à l'organisation systématique de la documentation.

***

Le Théâtre Belge. — M. René Feibelmann a fait auprès de nombreux écrivains et artistes une enquête sur l'état actuel et l'avenir du *Théâtre belge*. Les intéressantes réponses qu'il a reçues sont publiées en ce moment par l'*Indépendance belge*.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans le Tome XI

ANDRÉ, Paul.

Les Livres :

Les Théâtres :

JOBÉ, J.

LAENEN, Jean.

LEDENT, Richard.

LE ROY, Grégoire.

Les Salons :

MARLOW, Georges.

Les Livres :

BIBLIOGRAPHIE

Chez Fasquelle :

Georges Rivollet : *La Dentelle de Thermidor* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — C'est moins un roman qu'une suite d'entretiens philosophiques, moraux et politiques, que ce livre dans lequel l'auteur met en scène quelques épisodes de l'Émigration

Nobles et prétendants en exil sur les bords du Rhin, prisons de Paris regorgeant de suspects dirigés chaque matin sur l'échafaud, abbé de bon sens, usurier traître, insouciant jeune cavalier contant fleurette aux jolies compagnes émigrées, font une foule pittoresque, curieuse, variée, amusante, que l'auteur nous présente avec une adresse séduisante.

Ce qu'il faut aimer surtout dans ces pages très personnelles, c'est leur très remarquable tenue littéraire. M. G. Rivollet a vêtu avec un rare souci d'une langue parfait des pensées originales et rares.

***

Gustave Flaubert : *La première Tentation de saint Antoine* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Du Flaubert inédit! L'aubaine est rare et inattendue, C'est à M. Louis Bertrand, le bel écrivain dont nous admirions l'autre jour encore l'*Invasion*, que nous devons cette version de la célèbre *Tentation*.

Une curieuse préface nous avertit de la vraie valeur de cette forme primitive de l'œuvre de Flaubert. Le Maitre la destinait à la publication, maisen fut empêché par d'impérieuses raisons très étrangères, comme on peut le voir, à la littérature.

Au Mercure de France :

J.-A. Coulanghéon : *Lettres à deux femmes* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — L'auteur estime que le roman, devenu trop banal, n'intéresse plus. Le livre de confidences connaît mieux la faveur du lecteur. Aussi publie-t-il, en guise de roman moderne, une série de lettres écrites à deux femmes d'une existence prouvée, par un jeune homme atteint d'un mal qui doit l'emporter.

Le signataire met à nu son cœur et son cerveau en demandant à ses correspondantes l'échange d'un peu de fantaisie.

Et comme cette idée originale est réalisée avec un talent très délicat et personnel, le livre est d'un piquant intérêt.

***

Gaston Capon : *Les Vestris* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — C'est toute une époque qui revit sous un de ses plus curieux et vivants aspects, sous cette copieuse histoire de la célèbre famille du « diou » de la danse. Pendant toute la seconde moitié du XVIIIe siècle, pendant la Révolution, au début des temps napoléoniens, les Vestris, à Milan, à Vienne, à Paris, en province tour à tour, bateleurs ambulants mais idoles de la foule virent et connurent bien des gens, furent mêlés à bien des intrigues.

M. Capon nous raconte tout cela en un ouvrage passionnant, bourré d'authentique documentation.

***

Charles Baudelaire : *Œuvres posthumes* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Cet ouvrage groupe toutes les pièces, poésie ou prose, authentiques ou apocryphes, qui, depuis l'édition définitive des œuvres de Baudelaire, ont été mises au jour, et toutes celles, y compris les *Fleurs* condamnées, qui, parues avant son élaboration, n'avaient pas été admises à son hospitalité.

Chez Plon-Nourrit :

G. Mareschal de Bièvre : *Le cœur s'éveille* (Un vol. in-18 à fr. 3.5o). — Dans le cadre mondain des plages normandes, l'enchevêtrement de quelques intrigues amoureuses, de quelques aventures élégamment galantes. Le ménage de Saint-Alix est désuni et cette rupture, devenue presque légale, va causer le malheur de la touchante Elise, la jeune fille de qui le mariage est empêché par la situation de ses parents.

Heureusement tout s'arrange et la paix rentre dans tous les cœurs, à la grande satisfaction aussi des lecteurs de ce livre d'aimable romanesque et de séduisante littérature.

***

J.-K. Huysmans : *Trois Eglises et Trois Primitifs* (Un vol. in-18 à fr. 3.5o). — Le célèbre écrivain, récemment disparu, a transposé dans de véritables poèmes, de véritables actes de foi formulant avec précision la piété de nos pères, l'authentique beauté de Notre Dame de Paris, Saint-Germain l'Auxerrois et Saint-Merry, cathédrales grandioses auxquelles il associe la gloire des célèbres Grunewald du Musée de Colmar, l'œuvre mystérieuse du maître de Flémalle et la Florentine exilée à Francfort.

***

Ch. Nicoullaud : *Mémoires de la comtesse de Boigne* (Un vol. in-8 à fr. 7.5o). — C'est le quatrième tome de cet ouvrage important et plein d'intérêt. Il mène de l'équipée de la duchesse de Berry dans l'Ouest à la chute de la monarchie de juillet. Comme toujours, c'est une suite de révélations et d'anecdotes qui éclairent d'une lumière inattendue les débuts troublés du règne de Louis-Philippe et nous font pénétrer dans l'intimité de la famille royale d'Orléans.

——

Chez Ollendorff :

Armand Charpentier : *Yella* (Un vol. in-18 à fr. 3.5o). — Un court roman tragique. Un misanthrope retiré dans un château campagnard y recueille une jeune bohémienne, est aimé d'elle et en fait sa maîtresse.

Un autre amour s'empare de son cœur. Yella, tendre et douloureuse, disparaît. Son ami se tue parce qu'il se juge responsable de cette mort.

Quelques nouvelles charmantes achèvent ce volume d'un auteur dont nous appréciâmes quelques œuvres antérieures : *La Petite Bohême*, *l'Initiateur*, *etc.*

***

Jean Lorrain : *Hélie, garçon d'hôtel* (Un vol. in-18 à fr. 3.5o). Ce furent de dernières parmi les pages de mordante observation qu'écrivit le chantre attitré du monde fastueux et louche de la Riviera. Nous avons lu naguère au jour le jour ces récits troublants, amers, honteux, railleurs qui mettent en scène le monde cosmopolite et douteux des immenses Palace de villes d'eau. Nous aimons à les retrouver dans ce volume plein de toutes les originalités et de toutes les qualités du célèbre auteur de *M. de Phocas*.

——

Chez Lemerre :

Emile Blémont : *Théâtre Légendaire* (Un vol. in-18 à fr. 3.5o.) — Elles sont quatre, ces pièces en vers, non jouées encore, palpitantes du plus frémissant lyrisme, et qui restituent dans des cadres d'histoire ou de légende, des aventures ou des fictions merveilleuses :

Le Jugement du Roi Salomon, biblique et pathétique; *Leurs Cœurs*, émouvant et héroïque dans l'Helvétie moyenâgeuse ; *La Couronne de Roses*, drame lyrique imprégné de tout le merveilleux chrétien ; *Roger de Naples*, où revit la Sicile tragique et passionnée du XIIe siècle.

——

Chez Arm. Colin :

KARL MANTZIUS : *Molière* (Un vol. in-8 ill. à 5 francs) — Il est curieux de voir comment un critique étranger apprécie le grand comique, son art et son temps. M. Pellisson a donc bien fait de traduire l'étude très consciencieuse du docteur Danois, lettré très averti, ancien auditeur du reste de Gaston Pâris et de Darmesteter au Collège de France.

M. Mantzius est lui-même un acteur notoire du Grand Théâtre de Copenhague et c'est en « confrère » qu'il parle notamment avec sagacité de Molière et de ses comédiens.

— —

Chez Stock :

PAUL FRAYCOURT : *Dupécus* (Un vol. in-18 à fr. 3.5o.) — M. et Mme Dupécus, petites gens de Paris, mènent une obscure vie besogneuse. Un fils vient; le malheur veut qu'il soit infirme et la douleur du ménage sera plus grande encore du fait que la mère, très croyante, espérera dans toutes les pratiques dévotes une guérison de son enfant. tandis que le père, athée et bourru, hausse les épaules...

Très piquant tableau de la vie des écoles chrétiennes.

* * *

ADRIEN MITHOUARD : *Les Pas sur la terre* (Un vol. in-18 à fr. 3.5o.) — Un véritable hymne en prose à la gloire de l'Ile-de-France. Il y a dans ce livre d'un parfait artiste et d'un poète, des récits historiques attachants, des descriptions superbes, des évocations d'anciennes coutumes, des discussions d'idées sociales, le tout écrit dans la langue très belle de celui qui signa le *Traité de l'Occident*.

———

Chez Ambert :

NONCE CASANOVA : *Jean Cass* (Un vol. in-18 à fr. 3.5o). — L'auteur a écrit avec pitié et ferveur l'histoire d'un pauvre diable balloté par le tourbillon brutal de l'existence moderne. C'est le livre ardent de la souffrance et de l'amour; nous y voyons toutes les amertumes d'une existence de miséreux qui, de déchéance en déchéance, cherche sur le pavé de Paris à ne pas mourir de faim comme aussi se défend de tomber dans trop d'ignominie.

Jean Cass prend place dans la série de l'*Histoire des hommes* que son auteur poursuit avec une belle et sûre autorité et un art puissant.

———

Edit. de la Grande Revue :

CH. GUIGNEBERT : *Modernisme et Tradition catholique en France* (Un vol. in-8o à 3 francs). — Le problème soulevé dans ce livre est le plus instant qui soit à l'heure présente dans le domaine de la pensée : pour quelles raisons l'Eglise catholique traverse-t-elle la crise que le pape a nommée *modernisme*; quelle est la nature et la portée de cette crise? M. Guignebert, qui s'est acquis dans l'étude des questions chrétiennes une grande notoriété, a su mettre celle-ci à la portée de tous. Il a méthodiquement présenté les objections que la critique historique dresse aujourd'hui contre l'orthodoxie romaine et vérifié un à un les titres qu'elle invoque pour exiger l'obéissance de ses fidèles.

———

Chez Tassel :

J.-F.-LOUIS MERLET : *Au seuil des Temples* (Un vol. in-8o à 3 francs). — Un érudit et un poète a rêvé aux beautés des soirs égyptiens, aux splendeurs de l'Assyrie, à l'harmonie merveilleuse de l'Hellade, aux passions violentes de Rome, aux ardeurs mystiques de la Judée.

Et il nous dit ces rêves en phrases évocatrices et chatoyantes.

———

Chez Daragon :

J. DE MARTHOLD : *La Bonne Lorraine* (Un vol. in-18 à 2 francs). — En 52 tableaux pittoresques et vivants, l'auteur fait revivre l'épopée de Jeanne d'Arc. Outre l'intérêt et l'émotion de ces pages, nous goûtons la saveur de cette heureuse tentative de la rénovation de la « Chro-

nique nationale » rimée, à l'instar des anciens historiens-poètes.

——

Chez divers :

En ce mois de mai que de livres de vers nous sont parvenus ! Le printemps a fait éclore une floraison étonnemment variée. Impossibilité de dénombrer toutes ces corolles, de respirer en détail et à l'aise chacun de ces parfums.

Rapidement nous citerons :

De Paul Drouot : *La Grappe de Raisin* (Ed. de la Phalange) dont chaque grain symbolique n'a que huit vers ; mais que ceux-ci possèdent une exquise et rare saveur !

De Marie de Sormiou : *La Vie Triomphante* (Plon Nourrit). Hymnes exaltés où la douleur elle-même n'est qu'une note nécessaire qui fait ressortir par contraste la joie d'exister.

De Ch. Guibier : *Etincelles* (Ed. du Beffroi). Stances, sonnets, dixains, lieder mêlés, évoquant des *Soirs*, des *Automnes*, la *Pluie*, la *Rivière* et des rêves d'âme songeuse.

De Roger Allard : *Vertes Saisons* (Ed. de l'Abbaye). Eglogues et Pastorales dans le goût antique, pleins de charme et de voluptueuse langueur.

De Fernand Divoire : *Poètes* (aux Entretiens Idéalistes). Ils sont multiples : les Etranges, les Renonciateurs, les Douloureux, les Jongleurs, les impuissants, etc. L'auteur, lui, en proses rimées plutôt qu'en vers formels, les célèbre parce que c'est d'eux tous « qu'est faite l'harmonie ».

De Alb. Verdot : *Vers les Couchants* (Ed. de l'Abbaye). Confession d'une âme sombre perdue dans les pays « de regrets et d'ivresse ».

De Gabriel Volland : *Le Parc Enchanté* (Ed. du Mercure de France), de pures formes parnassiennes dédiées à la mémoire vénérée d[e] J.-M. de Hérédia.

De Robert Maze : *Poèmes et Interlud[es]* (Sansot et Cie) dédiés à « ceux qui sentent p[lu]tôt qu à ceux qui pensent ».

De Emile Arnal : *Vers les Sommets* (id[.]) dédiés à Sully-Prudhomme et où se décou[vre] la grâce d'une délicate inspiration fémini[ne] séduite par de chères mélancolies et d'aimabl[es] souvenirs.

De Prosper Dor : *Le Golfe bleu* (id.) q[ui] nous mène admirer les radieux spectacles changeants de la mer.

De Jeanne Neis : *Silences brisés* (id.) q[ui] contient notamment le « Carnet d'une morte » suite d'attendrissantes élégies fort émues.

De G.-C. Cros : *Le Soir et le Silence* (id.) Hommage à la Beauté que le poète déclar[e] « sa Madone et sa Reine ».

De J. Balde : *Ames d'Artistes* (id.) o[ù] défilent les Simples, les Heureux, les Faibles, les Souffrants, les Obsédés, les affamés d[e] Gloire et ... leurs consolatrices.

De Gaston d'Urville : *Le Désir errant* (id.) qui nous emmène au pays du beau voyage où fleurissent des ciels merveilleux, passent des caravanes et appareillent des bateaux fabuleux.

De Pierre Fons : *La Divinité quotidienn[e]* (id.) que l'auteur s'excuse de présenter en de[s] formes et des pensées peut-être trop ésotériques, mais que l'on appréciera pour so[n] souci de philosophie et de noble inquiétude.

De Camille Cé : *Le Livre des Résignatio[ns]* (id.) où le poète oublie ses propres souffrances pour parler des douleurs des autres et fair[e] entendre des voies émues de femmes, d'humbles, d'artistes, de malades.

De Marc Varenne : *La Source claire* (id[.]) toute baignée de la joyeuse lumière, de l[a] jeune confiance et de la sérénité ravie.

